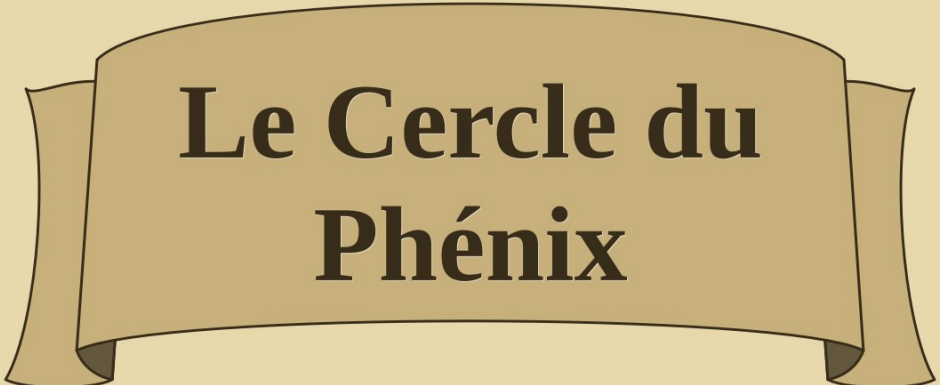




Le Cercle du Phénix

Grey, Carolyn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CAROLYN GREY

LE CERCLE DU PHÉNIX

LES AVENTURES DE CASSANDRA JAMISTON



Carolyn Grey

Le Cercle du Phénix

Les aventures de Cassandra Jamiston

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

Édition du Club France Loisirs, avec l'autorisation des Éditions
Flammarion.

Éditions France Loisirs,

123, boulevard de Grenelle, Paris.

www.franceloisirs.com

© Flammarion, 2008.

ISBN : 978-2-298-01944-5

Prologue

Dans l'eau obscure et glaciale, ses longs cheveux se sont déployés, semblables aux ailes lustrées d'un corbeau. Son visage aux traits encore enfantins a pris un reflet argent. Elle ne se débat pas. Ses lèvres décolorées par le froid se contentent de former des mots inaudibles. Prière, menace, pardon... comment savoir maintenant ? De ses yeux grands ouverts, brillants comme des bijoux, elle fixe son assassin avec une bouleversante intensité. Elle doit avoir conscience que la main qui lui enfonce la tête sous l'eau est mue par une volonté inflexible, une volonté que rien ni personne ne pourra arrêter dans son élan meurtrier. Ce sacrifice, bien que déchirant, est nécessaire. Il en est ainsi.

Dans quelques minutes, dans quelques secondes, elle sera morte.

Tout sera alors terminé.

Et tout pourra enfin commencer.

Première partie

Chapitre I

Accoudé au bastingage humide, le visage fouetté par un vent frais revigorant, Nicholas Ferguson regardait s'éloigner avec satisfaction les côtes françaises baignées du tiède soleil d'automne. La goélette sur laquelle il avait embarqué à l'aube filait maintenant à belle allure sur les flots houleux, ses voiles gonflées par le puissant souffle marin. Si le reste du voyage se déroulait sans nouveaux incidents, il serait à Londres l'après-midi même.

Portant la main à la poche de son manteau, il caressa pensivement le paquet qui y était logé, paquet qui avait coûté la vie à son père. Conformément à ses instructions, Nicholas s'était empressé de détruire la lettre qui l'accompagnait. Le secret devait rester total, l'enjeu était trop important.

Revenir de Paris sans se faire repérer n'avait pas été une mince affaire. Contraint de ruser en permanence pour semer ses poursuivants, il les avait perdus à Beauvais, puis retrouvés à Amiens alors qu'il passait devant la cathédrale. Là-bas, Nicholas avait de nouveau réussi à les distancer. Il le savait, face à lui se dressait un adversaire tentaculaire et impitoyable. Un rictus de colère crispa ses traits à cette pensée. Non, il ne devait à aucun prix se laisser aller à la fureur. Il fallait garder son sang-froid et conserver les idées claires pour avoir une chance de sortir vivant du piège dans lequel il s'était enfermé en répondant à l'appel de son propre père.

À plusieurs reprises, Nicholas inspira profondément l'air du large, laissant l'odeur âcre du sel lui emplir les narines. Peu à peu, il recouvra son calme et put envisager avec une relative sérénité la suite des événements.

Aussitôt arrivé à Londres, il lui faudrait faire un bref détour par la maison de Prince Street, en espérant que ses ennemis ne l'y attendent pas, puis rendre visite le plus rapidement possible à cette Miss Jamiston que son père avait également impliquée dans cette dangereuse affaire. Ce dernier avait toujours été un homme singulier. Confier une aussi lourde responsabilité à une femme ! Quelle folie, quelle imprudence ! Nicholas se demanda quel genre de personne Miss Jamiston pouvait être. Une forte personnalité, sans aucun doute. Peut-être même était-elle séduisante ? Il en doutait toutefois : son père n'avait jamais eu que mépris pour les belles femmes, les jugeant futiles et sottes, opinion que Nicholas était loin de partager. Question d'âge

sans doute...

Allons, il était inutile de perdre son temps en suppositions stériles. Dans quelques heures, sa curiosité serait assouvie. Mieux valait se reposer en attendant la lutte à venir. Nicholas serra son ulster gris de la poussière du voyage contre son torse et s'installa le plus confortablement possible dans un coin du bateau, au milieu de filets de pêche usés et de rouleaux de cordage mangés par le sel. Au-dessus de lui, des mouettes tournoyaient en poussant des cris perçants. Bientôt, l'Angleterre dévoilerait ses côtes sombres et brumeuses.

Chapitre II

Aiguillonné par la peur, l'enfant fuyait à toutes jambes à travers les bois hostiles.

La lune, tout à l'heure pleine et brillante, s'était cachée derrière des nuages, plongeant les environs dans une obscurité compacte qui ralentissait sa course. Tous ses sens étaient aux aguets pour éviter de buter sur un obstacle.

« Il » se rapprochait.

Le bruit de sa folle cavalcade résonnait dans le silence oppressant des bois et se répercutait douloureusement dans tout son corps. Des branches fouettaient son visage, le sang palpitait à ses oreilles, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine comme s'il voulait la faire exploser, ses vêtements collaient à ses membres humides de sueur.

Son poursuivant, souple et rapide comme un félin, le traquait depuis déjà d'interminables minutes et ne semblait aucunement disposé à laisser filer sa proie. Il pouvait sentir sa présence derrière lui, tel un fauve fantasmagorique lancé à ses trousses.

Le garçon tenta d'accélérer encore son allure, mais la fatigue et la peur accumulées l'en empêchèrent. Ses jambes commençaient à s'engourdir : on aurait dit qu'elles étaient en train de se pétrifier. Sa poitrine était en feu, ses pieds en plomb.

La panique acheva de le gagner et lui brouilla la vue.

De seconde en seconde, l'ennemi se rapprochait, assuré dans ses mouvements, calme et déterminé, comme si son regard avait le don de percer l'obscurité.

Une nouvelle balle siffla aux oreilles de l'enfant, déchirant l'air avec fureur. Une violente angoisse l'étreignit alors et lui coupa presque la respiration. Allait-il donc mourir ainsi, abattu comme un chien et abandonné au milieu de cette forêt, son cadavre y pourrissant éternellement à l'insu de tous ? Une autre balle vola et déchira sa manche. Son pied s'accrocha à une racine, il trébucha, perdit l'équilibre et dérapa, s'écorchant les paumes et les genoux. Il réussit à se relever, mais ses jambes flageolaient. Après quelques pas, il s'effondra de nouveau, à bout de souffle et de forces, la peur au ventre.

C'était la fin de la chasse.

Il était perdu.

Son poursuivant s'arrêta également à quelques mètres derrière lui. Au

même instant, la lune réapparut et répandit une lueur argentée sur les deux adversaires. Au loin, le clocher d'une église sonna sourdement un coup, comme étouffé par les nappes de brouillard qui recouvraient la campagne anglaise.

L'enfant vit avec terreur la forme sombre et mince se diriger d'un pas souple dans sa direction, pistolet fumant au poing. Il aperçut d'abord des bottines de cuir, le bas d'un pantalon, puis, levant la tête, il distingua de longs cheveux clairs et des yeux qui étincelaient dans la lumière diffuse. La stupéfaction lui fit momentanément oublier sa crainte.

— Une... une femme... ? souffla-t-il, déconcerté.

L'intéressée abaissa son arme et le scruta, impassible.

— Pitié, pitié, ne me tuez pas, balbutia le garçon apeuré, en essayant de se remettre debout tant bien que mal.

La femme esquissa un geste de surprise, et le silence se fit entre eux, seulement troublé par les hululements sinistres d'un hibou.

— Je n'en ai certes pas l'intention, répondit-elle enfin avec froideur mais sans agressivité. Je souhaite juste récupérer ce qui m'appartient. Rends-moi mon tableau.

L'enfant lâcha aussitôt la toile qu'il avait jusque-là tenue convulsivement serrée contre lui.

— Le tableau ? Le... le voilà.

Joignant le geste à la parole, il le tendit à la femme. De ses mains gantées de noir, celle-ci s'en saisit avec précaution et l'examina minutieusement à la faveur de la clarté lunaire, ses longs doigts fins le tournant en tous sens.

— Il n'a pas l'air abîmé, tu as beaucoup de chance, murmura-t-elle, satisfaite de son inspection.

Elle se pencha sur le jeune monte-en-l'air, un sourire ironique aux lèvres, et ses boucles soyeuses effleurèrent son visage.

— Tu as également de la chance que je ne t'aie pas blessé. Mais si tu t'étais arrêté tout de suite au lieu de t'obstiner stupidement à fuir, je n'aurais pas été obligée de te poursuivre de façon aussi menaçante. Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Mark, m'dame.

— Tu sembles très jeune, Mark. Quel âge as-tu ?

— Bientôt douze ans, m'dame.

Une brève expression de pitié traversa le visage de la femme. Elle se redressa sans cesser de le fixer du regard.

— Eh bien, Mark, tu ne m'as pas l'air très doué comme voleur. Tu es visiblement trop impressionnable pour faire carrière dans le crime, et surtout, tu ne sais pas choisir tes victimes. Ce genre d'erreur pourrait te coûter la vie, car toutes tes proies ne seront sans doute pas aussi conciliantes que moi. Si j'étais à ta place, je choisirais une autre

activité pendant qu'il en est encore temps.

Elle n'avait pas tort. Mark avait bien conscience que sa première tentative ambitieuse de cambriolage s'était soldée par un échec cuisant. Il avait pourtant préparé son coup dans les moindres détails. Un manoir isolé dans le Surrey, une femme riche qui vivait seule... Ç'aurait dû être la cible idéale. Grossière erreur. C'était sa victime qui lui faisait à présent un cours sur le crime ! Quelle humiliation !

Interrompant ces mornes pensées, la femme pointa le doigt devant elle.

— Nous sommes presque à l'orée du bois, et le plus proche village se trouve dans cette direction, à un mile d'ici environ. Vas-y, et que je ne te revoie plus sur mon domaine.

Le gamin acquiesça gauchement, abasourdi de s'en tirer à si bon compte, et se sentit soudain ridicule d'avoir cédé à la panique. Il se retourna une dernière fois vers la femme pour la remercier de sa clémence, mais celle-ci avait déjà disparu avec son tableau, aspirée par les ténèbres environnantes.

*

Un feu vif crépitait dans l'âtre du petit salon, illuminant le tapis d'Aubusson où se mêlaient artistement guirlandes de feuillages, arabesques et rinceaux d'acanthé. La pièce était meublée avec une simplicité peu conforme au goût de l'époque, mais cette sobriété résultait d'un choix et non d'un manque d'argent. Les quelques meubles et décorations qui agrémentaient le salon étaient en effet d'un goût exquis et assurément de prix, à l'instar des délicates porcelaines de Sèvres qui ornaient la tablette de la cheminée.

Installée à une table près d'une fenêtre drapée de velours bleu, Cassandra Jamiston, parfaitement remise de ses péripéties nocturnes, sirotait un thé fort et brûlant en laissant ses pensées vagabonder, les yeux fixés sur la toile que Mark avait tenté de lui subtiliser la nuit précédente et qui avait retrouvé sa place d'honneur sur le mur du salon.

La jeune femme avait troqué ses confortables vêtements masculins contre une robe d'intérieur brodée, d'une coupe simple mais élégante, portée sans dentelles ni bijoux, car Cassandra n'était pas femme à fanfreluches. Cette sobriété rehaussait l'éclat de son teint de porcelaine tout en mettant en valeur ses lumineuses boucles blondes et ses prunelles aux troublants reflets améthyste. Tel était du moins le sentiment du docteur Andrew Ward, que Stevens, le majordome, venait d'introduire dans la pièce. Le médecin était un homme d'une trentaine d'années au visage ouvert et régulier, doté de surcroît, ce qui ne gâchait rien, de magnifiques yeux verts.

Cassandra se tourna vers lui avec étonnement.

— Andrew, que me vaut ta visite au beau milieu de l'après-midi ? N'as-tu donc pas de patients à voir ? Mais... que fais-tu ?

Celui-ci s'était vivement rapproché, examinant avec inquiétude une légère éraflure encore fraîche sur la joue droite de Cassandra.

— Tu es blessée ? Que t'est-il arrivé ?

Cassandra eut un mouvement de recul. Andrew était comme un frère pour elle, mais son excessive sollicitude l'avait déjà maintes fois agacée.

— J'ai poursuivi un voleur cette nuit, répondit-elle d'un ton un peu sec.

Le médecin parut horrifié par cette révélation.

— Un voleur ? Es-tu folle ? Dans quelle situation t'es-tu mise encore ? Imperturbable, Cassandra continuait à déguster son thé.

— Je ne courais pas grand risque, c'était encore un enfant. Il s'est introduit dans le manoir par effraction mais il n'a pas eu de chance. Je l'ai surpris un de mes tableaux à la main, et il a détalé comme s'il avait le diable à ses trousses en m'apercevant. En vérité, ajouta-t-elle avec un sourire réjoui, c'est moi qui lui ai fait peur.

Andrew se laissa tomber dans un fauteuil, image même de l'accablement.

— Je suppose que tu as récupéré ce qu'il t'avait dérobé, soupira-t-il en se versant une tasse de thé.

— Bien entendu. Je ne pouvais pas le laisser partir avec mon tableau de Rubens, repartit Cassandra en désignant la toile en question d'un léger signe de tête. Il m'a coûté une fortune, sans même parler de sa valeur artistique.

Andrew contempla le profil aquilin de la jeune femme, partagé entre blâme et admiration. Il la connaissait depuis de longues années, et pourtant certains aspects de sa personnalité ne manquaient jamais de lui faire imaginer le pire lorsqu'ils avaient le malheur de se révéler.

Cassandra n'était pas une femme de son temps, loin s'en fallait. Au sein d'une société victorienne engoncée dans ses principes moraux et ses préjugés, elle faisait fi des conventions avec une facilité déconcertante, non dénuée d'une pointe de provocation. En dépit de sa richesse et de sa beauté, qualités susceptibles de lui ouvrir de nombreuses portes dans toutes les strates de la société, elle avait choisi de vivre dans un manoir reculé du Surrey plutôt qu'à Londres. Ses affaires l'obligeaient cependant à se rendre fréquemment dans la capitale. L'origine de sa fortune paraissait pour le moins mystérieuse, mais elle avait su la faire fructifier intelligemment dans le commerce, activité respectable s'il en fut. Les excellents investissements qu'elle réalisait aux quatre coins de l'Empire, aussi bien aux Indes qu'en Afrique du Sud ou au Soudan, lui assuraient un revenu plus que

confortable et lui permettaient par la même occasion de conserver son indépendance.

Cassandra se tourna vers Andrew, toujours plongé dans ses pensées.

— Comment va Megan ? Voilà longtemps que je ne l'ai vue.

C'était un sujet miné, elle le savait, mais du moins Andrew cesserait-il de se tracasser à son propos. La réaction habituelle ne se fit pas attendre : les sourcils en émoi, il leva les yeux au ciel en poussant des soupirs à Tendre l'âme.

— Je désespère d'elle ! s'exclama-t-il d'un air tragique. Si je parviens à la marier, ce sera un véritable miracle. En société, Megan est un désastre ambulante.

Elle dit toujours ce qu'elle pense, et non ce que les gens attendent. Imagine l'impression qu'elle peut produire !

— J'aurais tendance à croire que la franchise est une vertu, remarqua Cassandra en observant son ami par-dessus sa tasse.

— Bien entendu. Par malheur, les célibataires de Londres et leur famille ne partagent pas cet avis. C'est une qualité que les jeunes filles bien éduquées ne doivent pas exhiber, pour leur propre bien. Pas avant d'avoir trouvé un époux en tout cas.

Cassandra reposa son thé. Depuis la mort de leur père, survenue neuf ans plus tôt, Andrew élevait seul sa sœur cadette, tâche qui se révélait parfois écrasante. Introduire une jeune fille dans la bonne société constituait en effet une lourde responsabilité.

— Megan ne fait rien pour me faciliter le travail, poursuivit Andrew d'un ton rageur. Rappelle-toi lorsque je l'ai inscrite à des cours de maintien. La directrice de l'établissement l'a renvoyée au bout de trois jours car elle ne cessait de perturber les professeurs par ses ricanements incessants et ses remarques sarcastiques !

Cassandra frémit en son for intérieur : elle ne comprenait que trop bien la fronde de Megan. Elle-même n'aurait jamais supporté d'endurer ce genre de fadaïses destinées à acquérir de bonnes manières ; apprendre à entrer et sortir d'une pièce avec aisance et dignité, à monter dans une voiture et à en descendre comme il convenait à une dame, ces seules idées lui donnaient la nausée.

— Megan est une pitoyable maîtresse de maison, continuait Andrew d'un air affligé. Elle est incapable de gérer le budget puisqu'elle abhorre les chiffres et que ses compétences en mathématiques se bornent à savoir additionner deux plus deux. Et elle n'est pas plus douée pour recruter les domestiques et leur imposer son autorité. En résumé, c'est moi qui gère la maison à sa place... Les tâches domestiques ne l'intéressent pas, elle préfère passer ses journées à lire et à rêver. Jamais aucun homme doué de raison n'acceptera de l'épouser !

— Megan n'a que dix-sept ans, elle a bien le temps de se marier, le

réconforta Cassandra.

— Oui, mais les années passent vite et son caractère ne va pas en s'améliorant, crois-moi. Et puis, elle ne s'intéresse pas du tout à son apparence physique.

— Megan est très jolie.

— Oui, elle pourrait l'être si elle daignait apprendre à manier une brosse à cheveux !

Cassandra ne put réprimer un éclat de rire devant la mine déconfite de son ami. S'inquiéter pour l'avenir de sa sœur était un des passe-temps favoris d'Andrew, et ses diatribes déclamées d'un ton dramatique amusaient fort Cassandra, même si à l'évidence cette réaction n'était guère charitable.

Andrew resta un instant silencieux, puis changea brusquement de sujet.

— Et Lord Ashcroft, quand doit-il arriver ? s'enquit-il avec une petite grimace.

— Samedi prochain. Il doit sans doute déjà se trouver à Londres où il sacrifie à ses obligations mondaines. La perspective de sa visite ne semble guère t'enchanter.

Andrew ne répondit pas tout de suite. Lord Julian Ashcroft était indubitablement un homme remarquable. Charismatique, brillant, généreux, pas snob pour un sou malgré son titre de vicomte, il n'avait certes rien à lui reprocher. La vérité était qu'à sa grande honte, il était terriblement jaloux de la profonde amitié qui l'unissait à Cassandra. Celle-ci parut lire dans ses pensées.

— Julian et moi sommes proches parce que nous nous ressemblons.

— Tu n'as pas besoin de te justifier.

— Je sais.

Nouveau silence, lourd de sous-entendus cette fois.

Andrew le rompit le premier.

— Laura l'accompagnera-t-elle ?

— Non, elle se trouve actuellement en France avec ses grands-parents. Pour une fois, Julian viendra donc sans sa fille.

Leur conversation fut interrompue par l'entrée de Stevens qui amenait le courrier sur un plateau en vermeil, arborant pour l'occasion un air aussi cérémonieux que s'il portait le Saint-Graal. Avec son profil de médaille et la raideur de son maintien, Stevens aurait pu passer pour le plus stylé des majordomes si, détail incongru, son cou et le dos de ses mains n'avaient été recouverts de tatouages figurant des chiffres et des symboles cabalistiques.

Cassandra parcourut rapidement les lettres avant d'examiner avec attention un petit paquet rectangulaire enveloppé d'un papier marron usagé qui venait de Paris.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Andrew, très occupé à goûter les

muffins servis avec le thé.

Sans répondre, Cassandra ouvrit le paquet. Une boîte apparut, couronnée par une lettre qu'elle entreprit de lire. La jeune femme fronça les sourcils.

— Une missive émanant d'une vieille connaissance... Thomas Ferguson.

— C'est un ami à toi ? Tu n'en as jamais parlé.

— Le mot est un peu fort. Plutôt une relation. Je le connais très peu en vérité.

Cassandra se replongea dans la missive. Au fur et à mesure de sa lecture, une ombre passa sur son visage, puis un étonnement croissant se peignit sur ses traits, ce qui n'échappa point à Andrew.

— Une mauvaise nouvelle ?

— Non, le courrier est juste surprenant...

Elle commença à lire à haute voix.

— « Paris, 1er novembre 1860. Très chère Cassandra... »

— « Très chère Cassandra » ? l'interrompit aussitôt Andrew d'un air soupçonneux. Tu es bien sûre que Thomas Ferguson n'est qu'une vague connaissance ?

Cassandra le considéra d'un œil torve.

— Ne sois pas ridicule, il a plus de soixante ans ! Il se trouve simplement que je lui ai rendu un grand service autrefois, et que depuis il me considère comme une amie précieuse.

Le ton duquel elle prononça la dernière phrase laissait clairement entendre qu'il serait malvenu de l'interroger sur la nature du « service » en question. Andrew parut néanmoins rassuré et Cassandra put reprendre sa lecture.

— « Je crains que mes pires appréhensions ne se confirment bientôt. Ma vie est aujourd'hui menacée, car je suis sur le point de percer le secret dont je vous avais entretenue lors de notre rencontre, ce secret susceptible de bouleverser le sort de l'humanité tout entière »...

— De l'humanité tout entière, rien que ça ? l'interrompit de nouveau Andrew. Ton Ferguson n'avait-il pas une légère tendance à l'exagération ?

— Ce n'est pas « mon » Ferguson, rugit Cassandra, et cesse de me couper la parole à la fin ! Tu es insupportable !

Vexé, Andrew se consola en engloutissant deux plum puddings d'affilée.

— « Aussi ai-je pris le parti de vous transmettre l'un des objets sources de toutes les convoitises. J'ai confié à mon fils Nicholas le deuxième en ma possession. Il vous contactera le moment venu. Ces objets ne doivent à aucun prix tomber entre de mauvaises mains. Il est en outre nécessaire que vous vous rendiez au plus vite à Prince Street et que vous récupériez l'objet dissimulé dans la cachette. Soyez prudente et

que Dieu vous garde, votre dévoué Thomas Ferguson.»

— Un message pour le moins énigmatique, commenta Andrew, l'air dubitatif. Cet homme a-t-il toute sa tête ? Quels sont ces « objets » et cette « cachette » dont il parle ? Et puis, de quelle Prince Street s'agit-il ? Il doit exister des dizaines de rues portant ce nom rien qu'à Londres !

Sans un mot, Cassandra replia la feuille et ouvrit la boîte. Un fin triangle d'argent apparut, lisse et étincelant. La jeune femme s'en saisit avec précaution, le soupesa, le scruta attentivement. Le triangle était traversé par une ligne parallèle à sa base, et un motif était finement ciselé entre les deux. Cassandra s'approcha de la fenêtre afin de mieux distinguer le dessin gravé. Il s'agissait d'un taureau.

Andrew, qui s'était également penché pour voir, releva la tête, surpris.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Le Triangle de la Terre..., murmura Cassandra en guise d'explication.

— Manifestement, tu ne vois pas cet objet pour la première fois.

Elle confirma d'un hochement de tête. Sa curiosité était aiguisée, aussi ne fut-elle pas longue à prendre une décision.

— Je vais me rendre à Prince Street.

— Cela ne me paraît pas raisonnable, répliqua aussitôt Andrew. L'expédition pourrait même s'avérer dangereuse. Le ton de la lettre est inquiétant, et je ne peux t'accompagner car j'ai encore des patients à visiter ce soir.

— Je ne suis pas raisonnable. Et je suis de taille à me défendre seule, je te remercie.

— Certes, je n'en doute pas une seconde...

Andrew eut un soupir désabusé, puis il demanda :

— As-tu déjà rencontré Nicholas Ferguson ?

— Non, mais son père m'avait un peu parlé de lui. Il est avocat à Birmingham si mes souvenirs sont exacts. Si j'en crois la lettre, nous ne tarderons pas à faire sa connaissance puisqu'il doit entrer en relation avec moi.

Cassandra se leva, décidée, et tendit la main pour attraper un muffin, mais la coupelle était vide.

— Quel glouton ! s'écria-t-elle d'un ton de reproche. Tu aurais pu m'en laisser un !

— Je n'ai rien avalé depuis ce matin, se défendit Andrew, la bouche encore pleine du dernier gâteau.

Le front de Cassandra se barra d'un pli soucieux.

— Tu travailles trop, je ne cesse de te le répéter, tu as d'ailleurs l'air fatigué. Je me rends immédiatement à Londres, ajouta-t-elle après un silence. Si tu le souhaites, je te ramène là-bas en voiture.

— Oui, s'il te plaît.

Andrew suivit son amie dans le couloir avec résignation, les yeux dans le vague.

Chapitre III

Fondée en 1755, la vénérable banque Russell était un des établissements financiers les plus prospères de la Cité de Londres. Située dans King William Street, elle ressemblait à un majestueux temple antique dont la façade monumentale alliait la richesse au prestige. Deux colonnes corinthiennes surmontées de chapiteaux encadraient l'entrée et soutenaient une architrave sur laquelle était inscrit en lettres immenses « Banque Russell ». Sous les bureaux dans lesquels besognaient les commis s'étendait un vaste réseau de caves regorgeant de lingots d'or, de billets de banque, de bijoux et d'objets précieux. Plus au sud, en direction de la Tamise, étaient creusées d'autres salles pouvant servir de réserves secrètes et dont seul le directeur de la banque Russell connaissait l'existence. Celui-ci pouvait y accéder par un passage habilement dissimulé dans les lambris de son bureau, et une deuxième issue débouchant dans une maison près du fleuve avait été aménagée quatre ans plus tôt. Car ces caves n'étaient pas utilisées par le directeur pour y entreposer les richesses de la banque et celles de ses clients ; elles avaient été détournées de leur vocation première et servaient désormais de centre névralgique à des activités nettement moins honorables.

Dans l'une de ces salles secrètes, une horloge à balancier sonna les deux heures de l'après-midi. Le deuxième coup vibra intensément sous la voûte de la pièce, se répercutant sur les murs drapés d'épaisses tentures de soie écarlate.

À la surface, l'activité frénétique de la Cité battait son plein.

Sous terre, le Cercle du Phénix était sur le point de se réunir.

Les participants, une quinzaine d'hommes au visage masqué d'un loup de velours noir, attendaient en silence le Commandeur, assis autour d'une longue table ovale en bois précieux. Seules les lueurs tremblotantes de quelques bougies disséminées dans la pièce les éclairaient. La pénombre régnait dans la salle, et des ombres gigantesques et effrayantes dansaient sur les murs ensanglantés. Une atmosphère lourde d'expectative pesait sur les membres du Cercle. Tous pressentaient que des nouvelles décisives allaient être annoncées dans les minutes à venir.

Une porte dissimulée dans le mur du fond s'ouvrit en grinçant sur un homme de haute stature au maintien rigide, boutonné dans une stricte redingote noire. Son visage austère et intelligent, taillé à coups de

hache, était encadré de favoris grisonnants. Froid comme du marbre, il vint s'asseoir au bout de la table, salué par des hochements de tête respectueux. Son masque laissait entrevoir des yeux d'un gris métallique, vifs et perçants, auxquels nul détail ne semblait échapper.

— Messieurs, commença-t-il d'une voix étrangement suave et douce qui contrastait avec la dureté de sa physionomie, nous sommes aujourd'hui rassemblés pour évoquer un point d'une extrême importance. Il s'agit du problème de longue date posé par le magistrat de Westminster, Sir George Kendall. Vous n'ignorez pas qu'il se montre fort peu coopératif, malgré les généreuses incitations dont il a fait l'objet de notre part. Son honnêteté, son inflexible refus de se laisser corrompre, deviennent un obstacle pour l'avenir de notre organisation. Il a déjà causé beaucoup de tort au Cercle, et son existence met en danger notre expansion. Une décision a donc été prise.

Le Commandeur fit une pause dramatique, jaugeant sévèrement ses lieutenants qui le fixaient, le souffle suspendu. Puis, venimeux comme un cobra, il siffla :

— À l'heure où je vous parle, Messieurs, le destin de Sir George Kendall est scellé. La difficulté est par conséquent réglée.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. Tel était le sort des hommes qui avaient l'audace de se dresser sur le chemin du Cercle du Phénix. Arthur Stanford, Robert Sullivan, Albert Matthews, John Browning, Herbert Tyndall... Longue était la liste de ceux, policiers, magistrats ou journalistes, qui avaient payé de leur vie leur insoumission.

Satisfait de la réaction de son auditoire, le Commandeur entreprit d'expédier les affaires courantes. Le reste de la séance se passa à énumérer les gains des activités frauduleuses du mois et à discuter des projets en cours. Des blâmes et des compliments furent distribués en fonction des résultats de chacun, le blâme étant la norme et le compliment l'exception. Enfin, à trois heures précises, le Commandeur se leva et clôtura la réunion d'un ton solennel :

— Messieurs, la séance est levée.

Il attendit que les membres du Cercle soient sortis par la porte opposée avant de regagner son bureau au sein de la banque Russell.

Son cabinet, d'aspect sévère et imposant, était dans un ordre parfait et meublé richement : un monumental bureau d'acajou à cylindre, contenant un grand nombre de tiroirs dotés de serrures à secret, occupait le centre de la pièce ; plusieurs lourdes chaises, en acajou également, lui faisaient face, recouvertes de coussins en velours vert ; un crucifix en ivoire constituait le seul ornement de la cheminée haute et construite à l'antique, sur la tablette de laquelle reposait une pendule dorée.

Le Commandeur se carra dans son confortable fauteuil et jeta un regard distrait aux cotes journalières de la Bourse posées sur le bureau par son secrétaire. Le tumulte de la banque qu'il dirigeait d'une main de fer depuis quinze ans lui parvenait par intermittence, assourdi par les murs épais. Il devait présider un conseil d'administration dans une vingtaine de minutes, ce qui lui laissait un peu de temps pour réfléchir.

Lors de la réunion du Cercle, il s'était abstenu d'évoquer un point fondamental devant ses lieutenants. Ce sujet revêtait une importance si capitale qu'il était enrobé de mystère ; seuls quelques rares élus avaient été mis dans la confidence.

Il s'agissait d'un projet de grande ampleur qui, s'il aboutissait, procurerait à l'organisation une richesse et une influence sans égales. La première phase du plan était en bonne voie d'exécution. Les espions du Commandeur à Paris lui avaient fourni des renseignements précieux, et Thomas Ferguson avait été éliminé. Celui-ci avait pu cependant envoyer avant sa mort le premier Triangle à une de ses amies, Cassandra Jamiston, et son fils Nicholas était en possession du deuxième. Ces Triangles, indispensables à la réalisation de l'objectif, devaient à tout prix être récupérés. Les informateurs du Cercle avaient perdu la piste de Nicholas Ferguson peu après son départ de Paris, mais ils étaient parvenus à retrouver sa trace par la suite. Leur proie venait de rentrer en Angleterre et se cachait en ce moment même à Londres. Il serait la première cible. Ensuite viendrait le tour de la femme.

Le Commandeur disposait de plusieurs atouts entre les mains. Il était essentiel de bien les jouer : l'enjeu était crucial et n'admettait aucune erreur. La partie avait commencé, et tous les moyens seraient mis en œuvre pour la gagner.

*

Sir George Kendall venait de terminer ses audiences. Il avait comme chaque jour présidé son tribunal une partie de l'après-midi. Les affaires qu'il avait jugées ne s'étaient guère révélées passionnantes : un vol à l'étalage commis par un mendiant, une altercation entre deux ivrognes, une pitoyable escroquerie. Rien que de très banal.

Le magistrat de Westminster était un homme profondément intègre. Il jugeait en toute équité les prévenus qui comparaissaient devant lui, interrogeant témoins et accusés avec une égale impartialité. De nature méfiante, il exigeait des preuves et des témoignages oculaires directs pour condamner quelqu'un, refusant de se fier aux ouï-dire et aux racontars invoqués par la pléthore d'avocats peu scrupuleux qui gangrenait les prétoires londoniens. La clairvoyance de Sir George

Kendall était rarement prise en défaut, et sa probité reconnue par tous.

Pour l'heure, il rentrait chez lui faire un brin de toilette et se changer. Le magistrat devait en effet souper le soir même chez des amis avec son épouse Mary, sortie faire des emplettes.

Sa perruque à la main, il monta d'un pas lourd l'escalier qui menait à ses appartements. Les marches craquaient sinistrement sous ses chaussures, ce qui ne manquait jamais de lui irriter les nerfs. Arrivé sur le palier, il bifurqua vers sa chambre. Les domestiques vaquaient à leurs occupations dans la cuisine ou à l'office, et il se trouvait donc seul à l'étage. Un courant d'air glacial traversa le couloir sombre : les désagréments d'une maison orientée plein nord qui ne connaissait pas la chaleur du soleil. Une fenêtre avait dû être mal fermée. Cependant, un inexplicable sentiment de malaise l'envahit soudain.

Le magistrat commença à déboutonner son gilet de soie, mais il interrompit son geste avant de l'avoir achevé et se figea, tendu.

Quelque chose n'allait pas.

Ce n'était pas de l'angoisse à proprement parler. Juste une lancinante appréhension incrustée dans tout son corps. La porte grinça derrière lui. Il se retourna brusquement et un éclair argenté frappa son regard. Il eut alors la sensation qu'un bloc de glace tombait sur sa poitrine.

Devant lui, immobile telle une statue, se tenait un jeune homme. Un jeune homme aux traits fins et à la grâce évanescence, d'une beauté presque inhumaine. La sensation d'irréalité qu'il dégagait était accrue par la couleur de ses cheveux. Des cheveux d'une blancheur de neige, en complète contradiction avec son visage juvénile. Sir Kendall ne pouvait détacher son regard de cet être étrange, partagé entre fascination et effroi.

Le jeune homme le fixait également de ses yeux gris-bleu, impassible. Il semblait être au-delà de tout sentiment, de toute émotion. Devant un tel détachement, un frisson parcourut l'échiné de Sir Kendall, et la sueur perla à son front. Il fit un pas en arrière, se heurtant à l'armoire. — Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? demanda-t-il sans parvenir à réprimer le tremblement de sa voix.

C'était plus fort que lui, il ne pouvait maîtriser sa peur. Au cours de sa carrière, il avait côtoyé nombre de délinquants. Des meurtriers, des voleurs, des escrocs, des crapules sans foi ni loi. Mais aucun n'avait réussi à susciter en lui l'incontrôlable sentiment de panique éprouvé en cet instant.

Le jeune homme au visage d'ange demeurait silencieux, se contentant de braquer ses yeux morts dans sa direction.

Le sang de Sir Kendall se glaça dans ses veines. Un funeste pressentiment le submergea, mais il était déjà trop tard pour réagir. Il voulut crier, appeler à l'aide, mais sa langue semblait collée à son

palais et aucun son ne sortit de sa bouche.

Deux poignards aux lames effilées brillèrent soudain dans la pénombre où se tenait l'intrus.

Sir George Kendall sentit son cœur s'affoler.

Le temps parut se figer... puis s'accélérer lorsque le jeune homme bondit vers lui. Jamais le magistrat n'avait vu quelqu'un se mouvoir aussi vite. Ce fut sa dernière pensée, car d'un coup net et précis, un des poignards plongea dans son cœur.

La mort fut instantanée. Avec un bruit sourd, le corps s'effondra sur le sol.

Le meurtrier de Sir Kendall recula d'un pas et essuya soigneusement la lame de son poignard avant de le rengainer dans son fourreau de nacre. Il glissa l'autre dans sa manche.

Le cadavre gisait à ses pieds, masse informe et flasque dont le sang presque noir coulait sur le parquet ciré. D'un geste mécanique, l'assassin sortit une perle et un rubis d'une petite bourse et les glissa dans la paume encore chaude du magistrat.

La journée n'était pas terminée. Il avait encore un travail à accomplir. Il devait maintenant se rendre à Prince Street.

*

Il faisait déjà nuit lorsque Cassandra parvint là-bas. Bien qu'éclairée à intervalles réguliers par des réverbères, la rue était noyée dans un brouillard humide. La jeune femme descendit prestement de la voiture et donna instruction à son cocher de l'attendre. Afin d'être plus à l'aise dans ses mouvements, elle avait lissé et ramassé en arrière sa chevelure en une lourde natte maintenue par des rubans de soie entrelacés, et revêtu de nouveau des vêtements masculins, autrement plus confortables et pratiques qu'une crinoline.

Thomas Ferguson n'avait pas mentionné d'adresse précise dans sa lettre, mais Cassandra savait, pour y être déjà venue, que la maison qui l'intéressait se situait au numéro 10 de Prince Street. En deux enjambées, elle atteignit le portail de fer forgé qui gardait l'entrée de la demeure.

La maison était une bâtisse de brique rouge d'apparence banale, entourée d'un jardinet, et dont les volets à l'avant étaient clos. Cassandra dut peser de tout son poids sur le portail rouillé pour l'ouvrir. Le jardin laissé à l'abandon offrait un triste spectacle. L'herbe était jonchée de feuilles mortes, et les parterres de fleurs achevaient de pourrir, de même que les rosiers grimpants qui agrémentaient autrefois la façade.

Cassandra s'approcha de la porte d'entrée et fit jouer plusieurs fois le marteau sur le heurtoir. Nul ne répondit. Elle n'en fut pas surprise : à

sa connaissance, personne n'avait habité cette maison depuis des années, depuis que Thomas Ferguson, alors professeur d'histoire à l'université de Londres, avait contracté un héritage et abandonné son métier pour courir le monde à la poursuite de son obsession.

Cassandra poussa la porte et, à son étonnement, le battant céda sans difficulté. Elle fronça les sourcils en constatant que la serrure avait été forcée.

— Il semblerait que je ne sois pas la première à venir ici en l'absence du propriétaire, marmonna-t-elle en tâtant le pistolet dissimulé sous son manteau de velours noir.

Portant la lampe qu'elle avait pris la précaution d'emmenner haut devant elle, Cassandra pénétra dans un corridor plongé dans une dense obscurité. Elle fit quelques pas puis s'immobilisa et tendit l'oreille, à l'affût du moindre bruit suspect. La maison paraissait paisible, mais Cassandra savait d'expérience qu'il était hasardeux de se fier aux apparences lorsque l'on se faufilait de nuit dans une demeure qui ne nous appartenait pas.

Elle visita le rez-de-chaussée sans rencontrer âme qui vive. Le sol des pièces était tapissé d'une épaisse couche de poussière, et des toiles d'araignées s'étaient formées dans les angles des plafonds. Autrement plus inquiétantes étaient les traces d'effraction qui parsemaient les lieux : les draps blancs qui recouvraient les meubles avaient été arrachés, les fauteuils renversés et éventrés, les tiroirs des secrétaires jetés à terre, des pans entiers de tapisserie décollés des murs, les briques des manteaux de cheminées descellées, les lattes de parquet défoncées... La maison avait fait l'objet d'une fouille en règle, minutieuse et systématique ; pas un centimètre carré ne semblait avoir échappé au regard inquisiteur des intrus, probablement les mêmes que ceux qui avaient forcé la porte d'entrée.

À la différence des inconnus, la maison en elle-même n'intéressait pas Cassandra. C'est pourquoi elle renonça à explorer les étages, et se dirigea directement vers le fond de la bâtisse pour déboucher dans le jardin à l'arrière, enclos d'un haut mur percé d'une porte métallique. La porte, qui curieusement n'était pas fermée à clé, poussa une plainte révoltée lorsque Cassandra la franchit. La jeune femme traversa une allée de gravier, un bosquet d'arbres squelettiques, et se retrouva dans un petit cimetière. La silhouette trapue d'une église se découpait sur le ciel d'encre, et des brumes d'argent se glissaient entre les tombes qui reposaient calmement à la lueur de la lune, ombres fantomatiques surgies du néant.

À travers les tourbillons et remous du brouillard, Cassandra s'orienta sans hésiter vers la partie orientale du cimetière et s'arrêta devant la tombe de Charlotte Ferguson, l'épouse de Thomas décédée vingt ans plus tôt. Là, Cassandra sursauta. La stèle de marbre qui portait

l'építaphe, but de son expédition, gisait à terre, brisée en morceaux. Elle arrivait trop tard : « on » l'avait devancée.

Dépitée, Cassandra était sur le point de quitter les lieux lorsqu'elle perçut du coin de l'œil un mouvement fugace. Une silhouette s'était subrepticement glissée derrière elle.

Tous les sens aux aguets, Cassandra sortit son arme et se dirigea d'un pas furtif vers l'endroit où l'ombre avait disparu. Soudain, une forme jaillit de l'obscurité. En un éclair, un pistolet étincela sur la tempe de Cassandra ; de l'autre bras, son agresseur l'enserrait avec vigueur. De surprise, elle lâcha la lampe qui roula sur l'herbe humide.

— Jetez aussi votre arme, souffla une voix masculine pée d'hostilité. Cassandra obtempéra. Son adversaire n'avait pas l'air de plaisanter.

— Qui êtes-vous ? interrogea sèchement l'inconnu.

Au vu de la situation, elle jugea inutile de mentir.

— Je m'appelle Cassandra Jamiston.

La réaction fut immédiate.

— Vraiment ? Vous êtes la fameuse Miss Jamiston ? s'étonna l'homme d'un ton nettement plus chaleureux.

Il relâcha son étreinte et cessa de menacer Cassandra de son arme. Libérée, celle-ci se retourna vivement vers son agresseur. L'inconnu la fixait, solidement campé sur ses jambes, les bras croisés.

— Je suis Nicholas Ferguson. Mon père m'a parlé de vous.

Chapitre IV

La nuit étant glaciale et donc peu propice au bavardage en plein air, Cassandra et Nicholas Ferguson rentrèrent dans la maison et s'installèrent dans les vestiges du salon. Nicholas épousseta du revers de la main les coussins d'un sofa, créant de la sorte un impressionnant nuage de poussière, et alluma quelques lampes épargnées par les malfaiteurs, de sorte que Cassandra put enfin distinguer son visage, plongé jusque-là dans la pénombre.

En dépit de ses vêtements sales et froissés, le fils de Thomas Ferguson était pour le moins un homme séduisant. Une charpente souple et musclée, un visage énergique mangé par une barbe de deux jours, une peau dorée, de profonds yeux bruns, des cheveux bruns également. Nicholas était sans l'ombre d'un doute un individu porté à l'action. Il dégageait une assurance indiscutable, ce qui n'était pas pour déplaire à Cassandra.

Pour l'heure, il l'examinait avec un mélange de curiosité et d'irritation.

— Navré pour l'accueil un peu brutal, Miss Jamiston, s'excusa-t-il, mais j'ai de sérieuses raisons de penser que l'on en veut à ma vie. Vous remarquerez que je n'ai pas ouvert les volets : nous constituerions une cible facile si un assassin était embusqué dehors. Je vous signale par ailleurs que vous n'avez absolument pas le droit d'être ici. La prochaine fois, vous me ferez le plaisir de vous annoncer au lieu d'entrer chez moi par effraction. J'aurais pu vous tuer.

Ignorant le reproche, Cassandra demanda :

— Pourquoi pensez-vous que l'on en veut à votre vie ?

Le visage de Nicholas s'assombrit. Ses traits se durcirent sous le coup de la colère.

— Bien sûr, vous n'êtes pas encore au courant. Mon père a été assassiné à Paris il y a trois jours... J'ai assisté à son agonie.

Cassandra tressaillit.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, ne sachant que dire d'autre face à la brutalité avec laquelle Ferguson annonçait la mort de son père.

Tous les deux se turent un long moment. Nicholas était assailli par le doute : pouvait-il prendre cette femme à l'aspect fragile au sérieux ? Il n'aurait jamais pensé qu'elle était aussi ravissante... même si ses goûts vestimentaires insolites laissaient quelque peu à désirer. Mais sa beauté la décredibilisait. Aux yeux de Nicholas, Cassandra Jamiston

ne semblait pas être l'alliée idéale pour se lancer dans une aventure périlleuse.

L'intéressée rompit la première le silence :

— Qui est à l'origine de ce crime ?

— Je l'ignore pour l'instant, mais je ne tarderai pas à le découvrir, déclara Nicholas d'un ton menaçant. Je connais néanmoins la raison du meurtre de mon père, même si je préfère ne pas en parler ici. Les murs ont des oreilles.

Cassandra baissa instinctivement la voix.

— Je suppose que cela a un rapport avec les Triangles ?

— Je sais que Père vous en a envoyé un avant sa mort. Ce geste constitue une belle marque de confiance de sa part...

Il prononça la dernière phrase d'un air incrédule, ses yeux noirs dardés sur Cassandra. Agacée, celle-ci changea de sujet.

— Ainsi, vous arrivez de Paris. Comment avez-vous fait pour rentrer en Angleterre sain et sauf ?

— Je me suis montré très prudent. J'ai veillé à ne pas être suivi.

— Mais pourquoi être revenu dans cette maison ? Vos ennemis auraient pu vous y attendre.

— C'était un risque à courir. Il y avait quelque chose ici que je devais absolument récupérer.

— L'objet caché dans la stèle funéraire de votre mère ? chuchota Cassandra, les battements de son cœur s'accéléraient sous le coup de l'excitation. Dans la lettre jointe au Triangle, votre père me chargeait également de le récupérer.

— Je vois, il a multiplié les précautions, murmura Nicholas pensivement.

Il fronça soudain les sourcils et gronda :

— Avoir dissimulé cet objet sur la tombe de ma mère, quel manque de respect à son égard ! Ne pouvait-il le mettre en sécurité dans le coffre d'une banque comme l'aurait fait n'importe quel individu sain d'esprit au lieu d'opter pour cette cachette morbide ?

— Il pensait faire un grand honneur à sa femme en lui confiant le Soleil d'or, son bien le plus précieux, expliqua Cassandra avec douceur. Il lui rendait hommage en quelque sorte...

Nicholas ne parut guère convaincu, mais il ravala temporairement ses griefs filiaux et se concentra sur l'information que venait de lui fournir Cassandra.

— Le Soleil d'or, tel est donc le nom de cet objet... Vous êtes mieux renseignée que moi, Miss Jamiston. Il faudra que vous me racontiez comment vous avez rencontré mon père.

Il se leva de la banquettes et engloba la pièce dévastée d'un regard circulaire.

— La maison a été mise à sac de la cave au grenier. Je ne pense pas

me tromper en affirmant que les hommes qui se sont livrés à ce saccage cherchaient eux aussi ce fameux Soleil.

Cassandra réfléchit un instant. Cette affaire paraissait plus dangereuse qu'elle ne l'avait cru au premier abord. Nicholas l'observait, un sourire indéchiffrable aux lèvres. Elle se décida.

— Vous ne pouvez rester ici. Le plus raisonnable serait que vous veniez habiter chez moi jusqu'à ce que ces mystères soient résolus. Je possède un manoir dans le Surrey, tout près de Londres. Quel que soit l'ennemi que nous devons affronter, l'union de nos forces est la meilleure des options.

Elle se garda bien d'ajouter qu'elle souhaitait garder un œil sur Nicholas, et surtout sur les reliques en sa possession, peu désireuse qu'elles se volatilisent dans la nature avec leur propriétaire. Celui-ci parut étonné par son offre.

— Ces mots sonnent étrangement dans votre bouche. Je vous aurais cru plus individualiste.

— Je le suis en effet, mais il faut savoir s'adapter aux circonstances. Celles-ci m'ont l'air assez graves pour justifier une entorse à ma sacrosainte indépendance.

Du reste, M. Ferguson, vous serez plus en sûreté chez moi que seul ici. Nicholas éclata de rire.

— Oh, rassurez-vous, je suis parfaitement capable de me défendre seul, je n'ai nul besoin d'un garde du corps, rétorqua-t-il avec une pointe de condescendance qui déplut à Cassandra. Mais je suivrai néanmoins avec plaisir une femme aussi charmante que vous jusqu'au bout du monde. Je n'ai guère le choix du reste puisque l'un des Triangles se trouve entre vos mains ! Une dernière chose : vous pouvez m'appeler par mon prénom. Nous serons peut-être amenés à passer beaucoup de temps ensemble dans l'avenir.

Cassandra hésita une seconde, plus surprise que choquée.

— Vous êtes très direct, Nicholas.

— De ce point de vue, ma chère, je crois que nous nous ressemblons.

Interloquée, Cassandra commença à regretter d'avoir invité cet impudent personnage chez elle. Que diable allait-elle faire de lui ?

*

Au manoir Jamiston, Andrew Ward arpentait le salon de long en large en rongeant son frein. Cassandra n'était toujours pas revenue de Londres, et ce retard l'inquiétait. Toute cette histoire ne lui disait rien qui vaille. Il regretta de ne pas être allé directement chercher son amie à Prince Street après son travail, mais celle-ci n'aurait de toute façon que modérément goûté la noblesse de cette initiative.

Sa sœur Megan l'avait accompagné. Assise sur le canapé, ses longs

cheveux auburn, qui bouclaient naturellement, coulaient autour de son visage encore poupin, contrairement à la mode qui voulait qu'on les tire en arrière, avec des anglaises par-dessus les oreilles. La jeune fille tentait désespérément de donner une allure présentable à un ouvrage de broderie entamé depuis déjà plusieurs mois. Peu douée pour ce genre de travaux et absolument dépourvue de patience, elle finit de guerre lasse par le jeter sur le sol.

— Jamais je n'y arriverai ! s'écria-t-elle avec irritation. C'est grotesque ! Pourquoi les femmes sont-elles obligées d'avoir des activités aussi stupides ? Je voudrais être infirmière comme Florence Nightingale, ajouta-t-elle d'un air extatique. Soigner les malades et les blessés sur les champs de bataille est beaucoup plus gratifiant que de faire de la broderie !

— Toi qui t'évanouis à la vue d'une goutte de sang, je t'imagine mal dans ce rôle ! se moqua Andrew qui interrompit un instant ses va-et-vient.

— Alors je pourrais être la nouvelle Mary Wollstonecraft, persista Megan, et lutter pour l'égalité entre les hommes et les femmes.

Elle loucha vers son frère, guettant sa réaction, mais celui-ci s'était replongé dans ses pensées et ne s'occupait pas d'elle le moins du monde. Cette vision acheva de l'excéder.

— Ne te tracasse pas ainsi, tu es ridicule ! Cassandra n'a pas besoin que tu lui tiennes la main, elle se débrouille très bien sans toi !

Andrew adorait sa sœur, mais il y avait des moments où il éprouvait l'envie peu charitable de la pincer pour la faire taire.

Ce n'est pas la question.

Megan se calma soudain. Elle poursuivit d'une voix plus douce :

— Tu sais ce que je pense, n'est-ce pas ? Tu gâches ta vie pour une femme qui ne le mérite pas.

Elle se leva dans un bruissement de popeline mauve et vint se planter devant lui.

— Je veux que tu sois heureux.

— Mais je le suis, Megan. Tu te fais des idées.

— Tu mens, dit-elle d'une voix grave. Aussi longtemps que tu espéreras quelque chose de Cassandra, tu ne pourras pas l'être. Et jamais elle ne te donnera ce que tu attends d'elle, car elle en est tout simplement incapable.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton empreint de tristesse. Cette situation l'affligeait profondément.

Andrew s'approcha d'elle en souriant et la prit dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas. Nous avons déjà eu cette conversation des centaines de fois. Je suis assez grand pour savoir ce qui est bon pour moi, et toi, tu es trop jeune pour t'occuper de ma vie sentimentale.

Megan se dégagea, de nouveau furieuse.

— Pourquoi refuses-tu de me prendre au sérieux ? Je n'ai peut-être que dix-sept ans, mais je vois les choses ici les qu'elles sont, ce qui est loin d'être ton cas !

Un instant, ils s'affrontèrent du regard.

— Et toi, pourquoi persistes-tu à m'accompagner puisque tu détestes Cassandra ? se renfroga le médecin, poussé dans ses retranchements.

— Tu sais très bien pourquoi je viens ici, rétorqua Megan, la mine boudeuse. Pour la bibliothèque, bien sûr ! Je ne connais personne qui possède autant de livres que Cassandra !

Andrew allait répondre lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de la jeune femme. Il ressentit un vif soulagement en la voyant, mais celui-ci fut de courte durée. Elle était en effet accompagnée d'un homme. Un homme séduisant, malheureusement. Et arrogant qui plus est. Il regardait déjà Cassandra avec un instinct de propriétaire, ou du moins est-ce l'impression qu'il eut.

— Andrew, Megan, que faites-vous ici ? s'exclama Cassandra quand elle s'aperçut de leur présence.

L'intéressé leva les yeux au ciel.

— Aussi surprenant que cela puisse te paraître, nous nous inquiétons pour toi.

— Je ne souhaite pas être associée à ce « nous », coupa Megan avec véhémence.

— Quelle délicieuse jeune fille ! intervint Nicholas sans chercher à masquer l'ironie du propos.

Rattrapée par les bonnes manières, Megan rougit et se tut.

Cassandra, imperturbable, fit les présentations.

— Nicholas, je vous présente mon ami le docteur Andrew Ward, et sa jeune sœur Megan. Andrew, Megan, voici Nicholas Ferguson.

Andrew sentit une pointe de jalousie lui transpercer le cœur. Elle l'appelait déjà par son prénom ! C'était le comble ! Sa sœur l'observait à la dérobée, semblant lire dans ses pensées.

Nicholas salua Andrew, s'inclina devant Megan puis se tourna vers son hôtesse.

— Avant d'entamer les choses sérieuses, me serait-il possible de faire un brin de toilette ? J'en ai bien besoin.

— Bien entendu, suivez-moi.

— Quel bellâtre ! grinça Andrew sitôt qu'ils eurent quitté la pièce.

Megan ne paraissait pas de cet avis.

— Tu es injuste. Il est très séduisant.

— J'ai pu en effet constater qu'il ne te laissait pas indifférente, lança son frère, acide.

— Je ne vois absolument pas de quoi tu veux parler, répliqua-t-elle, simulant adroitement la dignité outragée.

Au vu de l'heure tardive, il fut décidé qu'Andrew et Megan passeraient la nuit au manoir. Désireux d'entendre les explications de Nicholas Ferguson, les Ward n'avaient toutefois aucune envie d'aller dormir. Megan surtout, à qui son frère avait relaté l'arrivée de l'étrange paquet venant de Paris, brûlait d'impatience d'en apprendre davantage. Sa flamboyante imagination lui avait déjà laissé entrevoir une longue suite d'aventures dangereuses et romanesques au terme desquelles un fabuleux trésor serait naturellement découvert...

Ils s'installèrent donc tous dans le grand salon, près du feu qui occupait l'immense cheminée de bois sculpté, et un valet de pied leur servit du vin chaud dans des petits gobelets d'argent. Lorsque le domestique fut sorti, Nicholas, rasé de près et habillé de frais, commença son récit.

— Jusqu'à l'âge de onze ans, j'ai vécu à Londres avec mes parents dans la maison du 10, Prince Street. Puis ma mère est morte, et j'ai été élevé à Birmingham par mon oncle et ma tante, mon père étant bien incapable de s'occuper d'un enfant. Durant mon adolescence, je le voyais rarement car il voyageait beaucoup ; lui et moi n'avons donc jamais été proches. Pour dire la vérité, cela faisait des années que je n'avais pas eu de ses nouvelles. Aussi ai-je été stupéfait lorsque, voilà environ une semaine, j'ai reçu une lettre de sa part me demandant de venir le rejoindre de toute urgence en France. Malgré nos rapports tendus, le ton de sa missive m'a incité à lui obéir sur-le-champ. Il paraissait effrayé, ce qui ne lui ressemblait pas du tout. Je me suis donc rendu le plus vite possible à Paris, mais comme la lettre avait mis du temps à me parvenir, je suis arrivé trop tard. Mon père était déjà mourant, plongé dans une inconscience dont il ne s'est jamais réveillé. Je suis convaincu qu'il a été empoisonné, même si les symptômes étaient ceux d'une forte fièvre. La coïncidence serait par trop étrange.

À ces mots, Andrew et Megan tressaillirent.

— Mort..., murmura l'adolescente, un peu pâle. C'est affreux...

— Oui, confirma Nicholas d'une voix dure. Assassiné.

Un long silence suivit cette terrible révélation.

— Poursuivez, le pressa Cassandra.

— Juste après la mort de mon père, un notaire parisien m'a remis de sa part une seconde lettre et un paquet contenant un Triangle d'argent.

— Que disait votre père dans cette lettre ? L'avez-vous toujours en votre possession ?

Nicholas secoua la tête.

— Non, je l'ai détruite, suivant en cela sa volonté. Mais le contenu de

la missive était de toute manière peu cohérent. Lorsqu'il l'a écrite, il devait déjà craindre pour sa vie, à raison hélas comme l'a confirmé la suite des événements. Mon pauvre père a visiblement agi dans la précipitation. Ce dont je suis certain toutefois, c'est qu'il évoquait ceci...

Il sortit de son sac un objet de forme circulaire qu'il posa sur le guéridon placé devant les fauteuils.

— Le Soleil d'or, annonça-t-il d'une voix solennelle. Je l'ai récupéré sur la tombe de ma mère, là où mon père l'avait caché...

Cassandra se pencha vers la table et saisit avec précaution l'objet qui brillait doucement à la lumière du feu et des lampes à gaz. Elle tenait entre ses doigts un disque d'or fin dans lequel étaient creusées quatre cavités de forme triangulaire.

— Il y a quelque chose d'écrit en dessous, lança Megan d'une voix vibrante d'excitation.

Cassandra retourna le disque. Un serpent qui se mordait la queue était gravé sur le pourtour, et au centre du cercle qu'il formait, la devise « *Omnia ab uno* » entourait un triangle à sommet inférieur dont la base était surmontée d'une croix.

— Un ouroboros, murmura Cassandra. « *Omnia ab uno* », « Tout dans un ». Et le symbole de l'Œuvre achevé...

— L'œuvre, dites-vous ?

Nicholas la scrutait avec intensité.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? insista-t-il en essayant vainement de dissimuler son impatience.

— Je ne sais que ce que votre père m'a raconté à ce sujet durant la brève période où nous avons été en relation.

Du doigt, Cassandra suivit le tracé du serpent sur l'or froid du disque.

— Ce serpent qui se mord la queue est l'Ouroboros, l'antique symbole utilisé par les Grecs pour figurer le principe de l'unité de la Matière. Selon cette loi, la Matière est une, mais elle peut prendre diverses formes et, sous ces formes nouvelles, se combiner à elle-même et produire de nouveaux corps en nombre indéfini. Ainsi, toutes les choses sur terre viennent de cette Matière première. C'est également ce que signifie la devise « *Omnia ab uno* »...

— Tout cela est très intéressant, la coupa Megan d'un ton passablement effronté, mais à quoi cela nous avance-t-il ?

Avec une hilarité contenue, Nicholas songea qu'Andrew allait être obligé de remettre sa sœur à sa place. La mission semblait relever de l'exploit. Pour sa part, il était bien content que ce ne fût pas son problème.

La réaction d'Andrew fusa en effet aussitôt.

— Megan, s'écria-t-il, scandalisé, ton insolence me fait honte !

— Aucune importance, l'interrompit Cassandra. Pour répondre à ta

question, ajouta-t-elle en se tournant vers Megan comme si de rien n'était, l'unité de la Matière est le postulat fondamental de l'alchimie dans la mesure où c'est elle qui permet la transmutation des métaux. Son auditoire demeura muet, oscillant entre stupeur et incrédulité. Nicholas recouvra le premier l'usage de la parole.

— L'alchimie ? L'art de changer les métaux en or ?

— Roger Bacon la définissait précisément comme « la science qui enseigne à préparer une certaine médecine ou élixir, lequel, étant projeté sur les métaux imparfaits, leur communique la perfection dans le moment même de la Projection ».

— Roger Bacon ? répéta Megan, un peu perdue.

— Un célèbre alchimiste anglais qui vivait au XIII^e siècle.

Nicholas se pencha vers elle, le regard inquisiteur, comme s'il venait de comprendre l'enjeu des derniers événements.

— Êtes-vous sérieuse, Cassandra ?

— Naturellement, répartit-elle avec un soupçon d'agacement. Observez le disque : le triangle à sommet inférieur dont la base est surmontée d'une croix symbolise la réalisation du Grand Œuvre, autrement dit l'obtention de la pierre philosophale. La légende prétend que cette pierre était douée de la propriété de transmuter les métaux ordinaires en or, puis les alchimistes lui reconnurent d'autres pouvoirs : produire des pierres précieuses, des diamants, guérir toutes les maladies ou encore prolonger la vie humaine au-delà des limites ordinaires...

Incarnation même du scepticisme, Andrew fronçait des sourcils perplexes.

— La pierre philosophale, de mieux en mieux...

Nicholas semblait tout aussi déconcerté, mais également, chose surprenante, un peu peiné.

— Voilà donc ce que cherchait mon père, dit-il à voix très basse, voilà ce pourquoi il a délaissé sa famille et ses amis... une chimère... une chimère séduisante, certes, mais une chimère tout de même...

Il parut faire un effort sur lui-même et releva la tête vers Cassandra.

— Que vous a-t-il révélé d'autre ?

— Il m'a expliqué les bases de la théorie alchimique : l'unité de la Matière, dont je viens de vous parler, les trois principes, les quatre éléments. La Matière première se différencie d'abord en Soufre et en Mercure, et ces deux principes s'unissant en diverses proportions forment tous les corps. Certains alchimistes ont ajouté un troisième principe, le Sel, qui sert de moyen d'union entre le Soufre et le Mercure. Ces trois principes ne désignent pas les corps chimiques du même nom, mais certaines qualités de la matière, comme la malléabilité ou la combustibilité. Ce ne sont donc que des abstractions servant à définir un ensemble de propriétés. Comprenez-vous ?

Cassandra s'interrompt pour jager les Ward et Nicholas qui l'écoutaient avec une attention studieuse. Satisfaite, elle reprit son exposé.

— Le dernier fondement de la doctrine alchimique est la théorie des quatre éléments, ou « *Tetrasomia* », inspirée par Platon et Aristote. Les alchimistes distinguent deux éléments visibles, la Terre et l'Eau, renfermant en eux deux éléments invisibles, le Feu et l'Air. Il faut savoir qu'à l'instar du Soufre et du Mercure, les quatre éléments ne désignent pas en alchimie les réalités concrètes dont ils portent les noms, mais les différents états par lesquels la matière se présente à nous. L'Eau représente l'état liquide, la Terre l'état solide, l'Air l'état gazeux, le Feu un état gazeux très subtil, appelé « énergie » ou « plasma », tel que celui d'un gaz dilaté par la chaleur.

« En somme, les quatre éléments et les deux principes représentent à peu près les mêmes modifications de la Matière première, destinées à composer le reste des corps. Seulement, dans la mesure où le Soufre et le Mercure désignent des qualités métalliques, ils sont plus spécialement réservés aux métaux et aux minéraux, tandis que les quatre éléments sont des principes valables pour tous les corps. Chaque substance spécifique résulte de la combinaison des quatre éléments de base, dans des proportions variables. On peut donc aisément imaginer la transformation d'une substance en une autre : il suffit de modifier par addition ou soustraction les proportions des différents éléments et de leurs qualités respectives. Tout ceci revient à dire que lors du processus de fabrication de la pierre philosophale, appelé « Grand Œuvre », l'alchimiste ne crée rien ; il se contente de modifier la matière, de changer sa forme.

Cassandra se tut. Elle croisa le regard de Nicholas qui la contemplait avec un respect nouveau.

— Je commence à comprendre pourquoi mon père a choisi de vous faire confiance, dit-il avec une pointe d'admiration. Une matière universelle, trois principes, quatre éléments, voilà donc la clé du mystère qui l'obsédait.

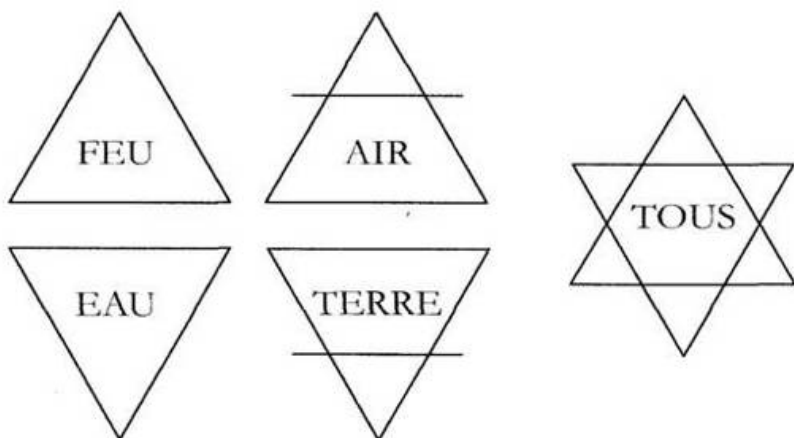
— Au risque de paraître une fois encore impertinente, claironna Megan, je persiste à trouver assez flou le lien entre ce beau discours et l'affaire qui nous préoccupe.

Andrew leva les yeux au ciel en poussant un soupir exaspéré.

— J'y viens, répondit Cassandra avec une patience angélique qui lui était peu coutumière. En alchimie, les quatre éléments sont symbolisés par des triangles : l'Air par un triangle à sommet supérieur, traversé par une ligne parallèle à sa base ; l'Eau par un triangle à sommet inférieur ; le Feu par un triangle à sommet supérieur et la Terre par un triangle à sommet inférieur traversé par une ligne parallèle à sa base. L'étoile à six branches, ou sceau de Salomon, résume les signes des

quatre éléments et symbolise leur union au sein de la pierre philosophale.

Elle se leva pour aller chercher du papier dans un secrétaire et griffonna rapidement sur une feuille blanche les symboles qu'elle venait d'évoquer.



— Voici...

— J'en déduis que j'ai en ma possession le Triangle de l'Air, déclara alors Nicholas en extrayant de la poche de son gilet de flanelle un Triangle argenté semblable à celui de Cassandra. Il est traversé par une ligne parallèle à sa base, et pour empêcher toute confusion avec le Triangle de la Terre, un oiseau symbolique a été gravé dans l'angle inférieur droit. Voici ce que contenait le paquet légué par mon père. Il me précisait dans sa lettre qu'il allait confier un deuxième Triangle à une personne de confiance en Angleterre, Miss Cassandra Jamiston. Aussitôt revenu à Londres, je comptais venir vous voir, mais vous m'avez trouvé la première. Quel Triangle avez-vous ?

— Celui de la Terre, répondit Cassandra en le sortant d'une bourse de soie suspendue à son cou. Je suis prête à parier que ces Triangles s'emboîtent à la perfection dans les cavités du Soleil d'or.

Joignant le geste à la parole, elle introduisit le Triangle dans un des réceptacles. Il s'y inséra facilement avec un léger déclic.

— Regardez, poursuivit-elle, les yeux luisants, ces rainures au centre du disque... Je suis certaine que l'ensemble a été forgé pour s'emboîter dans un autre élément.

— Ce serait donc une sorte de clé ? Mais qu'ouvre-t-elle ? s'empressa de demander Megan.

— Cela me semble un peu facile de raisonner ainsi, Cassandra, tenta Andrew, l'air atterré.

Elle lui jeta un regard grave, puis reporta son attention sur Megan.

— C'est là toute la question. Peut-être une cachette supposée abriter la

pierre philosophale...

Un silence pensif accueillit ces derniers mots.

— Nous pouvons logiquement supposer que les Triangles de l'Eau et du Feu restent à découvrir, reprit Nicholas après quelques instants de réflexion. Mon père comptait sans doute m'en dire plus à Paris, mais on ne lui en a pas laissé le temps... J'ignore encore la façon dont je vais m'y prendre, mais je compte bien poursuivre sa quête et démasquer par la même occasion ses assassins.

Andrew le fixa avec stupéfaction.

— Vous ne pouvez sérieusement croire à cette histoire de pierre philosophale ! Une pierre qui permet de changer les métaux en or et d'acquérir l'immortalité ? C'est grotesque, voyons !

Nicholas haussa les épaules.

— J'admets que cette histoire a l'air invraisemblable, et je ne vous oblige aucunement à y souscrire. Je m'y suis néanmoins retrouvé impliqué contre mon gré, et je n'ai maintenant d'autre choix que de gérer les événements au fur et à mesure qu'ils se présentent. Du reste, certaines personnes semblent être assez naïves pour croire à l'existence de cette pierre, puisqu'elles sont prêtes à tuer pour l'obtenir. L'explication est sans doute rocambolesque, mais je n'en vois pas de meilleure pour le moment. Je reste cependant ouvert à toutes les suggestions, ajouta-t-il d'un ton railleur en plantant son regard dans celui d'Andrew.

Les yeux d'Andrew étincelèrent. Il s'apprêtait à riposter de façon pour le moins discourtoise lorsque Cassandra, qui était restée plongée dans ses pensées durant cet échange, annonça au grand dam de son ami :

— J'aimerais vous aider, Nicholas. Je suis moi aussi engagée dans cette affaire à présent, et elle pourrait s'avérer divertissante. Je constate en outre que vous n'avez pas l'intention d'y mêler la police. Judicieuse décision...

— Ce n'est pas un jeu, Cassandra ! coupa Andrew, l'air offusqué. Ces gens sont très dangereux, ils ont déjà tué et n'hésiteront pas à recommencer ! Dieu seul sait de quoi ils sont capables pour arriver à leurs fins ! Il faut au contraire avertir les autorités. Megan... que fais-tu ?

Complètement indifférente à ces mises en garde, sa sœur s'était levée, en proie à un enthousiasme débordant.

— Je vais effectuer des recherches dans la bibliothèque. Tu possèdes sûrement des ouvrages sur l'alchimie, Cassandra. Nous y trouverons peut-être des renseignements utiles.

Cassandra et Nicholas sourirent, amusés par l'exaltation juvénile de la jeune fille. Son frère à l'inverse la scruta d'un air réprobateur.

— Il n'est pas question que tu sois mêlée à cette entreprise, Megan.

Une moue boudeuse s'afficha aussitôt sur le visage de l'adolescente.

Nicholas s'empressa d'intervenir en sa faveur.

— Elle ne court guère de risques à faire quelques recherches. Et de toute manière, que vous le vouliez ou non, elle est déjà impliquée dans cette aventure du seul fait de sa présence ici.

Megan jeta un regard reconnaissant à son sauveur. Andrew fléchit de mauvaise grâce, regrettant amèrement d'avoir amené sa sœur avec lui au manoir.

— Vous avez probablement raison, reconnut-il du bout des lèvres.

Craignant que son frère ne change d'avis, Megan se précipita à la bibliothèque, et Cassandra se leva pour la suivre.

Demeurés seuls au salon, Andrew et Nicholas s'affrontèrent du regard.

— Je ne préviendrai pas la police car Cassandra ne souhaite pas avoir de rapports avec elle, déclara Andrew d'un ton aride, mais je m'étonne que vous-même n'y fassiez pas appel. Votre père a été victime d'un meurtre après tout... Pour un avocat, je trouve votre conduite surprenante !

Nicholas lui adressa un sourire narquois et se leva à son tour. Avant de quitter la pièce, il laissa tomber :

— Manifestement, vous ne connaissez pas encore tout de ma vie, cher ami...

Chapitre V

Huit heures du matin venaient de sonner. Les étoiles vacillaient dans le ciel glacé tandis qu'une clarté d'aurore empourprait l'orient. Au manoir Jamiston, Cassandra et ses hôtes étaient déjà attablés autour du petit déjeuner ; l'excitation avait largement écourté leur sommeil. Plongée dans une imposante *Histoire de l'alchimie*, Megan se contentait de picorer quelques miettes de toasts sans jamais lever la tête de son livre. Les recherches dans la bibliothèque de Cassandra s'étant avérées fructueuses, elle était revenue au salon les bras chargés de lourds volumes dans lesquels elle s'était aussitôt immergée. Mais bien qu'elle ait passé des heures à compulsier fébrilement les ouvrages dans l'espoir d'y découvrir des indices, nulle part n'était mentionnée l'existence du Soleil d'or ou des Triangles d'argent.

— Je ne trouve rien, soupira-t-elle, découragée, en reposant le livre sur la table. Pas la moindre allusion susceptible de nous aider...

Cassandra regretta que Julian ne soit pas encore arrivé ; l'érudition de Lord Ashcroft était si colossale qu'il aurait certainement pu leur en apprendre davantage.

— Vous avez dit hier soir vouloir poursuivre la quête de votre père, lança Andrew à Nicholas d'un ton un peu crispé. Comment comptez-vous vous y prendre, avez-vous des pistes ?

— Mon père indiquait dans sa lettre qu'une fois à Londres « dolem » me guiderait. Par malheur, je ne sais ce qu'il entendait par là car j'ignore absolument ce que peut être un « dolem », et, comme je vous l'ai déjà dit, la missive ne brillait pas par sa clarté.

— Un « dolem » ? répéta Cassandra, perplexe. Ne serait-ce pas plutôt « golem » ?

Nicholas secoua la tête.

— Non, il avait écrit « dolem », j'en suis certain.

— Pas « dolem », clama soudain Megan, les yeux étincelants, mais Dolem, avec une majuscule !

— Dolem serait donc une personne ? fit Nicholas, surpris que l'information vienne de cette adolescente échevelée.

— Exactement, c'est une célèbre voyante ! jubila la jeune fille triomphante.

— Et comment sais-tu cela ? s'enquit Andrew, stupéfait.

— Par Grace.

— Qui donc ?

— Grace Kent, cette fille stupide que tu me forces à fréquenter sous prétexte que son frère ferait un excellent parti pour moi !

— Oh, je situe mieux, oui.

— Grace est férue d'occultisme, elle adore faire tourner les tables et parler avec les morts. Ou du moins essaye-t-elle de parler avec les morts. Je ne pense pas qu'elle y soit jamais réellement parvenue.

— Mon Dieu, l'interrompit son frère d'un ton choqué, tu ne m'avais jamais raconté cela !

— Grace admire beaucoup Dolem, poursuivit Megan sans s'émouvoir. Elle m'a dit que c'était une voyante de renom, consultée par des gens très haut placés, des hommes politiques surtout. Il paraît que ses pouvoirs sont fascinants.

— Et c'est cette femme qui est censée nous apporter son appui, observa Nicholas, songeur.

— Une voyante pour nous guider, marmonna Andrew d'un air sceptique. Et pourquoi pas un lapin blanc ? Allons, cette affaire ne tient pas debout, soyez raisonnables.

Nicholas se leva brusquement et repoussa sa chaise d'un mouvement sec.

— Ce ne peut être sans raison que mon père nous oriente vers elle. Le mieux serait de lui rendre visite au plus tôt. Trouver son adresse ne devrait pas être difficile.

Cassandra acquiesça, impressionnée malgré elle par l'assurance de Ferguson.

— Vous avez raison, d'autant que c'est notre seule piste pour le moment. Suivons-la, et voyons où elle nous mène. Le danger est tel qu'il faut nous presser.

*

Au début de l'après-midi, Cassandra, Nicholas et Andrew se retrouvèrent devant la résidence de Dolem à Berkeley Square. Ainsi que l'avait prévu Nicholas, obtenir son adresse ne s'était pas révélé ardu. Bien que Megan, dévorée de curiosité, ait exprimé le vif désir de les accompagner, son frère avait jugé préférable de la laisser dans la mesure du possible en dehors d'une affaire qui pouvait s'avérer risquée. Pour sa part, Andrew considérait toujours cette quête comme pure folie, mais il serait mort plutôt que de laisser Cassandra seule avec cet intrigant de Nicholas Ferguson. Pour pouvoir les accompagner, il avait même annulé des consultations, ce qui ne lui était encore jamais arrivé.

La demeure de Dolem était une imposante bâtisse de trois étages, dotée d'une austère façade géorgienne. Un carrosse aux armoiries figurant deux léopards d'argent sur un fond bleu roi stationnait pour

l'heure devant l'entrée. Au moment où Cassandra, Nicholas et Andrew arrivèrent, un homme distingué au profil d'aigle sortit de la résidence, canne à la main, et monta dans la voiture, qui s'ébranla lentement après que le cocher juché sur une housse éclatante ait fait usage de son fouet sur la croupe des chevaux.

— Les armoiries de Lord Faire, commenta pensivement Cassandra.

— Le ministre des Affaires étrangères ? demanda Andrew, médusé, lorsque le carrosse eut disparu au coin de la rue dans un nuage de poussière.

Cassandra hocha la tête.

— À ce qu'il semble, cette Dolem a de belles fréquentations. Sa réputation n'est pas usurpée.

Suivie des deux hommes, Cassandra s'approcha de la porte et martela le heurtoir d'un chapelet de coups. Presque aussitôt, une grande femme décharnée au teint blafard et aux cheveux courts et hirsutes leur ouvrit.

— Ma maîtresse vous attend dans la Salle des Oracles, annonça-t-elle sans préambule d'une voix caverneuse paraissant venir d'outre-tombe. Cassandra et ses compagnons échangèrent un coup d'œil déconcerté, puis suivirent la domestique.

Sans souffler mot, la femme s'engagea dans un vaste hall au sol marbré de dalles noires et blanches qui sentait la pierre humide, traînant dans son sillage les visiteurs en proie à une appréhension grandissante. Seules quelques veilleuses en moelle de jonc éclairaient faiblement les lieux. Il n'y avait pas de feu, et par cette journée de novembre, le hall était plus froid qu'un caveau. Transis, ils resserrèrent leurs manteaux à pèlerine autour de leurs corps.

— Mon Dieu, cette femme ressemble à un spectre, souffla Andrew qui ne plaisantait qu'à demi.

Cassandra ébaucha un sourire tout en lui faisant signe de se taire. Nicholas, lui, avançait prudemment, une main dans la poche de son manteau.

Leur guide les conduisit tout le long d'un sombre et interminable couloir semé de portes lambrissées et dont le carrelage se paraît d'un curieux motif labyrinthique. Elle s'arrêta enfin devant la porte du fond, près de laquelle une commode assez vaste pour contenir un cadavre semblait monter la garde.

— Vous pouvez entrer, marmonna-t-elle, affichant un air sinistre qui, allié à l'ambiance crépusculaire des lieux, les fit frissonner.

La servante disparut aussitôt ces mots prononcés.

Un instant, ils hésitèrent devant la porte close, se demandant, vaguement inquiets, ce qu'ils allaient trouver derrière. Une étrange atmosphère régnait dans cette maison. Quelque chose d'indéfinissable, et pourtant de presque palpable. Comme s'ils avaient basculé dans un

autre monde en franchissant le seuil de la résidence.

Cassandra se décida à pousser le battant de la porte. Retenant leur souffle, ils pénétrèrent à pas feutrés dans une salle obscure saturée de chaleur et de parfums douceâtres. D'épais rideaux de velours masquaient entièrement les trois murs qui leur faisaient face, ne laissant filtrer de l'extérieur aucun rayon de lumière. Disposés en cercle à même le plancher, dix cierges de cire noire se consumaient en dégageant une odeur de myrrhe. Lorsqu'au bout de quelques secondes leurs yeux se furent habitués à la pénombre qui enveloppait les lieux, ils distinguèrent deux fauteuils placés en vis-à-vis au centre du cercle formé par les flammèches tremblotantes.

Sur l'un des sièges se devinait une frêle silhouette, pâle leur fantomatique noyée dans les ténèbres de la pièce. Comme si elle avait répondu à un appel muet de sa maîtresse, la femme spectrale réapparut soudain derrière Cassandra et ses compagnons, les faisant sursauter, et tira d'un coup sec sur un cordon situé près de la porte avant de se retirer à nouveau silencieusement. Les rideaux coulissèrent sans bruit. Le spectacle qui s'offrit alors aux jeunes gens leur coupa littéralement le souffle. En lieu et place des murs s'élevaient du sol au plafond d'immenses vitraux qui enfermaient la pièce dans un kaléidoscope de couleurs vibrantes. À travers les milliers de verres colorés, la clarté du soleil venue du dehors éclaboussait la pièce de flaques lumineuses dont les teintes mouvantes irradiaient d'une beauté fragile et mystérieuse, propre à ravir l'œil et le cœur de l'homme le plus fruste.

Et cependant, Cassandra, Nicholas et Andrew ne s'attardèrent pas sur la magnificence des vitraux. Leur attention fut irrésistiblement attirée par une vision plus fascinante encore : illuminée par la lumière extérieure, Dolem venait enfin de se révéler au regard de ses visiteurs. Et en vérité, la pièce semblait avoir été conçue dans le but de lui servir d'écrin.

Des cheveux d'un blond très pâle et incroyablement longs, une peau diaphane, des yeux d'un bleu clair presque transparent, semblables à ceux d'une aveugle, voilà ce qui frappait de prime abord chez elle. Vêtue d'une splendide robe de fine dentelle noire, leur hôtesse était une femme d'allure juvénile dont il paraissait toutefois difficile de déterminer l'âge exact. Parfaitement immobile, les bras posés sur les accoudoirs de son fauteuil, elle ressemblait de façon frappante à une poupée de porcelaine conçue à taille humaine. Dolem incarnait de fait l'étrangeté dans toute sa splendeur.

Elle avait relevé la tête à l'entrée de Cassandra et des deux hommes, et son regard lunaire était à présent posé sur eux. Sa curieuse fixité les mit mal à l'aise, sensation accrue par l'épais silence qui s'était abattu sur la salle.

Dolem brisa le mutisme ambiant d'une voix à la profondeur inhabituelle mais non dénuée de musicalité.

— J'attendais votre visite, dit-elle simplement.

Cassandra s'empressa de poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis son arrivée :

— Comment avez-vous su ?

— J'ai rêvé de votre venue. Les rêves prémonitoires sont une de mes spécialités, ajouta Dolem, l'air lointain.

Perdue dans ses pensées, elle caressa d'un geste machinal le pendentif qui brillait sur sa poitrine, une étoile à six branches en argent sertie de rubis pareils à des larmes de sang. Le trio l'observait, incertain, sans oser rompre le silence.

— Mais approchez, je vous en prie, et présentez-vous, reprit Dolem, sortant de sa torpeur. Mes songes, bien que précis, ne m'ont pas révélé vos noms.

— Je suis Cassandra Jamiston. Et voici Andrew Ward et Nicholas Ferguson. Nous espérons que vous pourrez nous renseigner sur un objet baptisé « Soleil d'or ».

Cassandra avait décidé de jouer franc-jeu en dévoilant d'emblée le but de leur visite.

Une soudaine lueur d'intérêt éclaira les prunelles de Dolem qui se pencha légèrement en avant et joignit les doigts à hauteur de son menton.

— Beaucoup de monde semble s'y intéresser en ce moment, dit-elle en examinant ses visiteurs avec attention. Pas plus tard qu'hier, un journaliste s'est présenté ici et m'a interrogé à ce sujet.

Cassandra et ses compagnons se regardèrent, étonnés. Faisait-il partie du groupe qui avait fomenté l'assassinat de Thomas Ferguson ?

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Il s'appelait Jeremy Shaw.

— Pour quel journal travaillait-il ?

— Il ne me l'a pas précisé, répondit la voyante avec indifférence. Je ne sais rien de cet homme, sinon qu'il venait me voir pour la même raison que vous.

Dolem fit une pause, puis demanda d'un ton abrupt :

— Que savez-vous du Soleil d'or ?

— Presque rien à dire vrai, reconnut Cassandra. Nous supposons seulement qu'il a été conçu par une personne versée dans l'alchimie... À cet instant, Cassandra se demanda s'il serait prudent d'en révéler davantage à cette femme mystérieuse.

— J'ai rêvé que vous m'en disiez plus, Miss Jamiston, l'encouragea Dolem comme si elle avait lu dans ses pensées. Que vous me parliez par exemple des quatre Triangles d'argent symbolisant les quatre éléments et destinés à s'emboîter dans le Soleil d'or. Mais peut-être

attendez-vous pour ce faire l'aval de vos amis...

Cassandra hésita une seconde et jeta un regard interrogateur à Nicholas qui l'encouragea d'un hochement de tête. Il ne faisait plus de doute désormais que la femme qui se tenait devant eux était bien la personne désignée par Thomas Ferguson dans son ultime message pour les guider.

— Le Soleil d'or et deux de ces Triangles sont en notre possession, déclara Cassandra à voix basse, guettant la réaction de Dolem.

Les yeux animés d'une étrange flamme, celle-ci se pencha brusquement en avant, les muscles tendus sous l'étoffe de sa robe, ses mains pâles crispées sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Montrez-les-moi ! ordonna-t-elle.

Ils échangèrent de nouveau un coup d'œil indécis. Aucun d'eux n'esquissa le moindre mouvement.

— Vous n'obtiendrez pas mon aide sans m'offrir quelque chose en retour, menaça Dolem, une expression intraitable sur le visage.

Se sentant acculé, Nicholas obtempéra de mauvaise grâce.

— Par mesure de prudence, nous n'avons emmené qu'un Triangle avec nous, dit-il en portant la main à la poche de son manteau. Le reste est en lieu sûr.

Il s'approcha de la voyante et lui tendit le Triangle de l'Air. D'un geste avide, Dolem s'en empara et entreprit de le caresser amoureusement devant ses visiteurs interloqués.

— J'ai si longtemps rêvé de ce moment..., chuchota-t-elle, en proie à une sauvage émotion. J'avais presque perdu l'espoir...

Elle tremblait violemment, et ses yeux clairs paraissaient briller de larmes contenues. Plongés dans l'embarras, Cassandra et ses compagnons ne savaient comment réagir. Les réflexes professionnels d'Andrew finirent par prendre le dessus.

— Vous sentez-vous bien ? s'enquit-il avec douceur. Je suis médecin, peut-être devrais-je vous examiner...

Ces simples mots eurent le don de piquer Dolem au vif ; elle recouvra instantanément son sang-froid et gratifia Andrew d'un regard glacial.

— Je vais parfaitement bien, je vous remercie, assena-t-elle d'un ton pointu en tendant le bras pour rendre à Nicholas son Triangle. J'ai juste été surprise ; j'avais déjà entendu parler du Soleil d'or et des Triangles élémentaux, mais je ne pensais pas qu'ils existaient réellement. Pour moi, il ne s'agissait que d'une légende, comme tant d'autres choses...

Guère convaincue par l'explication, Cassandra s'abstint toutefois d'exprimer ses doutes à haute voix.

— Racontez-nous, se contenta-t-elle de demander à Dolem.

Les paupières de la voyante s'abaissèrent et elle parut rassembler ses pensées.

— Tout d'abord, avez-vous entendu parler de Lubomir Straski ? Ou plutôt de Cylenius ?

— Non, répondirent Cassandra et Ferguson d'une même voix (vexé par la rebuffade qu'il venait d'essuyer, Andrew avait pris la résolution de ne plus prononcer un mot jusqu'à la fin de l'entrevue).

— Cela n'a rien de surprenant. Lubomir Straski était un brillant alchimiste, né à Prague en 1275. Il a consacré de longues années à la recherche de la pierre philosophale, qu'il est parvenu à fabriquer pour la première fois vers 1330 ; cependant, rares sont les personnes connaissant son existence car, à la différence d'autres alchimistes réputés tels que Paracelse, Roger Bacon, Albert le Grand ou encore Basile Valentin, il n'a laissé aucune trace écrite de ses travaux.

— Straski avait réussi à fabriquer la pierre philosophale, répéta Nicholas, affichant un scepticisme qui frisait l'insolence. Vous dites cela comme s'il s'agissait de la chose la plus banale du monde.

— C'est pourtant la vérité, assura Dolem, imperturbable. Mais laissez-moi poursuivre. Vous n'êtes pas sans savoir que tout alchimiste qui parvient au terme du Grand Œuvre en obtenant la pierre philosophale prend le titre d'« Adepté » et doit adopter un nouveau nom. Le choix de Lubomir Straski s'est porté sur le pseudonyme de Cylenius, inspiré de Cyllène, montagne du dieu Mercure.

— Pardonnez-moi, intervint Cassandra, mais quel rapport entre le dieu Mercure et l'alchimie ?

Dolem parut consternée par tant d'ignorance.

— L'alchimie, expliqua-t-elle d'un ton sec, est l'application de la philosophie hermétique, qui est la Science par excellence puisqu'elle explique la nature, l'origine et la raison d'être de tout ce qui existe dans l'univers. Or, comme son nom l'indique, elle a été révélée aux hommes par le dieu Hermès, inventeur des sciences et des arts et pendant grec du dieu romain Mercure. C'est pourquoi l'alchimie est souvent appelée « art d'Hermès ». En outre, le mercure est l'élément central du Grand Œuvre, mais aussi le plus difficile à obtenir, ce qui justifie doublement que la philosophie hermétique lui doive son nom...

La voyante soupira à la vue des mines perplexes de ses visiteurs et renonça à dévoiler plus avant les subtilités de la genèse hermétique.

— Pour en revenir à Cylenius, c'était un homme doué d'une immense sagesse, profondément pieux et altruiste. Il utilisa la richesse que lui conférait la pierre philosophale pour faire le bien autour de lui, créant des hôpitaux et des asiles pour les nécessiteux, donnant sans compter aux œuvres de bienfaisance. Il demeurait néanmoins lucide : ayant beaucoup voyagé à travers le monde et ausculté le cœur des individus qu'il croisait au cours de ses périples, il connaissait mieux que quiconque la nature humaine et ne se faisait aucune illusion à son

sujet. Cylenius avait douloureusement conscience de la vacuité des hommes ; il savait que très peu d'entre eux seraient dignes de posséder un trésor aussi inestimable que la pierre philosophale et se montreraient assez désintéressés pour l'utiliser à bon escient. Aussi renonça-t-il à partager le résultat de ses recherches avec d'autres. Il garda toujours le silence sur l'origine réelle de sa fortune, mais ce secret fut pour lui une source de grande tristesse, car, comme je l'ai dit, son cœur était bon, et il aurait volontiers offert la pierre philosophale à l'humanité s'il n'avait eu la certitude qu'il en résulterait plus de mal que de bien. Cylenius ne pouvait toutefois se résoudre à ce que le fruit de ses efforts soit définitivement perdu après sa disparition. Étant doté d'un incurable optimisme, il caressait l'espoir qu'un jour, dans plusieurs siècles peut-être, l'humanité deviendrait meilleure, et que naîtrait alors un individu suffisamment intègre et dénué d'égoïsme pour faire bon usage de la pierre et améliorer ainsi le sort de ses semblables.

— Je crains que son vœu ne se réalise jamais, commenta Nicholas avec un cynisme qui surprit Cassandra.

Dolem ébaucha un sourire.

— Quoi qu'il en soit, c'est la raison pour laquelle il dissimula une pierre philosophale dans un endroit connu de lui seul. La cachette fut scellée, et l'unique moyen d'y accéder désormais est de détenir la clé conçue par Cylenius. Comme vous le savez déjà, cette clé se compose d'un disque de métal, le Soleil d'or, et de Triangles disséminés en Europe dans des sanctuaires dédiés aux quatre éléments. Vous m'avez dit tout à l'heure être en possession de deux Triangles, ajouta-t-elle à l'adresse de Cassandra. M. Ferguson m'a montré celui de l'Air, quel est le deuxième ?

— Le Triangle de la Terre.

Dolem hocha la tête.

— Si vous souhaitez mener cette quête à terme, il vous reste donc encore à localiser les sanctuaires de l'Eau et du Feu. Mais même alors, votre tâche ne sera pas terminée, car l'obtention d'un cinquième élément est indispensable pour que la clé soit complète.

— Un cinquième Triangle ? Cela ne cadre pas avec la théorie des quatre éléments, objecta Cassandra, désarçonnée.

— Vous faites erreur, repartit Dolem avec calme. Il n'y avait en effet que quatre éléments à l'origine, mais plus tard, un cinquième fut ajouté, la Quintessence. La Quintessence est l'élément suprême ; elle sert de médiateur entre les corps et incarne la force vivifiante dont ils sont pénétrés. Elle est fondamentale car c'est elle qui doit divulguer le lieu où repose la pierre philosophale.

— Comment la trouver ? s'enquit aussitôt Nicholas, qui faisait montre d'un pragmatisme étonnant face à l'étrangeté de la tâche.

— Il vous faut d'abord réunir les quatre Triangles élémentaux. Il est dit ensuite que la Quintessence se dévoilera d'elle-même à celui qui en est digne. Cette prédiction s'avère, vous en conviendrez, pour le moins énigmatique. Je ne peux malheureusement vous en apprendre davantage ; sur ce sujet, mon ignorance égale la vôtre.

— Qu'est devenu Cylenius ? interrogea soudain Andrew, rompant le silence boudeur dans lequel il s'était enfermé.

À la surprise du trio, Dolem pâlit d'effrayante manière.

— Il connut une mort atroce à Dresde, murmura-t-elle, les lèvres exsangues. Sur ordre du prince-électeur de Saxe, il fut réduit en cendres dans une cage de fer dorée.

Cassandra et Andrew échangèrent un regard horrifié.

— Qu'avait-il fait pour mériter un sort aussi barbare ?

Dolem blêmit encore davantage, si c'était possible.

— Cylenius menait une vie discrète et se tenait autant que possible à l'écart du monde afin de préserver son secret. Malgré les multiples précautions dont il s'entourait, comme de changer fréquemment de nom et de résidence, des rumeurs commencèrent un jour à courir sur son compte, et le bruit finit par se répandre qu'il avait découvert la pierre philosophale. Cette affirmation, qui ne reposait sur aucune preuve tangible, attisa cependant la convoitise du duc de Saxe. Il jeta Cylenius en prison et fit mettre à sac sa demeure. Ses hommes n'y trouvèrent aucune trace de la pierre, mais le duc ne se découragea pas. Durant des mois, il soumit Cylenius à la torture et lui infligea les pires sévices afin de lui extorquer le secret du Grand Œuvre. En vain. De guerre lasse, le duc menaça Cylenius de mort, espérant ainsi l'intimider. Là encore, il échoua ; jusqu'à la fin, Cylenius refusa de parler. Par une cruelle dérision, le duc fixa l'exécution au 22 mars, jour de fête pour les alchimistes puisque c'est l'équinoxe de printemps qui ouvre l'ère des travaux du Grand Œuvre. Ce drame s'est déroulé en 1575...

Son auditoire ne comprit pas immédiatement ce que cette dernière phrase impliquait. Nicholas fut le premier à réagir :

— Mais vous avez dit qu'il était né en...

Dolem, qui avait repris des couleurs, hocha la tête d'un air satisfait, et ses doigts jouèrent de nouveau avec son pendentif.

— Oui, Cylenius venait d'avoir trois cents ans lorsqu'il fut condamné à être brûlé vif.

Un silence médusé accueillit cette déclaration.

— Pourquoi une telle surprise ? s'enquit la voyante d'un ton légèrement moqueur. Vous ne devez pourtant pas ignorer que la pierre philosophale possède deux pouvoirs distincts : à l'état solide, elle permet la transmutation des métaux en or ; mais en la liquéfiant, on obtient l'Élixir de longue vie, qui confère l'immortalité, et du même

coup la Panacée, un remède miraculeux qui restaure la force et la santé de l'organisme. Sous cette forme, la pierre vient à bout de tous les maux. Elle guérit en un jour une maladie qui durerait un mois, en douze jours une maladie d'un an, une plus longue en un mois. Elle rend aux vieillards la...

— Sottises ! l'interrompit Andrew avec colère, faisant sursauter Cassandra qui lui lança un coup d'œil stupéfait. Répandre de telles balivernes, faire miroiter des miracles de pacotille, c'est faire injure aux gens malades et à ceux qui souffrent ! Du reste, votre élixir de longue vie ne semble pas très efficace puisqu'il n'a pas empêché Cylenius de mourir !

— L'Élixir prolonge l'existence terrestre, mais une mort accidentelle reste toujours possible, expliqua Dolem d'un ton étonnamment compréhensif. Dans le cas de Cylenius, son corps, bien que rendu plus robuste par la pierre philosophale, ne pouvait résister à la morsure des flammes. Et la pierre n'a pas le pouvoir de ressusciter les morts...

Andrew fronça les sourcils mais n'ajouta rien. Dolem en profita pour revenir au sujet principal de la discussion.

— Où avez-vous obtenu le disque et les Triangles ? s'enquit-elle, et ses visiteurs réalisèrent alors qu'il était étrange qu'elle n'ait pas posé la question plus tôt. Ils relatèrent néanmoins en quelques phrases les recherches de Thomas Ferguson et la façon dont les fragments de la clé étaient arrivés entre leurs mains.

— Dans sa dernière lettre, mon père me guidait vers vous, ce qui explique notre visite d'aujourd'hui, conclut Nicholas.

— Je ne l'ai pourtant jamais rencontré, remarqua Dolem que l'annonce de l'assassinat de Ferguson n'avait guère émue, mais il a dû apprendre d'une manière ou d'une autre que j'avais consacré la majeure partie de mon existence à l'étude de l'alchimie, et que j'étais l'une des rares personnes au monde à m'intéresser à la vie et aux travaux de Cylenius.

Là encore, Cassandra ne put contenir les assauts du scepticisme, et elle éprouva brusquement la certitude que la voyante ne leur disait pas toute la vérité. Toutefois, elle garda ses soupçons pour elle.

— Vous en parlez en effet avec beaucoup de chaleur, commenta-t-elle simplement, presque comme si vous l'aviez connu.

En réponse, Dolem se contenta de lui adresser un sourire sibyllin.

— Auriez-vous une idée de l'endroit où pourraient se trouver les sanctuaires de l'Eau et du Feu ? s'informa Nicholas qui ne perdait pas une seconde de vue la raison de leur présence à Berkeley Square.

— Pas la moindre. Je vous ai dit tout ce que je savais sur Cylenius.

— Aucune indication susceptible de nous venir en aide ? insista Nicholas, l'air frustré.

— Non, absolument aucune, répéta Dolem d'un ton ferme. Je peux

cependant vous instruire sur les fondements de l'alchimie, ses théories et ses symboles, ce qui ne manquera pas de vous être utile par la suite. Sans prendre garde à l'expression désappointée de ses visiteurs, elle débuta son exposé d'une voix solennelle :

— L'alchimie constitue la plus grande énigme ésotérique du passé. Le nombre exact des opérations du Grand Œuvre, leur nom, les substances et les procédés employés n'ont jamais été clairement dévoilés. De plus, l'alchimie sous-entend un petit nombre d'adeptes car elle ne s'adresse qu'à des initiés : c'est une science traditionnelle qui se transmet oralement, et uniquement de maître à disciple. Cependant, l'enseignement du maître reste parcellaire dans la mesure où il ne divulgue jamais l'intégralité des arcanes du Grand Œuvre à son disciple : celui-ci doit travailler à son tour pour trouver ce qui lui manque. Car pour devenir un Adepte, l'alchimiste n'a pas à découvrir quelque chose de nouveau, mais à retrouver des secrets millénaires qui n'ont jamais varié au cours des siècles.

« La révélation du secret alchimique étant le privilège exclusif de Dieu, la divulgation de l'intégralité des procédés était interdite. Vous n'ignorez pas que les alchimistes étaient très pieux. Ils partageaient leur temps entre l'étude, le travail et la prière, et croyaient qu'en trahissant le secret ils s'exposeraient au châtement divin. Cet interdit permettait de ne pas laisser la connaissance profanée par des ignorants dont le seul but était l'or vulgaire. D'où la devise fondamentale du Grand Œuvre : « Dire peu, faire beaucoup, taire toujours ».

D'un geste ample et gracieux du bras, Dolem désigna les vitraux saturés de lumière qui l'entouraient.

— Par conséquent, la divulgation de la doctrine alchimique était permise exclusivement sous le voile de paraboles, d'allégories, de symboles ou de métaphores que l'enseignement d'un maître permettait seul de déchiffrer. Le symbolisme constitue la pierre angulaire de l'alchimie, et c'est ce qu'illustrent ces vitraux.

D'un ongle laqué de noir, elle désigna sur la gauche de ses visiteurs le vitrail qui se trouvait le plus proche de la porte. Identique à celui gravé sur le Soleil d'or, un gigantesque ouroboros dessinait un cercle parfait sur le verre coloré.

— À la base de la théorie alchimique, on trouve une grande loi : l'Unité de la Matière...

— Nous savons cela, intervint Cassandra, pas mécontente d'avoir enfin l'occasion de démontrer qu'elle n'était pas complètement inculte sur le sujet. L'alchimiste ne crée rien : il se contente de modifier la *Materia prima* en en changeant la forme. Rien ne meurt dans le monde, rien ne disparaît ; simplement, les choses se transforment. L'Ouroboros symbolise cette évolution qui renaît sans cesse de sa propre destruction, en un mouvement sans fin.

Dolem condescendit à émettre un compliment.

— Excellent. Je commençais à désespérer... (Froissée, Cassandra pinça les lèvres.) Le serpent qui se mord la queue est en effet le symbole à la fois de l'unité cosmique et de l'Œuvre, qui n'a ni commencement ni fin. Il évoque l'infini et l'éternité, et sa forme circulaire est l'expression géométrique de l'unité, de l'équilibre, de l'harmonie, bref, de la perfection. L'Ouroboros est le hiéroglyphe d'union absolue, d'indissolubilité des quatre éléments et des principes ramenés à l'unité dans la pierre philosophale. Je présume que vous avez entendu parler du rôle primordial des deux principes et des quatre éléments dans le travail alchimique ? ajouta-t-elle en montrant les deux vitraux adjacents à l'Ouroboros.

Sur le premier, un ange immense foulait la terre d'un pied et la mer de l'autre. De la main droite, il brandissait une torche enflammée, tandis que la gauche comprimait une outre gonflée d'air.

— Le quaternaire des éléments premiers, commenta Dolem d'un ton professoral.

— Nous avons deviné, merci ! riposta Nicholas avec agacement.

Un caducée surmonté d'une étoile à six branches figurait au centre du second vitrail.

— Le caducée, l'emblème du dieu Hermès, enchaîna la voyante sans se départir de son air sentencieux. Les deux serpents entrelacés, dont l'un possède des ailes, désignent le Mercure et le Soufre, les deux entités fondamentales de l'opus alchimique, la volatilité et la fixité de la matière qui doivent se combattre et s'unir pour produire la pierre philosophale. Des questions ? ajouta-t-elle avec un petit sourire persifleur.

Nicholas serra les poings et fit un pas en avant.

— Cessez de nous prendre de haut ! Nous ne sommes plus des enfants, que diable !

— Certes pas, convint Dolem, mais comment espérez-vous mener à bien votre quête si vous ne possédez même pas les connaissances alchimiques de base ?

Ses visiteurs demeurèrent silencieux ; elle poursuivit donc :

— Abordons à présent la partie la plus intéressante de l'exposé : le moyen par lequel est fabriquée la pierre philosophale. Pour atteindre ce but ultime, l'alchimiste doit en premier lieu préparer la Matière du Grand Œuvre. Il s'agit de réunir les deux principes antagonistes, le Soufre et le Mercure des philosophes, afin de former un corps nouveau qui donnera ensuite naissance à la pierre. Avant toutefois d'en arriver là, le Soufre et le Mercure doivent être extraits à l'état de pureté absolue du règne métallique, et plus particulièrement de l'or et de l'argent, métaux parfaits symbolisés par le Soleil et la Lune. Le Soufre est tiré de l'or, le Mercure de l'argent. Rien de plus logique : le blé

engendre le blé, l'homme engendre l'homme... De même, les métaux ne peuvent être produits que par leur propre semence, et seul l'or peut engendrer l'or.

Dolem pointa du doigt un quatrième vitrail. Un prêtre et deux personnages couronnés se tenaient près d'une fontaine dans laquelle coulait une eau claire, et le trio était surmonté du soleil et de la lune.

— Le Grand Œuvre consiste à rendre possible l'union du Soufre et du Mercure, principes mâle et femelle. C'est le « Mariage philosophique », qui met en scène un roi vêtu de rouge, le Soufre, et une reine habillée de blanc, le Mercure. La fontaine où le couple loyal va se baigner symbolise la nécessité de purifier les métaux avant d'en extraire les principes, l'or par la cémentation ou l'antimoine, l'argent par la coupellation. L'alchimiste dissout ensuite ces deux métaux au moyen du « Vitriol des Sages » pour en extraire le Soufre et le Mercure. La Matière de l'Œuvre est alors enfermée dans un vase dénommé « Œuf philosophique » ; là se réalise l'union charnelle du roi et de la reine. Après ce mariage, la Matière prend le nom de Rebis, c'est-à-dire « une chose double », incarnée par un corps humain à deux têtes, une d'homme, une de femme, ou encore par un hermaphrodite.

L'attention de ses visiteurs fut attirée par un autre vitrail, sur lequel un personnage pourvu de deux têtes semblait les fixer avec insistance de ses quatre yeux.

— Rebis, l'hermaphrodite chimique, à la fois homme et femme, fixe et volatil, Soufre et Mercure, poursuivit Dolem, son pâle regard illuminé d'une lueur ardente. C'est cette matière qui va devenir la pierre philosophale.

— Il n'y a vraiment pas là de quoi s'exciter à ce point, marmonna Andrew entre ses dents.

Dolem fit mine de ne pas l'avoir entendu.

— Le Mariage des opposés a lieu pendant la cuisson de la Matière dans l'Œuf philosophique. De cet Œuf, appelé aussi « chambre nuptiale », doit sortir après incubation la pierre philosophale, l'« Enfant couronné et vêtu de la pourpre royale » dont le roi et la reine sont les parents. Pour cela, l'Œuf philosophique est chauffé selon certaines règles précises dans l'athanor, sorte de fourneau à réverbère. Sitôt le feu allumé, le Grand Œuvre proprement dit commence ; la matière prend alors diverses colorations...

Dolem désigna les vitraux qui tenaient lieu de mur à la droite de ses visiteurs ; les ailes déployées, un corbeau, un cygne et un phénix prenaient leur envol dans un tourbillon de couleurs éclatantes.

— La couleur noire est la première à apparaître : c'est la phase de mort et de putréfaction, qui peut être symbolisée par un corbeau, un cadavre ou encore un squelette...

— Voilà qui est gai, murmura Andrew.

— Puis la pierre devient progressivement blanche, continua Dolem, impassible. C'est l'étape de la résurrection, incarnée par un cygne. Enfin intervient la rubification, symbolisée par l'escarboucle, le phénix ou le jeune roi couronné : en devenant rouge, la pierre accède à la perfection. Le Grand Œuvre est alors achevé...

La voyante pivota sur son siège et les jeunes gens suivirent son regard. Sur le vitrail derrière elle se dressaient deux arbres gigantesques dont les multiples branches s'entrelaçaient et soutenaient deux fruits d'apparence identique. Au-dessus de leurs frondaisons se déroulait une bannière où se lisait en caractères gothiques la phrase « *Digna merces labore* ».

— « Travail dignement récompensé », traduisit Dolem, comme s'il allait de soi que ses visiteurs ne connaissaient pas un mot de latin. Ce fruit que vous voyez représente la pierre philosophale. Il est double, car on le cueille à la fois sur l'Arbre de Vie et sur l'Arbre de Science, qui figurent respectivement les usages thérapeutiques de la pierre et son pouvoir de transmutation métallique. L'opération consistant à transmuter un métal vil en or porte le nom de « projection » : il suffit en effet de projeter dans un creuset un morceau de la pierre enveloppé de cire sur un métal chauffé, généralement du mercure ordinaire, ou bien fondu, comme le plomb ou l'étain, pour qu'il se transforme en or. Dolem fit une courte pause avant de conclure :

— Voici ce que je puis vous révéler sur l'alchimie. Je souhaite que ces informations vous soient profitables dans l'avenir.

— Nous vous sommes très reconnaissants de votre aide, répondit Cassandra avec une onctuosité qui ne lui était pas habituelle. Vous possédez sans conteste une parfaite maîtrise du sujet. Puis-je cependant abuser de votre temps en vous posant encore une question ?

— Faites.

— L'alchimie « se transmet oralement, et uniquement de maître à disciple », ce sont vos propres termes. Dans ce cas, qui était votre maître ?

Dolem cilla.

Cassandra fixa intensément la voyante, tentant par ce moyen dérisoire de percer la carapace de mystère dont s'enveloppait cette femme.

— Tout ce que je sais, je l'ai appris par moi-même en étudiant sans relâche durant de nombreuses années, répliqua Dolem avec raideur. La science que j'ai acquise résulte de mes seuls efforts. Du reste, malgré l'étendue de mon savoir théorique, je ne suis jamais parvenue à fabriquer la pierre philosophale, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de regrets.

— Vous avez tenté de fabriquer la pierre philosophale ?! s'exclama Andrew, suffoqué que l'on pût consacrer ne fût-ce qu'une heure de sa

vie à de telles sornettes.

— Oui, mais j'ai échoué jusqu'à présent car deux points cruciaux ont été gardés secrets par les adeptes : les détails de la préparation de la Matière première de l'Œuvre qui se transcende jusqu'à devenir la pierre, et la connaissance des feux, c'est-à-dire le règlement de la chaleur au sein de l'athanor. Je n'ai pas réussi à venir à bout de ces difficultés, mais cela est sans importance...

D'un mouvement brusque, elle se pencha en avant et darda sur Cassandra un regard trouble qui mit la jeune femme mal à l'aise.

— Ne l'oubliez pas, le Grand Œuvre est la conciliation des contraires : le mâle et la femelle, le fixe et le volatil, le Soleil et la Lune, l'esprit et la matière..., dit-elle à voix basse. Gardez en tête que deux éléments sont indispensables pour obtenir la pierre philosophale... Laissez-moi en outre vous donner un conseil. Sachez que si vous décidez de vous lancer dans cette quête, vous devrez faire montre d'une extrême prudence.

— Est-ce une menace ? demanda Nicholas, aussitôt sur la défensive.

— Non, un simple avertissement. Un tel trésor ne saurait s'acquérir sans sacrifices.

Elle ferma les yeux, se tut un instant, puis murmura, comme en transe :

— Vous, en particulier, Miss Jamiston, vous allez retrouver ce que vous avez perdu, et perdre ce que vous allez trouver. Serez-vous assez forte pour surmonter ces épreuves ?

Cassandra tressaillit à l'énoncé de cette prophétie inattendue.

— Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous.

Le regard polaire de Dolem se posa de nouveau sur elle.

— Ne soyez pas perplexe, vous comprendrez bien assez tôt. Si l'avenir peut être modifié, le destin ne peut être contré. Et maintenant, partez. Revenez me voir cependant si vous progressez dans vos recherches, cette affaire m'intéresse au plus haut point.

— Mais...

— Partez, répéta-t-elle d'un ton impérieux. Je ne puis vous aider davantage.

Ils n'eurent d'autre choix que de prendre congé. Une fois la porte refermée sur ses visiteurs, les lèvres de Dolem s'étirèrent en un sourire énigmatique. Déjà, le combat avait commencé. Mais pour le moment, elle se contenterait de l'observer de loin.

*

— Quelle arrogance ! maugréa Nicholas dès qu'ils se retrouvèrent dans la rue. Cette femme est insupportable.

— Elle est surtout terrifiante, décréta Andrew, et folle à lier si vous

voulez mon point de vue de médecin. Quel âge peut-elle avoir ? J'hésite entre quinze et cinquante ans.

Un sourire malicieux se dessina sur les lèvres de Nicholas.

— À côté d'elle, ma chère Cassandra, vous paraissiez presque exubérante.

Plongée dans ses pensées, celle-ci ne répondit pas. Le trouble se lisait sur son visage. Inexplicablement, les paroles de Dolem avaient trouvé en elle un écho profond, et une sensation de malaise s'était emparée de tout son être.

— Je me demande ce qu'elle a voulu dire..., murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour ses compagnons.

Éberlué, Andrew se tourna vers son amie.

— Ne me dis pas que tu as pris les propos de cette femme au sérieux ? Elle divaguait complètement !

— En tout cas, nous y voyons désormais plus clair grâce à elle, intervint Nicholas, qui semblait prendre un malin plaisir à contredire Andrew. Dolem nous a fourni des renseignements précieux, même si je suis persuadé qu'elle en sait beaucoup plus que ce qu'elle nous a révélé.

— C'est certain, approuva Cassandra d'un air absent.

Ce qu'elle avait perdu... De quoi s'agissait-il ? Se pouvait-il que...

Chapitre VI

Cassandra regagna le manoir Jamiston à la nuit tombée, laissant à Londres Andrew et Nicholas. Le premier devait visiter des patients avant de rentrer chez lui où l'attendait sa sœur, et le second avait décidé d'écumer les rédactions des journaux de la capitale dans le but d'identifier le mystérieux Jeremy Shaw. Si tel était son vrai nom, s'il était réellement journaliste et s'il travaillait à Londres, il serait aisé de retrouver sa piste. Cela faisait beaucoup de si, mais il en fallait plus pour décourager Nicholas Ferguson qui, en bon avocat, savait se montrer tenace quand les circonstances l'exigeaient et ne répugnait pas à mener lui-même l'enquête. Tous avaient prévu de se retrouver chez Cassandra le lendemain matin.

Lorsqu'elle pénétra dans le hall d'entrée, Cassandra fut frappée par le silence insolite qui régnait dans le manoir. Non pas qu'il fût particulièrement agité d'habitude : Cassandra n'ayant que six domestiques, sept personnes pouvaient malaisément rendre très bruyante une demeure de cinquante-trois pièces. Toutefois, Stevens, le majordome tatoué, n'était pas venu l'accueillir à son arrivée, ce qui constituait (du moins selon les critères de ce dernier) un impardonnable manquement au devoir.

Tout en retirant ses gants, Cassandra se dirigea vers le grand salon. Là, elle se figea à la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Tables renversées, fauteuils couchés sur le flanc, tentures arrachées, tiroirs ouverts, coussins éventrés, livres extraits de la bibliothèque et jetés sans ménagement sur le sol, tableaux à demi sortis de leur cadre gisant sur le plancher : le salon semblait avoir été dévasté par une tornade. Cassandra fit précipitamment le tour du rez-de-chaussée, et constata que d'autres pièces avaient subi le même traitement. Plus grave encore, nulle part il n'y avait le moindre signe des domestiques, et elle commençait à craindre le pire.

Elle finit toutefois par les retrouver à l'office, inconscients mais ne paraissant pas blessés, ce que confirmait l'odeur de chloroforme flottant dans l'air. Cassandra résolut de poursuivre sa recherche. Si l'intrus était toujours dans les lieux, elle ne devait pas perdre une seconde.

Elle remonta dans le hall et s'apprêtait à se rendre au premier étage quand elle s'immobilisa, retenant son souffle. Derrière elle, un léger craquement avait troublé le silence. Il y avait quelqu'un.

« Seigneur, songea-t-elle. Les nuits se suivent et se ressemblent. Cela commence à devenir lassant ! »

Elle sentait clairement une présence dans le hall, une menace diffuse mais bien réelle. Un grand froid l'envahit, tandis que la sueur perlait à son front. Sans réfléchir, elle s'empara d'une statuette de bronze qui trônait à portée de main sur un guéridon et projeta son arme improvisée vers la silhouette qui avait surgi dans son dos. L'inconnu fit un bond en arrière pour éviter le coup, mais la statuette heurta sa main et une lame tomba sur le carrelage avec un tintement métallique. Cassandra se jeta sur le poignard au manche de nacre que l'homme venait de laisser échapper en maudissant intérieurement sa robe qui l'empêchait de se mouvoir en toute liberté. Elle ramassa l'arme, se redressa avec promptitude et attendit l'assaut.

Face à elle, l'intrus se tenait immobile, une deuxième lame scintillant dans le prolongement de sa main. N'eût été la gravité de l'instant, Cassandra se serait laissée aller à la surprise. Elle avait affaire à un très beau jeune homme, doté de traits délicats et d'extraordinaires cheveux blancs qui brillaient d'un éclat argenté. Cependant, l'inhumanité de son regard la terrifia ; il y avait là un abîme que personne ne semblait pouvoir jamais franchir.

Avec une incroyable célérité, l'inconnu se rua soudain vers elle. Le tranchant de son poignard accrocha un bref instant la lumière d'une lampe avant de plonger vers la poitrine de Cassandra dans un sifflement lugubre. Celle-ci se rejeta en arrière et esquiva le coup de justesse, renversant le guéridon dans son élan. Lorsqu'elle eut retrouvé son équilibre, elle brandit son poignard en direction du jeune homme dans un geste de défi. Ce freluquet ne savait pas à qui il avait affaire.

L'inconnu se mit à tourner lentement autour d'elle, à la manière d'un fauve guettant sa proie. Ses gestes étaient calmes, totalement dépourvus d'hostilité ou de colère, et cette absence de sentiments affichés ne le rendait que plus effrayant.

Commença alors une succession de déplacements circulaires ponctués d'attaques, de ripostes, de parades et d'esquives, chacun des adversaires essayant tour à tour de porter le coup décisif. Les lames acérées s'entrechoquaient, et leur cliquetis résonnait belliqueusement dans le vaste hall dallé du manoir. L'affrontement tournait toutefois au désavantage de Cassandra, trop empêtrée dans ses jupons pour espérer donner la pleine mesure de ses talents dans l'art du combat. D'autant que son adversaire, loin d'être un amateur, paraît ses coups avec une déconcertante facilité et multipliait des attaques aussi précises que dangereuses. À un moment, la pointe de son poignard déchira l'étoffe de la robe de Cassandra et traça une estafilade sur son épaule. Aussitôt, le sang perla de la chair ouverte et coula en filets sur la peau. Furieuse d'avoir été touchée, Cassandra bondit et empoigna l'inconnu.

Ils roulèrent sur le sol et luttèrent quelques minutes avec ardeur, corps confondus, puis Cassandra parvint à se dégager. Elle ramassa ses jupes dans un geste absolument dénué d'élégance et de féminité mais remarquablement efficace, et se précipita vers la panoplie de chasse accrochée au mur au milieu de laquelle elle prit un pistolet qu'elle savait chargé. Haletante, elle braqua son arme sur son assaillant, persuadée qu'elle venait de remporter la victoire. Son triomphe fut de courte durée.

Son adversaire tenait également un pistolet pointé sur son front.

Durant une longue minute, ils restèrent immobiles l'un en face de l'autre, se fixant et se menaçant mutuellement.

L'inconnu baissa les yeux vers le cou de Cassandra. Elle voulut y porter la main pour le cacher, mais il était trop tard. Il avait vu la bourse contenant le Triangle.

Sans un mot, il fit signe à Cassandra de la lui remettre. Celle-ci capitula et ôta le cordon qui la retenait. Le voleur s'en empara, l'ouvrit et examina le Triangle. Des pas précipités dans l'escalier menant à l'office se firent alors entendre ; les domestiques devaient s'être réveillés et venaient au secours de leur maîtresse. Sans cesser de tenir Cassandra en joue, le jeune homme ramassa les deux poignards qu'il avait perdus dans la lutte, puis fit volte-face, ouvrit la porte d'entrée à la volée et quitta prestement le manoir.

Rapide comme la foudre, Cassandra s'élança vers l'endroit où le garçon avait disparu, pour constater qu'il était déjà loin. Malgré tout, elle visa et tira. Sa cible vacilla une seconde, puis continua sa course. Furieuse, Cassandra la prit en chasse, mais force lui fut bientôt d'admettre qu'elle avait perdu sa trace. L'inconnu semblait s'être volatilisé dans les volutes de brume noyant le parc. Elle entendit alors au loin le hennissement d'un cheval et le bruit d'une cavalcade.

Il avait réussi à lui échapper.

*

Le jeune homme aux cheveux d'argent avait été touché : son épaule droite le brûlait comme si elle était en feu. Au prix de terribles souffrances et d'une abondante perte de sang, il parvint à regagner Londres, mais arrivé près de la cathédrale Saint-Paul, ses forces l'abandonnèrent brusquement et il tomba de son cheval écumanant, incapable de se maintenir en selle une seconde de plus. Il entendit les sabots de sa monture s'éloigner en martelant les pavés, bruit bientôt assourdi par le brouillard qui rampait jusqu'à terre et transformait les maisons alentour en ombres monstrueuses. L'assassin se retrouva à genoux dans une rue déserte, abandonné dans le petit îlot de lumière d'un bec de gaz. Le réverbère suivant semblait très loin, perdu au

milieu de ténèbres opaques.

Ruisselant de sueur, le jeune homme dut s'appuyer à un mur pour ne pas s'écrouler complètement. Le froid glacial de cette nuit de novembre lui coupait le souffle. Les jambes gelées par les pavés humides, il se traîna péniblement sur quelques mètres. Soudain, les pavés résonnèrent sous les fers d'une paire de chevaux et les roues d'un carrosse armorié qui déboucha à vive allure d'une avenue adjacente, se dirigeant droit vers lui. Dès qu'il l'aperçut, le cocher tira avec brutalité sur les rênes pour stopper l'attelage, arrachant des piaffements de colère aux chevaux. Le jeune homme entendit des voix mais ne comprit pas les mots prononcés. Sa vision se brouillait. Il lui sembla que quelqu'un descendait de la voiture et se penchait vers lui. Puis les bruits s'estompèrent dans le lointain, et une sensation de froideur mortelle envahit le blessé, qui ne vit ni n'entendit plus rien.

*

Lorsqu'il émergea d'une longue inconscience peuplée de cauchemars, le garçon aux cheveux blancs se trouvait dans une chambre somptueusement meublée, couché dans un lit confortable, la tête reposant sur de moelleux oreillers. Une lampe sur la table de chevet répandait une paisible clarté dans la pièce. L'homme qu'il avait aperçu avant de s'évanouir était assis près du lit, plongé dans un ouvrage dont il ne pouvait distinguer le titre. Il voulut se redresser, mais une douleur fulgurante à l'épaule l'en empêcha. L'inconnu à son chevet abandonna aussitôt sa lecture et se leva vivement. Grand et mince, vêtu d'un costume gris perle impeccablement coupé, il avait un visage fin très distingué mais dépourvu de la moindre parcelle d'arrogance. De toute sa personne émanait quelque chose d'austère et de grave qui inspirait la confiance et le respect. Mais ce qui frappa le plus le garçon, ce fut son regard ferme et tranquille, la douceur et la profonde gentillesse qui se lisaient dans ses yeux noisette.

— Ne vous agitez pas, dit l'inconnu en posant une main apaisante sur l'épaule valide du jeune homme. Vous avez reçu une balle. Un médecin a soigné la plaie, mais vous devez rester immobile si vous voulez guérir.

Le blessé le fixa en silence, l'air perplexe.

— Nous avons été obligés de jeter vos vêtements, car ils étaient tachés de sang. Je vous en donnerai d'autres pour les remplacer. Mais vous aviez ceci sur vous...

L'homme montra une grande enveloppe et deux bourses posées sur la table de nuit ; l'une appartenait au garçon, l'autre était celle dérobée à Cassandra Jamiston.

— Votre blessure vous a affaibli, poursuivit l'inconnu en allant se

rasseoir. Rendormez-vous à présent.

Le jeune homme aux cheveux d'argent n'avait certes aucune intention de se rendormir. Quelques minutes plus tard, il avait pourtant de nouveau sombré dans l'inconscience.

*

À leur arrivée au manoir Jamiston le lendemain de l'attaque, Nicholas et Andrew furent accueillis fraîchement par Cassandra. Celle-ci arpentait le salon comme une lionne en cage, sa longue jupe fauve balayant rageusement le sol à chacun de ses pas. Elle s'en voulait terriblement de ne pas s'être montrée plus prudente. Elle avait sous-estimé la rapidité d'action de l'ennemi, et son erreur allait peut-être leur coûter cher.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Andrew.

— On m'a volé le Triangle, répondit Cassandra d'un ton sinistre.

— Qui ça, « on » ?

En quelques phrases, elle leur relata les événements de la veille.

— Ce garçon était très habile. Et rapide aussi. En outre, il avait sur moi un avantage décisif.

— Lequel ?

— Il n'avait pas peur de mourir, martela-t-elle d'un air sombre.

— Un adversaire redoutable en effet, conclut Nicholas. Peut-être est-ce également lui qui a mis à sac la maison de Prince Street. Par bonheur, il nous reste un Triangle et le Soleil d'or. Pour plus de sûreté, je les ai confiés hier au coffre d'une banque.

Andrew, qui avait bien compris que son amie était effroyablement vexée de s'être fait battre par un gamin, détourna la conversation sur un autre sujet :

— Nicholas, avez-vous obtenu des informations sur Jeremy Shaw ?

— Oui, en effet, lança celui-ci, triomphant. Il est journaliste au *London City News*, une gazette dont je ne connaissais même pas l'existence. À l'heure actuelle, il ne se trouve pas à Londres, mais son rédacteur en chef m'a indiqué qu'il passerait au journal après-demain soir. Nous n'avons donc plus qu'à prendre notre mal en patience, en espérant que M. Shaw nous permette d'avancer dans notre enquête. En attendant, Cassandra, laissez le docteur Ward examiner votre blessure.

*

Véritable quartier général de la presse londonienne, Fleet Street résonnait de clameurs assourdissantes avec la sortie des éditions des journaux du soir. Nicholas, Cassandra et Andrew se frayèrent laborieusement un chemin à travers la foule des passants et des

vendeurs qui agitaient des exemplaires du *Globe* ou du *Standard* pour atteindre l'immeuble abritant les locaux du *London City News*. Depuis la veille, ils brûlaient de curiosité. Pourquoi Jeremy Shaw s'intéressait-il au Soleil d'or, et comment avait-il pu avoir vent de son existence ?

Après avoir jeté un bref coup d'œil à la façade où s'étalait en gigantesques lettres de feu dessinées par des flammes de gaz le nom du quotidien, ils s'engouffrèrent d'un pas pressé dans le bâtiment, montèrent au premier étage et débouchèrent dans une immense pièce défraîchie et surpeuplée où flottait l'odeur indéfinissable mais caractéristique des salles de rédaction, mélange de renfermé, de vieux cuir, de tabac et d'encre d'imprimerie.

La rédaction du *London City News* était en effervescence. Les journalistes couraient en tous sens, crayon et papier à la main, criant, s'interpellant, échangeant des nouvelles. Tout le monde était visiblement très occupé, ce qui n'empêcha pas plusieurs têtes de se tourner sur le passage de Cassandra, à la totale indifférence de cette dernière.

Un commis leur indiqua le bureau de Jeremy Shaw, facilement reconnaissable au prodigieux désordre qui y régnait. Lettres, cartes, journaux, revues, horaires de chemins de fer, imprimés de toutes sortes, livres, encre, plumes et crayons s'entassaient pêle-mêle sur la table, formant de vertigineuses pyramides à l'équilibre précaire.

— M. Shaw ?

Une tête hirsute émergea de la pile de papiers dans laquelle elle était ensevelie, l'air un peu ahuri. Le jeune homme à qui s'adressait cette question, en plus d'être ébouriffé, avait une mise passablement débraillée. Les poignets de sa chemise étaient tachés d'encre, de même que son gilet jaune clair qui semblait avoir connu des jours meilleurs.

— Êtes-vous Jeremy Shaw ? répéta Cassandra.

— C'est moi-même, répondit-il avec un grand sourire. À qui ai-je l'honneur ?

Après les présentations d'usage, Cassandra exposa sans détour le but de leur visite.

— Pourquoi vous renseignez-vous sur le Soleil d'or ?

À ces mots, Jeremy ouvrit la bouche de stupeur. Il jeta furtivement des regards inquiets autour de lui, et baissa la voix.

— Comment êtes-vous au courant ? chuchota-t-il d'un ton méfiant.

— C'est une longue histoire. Nous aimerions d'ailleurs en discuter avec vous, si vous le permettez.

Le journaliste réfléchit un long moment, semblant peser le pour et le contre. Son visage extraordinairement mobile et expressif laissait transparaître toutes ses émotions. Enfin, il parut prendre une décision.

— D'accord, mais nous ferions mieux d'en parler ailleurs. J'ai du travail pour l'instant, un article à terminer.

— Sur quel sujet ? s'enquit Andrew avec curiosité.
— Une femme qui a la fâcheuse habitude d'empoisonner ses chats, expliqua Jeremy d'un air déconfit.
— Palpitant, se moqua Nicholas.
— Certes..., convint Jeremy en poussant un soupir à fendre l'âme. Mais si vous pouviez attendre demain matin pour notre affaire... Dites-moi où je peux vous trouver.
Voilà qui n'arrangeait pas le trio. Si Jeremy Shaw se révélait être un ennemi, mieux valait ne pas le perdre de vue. Mais s'ils insistaient et que le jeune homme n'avait rien à se reprocher, celui-ci risquait de se méfier et de ne plus rien leur dire.
Cassandra en prit son parti. Il fut convenu qu'une voiture viendrait chercher le journaliste le lendemain matin et le conduirait au manoir Jamiston. Ils prirent ensuite congé, laissant Jeremy se débattre au milieu de son capharnaüm.
— Il m'a paru plutôt sympathique, déclara Andrew une fois qu'ils furent sortis du bâtiment. J'ai du mal à croire qu'il puisse appartenir à une bande d'assassins.
— C'est vrai, mais cela ne prouve rien, argua Nicholas. Je crois que je vais rester ici cette nuit pour faire le guet et vérifier qu'il ne nous file pas entre les doigts. Je reviendrai au manoir avec lui demain.
Cassandra hocha la tête.

— Comme vous voulez. C'est peut-être plus prudent, en effet.
La jeune femme et Andrew se séparèrent donc de l'avocat dans Fleet Street et repartirent seuls en voiture. Nicholas traversa alors la rue pour se poster devant le *Ye Olde Cheshire Cheese*, l'une des plus vieilles auberges de la Cité que fréquentaient assidûment des écrivains tels que Charles Dickens ou William Thackeray, et guetta la sortie du journaliste.

*

Au même instant, aux abords de St James's Park, l'homme qui avait recueilli le garçon aux cheveux blancs se disposait à entrer dans la chambre de ce dernier. Son état s'était amélioré au cours des dernières quarante-huit heures, même s'il restait affaibli par la perte de sang qu'il avait subie. Durant ses périodes de conscience, il n'avait pas prononcé un seul mot, mais son regard... son regard si étrange l'obsédait...

Pensif, l'homme ouvrit la porte et s'immobilisa sur le seuil de la pièce, abasourdi. Par la fenêtre ouverte pénétraient de violentes bouffées de vent, et les rideaux battaient dans le courant d'air. Le lit défait était vide. L'enveloppe et les bourses posées sur la table de chevet avaient disparu.

Le jeune homme aux cheveux d'argent était parti.
Il en conçut une inexplicable tristesse.

*

L'assassin entra dans la petite chambre qu'il habitait au cœur de Londres. Des murs blanchis à la chaux, nus et décrépis, un lit de fer-blanc muni d'un matelas, d'un oreiller et d'une couverture de laine élimée, une chaise de bois, une commode bancale, rien de plus. Une chambre triste et solitaire, à l'image de la vie du jeune homme. Hormis ses armes, il ne possédait rien. Il n'avait besoin de rien. Ou, plus précisément, il n'avait envie de rien. La flamme du désir était depuis très longtemps déjà éteinte en lui.

Épuisé par le trajet parcouru, il s'adossa au mur, près de la petite fenêtre pratiquée dans la pente du toit qui ne laissait filtrer dans la journée qu'un mince filet de lumière. Son épaule le faisait encore souffrir, mais il n'y accordait aucune importance. Il se laissa lentement glisser sur le sol poussiéreux, puis, quand il se retrouva assis, ramena ses genoux près de son menton et les enlaça de ses bras.

La pluie s'était mise à tomber sur la ville, frappant le carreau sale à petits coups furtifs et sournois.

Le garçon aux cheveux blancs était songeur. D'habitude, il ne pensait à rien. Son esprit flottait dans le vide, incapable de se raccrocher à la moindre idée. Mais aujourd'hui, c'était différent. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête sans qu'il pût ni les freiner ni les contrôler, et cela constituait une sensation nouvelle pour lui. Nouvelle et plutôt agréable. Pour la première fois depuis une éternité, il avait l'impression d'être vivant.

Quelque chose avait changé dans sa vie, même s'il aurait été bien incapable de préciser quoi, et ce sentiment le troublait.

Dehors, la pluie continuait à tomber, monotone et sans but. Les rumeurs de Londres ne l'atteindraient pas ce soir.

Chapitre VII

Le manoir Jamiston était une vaste et antique construction datant de l'ère des Plantagenêt, et entièrement construite en pierre dans le plus pur style gothique. Cassandra, qui l'avait achetée cinq ans plus tôt, en était tombée amoureuse au premier regard. Les murs épais et massifs, les hautes fenêtres ogivales et leurs vitraux richement coloriés, les voûtes dont les nervures à liernes et tiercerons se déployaient en éventail, le style très orné des façades sur lesquelles des niches et des arcs en accolades formaient de véritables dentelles de pierre... chaque détail de cette architecture sombre et grandiose l'avait plongée dans un ravissement qui ne s'était jamais affaibli.

Le manoir comprenait deux ailes dont chacune était enveloppée d'un perron à balustrade, tandis que le corps de logis était dominé par une tour octogonale crénelée qui conférait un aspect à la fois romantique et guerrier à l'édifice. Autour s'étendait un parc soigneusement entretenu et sillonné d'allées de pierre qui enfermaient de superbes jardins à l'anglaise. Au sud se découpait sur l'horizon la masse compacte d'une forêt dont plusieurs parcelles appartenaient au domaine Jamiston, tandis qu'au nord-est, dissimulés par le paysage vallonné, se déployaient les premiers faubourgs de Londres. La proximité du manoir avec la capitale n'était pas le moindre de ses avantages.

Lorsqu'il se présenta comme convenu le lendemain, le cheveu rebelle et la mise encore plus débraillée que la veille, mais arborant toujours un sourire épanoui, Jeremy Shaw se montra vivement impressionné par le lieu. Il s'extasia pendant dix bonnes minutes sur le porche gothique aussi vaste que celui d'une église, puis sur le plafond à rinceaux en chêne du hall central, et enfin sur le monumental escalier qui se dédoublait au milieu, s'élevant de part et d'autre d'un palier à balustrade.

Cassandra parvint en définitive à le traîner dans le salon, où les attendaient déjà les Ward et Nicholas. Megan avait harcelé son frère jusqu'à ce que celui-ci, à bout de forces et d'arguments, lui permît de l'accompagner. Cette aventure constituait pour elle une agréable diversion à ses ennuyeuses activités traditionnelles, telles que broderie, leçons de musique et visites au pasteur, et elle comptait bien faire en sorte de n'en manquer aucune péripétie.

Dès que Stevens, le majordome tatoué, l'eut débarrassé de son vieux

manteau à pèlerine tout râpé, le journaliste entra dans le vif du sujet.

— Avez-vous entendu parler du Cercle du Phénix ?

Ses interlocuteurs se regardèrent avec étonnement.

— Le Cercle du Phénix ? répéta Andrew. C'est une société criminelle, n'est-ce pas ? Les journaux en parlent de temps à autre.

— Pas aussi souvent qu'ils le pourraient toutefois. La police fait son possible pour étouffer les méfaits du Cercle afin d'éviter la panique mais aussi de préserver sa crédibilité.

— Quel nom étrange pour une organisation criminelle, murmura Cassandra, songeuse. Je me demande pourquoi cette appellation a été choisie.

Jeremy haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Pas la moindre idée. En tout cas, c'est en enquêtant sur le Cercle du Phénix que j'ai été mis sur la piste du Soleil d'or car j'ai découvert que son obtention constituait le prochain objectif de la société. Cette information m'a coûté cher, croyez-moi, et désormais j'essaie d'en apprendre davantage, mais cette affaire exige d'être menée avec la plus grande prudence.

Ils en étaient à ce point de la conversation quand Stevens entra après avoir frappé.

— Miss Jamiston, pardonnez-moi de vous déranger, mais Lord Ashcroft est ici.

Cassandra se leva prestement, interdite.

— Julian ? Bonté divine, c'est aujourd'hui qu'il devait arriver ? Je l'avais complètement oublié !

Jeremy paraissait de nouveau très impressionné.

— Un véritable lord ? Je n'en ai encore jamais rencontré ! s'exclama-t-il, ravi de l'aubaine.

Andrew pour sa part était loin de partager cet enthousiasme. C'était stupide, bien entendu, mais il se sentait toujours en position d'infériorité lorsqu'il se trouvait en présence de Julian.

Stevens était retourné dans le hall d'entrée. Il revint bientôt dans le salon accompagné de Lord Ashcroft, un homme de haute stature au visage aquilin empreint de noblesse, vêtu avec élégance mais sans ostentation. Au premier coup d'œil, on était frappé par l'intelligence qui émanait de lui, une intelligence tout en bienveillance et générosité.

Lord Ashcroft s'arrêta un instant sur le pas de la porte, surpris de voir autant de monde, puis aperçut Cassandra. Un sourire éclaira alors son visage grave et il s'approcha d'elle, les mains tendues.

— Cassandra, bonjour, vous êtes radieuse.

— Vous aussi semblez vous porter à merveille, répondit l'intéressée en souriant.

Julian salua chaleureusement les Ward, puis s'arrêta devant Nicholas

et Jeremy, l'air interrogateur. Après que ceux-ci se furent présentés, il s'adressa de nouveau à son hôtesse.

— Je crois que je n'ai jamais vu tant de personnes réunies chez vous. Aurais-je oublié une date importante ?

— Certes pas, mais les circonstances sont exceptionnelles. Vous en jugerez par vous-même.

Cassandra entreprit aussitôt de relater les événements survenus au cours des derniers jours : la lettre de Thomas Ferguson, l'assassinat de celui-ci, sa rencontre avec Nicholas, les Triangles, le Soleil d'or, et enfin la visite à Dolem. Jeremy et Lord Ashcroft l'écoutèrent avec intérêt, mais ce dernier fronça des sourcils dubitatifs quand elle eut terminé son récit.

— L'implication du Cercle du Phénix dans cette affaire m'inquiète. Il me semble avoir entendu parler à plusieurs reprises de cette organisation. Si elle a déjà recouru au meurtre, rien ne l'empêchera de recommencer. Toutefois, je ne puis adhérer à des thèses aussi fantaisistes que celles développées par la théorie alchimique. Les Triangles et le Soleil d'or relèvent pour moi d'une vaste mystification. L'existence de la pierre philosophale est une chimère, et ce pour une raison très simple : la science a prouvé que la transmutation des métaux était irréalisable. La découverte par Antoine Laurent de Lavoisier au siècle dernier des « corps simples » a en effet porté un coup fatal à l'idée de l'unité de la matière : les métaux sont des corps simples, c'est-à-dire qu'ils résistent à toutes les tentatives de décomposition par des opérations chimiques ; ils sont donc inconvertis en une autre variété, ce qui réduit à néant la possibilité d'accomplir une transmutation.

— Vous voulez dire que la notion de corps simple est incompatible avec la transmutation des métaux ? demanda Megan d'un air désappointé.

— Précisément.

— Vous semblez faire de l'impossibilité de la transmutation un dogme intangible, intervint Nicholas, et cependant des centaines d'ouvrages décrivent le processus de fabrication de la pierre philosophale. Tous ces écrits ne seraient-ils qu'un tissu de mensonges ?

— Non, aussi étrange que cela puisse paraître, ces ouvrages ne mentent pas.

— Je suis perdu, avoua Jeremy, les yeux plissés. Vous venez de dire exactement l'inverse...

Julian ébaucha un sourire patient.

— La contradiction est facile à résoudre. En réalité, les alchimistes ne recherchaient pas l'or matériel, mais le bonheur spirituel. Les diverses phases de la préparation de la pierre philosophale décrivent les purifications successives de l'âme et de l'esprit, le but ultime de

l'alchimiste étant d'acquérir la Connaissance parfaite, la Gnose, en s'unissant à Dieu. En conséquence, le processus alchimique décrit dans les traités ne s'applique pas à la matière, mais à une ascèse intérieure.

— La pierre philosophale symboliserait ainsi le processus mystique qui rapproche de Dieu, ajouta Cassandra à l'attention de Megan et Jeremy qui ouvraient des yeux ronds, et son obtention signifierait que l'alchimiste est devenu un homme spirituellement réalisé.

Julian hocha la tête.

— L'Homme est l'unique matière première, l'unique récipient, l'unique acteur du Grand Œuvre, et l'alchimie n'a jamais produit que de l'or spirituel. C'est ce qui explique en partie le secret absolu conservé au cours des siècles sur la nature de l'Œuvre. Les alchimistes ont déployé des trésors d'imagination pour obscurcir leurs écrits et dérober ainsi aux profanes les secrets de la pierre philosophale. Allégories, symboles, énigmes, acrostiches, anagrammes, cryptographie... tous les moyens étaient bons pour soustraire leurs travaux à l'entendement du commun des mortels. Or, les raisons avancées pour justifier un mystère aussi opaque apparaissent peu convaincantes : certains alchimistes invoquent la nécessité de ne pas laisser tomber le secret de la fabrication de l'or entre des mains indignes ; selon d'autres adeptes, la révélation de ce secret aurait provoqué la colère de Dieu et le coupable aurait été damné. En vérité, je suis convaincu que le silence entourant les travaux alchimiques était motivé par la crainte des représailles de l'Église. L'alchimie représentait en effet un grave danger pour le clergé puisque son résultat spirituel était le Salut éternel. Si l'union des humains avec le Seigneur pouvait être obtenue en dehors de l'Église, celle-ci devenait inutile. C'est ce qui explique pourquoi nombre d'alchimistes ont péri sur les bûchers de l'Inquisition : ils avaient eu le tort de vouloir soustraire les hommes à la seule autorité spirituelle valable... Voilà où résidait le véritable danger de la divulgation des secrets du Grand Œuvre.

— Je ne pense pas que Dolem approuverait votre conception purement spirituelle de l'alchimie, ironisa Nicholas. Quoi qu'il en soit, le fait que la pierre philosophale existe ou non revêt finalement peu d'importance. L'essentiel, c'est que le Cercle du Phénix y croit et qu'il ne reculera devant aucun moyen pour l'obtenir.

Les yeux écarquillés, Jeremy contemplait Lord Ashcroft avec admiration.

— Vous paraissez bien connaître le sujet, vos connaissances nous seront précieuses...

— Je n'ai guère de mérite. Je m'intéresse à la science, et force est de reconnaître que les apports de l'alchimie dans ce domaine sont nombreux. Non seulement elle a permis la découverte d'un grand nombre de corps chimiques importants tels que l'antimoine, l'acide

sulfurique, l'eau régale ou le phosphore, mais elle a aussi contribué à l'élaboration d'appareils et de procédés encore employés dans les laboratoires aujourd'hui.

Cassandra se tourna vers le journaliste.

— À votre tour de partager vos informations, M. Shaw. Parlez-nous du Cercle du Phénix puisque vous enquêtez dessus. Il existe de nombreuses rumeurs à son sujet, et nous ignorons où se situe exactement la vérité.

Jeremy se tut quelques secondes afin de rassembler ses idées. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix grave qui contrastait avec l'attitude enjouée dont il avait fait montre jusqu'alors.

— Le Cercle du Phénix est une société secrète criminelle de création assez récente. Elle existe depuis cinq ans à peine, mais sa puissance est déjà redoutable. Ses domaines d'action sont très divers : contrebande, escroquerie, contrefaçon, détournement de fonds, cambriolage, prostitution, corruption, chantage, et j'en passe. Sans exagérer, on peut dire que le Cercle est l'instigateur de pratiquement tous les forfaits qui restent impunis à Londres. Mais la société a aussi des ramifications dans toute l'Angleterre, peut-être même à l'étranger. Ses tentacules sont multiples.

Le journaliste s'interrompt, laissant le temps à son auditoire de digérer ces informations.

— Qui la dirige ? demanda Cassandra.

— Sur ce point, je ne peux être sûr de rien. Toutefois, j'ai remarqué au cours de mes investigations qu'un nom revenait souvent, celui d'un banquier de la Cité qui serait officieusement rallié à la pègre londonienne, Charles Werner. Il s'est enrichi grâce à des opérations financières plus ou moins douteuses, encore qu'on ne puisse rien prouver, naturellement. Cet honorable citoyen est au-dessus de tout soupçon. Le dirigeant du Cercle du Phénix, qu'on appelle « le Commandeur », est un esprit brillant qui ne laisse aucune preuve derrière lui. Et il est très probable que ces deux hommes n'en fassent qu'un.

— Mais qu'attend la police pour intervenir ? demanda Megan en jetant un regard en coin à Cassandra, que Nicholas intercepta. De fait, la question sembla contrarier la jeune femme qui laissa échapper un soupir de mépris.

Jeremy, qui n'avait rien remarqué, leva les yeux au ciel d'un air dramatique.

— La police est soit corrompue, soit terrorisée, car les membres du Cercle n'hésitent pas à se débarrasser de ceux qui s'opposent à leurs projets. Voilà deux ans, un inspecteur de Scotland Yard, Albert Matthews, a enquêté sur le Cercle et était bien près de mettre fin à ses crimes. Résultat : il a été assassiné. Et il est loin d'être le seul. Tous

ceux qui constituent des obstacles pour l'organisation sont éliminés par son homme de main. La dernière victime en date est Sir George Kendall, un magistrat un peu trop intègre au goût du Cercle. Il a été assassiné il y a moins d'une semaine. Du coup, tout le monde a peur, y compris la police. Rares sont ceux qui ont envie de risquer leur vie, surtout quand ils reçoivent des pots de vin pour rester tranquilles. Nous n'avons pas beaucoup d'aide à attendre de ce côté-là, malheureusement. Le Cercle du Phénix est trop puissant. Il est comme la bête mythologique : quand on lui coupe la tête, il en repousse deux. — Ce genre de bête, on ne lui coupe pas la tête, répliqua Cassandra d'un ton péremptoire. On la poignarde en plein cœur. Le journaliste parut méditer cette parole, avant d'être tiré de ses réflexions par Andrew.

— Vous avez parlé d'un homme de main. De qui s'agit-il ?

— Certains l'appellent « l'ange de la mort ».

— Très poétique, coupa Nicholas d'un ton moqueur.

— C'est presque un mythe dans les bas-fonds, continua Jeremy sans se soucier de l'interruption. Sa seule évocation inspire la crainte. On raconte qu'il ne possède pas de cœur. Il serait dénué de sentiments et d'émotions, n'aurait aucun état d'âme. Une véritable machine à tuer. Il est jeune aussi, une vingtaine d'années environ, ce qui ajoute à son mystère. Surtout, la rumeur prétend qu'il a la beauté d'un ange, d'où son surnom.

— La beauté d'un ange, vraiment ? fit Megan, très intéressée.

Nul ne prêta attention à son intervention.

— C'est vrai, je l'ai rencontré il y a quatre jours, confirma Cassandra, qui avait omis dans son exposé des événements l'humiliant vol du Triangle par le garçon aux cheveux d'argent.

Jeremy la fixa, éberlué.

— Impossible, vous seriez morte !

Elle laissa planer un silence.

— Non, il ne m'a pas tuée alors qu'il en avait l'occasion, mais il m'a dérobé le Triangle de la Terre. Il ne s'en est pas tiré indemne toutefois car je l'ai blessé d'une balle au moment où il fuyait.

Une lueur d'admiration éclaira le regard du journaliste.

— Il est facilement reconnaissable, poursuivit Cassandra. Ses cheveux sont blancs comme neige malgré son jeune âge.

À ces mots, Lord Ashcroft tressaillit violemment.

— Un albinos ? questionna Andrew.

— Non, il a les yeux gris-bleu, répondit Julian machinalement.

Cinq paires d'yeux stupéfaits se braquèrent aussitôt sur lui.

— Qu'avez-vous dit ?

Lord Ashcroft paraissait en proie à un immense trouble.

— Je crois que j'ai rencontré cet homme de main dont vous parlez. En

vérité, j'étais encore avec lui il y a quelques heures à peine.

L'ébahissement général fit place à l'incrédulité.

— Voyons, c'est impossible. Vous devez faire erreur.

— Non, je ne pense pas. Il ne doit pas y avoir à Londres des centaines de jeunes gens aux cheveux blancs avec l'épaule trouée d'une balle. Il était plus mort que vif quand je l'ai rencontré. Ma voiture a failli lui rouler dessus près de la cathédrale Saint-Paul. Je pouvais difficilement le laisser agoniser sur la chaussée, aussi l'ai-je ramené chez moi où un médecin l'a soigné.

Jeremy eut l'air profondément choqué par ces révélations.

— Bonté divine, vous ramassez souvent des inconnus dans la rue ? Eh bien, vous avez de la chance d'être encore en vie ! Où est-il maintenant ?

— Il est parti hier sans prévenir.

Dans la voix de Lord Ashcroft perçait une note de regret qui n'échappa à personne.

— Et le Triangle qu'il m'a dérobé ? intervint Cassandra. L'avez-vous vu ?

Julian hocha la tête.

— Je suppose qu'il était dans une des bourses qu'il a emmenées avec lui. Je suis navré, si j'avais su...

Un silence consterné se fit dans la pièce, que Jeremy rompit le premier.

— Pour conclure, tout ce que je viens de vous dire relève en grande partie de la rumeur. Il n'existe aucun fait tangible sur le Cercle du Phénix, aucune preuve matérielle de ses crimes. Si, pourtant, un détail, ridicule à première vue et dont la signification m'échappe, pourrait avoir son intérêt : l'assassin laisse dans la main de chacune de ses victimes une perle et un rubis.

Cassandra porta la main à sa bouche et étouffa une exclamation. L'espace d'une seconde, une voix familière aux intonations empreintes de tendresse avait surgi du passé et résonné dans son esprit avant de s'éteindre subitement. Sentant le regard inquiet des autres posé sur elle, elle releva la tête.

— Tu vas bien ? s'enquit Andrew d'un air soucieux.

— Oui, oui, ce n'est rien...

— En es-tu sûre ? Tu es toute pâle...

— Je vais très bien, répéta Cassandra d'un ton plus ferme. Je présume que la mise en scène avec la perle et le rubis a pour seul but d'embrouiller la police.

Nicholas planta brusquement son regard dans celui de Jeremy, et le scruta avec méfiance.

— Quel âge avez-vous, M. Shaw ? Vingt-deux, vingt-trois ans ? Quelle est votre motivation dans cette affaire ? Vous-même avez dit tout à

l'heure que se mesurer au Cercle du Phénix pouvait coûter la vie. N'êtes-vous pas un peu jeune pour mourir ? Vous vous attaquez à forte partie.

Jeremy ne baissa pas les yeux. Au contraire, un franc sourire éclaira son visage.

— Ce qui me motive ? L'ambition, bien sûr, répondit-il, plein d'entrain. Je ne veux pas écrire des articles insipides toute ma vie. Je suis cantonné aux faits divers de bas étage, mais je pense, sans fausse modestie, que je mérite mieux que ça et je compte bien le prouver. Si je parviens à mettre à jour les rouages du Cercle du Phénix et à prouver ses forfaits, ma carrière en tant que journaliste est assurée ! Et puis, le danger est excitant, non ?

Cassandra semblait également perplexe face aux arguments un peu légers d'un homme qu'elle ne croyait pas être un ambitieux-né.

— Pourquoi être venu ici ? Nous aurions pu appartenir au Cercle et vous tendre un piège.

Jeremy hésita.

— Certes... mais lorsque je lui ai rendu visite pour la consulter à propos du Soleil d'or, Dolem m'a annoncé que je ne serai bientôt plus seul dans ma quête. Elle m'a dit qu'une femme et deux hommes viendraient à moi et m'aideraient à abattre le Cercle.

— Et vous l'avez crue ? s'étonna Andrew.

— Dolem est une spécialiste de l'alchimie, mais également une voyante très célèbre. Je crois réellement qu'elle possède des pouvoirs... surnaturels ; cette femme savait tout de moi sans m'avoir jamais rencontré, c'en était effrayant. Aussi ai-je décidé de suivre mon intuition et de lui faire confiance.

Andrew soupira avec ostentation, affligé par une telle crédulité.

— Pour ma part, je ne vois aucune raison de croire Dolem sur parole. L'histoire qu'elle nous a relatée sur Cylenius pourrait très bien n'être qu'un tissu de mensonges.

— Mais quelle raison aurait-elle eu de vous mentir ? protesta Megan qui n'entendait pas se laisser déposséder si facilement de ses rêves de trésor caché.

— Probablement aucune, concéda son frère à regret.

— Ne nous occupons pas de Dolem pour le moment, intervint Jeremy. Tâchons plutôt d'en apprendre davantage sur le Soleil d'or et les Triangles, et cela éclairera sans doute le reste. Bon, quelle est la prochaine étape maintenant ?

L'enthousiasme du journaliste était communicatif. Tous se sentirent une envie démesurée de plonger à corps perdu dans cette aventure, sans souci des éventuels périls. Tous, à l'exception de Julian et Cassandra, qui gardaient la tête froide.

— Récapitulons les éléments dont nous disposons, dit calmement cette

dernière. Cinq Triangles sont nécessaires pour trouver la cachette où serait dissimulée la pierre philosophale, chacun correspondant à un élément.

Un seul est désormais en notre possession, celui de l'Air. Le Cercle du Phénix détient celui de la Terre. Savez-vous s'il est parvenu à en obtenir d'autres ? demanda-t-elle à Jeremy.

Le jeune homme secoua la tête.

— J'ignore où en est exactement le Cercle du Phénix dans sa quête des Triangles, mais j'ai entendu dire que ses hommes cherchaient activement une horloge. Il n'est pas exclu que dans cette horloge soit dissimulé un des Triangles manquants.

— Vous êtes décidément bien renseigné ! gronda Nicholas qui ne cherchait même pas à dissimuler son étonnement.

Jeremy haussa les épaules, pas le moins du monde déstabilisé.

— Vous savez, j'enquête sur les activités de cette organisation criminelle depuis plusieurs mois déjà, et j'ai réussi à tisser un réseau d'informateurs assez conséquent en vendant pour cela nombre de mes biens matériels. C'est par un de mes contacts au sein de la pègre, un homme dont je préfère garder l'identité secrète, que j'ai appris l'existence de cette horloge. Il s'agit d'une horloge à eau, décorée d'une statuette représentant le dieu romain de la mer Neptune, qui aurait été conçue par le dénommé Cylenius en personne. Je ne crois pas que le Cercle l'ait trouvée à ce jour, j'ai vu mon informateur pas plus tard qu'hier. Il faut dire qu'elle peut être n'importe où... Dieu sait où Cylenius a pu la dissimuler !

— Une horloge à eau, dites-vous ? murmura Cassandra d'un ton songeur. Il n'en existe pas beaucoup dans le monde. Je connais peut-être quelqu'un susceptible de nous renseigner, un spécialiste dans le domaine des antiquités.

Julian et les Ward lui jetèrent un curieux regard tandis qu'elle prononçait ces paroles.

— À Londres ? s'enquit Jeremy avec exaltation.

— Non, il a pris sa retraite voilà sept ans et vit maintenant en province. Dans l'hypothèse où l'horloge de Cylenius se trouverait actuellement en Angleterre, il pourra peut-être m'indiquer où elle est. Cela vaut la peine d'essayer, même si les chances de succès sont faibles. En partant aujourd'hui, je serai de retour demain avec le renseignement.

— Vous ne pouvez y aller seule, Cassandra, intervint Nicholas. Je vous accompagne.

— Ne vous vexez pas si je décline votre offre. Je m'en sortirai mieux en solitaire.

Si Nicholas fut contrarié par cette réponse pour le moins cassante, il n'en laissa rien paraître. Il se contenta d'incliner la tête en signe

d'acceptation, mais l'espace d'un éclair, son regard brun transperça Cassandra quand elle lui tourna le dos.

L'après-midi même, la jeune femme prit le train à la gare de London Bridge pour une destination connue d'elle seule.

Chapitre VIII

La locomotive Crampton cracha un nuage de vapeur charbonneux et s'ébranla lourdement. Dans un sifflement strident, le train émergea de la gare obscure au soleil de l'après-midi et prit progressivement de la vitesse. Il dépassa en brinquebalant maisons et usines, puis peu à peu les bâtiments s'espacèrent, jusqu'au moment où le train laissa la ville derrière lui.

Accoudée à la fenêtre du wagon, Cassandra regardait sans le voir le paysage de mornes plaines gelées qui défilait derrière la vitre. De loin en loin surgissaient des collines vallonnées ou des villages, facilement repérables aux clochers pointus des églises. L'esprit de Cassandra vagabondait, passant machinalement en revue les divers événements insolites ayant émaillé les derniers jours, sans pouvoir se concentrer sur un seul en particulier. bercée par les vibrations du train, elle finit par se laisser aller contre le dossier de la banquette et ferma les yeux. Pour les rouvrir presque aussitôt, le cœur battant.

Du sang.

Envahie par le désespoir, elle se redressa vivement sur son siège, le corps secoué de frissons.

Pourquoi était-ce toujours la même chose ? Dès qu'elle fermait les yeux, des visions sanglantes commençaient à la tourmenter sans relâche. Depuis quinze ans, elle était hantée. Harcelée par des fantômes dont elle ne distinguait pas le visage. Torturée par la peur, par l'angoisse. Ce cauchemar ne finirait-il donc jamais ?

Cassandra respira profondément à plusieurs reprises, les poings serrés. Lorsqu'elle se fut un peu calmée, elle sortit résolument de son sac un ouvrage ancien sur l'alchimie qu'elle avait pris soin de glisser dans ses bagages avant son départ et se força à lire.

Elle n'avait plus aucune envie de dormir à présent.

*

Depuis six jours, la fièvre dévorait le pâle et chétif garçonnet. La peau desséchée et brûlante, les pommettes enflammées, les yeux vitreux, il luttait désespérément pour sa survie, mais perdait petit à petit du terrain. Le simple rhume avait dégénéré en bronchite aiguë, et il vacillait maintenant au bord du tombeau qui s'ouvrait béant à ses pieds. Impuissant, Andrew assistait à cette lente agonie. Le médecin

avait fait tout son possible pour arracher l'enfant aux griffes de la mort, mais ses efforts n'avaient pas suffi. Seul un miracle pouvait désormais sauver le petit Dick, et Andrew savait par expérience qu'il ne fallait pas trop espérer de ce côté-là. Après avoir ausculté une nouvelle fois le garçonnet, il se releva, triste et pensif, donna des instructions à l'infirmière quant aux soins à apporter à l'enfant, et quitta l'asile de Marylebone à pas lents, soulagé de se retrouver à l'air libre, et en même temps empli d'une vague et obsédante culpabilité.

À sa grande surprise, Nicholas Ferguson l'attendait sous un porche, en face de l'institution, enveloppé dans une longue redingote gris fer pourvue d'un collet en fourrure.

— Megan m'a dit où je pouvais vous trouver, expliqua-t-il en traversant la rue pour venir le rejoindre.

Andrew en fut contrarié. Il ne se sentait pas d'humeur à discuter, et surtout pas avec Ferguson.

— Ce genre d'activité ne doit guère être payante, reprit Nicholas en désignant du menton l'hospice pour nécessiteux.

— Non, mais je ne le fais pas pour l'argent, rétorqua sèchement le médecin en commençant à remonter la rue d'un pas vif. Nicholas régla son pas sur le sien afin de rester à sa hauteur.

— C'est d'autant plus méritoire de votre part, commenta-t-il du ton d'imperceptible ironie qui lui était familier. Très « honorable ».

Andrew lui jeta un regard aigu, essayant de deviner ce qu'il sous-entendait. Conscient de l'examen qu'il lui faisait subir, Nicholas changea brusquement de sujet.

— Je m'inquiète à propos de Cassandra. Où peut-elle être ? Elle n'a pas donné signe de vie depuis trois jours.

La mine soucieuse, Andrew hocha la tête tandis qu'ils bifurquaient dans Baker Street.

— Son silence me préoccupe également. Mais d'un autre côté, elle est peut-être sur une piste intéressante, et préfère ne pas nous tenir informés de ses faits et gestes au cas où le Cercle nous surveillerait, chuchota-t-il en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Ce n'est pas impossible, en effet. Cassandra est une femme pleine de ressources. Guère chaleureuse, ajouta Nicholas avec un sourire, mais pleine de ressources.

Andrew haussa les épaules.

— C'est son caractère. Il faut la prendre telle qu'elle est.

— Oh, mais je l'entends bien ainsi. J'espère que vous ne craignez pas la rivalité, car je compte bien tenter ma chance auprès d'elle. Des femmes de sa trempe sont trop rares pour les laisser échapper sans réagir.

Andrew s'arrêta net, horrifié par l'impudence de Ferguson qui guettait sa réaction avec gourmandise.

— Vos sentiments à l'égard de Cassandra ne sont pas uniquement d'ordre amical, n'est-ce pas ?

Andrew demeura silencieux un instant, les yeux baissés vers la chaussée. Lorsqu'il releva la tête, Nicholas fut surpris par la dureté de son regard.

— Je n'ai pas l'intention de vous affronter sur ce terrain, dit-il d'une voix glaciale. Tentez votre chance avec Cassandra, cela ne me gêne pas le moins du monde. Au risque de vous surprendre, elle et moi sommes simplement amis, et je n'espère rien de plus de sa part.

Il poursuivit son chemin sans attendre la réponse de Nicholas, que sa réaction avait stupéfié. Celui-ci s'était attendu à de l'agacement, voire à de la colère, mais pas à cette froide indifférence. Andrew paraissait sincère lorsqu'il avait prétendu ne pas avoir de vues sur Cassandra, et pourtant Nicholas était persuadé qu'il était bel et bien amoureux de son amie. La passion qu'il lui vouait crevait les yeux.

— Voilà un mystère aussi opaque que celui des Triangles de Cylenius, marmonna-t-il avant de se précipiter pour rattraper Andrew.

— Pardonnez-moi, lança-t-il quand il fut revenu à sa hauteur, je ne voulais pas vous froisser.

Andrew en doutait fort, mais il accepta les excuses du bout des lèvres. Les deux hommes laissèrent passer un équipage et esquivèrent un cab de justesse. Ils se trouvaient alors en face du célèbre musée de cire Madame Tussaud's. Devant ses guichets se pressait une foule impatiente d'admirer les illustres personnalités qui peuplaient ses murs, tels Marie Stuart ou Napoléon, et de frémir dans la Chambre des Horreurs, consacrée aux victimes de la Révolution française et aux meurtriers.

Après un regard au musée, Nicholas reprit le cours de la conversation.

— Que savez-vous de Lord Ashcroft ? demanda-t-il abruptement tandis qu'un marchand des quatre-saisons passait près d'eux avec sa charrette en faisant l'article d'une voix tonitruante.

Surpris, Andrew se tourna vers son compagnon.

— Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité. Il m'a l'air d'un homme assez secret... très austère et mélancolique.

— C'est vrai. Il sourit rarement, ne rit jamais. Julian est un homme mystérieux qui semble se complaire dans la brume qui l'entoure. Il est issu d'une des familles les plus anciennes et les plus nobles d'Angleterre, possède plus d'argent que de désirs. Son père a été plusieurs fois membre du Cabinet, en tant que secrétaire des Affaires étrangères notamment. Julian a été marié il y a quelques années de cela. Il a d'ailleurs une fille, Laura, qui doit avoir cinq ans aujourd'hui.

— Il a été marié ? Il ne l'est donc plus ?

— Non, mais j'ignore s'il est veuf ou divorcé. Il se montre très peu

disert sur son passé.

— S'il a divorcé, cela a dû provoquer un beau scandale...

— Sans doute. Depuis, il vit en ermite sur ses terres, quittant en de rares occasions sa retraite pour venir à Londres. Son attitude est incompréhensible, car en s'exilant ainsi volontairement, il gâche toutes les opportunités que lui offrent son titre et sa fortune.

— Que peut-il bien faire de ses journées s'il a renoncé à toute société ? L'oisiveté est un terrible poids à supporter pour les gens du beau monde...

— Il lit beaucoup, je suppose. Lord Ashcroft est l'homme le plus brillant que j'aie jamais rencontré. Ses discours révèlent une grande indépendance de pensée, une érudition et une culture très étendues. Mais voilà tout ce que je puis vous apprendre à son sujet ; je n'en sais pas davantage.

« Julian est aussi désespérément raffiné, élégant, affable, généreux, spirituel, charismatique et j'en passe », compléta mentalement Andrew avec un petit pincement au cœur. Bref, désespérément désespérant.

— Est-ce vraiment tout ? repartit Nicholas qui lui lança un coup d'œil goguenard comme s'il avait suivi le cours de ses pensées. Vous oubliez le principal ce me semble : le fait qu'il ait eu une liaison avec Cassandra.

Andrew s'immobilisa de nouveau au milieu du trottoir, abasourdi autant que choqué par la crudité de l'affirmation.

— Quoi ?

— Ne faites pas l'innocent, vous aussi avez dû le remarquer, poursuivit Ferguson, sourire aux lèvres. Cette évidence n'a pu vous échapper.

Le médecin reprit sa marche en silence, maudissant intérieurement les dons d'observation de Nicholas. Bien sûr que Julian et Cassandra avaient été amants. La jeune femme ne l'avait jamais admis, mais Andrew la connaissait suffisamment pour deviner la vérité. Toutefois, cette liaison appartenait au passé. Il n'avait certes aucun désir d'évoquer le sujet avec quiconque, et surtout pas avec cet homme qui semblait prendre un malin plaisir à tenter de lui faire perdre la face.

Tout en discutant, ils étaient arrivés en vue du cabinet d'Andrew. Celui-ci prit congé de son compagnon avec empressement.

— J'ai encore de nombreux patients à voir, nous nous retrouverons chez Cassandra en fin de journée. J'espère que d'ici là nous aurons de ses nouvelles.

— Je le souhaite aussi, dit Nicholas en faisant volte-face et en agitant nonchalamment sa main gantée en signe d'adieu. À ce soir ! Je m'occuperai bien de votre sœur pendant votre absence !

À ces mots, Andrew faillit s'étrangler de rage. Ce Ferguson était décidément insupportable.

La lune en lame de faucille répandait une lueur blafarde sur la grande maison aux cheminées Tudor et au toit moussu perdue au milieu de l'immense parc. La configuration des lieux allait faciliter le travail de Cassandra. Perchée au sommet du mur d'enceinte, à une cinquantaine de mètres du corps de logis, cette dernière s'apprêtait à passer à l'action. Elle devait exécuter son projet cette nuit, avant que le propriétaire du domaine ne regagne sa demeure pour le week-end.

L'improvisation était reine ce soir. Cassandra avait certes repéré les lieux à l'avance, enregistrant au passage des détails utiles tels que l'absence de chiens de garde ou le faible nombre de domestiques, mais autrefois, lorsqu'elle était encore dans le métier, elle avait pour habitude de préparer ses plans avec une extrême minutie et de ne rien laisser au hasard. L'imprévu pouvant se révéler fatal, mieux valait prendre le maximum de précautions avant de se jeter dans la gueule du loup. Aujourd'hui toutefois, la situation était différente. Le temps pressait car le Cercle du Phénix risquait à tout moment de découvrir l'emplacement de l'horloge à eau conçue par Cylenius, et Cassandra ne voulait à aucun prix donner l'occasion à l'ennemi de lui griller la politesse.

Le bilan de son entrevue avec Oliver Sikes quatre jours plus tôt s'était révélé très positif. Le vieillard était décidément une précieuse accointance. Sa passion des horloges de collection et son savoir encyclopédique en la matière lui avaient permis de fournir à Cassandra des informations dépassant tous les espoirs de la jeune femme. Sans hésiter et avec une belle assurance, Sikes lui avait indiqué que l'horloge à eau à l'effigie de Neptune, une pièce très ancienne et précieuse, se trouvait pour l'heure dans le Sussex, au sein de la collection privée d'un riche négociant londonien. C'était de bon cœur et sans exiger de contrepartie qu'il avait rendu ce petit service à Cassandra. Il est vrai que celle-ci avait largement contribué à son enrichissement à l'époque pas si lointaine où ils travaillaient en étroite collaboration, et que c'était en partie grâce à elle qu'il pouvait maintenant couler une retraite heureuse et paisible. Cassandra et Sikes nourrissaient de surcroît l'un pour l'autre une estime et une affection sincères qui rendaient leurs retrouvailles occasionnelles particulièrement plaisantes. Cassandra sourit en repensant à son ancien complice. Qui eût cru que ce vieillard tranquille et inoffensif, doté de joues roses et de sérieuses petites lunettes cerclées de métal, avait été un receleur de premier ordre, une sommité en matière de trafic d'œuvres d'art dans le milieu de la pègre londonienne ?

Grâce à Oliver Sikes, Cassandra savait désormais où trouver l'horloge

de Cylenius. Après réflexion, elle avait résolu de ne pas retourner au manoir Jamiston et de se rendre directement dans le Sussex pour récupérer l'objet. Les autres devaient s'inquiéter car elle n'avait pas donné de nouvelles depuis plusieurs jours, mais elle avait jugé plus prudent de garder le silence jusqu'à ce que sa mission fût accomplie. Le danger était réel, et peut-être même n'en réalisait-elle pas encore toute l'ampleur.

Cassandra ressentit un léger remords en réalisant qu'elle allait devoir rompre la promesse faite à Andrew trois ans plus tôt. Si ce dernier avait été au courant de son projet, il aurait tenté de la dissuader de le mettre en œuvre. Ne pas rentrer au manoir avait permis d'éviter une querelle, au grand soulagement de la jeune femme.

Tout en retournant ces pensées dans sa tête, Cassandra guettait le moment propice d'agir. Une curieuse sensation de retour en arrière l'envahit soudain. Elle eut l'impression, teintée d'une vague nostalgie, que les dernières années s'étaient effacées d'un coup, la ramenant à l'époque de ses excitants méfaits.

Voilée par de lourds nuages de granit, la lune disparut. Cassandra bondit alors vers la maison.

Pénétrer dans les lieux ne fut pas difficile. La jeune femme ne mit que quelques secondes à forcer la serrure d'une des portes de service, et ce fut l'occasion pour elle de constater qu'elle n'avait pas perdu la main. Non, la partie la plus ardue de la mission consistait à localiser l'horloge sans se faire repérer par les résidents. Cassandra ignorait dans quelle pièce elle se trouvait, en espérant qu'elle ne soit pas cachée mais exposée à la vue de tous. Silencieuse comme une ombre, elle explora les pièces du rez-de-chaussée, sans succès. Des tapis aux guirlandes de grosses roses amortissaient le bruit de ses pas.

Elle eut plus de chance au premier étage. Là, dans un petit salon meublé de palissandre, reposait sur le manteau de la cheminée cintrée en marbre noir l'horloge à eau de Cylenius, que Cassandra identifia au premier coup d'œil. Avec précaution, elle s'en saisit et l'enroula dans une couverture qu'elle avait pris soin d'emmener, puis s'agenouilla pour la glisser dans son vaste sac à lanières de cuir.

À cet instant, une voix éraillée qui lui écorcha les oreilles s'éleva derrière elle.

— Parfait, Miss Jamiston. Retournez-vous lentement et donnez-moi cette horloge.

Cassandra se figea. Du coin de l'œil, elle vit des silhouettes noires surgir dans la pièce et bloquer les issues. Leurs yeux sombres brillaient à travers les fentes des masques. Bientôt, une dizaine de pistolets étaient braqués sur sa poitrine. Les canons des armes luisaient à la lueur du feu qui rougeoyait encore derrière la grille en acier poli de la cheminée.

— Donnez-moi cette horloge, répéta la voix éraillée.

Un homme chauve et maigre fit un pas en avant, la main tendue.

Cassandra se redressa sans mouvement brusque. Les intrus s'étaient rapprochés et n'étaient plus qu'à quelques dizaines de centimètres d'elle. Ils portaient des lampes dont les rayons de lumière l'éblouirent. Rarement elle s'était trouvée dans une situation aussi inconfortable. Cependant, les membres du Cercle du Phénix (car elle ne doutait pas que ce fût eux) ne semblaient pas disposés à l'attaquer de front, et elle comprit qu'ils ne voulaient pas prendre le risque d'abîmer l'horloge.

Un silence tendu avait recouvert le salon. Le regard de Cassandra allait d'un homme à l'autre, cherchant un espace par lequel elle pourrait s'échapper. Près d'elle se dressait une bibliothèque vitrée, et deux candélabres de cuivre retenaient la broderie ancienne dont s'ornait la cheminée.

Il lui fallait agir vite, le temps n'était plus à la réflexion. Elle brandit le sac contenant l'horloge devant elle comme un bouclier, puis d'une poussée énergique fit tomber la bibliothèque, qui se fracassa par terre en projetant des morceaux de verre un peu partout, faisant reculer les malfrats qui se tenaient à côté. Presque simultanément, Cassandra empoigna un des candélabres et frappa à la tête l'homme le plus proche d'elle. Il tomba évanoui sur le tapis avec un bruit sourd, lui dégageant le passage vers la porte. En deux bonds, elle fut dans le couloir. Derrière elle, les bandits poussèrent des cris de rage, et un coup de feu éclata.

— Non, ne tirez pas, hurla la voix éraillée dans son dos, ne tirez pas !

Sans se retourner, Cassandra remonta le hall, pourchassée par les hommes du Cercle qui renversaient chaises et consoles sur leur passage. Arrivée près de l'escalier, l'un d'eux s'agrippa à son manteau et lui fit perdre l'équilibre. Ils dévalèrent les marches dans un choc qui leur coupa le souffle. Cassandra se releva péniblement, endolorie mais sans rien de cassé, tandis que son agresseur demeurait inanimé à terre. Elle reprit aussitôt sa course folle, le sac toujours serré contre elle, suivie par les malfrats qui enjambaient le corps de leur comparse au pied de l'escalier.

Le rez-de-chaussée de la maison était traversé dans le sens de la longueur par une étroite galerie bordée d'armures qui paraissaient monter la garde, heaumes baissés et lances au poing. Cassandra s'y engagea sans ralentir l'allure. Lorsqu'un de ses poursuivants tenta de l'arrêter en lui saisissant le bras, elle le repoussa si violemment qu'il heurta de plein fouet une des armures. Celle-ci vacilla dangereusement avant de s'effondrer sur sa voisine. Par un mouvement de dominos, les armures chutèrent l'une après l'autre, s'écrasant au sol dans un vacarme assourdissant. Le gros de la meute fut englouti sous une cascade de heaumes, de cottes de maille et de gantelets. Seuls deux

hommes talonnaient encore Cassandra, qui sortit un poignard de sa manche et lacéra en pleine course une tenture accrochée au mur. Un morceau tomba sur ses poursuivants qui, empêtrés dans l'étoffe, trébuchèrent en lançant d'effroyables jurons.

Cassandra profita de ce répit pour gagner la porte par laquelle elle était entrée. Elle traversa la pelouse à toutes jambes, sauta le mur, enfourcha son cheval et disparut à brides abattues dans la nuit. Quand elle se fut suffisamment éloignée de la maison, elle fit halte quelques instants, l'oreille aux aguets pour vérifier qu'elle n'était pas suivie. Rassurée par le silence qui l'enveloppait, elle ouvrit alors son sac et tâta l'horloge de Cylenius avec inquiétude, persuadée de l'avoir endommagée au cours de sa fuite épique. Mais par miracle, elle était intacte.

*

Les mains appuyées sur la balustrade en pierre de la terrasse du manoir, Megan surplombait la pelouse en pente douce aboutissant à la forêt avoisinante, enflammée par le soleil couchant. La jeune fille aurait bien aimé que Cassandra revienne. Non pas qu'elle s'inquiât à son sujet (Cassandra était comme les chats, elle retombait toujours sur ses pattes), mais l'aventure des Triangles de Cylenius, qui avait débuté de si passionnante façon, en était au point mort depuis son départ, et Megan commençait à s'ennuyer.

Ce soir-là, tout le monde était réuni au manoir Jamiston, devenu le centre de ralliement du groupe. Lord Ashcroft se trouvait dans sa chambre, plongé dans la lecture d'un recueil de poésies. Megan aimait bien Julian. Il était très gentil, quoique assez intimidant. Pour être tout à fait honnête, il était si grave et austère qu'elle avait du mal à se sentir complètement à l'aise en sa compagnie ; elle craignait constamment de commettre une bévue en sa présence. Quant à Jeremy, Nicholas et Andrew, ils discutaient dans le salon, échafaudant des hypothèses sur l'endroit où pouvait se trouver Cassandra, et essayant de déterminer la conduite à tenir si elle ne réapparaissait pas dans les prochaines heures. Le journaliste était un personnage dénué d'élégance et peu porté sur le respect des conventions, ce qui le rendait sympathique à Megan. Pour le peu qu'elle l'avait vu, il paraissait assez amusant. Et Nicholas Ferguson... Nicholas était très, très séduisant...

— À quoi pensez-vous, Miss Ward ?

Megan sursauta et fit volte-face, confuse. Nicholas se tenait derrière elle, arborant un sourire ironique comme s'il avait pu lire dans ses pensées.

— À... à rien de spécial, balbutia Megan qui fit un effort désespéré

pour reprendre ses esprits.

Ferguson vint se poster auprès d'elle. Malgré la fraîcheur automnale, il ne portait qu'une chemise blanche et un gilet court à revers arrondis mordoré, assorti à son pantalon coupé dans un tissu très léger. Megan se sentit un peu ridicule, emmitouflée dans ses trois châles en laine de Shetland.

— Le coucher du soleil est magnifique, déclara Nicholas sur le ton de la conversation.

— En effet, murmura Megan tout en regrettant amèrement de ne rien trouver de plus intelligent à dire.

Le silence régna quelques minutes entre eux, avant d'être rompu par Nicholas.

— Vous n'appréciez guère Cassandra, n'est-ce pas ? demanda-t-il brusquement.

Megan tressaillit, surprise par le caractère direct de la question. Étant d'un naturel franc (d'une franchise qui frôlait souvent l'impertinence il est vrai, elle en avait conscience et ne faisait rien pour se corriger, bien au contraire), elle répondit sans ambages.

— Cela se voit tant que ça ?

— Oh oui ! assura Nicholas en riant.

— Comment l'apprécier ? dit-elle avec lenteur. Elle vit depuis toujours dans un bloc de glace, incapable d'aimer et de comprendre les émotions d'autrui. Elle n'a que l'apparence de l'altruisme. Je sais qui elle est, et je n'aime pas ce qu'elle représente.

Nicholas la scruta fixement, l'air soudain très sérieux.

— Je vous trouve sévère, Miss Ward.

— Non, réaliste. Je la connais depuis bien plus longtemps que vous.

— Comment l'avez-vous rencontrée ? Racontez-moi.

Le visage de la jeune fille se plissa sous l'effet de la contrariété.

— Cette histoire n'a guère d'intérêt.

— Je vous en prie, insista Nicholas avec un sourire cajoleur.

Megan rougit. L'avocat savait se montrer très persuasif.

— Comme vous voulez, mais ce n'est pas très joli. Mon père l'a recueillie quand elle avait treize ans environ, après qu'Andrew l'ait trouvée dans la rue à moitié morte de faim et de froid.

— Votre père était un homme très généreux. Offrir l'asile à une inconnue débarquée de nulle part...

— C'était un saint, répondit sérieusement Megan. Andrew lui ressemble beaucoup de ce point de vue. Il adore s'occuper des autres et se faire du souci pour eux, c'est sa principale raison de vivre. Alors qu'il ne s'en fait jamais pour lui...

— Avez-vous fini par apprendre d'où Cassandra venait ? interrogea Nicholas, manifestement plus intéressé par la vie de la jeune femme que par celle d'Andrew. Que faisait-elle avant de vous rencontrer ?

— Je l'ignore. Elle aussi d'ailleurs, puisqu'elle souffre d'amnésie...

— D'amnésie, vraiment ? l'interrompt Nicholas, l'air captivé.

— Oui, lorsqu'elle est arrivée chez nous, elle ne se rappelait que de son prénom. Elle n'a aucun souvenir de son enfance. Cela la perturbait beaucoup à l'époque, peut-être est-ce toujours le cas du reste. Je me rappelle qu'elle faisait souvent de terribles cauchemars, et que ses hurlements réveillaient alors toute la maison.

— Tout cela est plutôt triste, non ? Et inhabituel.

Megan haussa les épaules.

— Peut-être, concéda-t-elle d'un ton maussade sans autres commentaires.

Ferguson la fixait toujours, et son regard perçant la mettait de plus en plus mal à l'aise. Elle ne comprenait pas où il voulait en venir.

— Combien de temps Cassandra est-elle restée chez vous ? poursuivit-il.

— Jusqu'à la mort de mon père, cinq ans plus tard.

À sa grande surprise, Megan crut distinguer une lueur de compassion dans les yeux de Nicholas, peut-être parce que lui-même avait récemment perdu son père.

— Et votre mère ?

— Elle est morte peu après ma naissance, souffla Megan.

— Vous êtes orpheline ? Pardonnez-moi, je l'ignorais.

— Oh, ce n'est pas grave, ne vous excusez pas, le rassura la jeune fille d'un ton dégagé. Andrew s'est tellement bien occupé de moi par la suite que je n'ai assurément nulle raison de me plaindre.

Un silence songeur s'abattit entre eux, seulement troublé par des éclats de voix assourdis provenant de l'intérieur du manoir. Andrew et Jeremy poursuivaient une discussion animée dans le salon.

— Qu'a fait Cassandra après avoir quitté votre foyer ? reprit Nicholas.

— Elle a débuté sa carrière de voleuse, répliqua Megan avec mépris.

— De voleuse ?

— Oui. Cassandra n'est qu'une vulgaire cambrioleuse qui œuvrait sous le pseudonyme d'« Artémis ». Une cambrioleuse plutôt douée cependant, je dois le reconnaître. Aucune serrure ne lui résistait, aucun bâtiment ne lui était inaccessible. Mais elle s'est retirée du métier il y a quelques années et mène à présent une vie... honorable, ajouta-t-elle d'un ton ironique, même si ce manoir regorge de pièces secrètes dans lesquelles le butin dont elle n'a pas voulu se séparer est sans aucun doute dissimulé.

— Artémis..., murmura pensivement Nicholas. Oui, ce nom m'est familier... Elle a connu son heure de gloire à une époque avant de disparaître subitement des manchettes des journaux... Cette révélation ne me surprend guère en vérité. Le passé de Cassandra explique sa réticence à laisser la police se mêler de l'affaire qui nous occupe. Et

c'est vraisemblablement une de ses anciennes connaissances, un receleur peut-être, qu'elle est allée voir pour en savoir plus sur l'horloge de Cylenius.

— Vous saisissez vite, approuva la jeune fille.

— Cassandra est une femme tout à fait fascinante, déclara Nicholas d'un air appréciateur.

Megan baissa les yeux, cherchant à dissimuler sa colère grandissante.

— Si je puis me permettre, M. Ferguson, pour un avocat, vous ne semblez guère épris de justice et de droiture !

— Mon métier m'a appris à ne pas porter de jugements hâtifs sur les individus, voilà tout. Pourquoi détestez-vous Cassandra à ce point ?

Megan releva la tête et planta son regard furieux dans celui de Nicholas.

— Vous tenez vraiment à le savoir ? Parce qu'elle rend mon frère malheureux, qu'elle le fait souffrir sans pitié depuis des années, qu'elle se moque de lui et de ses sentiments en permanence ! Excusez-moi de ne pas la trouver exceptionnelle ! Andrew est tombé amoureux de Cassandra dès qu'il l'a rencontrée, mais elle n'a jamais daigné lui accorder le moindre regard ! Par sa faute, il se consume à petit feu. Il est trop gentil, je crois que cet amour à sens unique finira par le tuer...

Megan se tut brusquement, regrettant déjà ses paroles. Jamais elle n'aurait dû parler ainsi d'Andrew. Les peines de cœur de son frère ne regardaient en rien Nicholas. Celui-ci savait décidément mener un interrogatoire.

L'avocat, pour sa part, semblait très amusé par l'accès de colère de la jeune fille.

— Si je puis me permettre à mon tour, Miss Ward, vous lisez trop de romans. Personne ne meurt d'amour. En réalité, je me demande si vous ne seriez pas un peu jalouse de Cassandra...

Megan se retourna vivement vers lui, les joues en feu.

— Jalouse, moi ? Ne soyez pas ridicule !

— Bien sûr que si. Vous lui en voulez d'accaparer l'affection d'Andrew, sentiment bien compréhensible puisqu'il constitue votre seule famille : les liens qui vous unissent sont très forts. Mais surtout, vous enviez la manière de vivre de Cassandra, car contrairement à vous, elle mène l'existence qu'elle souhaite, en toute indépendance. Je crois que votre personnage de jeune fille bien élevée vous ennuie atrocement. Je me trompe ?

Stupéfaite, Megan ne répondit pas. Il y avait un fond de vérité dans les paroles de Nicholas, même si elle ne se l'avouait qu'avec peine. En quelques mots, il avait mis à jour des sentiments enfouis au plus profond de son cœur. La désagréable impression d'être transparente s'insinua en elle, renforçant son malaise.

— Mais il y a un prix à payer, poursuivit Nicholas d'une voix grave.
— Un prix à payer ? répéta Megan sans comprendre.
— La solitude. La solitude est le prix à payer pour pouvoir mener sa vie comme on l'entend, *a fortiori* lorsque l'on a la malchance d'être une femme. D'après ce que j'ai pu observer, Cassandra mène une vie sociale peu intense : pas de famille, de rares amis, sans doute quelques relations d'affaires, et voilà tout...

Megan fronça les sourcils et prit une légère inspiration.

— La solitude est-elle une si mauvaise chose, M. Ferguson ? Parfois, je me dis qu'être seule au monde doit être un soulagement. Il n'y a personne pour vous juger, personne que vous ayez le devoir de rendre heureux, personne que vous risquiez de décevoir et de faire souffrir parce que vous ne correspondez pas à ses attentes. Toutes les contraintes s'effacent d'un coup...

Elle frissonna et rajusta les châles sur ses épaules.

— C'est affreux, n'est-ce pas ? Quelles pensées monstrueuses...

Nicholas l'observait attentivement, et une commisération mêlée d'indulgence se lisait pour la première fois sur son visage.

— Votre frère vous aime, Miss Ward.

Un sourire sans joie étira les lèvres de Megan.

— Je sais qu'il m'aime profondément, avec mes qualités et mes défauts, bien que je ne sois pas une sœur parfaite. Mais quelquefois je me sens coupable, car à aucun prix je ne voudrais être celle qu'il voudrait que je sois.

Elle avait prononcé ces derniers mots à voix très basse. Elle tressaillit, et ajouta d'une voix plus basse encore où perçait une pointe de rancune :

— Il n'aspire qu'à me voir faire un beau mariage. Mais me marier, avoir des enfants... je méprise ce destin facile. Quelle arrogance de ma part...

Elle se raidit, les yeux fixés sur la forêt au loin, et conclut dans un soupir :

— J'ai eu tort de vous raconter tout cela...

Des roues crissèrent à cet instant sur le gravier de l'allée centrale, et une voiture invisible de la terrasse s'arrêta devant le porche du manoir. Nicholas et Megan échangèrent un coup d'œil puis se précipitèrent de concert vers le hall, où se trouvaient déjà Andrew, Julian et Jeremy.

La silhouette de Cassandra se découpa dans l'embrasure de la porte d'entrée. Elle portait un paquet de belle dimension, qu'elle s'empressa d'aller poser sur la table du salon, suivie de près par le petit groupe impatient. Elle fit ensuite volte-face, sourire aux lèvres.

— Vous avez réussi à trouver l'horloge de Cylenius ? souffla Jeremy, incrédule.

Cassandra hochait la tête et défit avec précaution l'emballage qui protégeait l'objet, sous les regards étonnés de ses compagnons. De fait, cette horloge ne ressemblait en rien à celles qu'ils avaient pu voir auparavant. Réalisée en faïence, délicatement peinte à la main de motifs aquatiques, elle était constituée d'un récipient cylindrique surmonté d'une statuette du dieu de la mer Neptune tenant un trident doré pointé vers une colonne graduée.

— C'est beau..., murmura Megan. Mais comment fonctionne-t-elle ?

Ce fut Julian qui répondit :

— Je crois qu'elle a été conçue sur le modèle de l'horloge à eau de Ctésibios.

— Ctésibios ?

— Un savant grec du III^e siècle avant Jésus-Christ.

Il se pencha sur l'horloge et la scruta avec minutie.

— L'eau doit s'écouler à travers un tuyau muni d'une soupape dans ce réservoir cylindrique. Regardez, dit-il en désignant le récipient, l'orifice d'écoulement est ménagé dans un morceau d'or car cette matière ne s'use pas au passage continu du liquide, et des malpropretés susceptibles de boucher le trou ne peuvent s'y déposer. L'eau s'écoulant régulièrement par cette ouverture fait monter peu à peu un flotteur et par là même la figurine de Neptune posée dessus, qui indique les heures avec son trident sur le second cylindre gradué à cet effet.

— Mais comment pouvons-nous avoir la certitude que c'est bien l'horloge conçue par Cylenius ? s'inquiéta Nicholas, toujours pratique. Sans mot dire, Cassandra désigna le socle cylindrique. Au-dessus de l'orifice en or, un petit triangle à sommet inférieur était peint dans le décor d'algues et de poissons, presque insoupçonnable pour des yeux non avertis. À l'intérieur du triangle, un serpent se mordait la queue.

— Le symbole alchimique de l'eau..., murmura Julian, ébranlé.

— Et un ouroboros, compléta Nicholas. C'est bien l'horloge de Cylenius...

Chapitre IX

La faïence colorée de l'horloge luisait à la lumière de l'âtre du salon. Il s'agissait sans conteste d'une belle pièce, qui n'aurait pas déparé les collections du British Museum. Mais de Triangle d'argent, point. Le petit groupe avait examiné la clepsydre sous tous les angles sans découvrir quoi que ce fût d'inhabituel.

— Il n'y a rien..., conclut Megan d'un air chagriné.

— Il reste cette possibilité, rétorqua Cassandra en désignant la figurine de Neptune.

Tous retinrent leur souffle.

— Vous pensez que... ?

Cassandra arracha d'un geste décidé la statuette de son socle et la jeta vers la cheminée contre le manteau duquel elle se brisa avec fracas. Au milieu des débris de Neptune jonchant le tapis apparut alors une boîte rectangulaire en argent, semblable à un petit coffret à bijoux, gravée elle aussi sur le couvercle d'un triangle à sommet inférieur enfermant un ouroboros. À sa vue, un sourire s'épanouit sur le visage de Jeremy. Son intuition s'avérait juste : l'horloge contenait bien un Triangle.

Dévoré de curiosité, le groupe se resserra autour de la table. Cassandra palpait la boîte, la tournant et la retournant délicatement entre ses mains, hésitant à l'ouvrir de peur d'être déçue.

— Soulevez le couvercle, lui enjoignit Nicholas, les yeux brillants d'excitation.

Elle obtempéra, et la boîte s'ouvrit avec un grincement contrarié. Tous se penchèrent d'un seul mouvement pour en distinguer le contenu.

Là, un soupir de déception unanime s'échappa de leurs lèvres. La boîte ne contenait pas le Triangle espéré. Juste un morceau de parchemin froissé couleur d'ivoire, légèrement déchiqueté sur les bords.

Mais lorsque Julian tendit la main pour s'en saisir, l'espoir refit surface car une seconde boîte s'offrit alors à leurs yeux. Elle n'était pas en argent, mais en émeraude d'un vert étincelant, et son couvercle était recouvert d'un clavier de bois dont chaque touche correspondait à une lettre de l'alphabet latin. Cassandra prit la boîte et essaya de l'ouvrir, en vain. Chacun tenta sa chance à tour de rôle sans plus de succès. La boîte demeura obstinément scellée, et personne n'osa employer la force de peur d'abîmer son contenu.

— Nous n'y arriverons pas ainsi, déclara finalement Julian. Il est

probable qu'il faille taper un mot ou une phrase sur le clavier pour déclencher l'ouverture.

— Quel mot, quelle phrase ? interrogea Jeremy d'un ton fiévreux.

— La réponse à cette question se trouve probablement dans le parchemin.

Julian déplia avec précaution le document et l'étendit à plat sur la table afin que tout le monde puisse le voir. Le parchemin comptait une seule ligne, écrite à l'encre bleu pâle et composée de lettres formant un fatras incompréhensible :

qkymnivmpmpxvvofwkzqaqu

Avec un bel ensemble, les sourcils se froncèrent devant ces hiéroglyphes.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? gémit Jeremy, atrocement désappointé.

À tout hasard, il entreprit de taper l'étrange suite de lettres sur le clavier de la boîte d'émeraude. Rien ne se produisit.

— Ce serait trop évident, commenta Julian. Nous sommes en présence d'un message codé : Cylenius a crypté les mots permettant d'ouvrir la boîte. Cette chasse au trésor ne se révèle pas aussi simple que nous le pensions...

— Mais ce document ne sert à rien si nous ne pouvons pas le lire ! s'exclama Jeremy, qui arborait pour le coup un air de chien battu. Quel besoin Cylenius avait-il de le coder ? L'horloge était déjà suffisamment difficile à trouver !

— Cela n'a rien de surprenant, remarqua Julian. Comme je vous l'ai expliqué, les adeptes considéraient l'alchimie comme une science sacrée, et ils multipliaient les stratagèmes pour rendre obscurs leurs traités. La cryptographie était l'un des moyens utilisés : certains alchimistes employaient des alphabets composés tantôt de signes hermétiques, tantôt de lettres entremêlées de chiffres ; d'autres écrivaient à rebours, ajoutaient au corps des mots des lettres inutiles, ou au contraire supprimaient des lettres. D'autres encore remplaçaient des membres de phrases entiers par des mots qu'ils inventaient, ou désignaient les opérations, les produits et les appareils par de simples lettres de l'alphabet. Il semblerait cependant que Cylenius n'ait utilisé aucune de ces méthodes, conclut Julian en relisant le parchemin, ce qui ne nous facilite pas la tâche.

— Quoi qu'il en soit, un message codé se déchiffre, rétorqua Nicholas dont l'assurance ne faiblissait jamais. Tout code a une clé de décryptage, il suffit de découvrir celle-ci.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, objecta Julian qui fixait toujours le parchemin. Tout dépend de la complexité du code employé. À

première vue, compte tenu de la disposition des lettres, celui-ci me semble particulièrement difficile à décrypter.

Jeremy releva la tête et lui lança un regard plein d'espoir.

— Vous donnez l'impression de connaître le sujet, Lord Ashcroft. Pensez-vous être capable de décoder ce texte ?

— Je l'ignore. J'ai eu l'occasion par le passé de m'intéresser à la cryptographie, reconnut-il comme à regret, et son visage s'assombrit d'étonnante façon, mais je suis loin d'être un spécialiste en la matière. Je dois étudier en détail ce message.

Megan paraissait perplexe.

— Comment crypte-t-on un document ?

— Les méthodes de chiffrement reposent sur deux principes essentiels : la substitution et la transposition, lui expliqua gentiment Julian. Substituer signifie qu'on remplace certaines lettres par d'autres, ou par des symboles. Transposer équivaut à permuter les lettres du message afin de le rendre inintelligible. Il peut exister des substitutions mono-alphabétiques, dans lesquelles on remplace chaque lettre du message par une lettre différente, ou poly-alphabétiques...

— Ça a l'air drôlement compliqué ! lâcha Megan sans réfléchir, les yeux écarquillés devant le bizarre assemblage de lettres.

Surpris, les autres la dévisagèrent d'un air réprobateur.

Julian sourit.

— Pas forcément. Comme je l'ai dit, la complexité des codes est variable. Certains sont très simples à déchiffrer, d'autres demandent des mois, voire des années d'étude pour en découvrir la clé.

— Mais nous n'avons pas tout ce temps devant nous ! s'écria Jeremy, consterné.

— Vous avez raison, approuva Cassandra. Nous devons agir le plus vite possible. Chacun doit tenter sa chance dès ce soir, et l'un de nous finira bien par percer le secret de ce message.

Des copies du parchemin furent aussitôt rédigées, et le groupe entier s'attela avec ardeur au décryptage du mystérieux document.

Cette flambée d'enthousiasme collectif se consuma toutefois assez vite. Le lendemain, tout le monde, à l'exception de Julian, avait renoncé à déchiffrer le code, la difficulté de la tâche paraissant insurmontable aux novices qu'ils étaient en matière de cryptographie.

— Je crois que nos espoirs reposent désormais exclusivement sur Julian, confia Cassandra à Andrew, alors qu'ils se trouvaient tous les deux seuls au salon avant le dîner. Je ne sais s'il a progressé dans le décryptage, on ne l'a pas vu depuis hier soir.

L'air lointain, Andrew hocha la tête sans répondre. Debout devant la porte-fenêtre, il contemplait le parc d'un regard absent depuis une bonne demi-heure. Cassandra, inquiète, s'approcha de lui.

— Tu sembles perturbé depuis mon retour. Que se passe-t-il ? Serais-tu

contrarié à cause... de l'horloge ?

Andrew parut émerger de sa rêverie. Il se tourna vers son amie et la scruta calmement.

— Tu l'as volée, n'est-ce pas ? Tu as manqué à ta promesse.

Cassandra baissa les yeux, gênée comme une petite fille prise en faute. Elle aurait préféré qu'il se mette en colère. Son ton paisible, et cependant lourd de reproches, la déstabilisait.

— Je n'avais pas le choix, se défendit-elle, mal à l'aise.

— Pourquoi ne pas avoir essayé tout simplement d'acheter l'horloge à son propriétaire ?

— J'y ai pensé, bien sûr, mais s'il avait refusé de me la vendre et qu'elle ait été volée juste après ma visite, il m'aurait immédiatement soupçonnée. Je ne pouvais courir le risque d'attirer l'attention sur moi. Cassandra n'avait parlé à personne de l'attaque du Cercle du Phénix dont elle avait fait l'objet, et elle se félicita intérieurement de cette décision. Andrew se serait inquiété encore davantage s'il avait été au courant.

— Je comprends, murmura celui-ci, qui parut tout à coup très fatigué. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupait de toute façon. En fait, poursuivit-il après un silence, j'ai perdu un de mes patients de l'asile peu avant ton retour. Un garçonnet d'à peine six ans, le petit Dick Monahon.

— Oh ! Je... je suis navrée, balbutia Cassandra, prise au dépourvu.

Quelle égoïste elle faisait ! Croire qu'Andrew était préoccupé à cause d'elle... Elle se sentait idiote et terriblement confuse.

— J'aurais aimé pouvoir le sauver, ajouta Andrew très bas.

— Tu ne peux pas guérir tout le monde ! protesta la jeune femme. Je suis certaine que tu as fait tout ton possible.

— Mais cela n'a pas été suffisant, rétorqua Andrew d'un ton amer.

Cassandra contempla son ami avec tristesse. Il prenait son métier très à cœur, trop peut-être. La souffrance d'autrui le bouleversait, et il avait une fâcheuse tendance à culpabiliser lorsque par malheur un de ses patients passait de vie à trépas. Elle aurait aimé le reconforter, trouver les mots justes pour l'empêcher de se torturer. Dans un geste apaisant, elle leva la main vers l'épaule d'Andrew, hésita quelques secondes, se ravisa, et la laissa lentement retomber. Non, aussi sincère que fût son désir de l'aider, elle était bien incapable d'un tel exploit.

Le cœur lourd, Cassandra quitta la pièce.

« Ayant parlé à Voss de l'affaire d'Helvétius, il se moqua de moi, s'étonnant de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le cœur net, je me rendis chez le monnayeur Brechtel, qui avait essayé l'or. Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de poids quand on y avait jeté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui a changé l'argent en de nouvel or, fût d'une nature bien particulière. Je me rendis

ensuite chez Helvétius lui-même, qui me montra l'or et le creuset contenant encore un peu d'or attaché à ses parois. Il me dit qu'il avait jeté à peine sur le plomb fondu le quart d'un grain de blé de pierre philosophale. Il ajouta qu'il ferait connaître cette histoire à tout le monde. Il paraît que cet adepte avait déjà fait la même expérience à Amsterdam, où on pourrait encore le trouver. Voilà toutes les informations que j'ai pu prendre à ce sujet. »

Avec une attention passionnée, Julian relut ces lignes. Elles étaient tirées d'une lettre que le célèbre philosophe Spinoza avait adressée à Jarrig Jelles le 25 mars 1667. Ces quelques phrases prouvaient irréfutablement la véracité de l'expérience vécue par Helvétius un an plus tôt à La Haye.

Jean-Frédéric Schweitzer, connu sous le nom latin d'Helvétius, était un savant considéré et l'un des adversaires les plus acharnés de l'alchimie au XVII^e siècle. Toutefois, ses opinions changèrent radicalement en 1666. Le 27 décembre de ladite année, il reçut en effet la visite d'un étranger qui refusa obstinément de dévoiler son nom. L'inconnu annonça à Helvétius qu'ayant eu vent de ses critiques à l'encontre de la science d'Hermès, il venait lui apporter la preuve matérielle de l'existence de la pierre philosophale. Il lui montra alors une petite boîte d'ivoire contenant une poudre d'un métal line couleur de soufre, et il se servit de cette poudre pour pratiquer la transmutation des métaux : sous le regard confondu d'Helvétius, la pierre philosophale changea le plomb en or. Le digne savant fut tellement émerveillé de ce succès qu'il écrivit un ouvrage, *Vitulus aureus*, dans lequel il relata cette expérience et prit la défense de l'alchimie.

Les exemples de ce type abondaient. Les alchimistes avaient souvent pratiqué la transmutation des métaux devant témoins, de façon telle que la fraude était rendue impossible, et les multiples témoignages historiques semblaient constituer des arguments irréfragables en faveur de l'existence de la pierre philosophale. Du reste, de brillants scientifiques tels qu'Helvétius étaient difficiles à tromper, et ils n'avaient en outre aucun intérêt à mentir.

En soupirant, Julian reposa *l'Histoire de l'alchimie* sur le bureau. Sa raison l'empêchait d'admettre la réalité de la pierre philosophale, et cependant ces témoignages le troublaient profondément à la lueur des derniers événements.

Avec un nouveau soupir, il reporta son attention sur le bureau. Devant lui s'étaient une dizaine de feuillets couverts de son écriture serrée, fruits de sa tentative de décryptage du parchemin de Cylenius. Après avoir passé de longues heures penché sur le document, son crâne commençait à le faire sérieusement souffrir, d'autant qu'il n'avait effectué aucun progrès depuis la veille. Suivant quelle loi ces lettres avaient-elles été réunies ? Lord Ashcroft n'en avait toujours pas la

moindre idée. Les combinaisons des langages chiffrés se comptant par milliards, il risquait de passer encore un long moment à étudier le parchemin. À cette idée, son mal de tête s'accrut.

Et pourtant, il était heureux d'avoir trouvé ce dérivatif à ses pensées. Depuis son arrivée au manoir Jamiston la semaine précédente, son esprit ne cessait de vagabonder, l'empêchant de se concentrer sur quelque sujet que ce soit. Malgré lui, ses pensées revenaient constamment à cet étrange garçon aux cheveux blancs qu'il avait recueilli et soigné, et qui s'avérait être un dangereux assassin, un ennemi... Il se demanda où le jeune homme pouvait se trouver en cet instant, s'il s'était remis de sa blessure à l'épaule. Avait-il toujours son regard d'enfant perdu... ?

Julian secoua brusquement la tête, espérant ainsi chasser ces idées ridicules. Son attitude virait au grotesque. En quoi le sort de ce criminel lui importait-il ? Agacé, il se leva pour aller dîner.

Son entrée dans la salle à manger, dans laquelle tout le groupe était déjà réuni autour de la longue table en acajou, fut accueillie par des regards interrogateurs. Sans dire un mot, il s'assit et contempla distraitemment les riches tapisseries flamandes qui ornaient l'un des murs, attendant que le majordome ait terminé le service et quitté la pièce pour parler.

— Je n'ai pas encore déchiffré le document, annonça-t-il lorsque la porte se fut refermée sur le domestique. J'ai utilisé toutes les méthodes de cryptographie connues avant 1575, date supposée de la mort de Cylenius selon Dolem, mais aucune ne s'applique à ce message. Le code de César par exemple...

— Le quoi ? l'interrompt Jeremy, interloqué.

— Le code de César consiste en une substitution mono-alphabétique définie par un décalage de lettres. Par exemple, si on remplace À par D, on remplace B par E, C par F, D par G, et ainsi de suite.

Son auditoire opina, fasciné.

— Il existe d'autres méthodes par substitution ou transposition mono-alphabétique, comme le carré de Polybe. Mais toutes celles que j'ai tentées sur ce texte ont échoué...

Il s'interrompt soudain, comme si la lumière venait de se faire dans son esprit.

— À moins que... non... ce serait extraordinaire... Cassandra haussa des sourcils interrogateurs.

— Que se passe...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Julian, mû par une impulsion subite, avait déjà quitté la pièce.

Monumentale, la bibliothèque du manoir Jamiston s'étendait sur deux étages, avec plusieurs escaliers de bois desservant une galerie qui courait le long des murs couverts de reliures. Entre les deux fenêtres du fond, face à une haute cheminée où ronflait un feu impressionnant, cinq gros fauteuils flanqués chacun d'un guéridon supportant une lampe bouillotte étaient disposés en arc de cercle.

Blottie dans un de ces fauteuils en cuir, Megan se délectait de la lecture d'*Ivanhoé*, ouvrage qu'Andrew lui avait offert à l'occasion de son dernier anniversaire en juillet. Megan, qui était abonnée à toutes les bibliothèques et clubs de lecture de Londres, adorait les romans car ils nourrissaient son imagination enflammée. Par malheur, son frère avait eu la déplorable idée de lui faire également présent de plusieurs manuels de savoir-vivre et d'économie domestique (*Traité sur la conduite du ménage*, *Manuel de l'épouse anglaise* et autres fadaises de la même eau) qui auraient probablement fait mourir Megan d'ennui si elle ne s'était empressée de les enfouir dans les profondeurs inexplorées de sa commode (à moins qu'elle ne les eût directement jetés au feu ? elle ne se rappelait plus très bien).

Alors qu'elle était plongée dans un passage palpitant du récit, un gémissement parvint aux oreilles de la jeune fille. Excédée, Megan leva les yeux de son ouvrage et jeta un regard noir à Jeremy. Le journaliste, assis à une longue table tendue de cuir fauve et couverte de plusieurs livres ouverts, tentait à nouveau de déchiffrer le message codé de Cylenius, initiative qui n'aurait nullement gêné Megan s'il n'avait ponctué ses efforts de bruyants soupirs particulièrement crispants qui l'empêchaient de se concentrer sur sa lecture.

— J'ai la tête en feu ! lança Jeremy d'un ton plaintif. Réfléchir me donne la migraine !

— C'est que vous manquez d'habitude, rétorqua perfidement la jeune fille, bien décidée à se débarrasser de l'importun.

— Pimbêche ! siffla Jeremy entre ses dents.

— Qu'avez-vous dit ? cingla Megan.

— Rien, répondit Jeremy en lui adressant un sourire désarmant.

Megan nota en son for intérieur que Jeremy avait un très beau sourire (pas aussi beau que celui de Nicholas, bien sûr, mais presque) et se radoucit.

— Ne devriez-vous pas être en ce moment à votre journal ? s'enquit-elle plus aimablement.

Jeremy haussa les épaules avec insouciance.

— Ce serait en effet le cas en temps ordinaire, Miss Ward, mais j'ai demandé quelques jours de congé et le rédacteur en chef du *London City News* a bien voulu me les accorder.

Megan se redressa dans son fauteuil, les yeux pétillants d'intérêt.

— Travailler au sein d'un journal doit être passionnant. Vous avez

beaucoup de chance. Si j'avais été un homme, je crois que c'est le métier que j'aurais choisi, ajouta-t-elle d'un air de regret.

Jeremy la dévisagea avec curiosité. Il s'apprêtait à lui répondre lorsque la voix grave de Julian leur parvint du hall. Les deux jeunes gens échangèrent un coup d'œil ravi.

— Lord Ashcroft est enfin sorti de sa chambre ! s'écria le journaliste avec excitation. Peut-être est-il parvenu à décrypter le document ?

Sans attendre de réponse, il se précipita hors de la bibliothèque, suivi par Megan, et fonça vers le salon où un Julian épuisé avait rejoint Nicholas, Andrew et Cassandra qui dégustaient un brandy.

Depuis le dîner de la veille, Lord Ashcroft n'avait pas quitté ses appartements, s'y faisant même servir ses repas. La pâleur de ses traits et les larges cernes bordant ses yeux témoignaient de la nuit de labeur passée sur le message codé. Néanmoins, un sourire triomphant éclairait son visage.

— J'ai enfin réussi à déchiffrer le parchemin ! lança-t-il d'un ton réjoui en agitant les feuillets qu'il tenait à la main. J'ai d'abord utilisé des systèmes par substitution mono-alphabétique pour décrypter le code, mais je faisais fausse route. En réalité, Cylenius a utilisé une méthode beaucoup plus complexe, un système par substitution poly-alphabétique qui est censé n'avoir été initié qu'à la fin du XVI^e siècle par un Français nommé Baise de Vigenère. Cylenius était donc un précurseur, c'est extraordinaire !

Le petit groupe, complètement perdu, écoutait Julian avec une politesse feinte, dévoré qu'il était par l'envie de connaître le contenu du parchemin. Mais Julian ne semblait pas pressé d'arriver au dénouement.

— Ce système est très simple, poursuivit-il sur sa lancée. L'idée de Vigenère est d'utiliser un chiffre de César, mais où le décalage utilisé change de lettres en lettres. Pour cela, on utilise une table composée de vingt-six alphabets, écrits dans l'ordre, mais décalés de ligne en ligne d'un caractère. Pour coder un message, on choisit une clé qui sera un mot de longueur arbitraire. On écrit ensuite cette clé sous le message à coder, en la répétant aussi souvent que nécessaire pour que sous chaque lettre du message à coder on trouve une lettre de la clé. Pour coder, on regarde dans le tableau l'intersection de la ligne de la lettre à coder avec la colonne de la lettre de la clé.

Julian s'interrompit soudain. Megan et Jeremy le contemplaient bouche bée, le regard chargé d'incompréhension. Andrew et Nicholas n'étaient guère plus à l'aise. Seule Cassandra paraissait surnager dans ces eaux obscures.

— Ai-je été trop vite ? Souhaitez-vous que je répète ?

— Non, répondit Cassandra. Continuez, s'il vous plaît.

— Cet algorithme de cryptographie comporte de nombreux points

forts. Il est très facile d'utilisation, mais extrêmement complexe à déchiffrer car une infinité de clés peuvent être produites.

— Mais... vous avez réussi, n'est-ce pas ? hasarda Jeremy, plein d'espoir.

— Le décryptage est difficile, mais pas impossible. En vérité, ce type de code comporte des failles : l'essentiel est de trouver la longueur de la clé...

Julian s'interrompit de nouveau, frappé par le désarroi manifeste de ses interlocuteurs. Il semblait douloureusement surpris de leur inaptitude à saisir les finesses et subtilités de la cryptographie. Désappointé, il se résolut à abrégé l'explication en allant au plus simple.

— Le code était complexe mais la clé facile à trouver puisque Lubomir Straski a utilisé son propre pseudonyme, « Cyleneus ». En utilisant cette clé, j'ai pu décoder le message. Il s'agit de la devise latine « *Omnia ab uno et in unum omnia* », « Tout est en un et un est en tout », qui renvoie au dogme fondateur de l'alchimie, celui de l'unité.

Cassandra alla chercher la boîte d'émeraude et la posa précautionneusement sur la table. Avec une prudente lenteur, elle tapa cette devise sur le clavier de bois. Chacun retint sa respiration, le cœur battant, à l'écoute du moindre bruit provenant du mécanisme. Enfin, au bout de ce qui leur parut être une éternité, un déclic se produisit et le couvercle se souleva.

— Julian, vous êtes un génie, souffla Cassandra au grand désespoir d'Andrew.

Une nouvelle déconvenue les attendait toutefois : la boîte ne contenait qu'un autre parchemin à la patine jaunâtre et aux coins morcelés par les siècles. Ils restèrent un moment immobiles à le contempler, digérant leur déception.

— C'est sans fin, siffla Nicholas entre ses dents.

— Les alchimistes étaient prudents, observa Julian.

Il prit délicatement le manuscrit entre ses doigts et se pencha sur l'encre pâlie.

— Il s'agit d'un plan qui indique l'emplacement d'une île. Le nom d'une ville est indiqué sur la carte pour nous guider : Inverness...

Il redressa la tête et sourit.

— L'Écosse... C'est là-bas qu'est caché le Triangle de l'Eau...

*

Les Werner venaient de finir de souper dans leur vaste demeure de Bedford Square, et les membres de la famille étaient réunis dans le grand salon surchargé de meubles massifs, de peintures, de miroirs, de compositions de fleurs séchées, de broderies, d'ornements et de

figurines de porcelaine. La pièce respirait l'aisance matérielle et la respectabilité, et cependant elle dégageait une irrémédiable sensation de tristesse. Beau, mais lourd, l'ameublement était principalement constitué de chaises, tables, crédences et consoles en chêne noir. Le tapis de Turquie qui couvrait le parquet était sombre et très épais. Les lampes à gaz sur le mur grésillaient doucement en dessinant des cercles de lumière blafarde qui ne parvenaient qu'à grand-peine à vaincre l'obscurité ambiante. La tapisserie de velours et les volumineux rideaux qui obturaient les quatre fenêtres donnant sur la rue étaient d'un vert foncé paraissant presque noir à la lumière.

Assis dans un vaste fauteuil de cuir capitonné près de la cheminée, le Commandeur était plongé dans *Le Bulletin de la Bourse*. Son épouse Emily faisait les comptes du ménage à son bureau, tandis que ses filles, Victoria et Brittany, s'adonnaient à la broderie sur le sofa. La maison respirait la quiétude et la tranquillité. Seuls des bruits de vaisselle émanant de la cuisine au sous-sol rompaient de temps à autre le calme silence du foyer.

Emily, tout en étudiant les factures, réfléchissait. Elle devait rendre visite au pasteur McBryde et à sa femme le lendemain pour régler les détails de la prochaine vente de charité initiée par la paroisse au bénéfice des mères célibataires (que Dieu leur pardonne !). Organiser ce genre d'événement impliquait un travail de longue haleine, et ils n'étaient pas trop de trois pour y faire face.

Elle releva la tête de ses papiers et rencontra le regard de son époux. Elle lui sourit, et il lui sourit en retour d'un air absent. Charles semblait pensif, voire anxieux. Peut-être son travail lui causait-il des soucis ? Diriger une banque constituait une lourde responsabilité, et depuis quelques années la charge semblait s'être encore accrue, au point qu'Emily, faisant montre d'un humour inhabituel, se plaisait à répéter qu'elle en était venue à considérer la banque comme un membre à part entière de la famille. Charles passait désormais en dehors du foyer plus de temps qu'il n'était raisonnable, et cependant Emily en savait très peu sur ses occupations. Une épouse n'était pas censée s'intéresser aux affaires de son mari, aussi Charles avait-il toujours répondu de manière évasive aux questions qu'elle lui avait posées par le passé.

Emily savait également par expérience qu'il était inutile d'interroger son époux sur les motifs de son inquiétude actuelle. Bien que leur mariage eût été célébré vingt-cinq ans plus tôt, il demeurait à bien des points de vue une énigme pour elle. Emily s'estimait malgré tout très chanceuse de l'avoir épousé. Charles était un homme distant et secret en apparence, certes, mais c'était surtout un bon père et un bon mari, un homme sur lequel on pouvait compter, et c'était déjà beaucoup.

Charles Werner de son côté contemplait sa famille avec satisfaction. Il

lui faudrait bientôt songer à marier Brittany et Victoria. La première allait sur ses vingt et un ans, la seconde en aurait bientôt dix-neuf. Cela ne serait pas un problème. Les partis honorables ne manquaient pas dans leur entourage (avec un peu de chance, peut-être même pourraient-elles s'unir à des aristocrates désargentés), et toutes deux étaient de charmantes jeunes filles. Sans être d'une beauté époustouflante, elles étaient néanmoins très jolies et dotées de toutes les qualités requises pour devenir de bonnes épouses. De ses deux filles, Victoria était celle dont il se sentait le plus proche, sans doute parce qu'elle représentait en quelque sorte une version améliorée de lui-même ; elle possédait son intelligence, son sang-froid et sa rigueur, mais également la rectitude morale et le goût de la justice qui lui faisaient si cruellement défaut. Si elle n'avait pas été une femme, il en aurait fait son successeur et lui aurait sans hésiter confié les rênes de la banque Russell.

La paisible vision de sa famille ne parvint cependant à distraire Charles de ses préoccupations qu'un bref instant. De sombres pensées l'assaillirent de nouveau, tourbillonnant sans répit dans sa tête. Le projet en cours l'inquiétait. De fait, certains signes n'étaient pas bons. L'attitude de l'assassin en particulier le laissait perplexe. Le garçon aux cheveux blancs avait réussi à subtiliser le Triangle de Cassandra Jamiston, mais au prix d'une grave blessure, et il avait disparu plus de trois jours sans donner de nouvelles, ce qui ne lui était jamais arrivé par le passé. Werner l'avait attendu en vain toute la nuit au lieu de rendez-vous fixé. Où l'assassin avait-il passé ces trois jours ? Il aurait donné très cher pour le savoir. Plus grave encore, la tentative d'assassinat de Nicholas Ferguson à Prince Street avait avorté, et pour la première fois en quatre ans, le jeune homme avait failli à sa mission. Il est vrai que les circonstances avaient joué contre lui, puisque Miss Jamiston était arrivée la première sur les lieux. Cette femme n'était décidément pas à prendre à la légère. Mais l'homme de main du Cercle du Phénix était en principe d'une fiabilité exemplaire. Précis, habile, dépourvu d'états d'âme... et muet, cette dernière caractéristique constituant naturellement une précieuse vertu dans le milieu de la criminalité. C'était pour ces qualités que lui, Charles Werner, l'avait choisi afin qu'il devienne l'exécutant des basses œuvres de l'organisation. Du coup, l'échec du tueur lui paraissait de mauvais augure pour la suite. Comme si la machine bien huilée s'était soudainement grippée, qu'un caillou venait sournoisement de se glisser dans le brillant mécanisme.

Surtout... surtout... le garçon, à son retour de sa mystérieuse escapade, lui avait paru changé, à la fois plus distant et moins froid. Une imperceptible transformation s'était opérée en lui. Quelque chose d'indéfinissable, ce qui n'avait pas empêché Werner de comprendre au

premier coup d'œil qu'un événement insolite s'était produit, sans pouvoir toutefois en deviner la nature exacte. Et il n'aimait pas ça, non, il n'aimait pas ça du tout.

Un mauvais pressentiment concernant toute cette affaire l'envahit, et il dut faire un terrible effort de volonté pour conserver une apparence de calme aux yeux de sa femme et de ses filles.

Un coup frappé à la porte lui permit opportunément de s'extraire de ses réflexions. Wilson, le majordome, entra.

— Un message pour vous, Monsieur. Un garçon de course vient de l'amener.

Charles décacheta l'enveloppe et déplia le papier. Il reconnut aussitôt l'écriture familière dont le tracé nerveux et fleuri témoignait d'un caractère irascible.

Il devait y avoir du nouveau.

— Un problème à la banque, annonça Werner en se levant. Je dois y aller. Wilson, faites préparer la voiture, je vous prie.

— Si tard ? s'étonna Emily. La nuit est déjà tombée, ce n'est guère prudent. Vous travaillez beaucoup trop, mon ami.

Charles sourit et se pencha vers elle pour l'embrasser.

— Hélas, ma chère, certains devoirs m'appellent. Je ne puis m'y soustraire.

Il embrassa également ses filles.

— Je ne pense pas m'absenter très longtemps. À tout à l'heure.

Dans le vestibule, Charles enfila son manteau et mit son haut-de-forme. Tenant toujours le message à la main, il s'approcha d'une bougie posée sur le guéridon de l'entrée et offrit le papier en pâture à la flamme qui commença à le dévorer. La feuille se tordit puis se consuma avec rapidité entre les doigts de Werner, mais il ne la lâcha que lorsqu'elle fut presque complètement en cendres.

Ce devoir accompli, il sortit.

Chapitre X

Les préparatifs de départ mettaient le manoir Jamiston en effervescence. En proie à une soudaine fébrilité, chacun s'affairait à la préparation de ses bagages, tâche singulièrement délicate puisque personne ne pouvait préjuger de la durée du déplacement en Ecosse.

À la grande fureur de Megan, la question s'était posée de savoir si celle-ci devait ou non se joindre au voyage. L'entreprise s'avérerait peut-être dangereuse, mais laisser la jeune fille seule à Londres à la merci de l'ennemi n'était guère plus rassurant. Aussi s'étaient-ils décidés à l'emmener ; près d'eux, elle serait relativement en sécurité. La veille de leur départ pour Édimbourg, Cassandra décida de rendre une nouvelle visite à Dolem dans l'espoir qu'elle lui prodigue des informations utiles, Julian ayant insisté pour l'accompagner et rencontrer à son tour la voyante, ils se présentèrent tous deux à son domicile de Berkeley Square en début d'après-midi. Comme la première fois, ce fut la servante spectrale qui ouvrit la porte. Ne paraissant nullement surprise par leur venue, elle se contenta de les inviter d'une voix gutturale à la suivre à l'étage et les introduisit dans une vaste bibliothèque dont trois murs entiers étaient couverts de rayonnages jusqu'au plafond. Cinq fenêtres, longues et étroites, donnaient sur le jardin à l'arrière ; les rideaux de mousseline noire qui les obstruaient partiellement maintenaient la pièce dans une délicate pénombre qui semblait avoir été étudiée pour être en harmonie avec la personnalité de la maîtresse des lieux.

— Madame consulte en ce moment, leur apprit la domestique sans se départir de son air revêché. Veuillez attendre ici qu'elle vous rejoigne. Elle disparut dans le couloir et la porte se referma silencieusement derrière elle.

— Charmante, commenta Julian, un sourire amusé aux lèvres, tandis que Cassandra portait son attention sur les toiles ornant le dernier mur libre.

Là, entre les fenêtres, étaient exposés plusieurs tableaux et estampes signés Rembrandt, Durer, Van Eyck et Jérôme Bosch. Cassandra reconnut au premier coup d'œil le style fantastique et l'univers infernal propres à ce dernier, et c'est avec une excitation fiévreuse qu'elle se pencha sur le triptyque du *Jardin des délices terrestres* qui occupait la place d'honneur au centre du mur.

De son côté, Julian déambulait devant les multiples étagères qui

gémissaient sous le poids des livres, scrutant avec intérêt les reliures ouvragées et s'arrêtant parfois pour feuilleter religieusement un recueil aux pages jaunies par le temps.

— Extraordinaire, souffla-t-il à l'issue d'un quart d'heure d'examen. La première traduction, datée de 1140, de la *Tabula Smaragdina* par Hugues de Santalla, *La Somme de Perfection* de Geber, la *Turba philosophorum*, le *Mutus Liber*, *De Secretis Naturae* d'Albert le Grand, l'*Opus Manus* de Roger Bacon, les *Figures d'Abraham le Juif* commentées par Nicolas Flamel, les *Douze Clefs de philosophie* de Basile Valentin, *Le Sentier chymique* de Paracelse... Des éditions originales pour la plupart, datant de plusieurs siècles... C'est prodigieux, l'intégralité de la littérature alchimique semble être réunie dans cette pièce...

— C'est le cas, lança une voix profonde derrière lui.

Julian et Cassandra sursautèrent. Sans le moindre bruit, Dolem était entrée dans la bibliothèque et les jaugeait de son pâle regard.

— Plus de vingt-deux mille ouvrages relatifs à l'alchimie ont été rédigés depuis la naissance de l'humanité. Ces écrits, issus de tous les âges et de tous les pays, se trouvent sous vos yeux, à commencer bien sûr par les travaux des Adeptes reconnus tels qu'Albert le Grand, Basile Valentin ou Paracelse. La collection que renferme cette pièce n'a pas de prix ; j'ai consacré des années à la rassembler... et à la lire.

— Une vie entière n'y suffirait pas ! s'exclama Julian involontairement, transgressant pour une fois les règles de la politesse. Vous ne pouvez avoir lu tous ces ouvrages...

— Tout dépend de ce que l'on entend par « vie », répliqua Dolem avec un sourire mystérieux. Je suppose que vous êtes Lord Julian Ashcroft ?

— C'est exact, répondit-il, doublement étonné par sa réponse énigmatique et le fait qu'elle connaisse son nom. Comment...

Par-dessus l'épaule de Dolem, Julian croisa le regard de Cassandra qui haussa légèrement les épaules, l'air blasé. Le lord ravala la question qui lui brûlait les lèvres.

Sans prendre garde à sa surprise, la voyante poursuivit son exposé.

— L'ensemble des traités de science hermétique jamais produits par l'Homme sont réunis ici, mais l'alchimie a également exercé une influence sur la littérature au sens large, et en particulier sur les contes et les romans.

Dans un doux bruissement de dentelle noire, elle se dirigea vers le fond de la bibliothèque. Sa démarche, d'une légèreté quasi surnaturelle, donnait l'impression qu'elle flottait dans les airs. Fascinés, Julian et Cassandra la suivirent docilement.

De ses longs doigts fins, Dolem leur désigna plusieurs rangées de livres.

— *Le Livre des Mille et Une nuits*, *Pantagruel* et *Gargantua* de Rabelais,

Le Roman de la Rose, *La Divine comédie* de Dante, *l'Histoire comique des Etats et empires du soleil* de Cyrano de Bergerac, *Faust* de Goethe, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *La Recherche de l'absolu*, *L'Élixir de longue vie* et *Seraphita* d'Honoré de Balzac, toutes ces œuvres, truffées d'allégories hermétiques, sont inspirées par l'alchimie, et ce ne sont que quelques exemples parmi d'autres. L'alchimie a exercé une influence tout aussi remarquable sur l'art, ajouta Dolem en se tournant vers Cassandra, comme en témoignent les tableaux qui décorent cette pièce.

D'un geste éthéré, elle pointa le doigt vers le mur opposé et les toiles qui y étaient suspendues.

— Van Eyck, Rembrandt, Durer et Jérôme Bosch étaient proches des milieux alchimiques de leur temps, et leurs peintures comportent de nombreuses références au Grand Œuvre. Lorsque je suis arrivée, Miss Jamiston, vous étiez plongée dans la contemplation du triptyque du *Jardin des délices terrestres*. Saviez-vous que cette œuvre fabuleuse regorge d'allusions au monde de l'alchimie ? On peut y voir des licornes blanches, symboles du Mercure, un chêne creux qui représente l'athanor, des couples unis dans des sphères figurant les noces des deux principes opposés, le Soufre et le Mercure...

Durant la demi-heure qui suivit, Dolem s'appliqua à décrypter le symbolisme alchimique dissimulé dans les peintures de la bibliothèque. Suspendus à ses lèvres, Julian et Cassandra examinaient d'un œil neuf les toiles de maîtres dont la voyante leur fournissait successivement les clés.

— L'alchimie..., conclut Dolem d'un air pensif. L'art de fabriquer la pierre philosophale, ce joyau inestimable... Une voie sur laquelle des milliers d'hommes se sont engagés avec espoir et ferveur, mais que seule une infime minorité d'entre eux a pu suivre jusqu'à son terme. Pour ces privilégiés, l'obtention de la pierre récompensait les efforts acharnés d'une vie entière consacrée au Grand Œuvre...

Un silence songeur suivit ces paroles. Julian, non sans hésitation, le rompit le premier.

— Croyez-vous sérieusement à l'existence de la pierre philosophale ?

Il avait formulé sa question d'un ton prudent, désireux de ne pas froisser son hôtesse, mais sans parvenir à masquer totalement son scepticisme.

— Et pourquoi pas ? repartit Dolem avec froideur en le fixant dans les yeux.

Julian soutint sans ciller ce regard d'un bleu presque transparent.

— En mettant à jour la notion de corps simples, Lavoisier a démontré l'impossibilité matérielle d'effectuer une transmutation...

— De grands savants la jugeaient pourtant réalisable ! le coupa Dolem d'une voix acérée. Des esprits positifs tels que Robert Boyle, Francis

Bacon, Pic de la Mirandole, Pascal, Spinoza ou encore Leibniz croyaient en la pierre philosophale ! Et ignorez-vous qu'Isaac Newton, dont la contribution à la science vaut bien celle de M. Lavoisier, a consacré le quart de ses écrits à l'alchimie, qui était l'une de ses principales préoccupations ?

— Je ne l'ignore pas, répliqua calmement Julian, et cela me conforte au contraire dans mon opinion, car à ma connaissance Newton n'est jamais parvenu à effectuer une transmutation métallique bien qu'il possédât absolument toutes les qualités requises pour réussir. Si un esprit aussi éminent que le sien a échoué, qui peut prétendre réaliser un tel prodige ?

Dolem demeura silencieuse quelques instants, et Cassandra crut lire sur ses traits une certaine admiration.

— Si l'alchimie n'est qu'un tissu de sottises, reprit-elle avec lenteur, comment expliquez-vous qu'elle ait touché toutes les classes sociales et se soit développée sur l'ensemble des continents ? Elle était connue des civilisations mésopotamienne, égyptienne, grecque, africaine, latine, byzantine, arabo-persane, indienne, chinoise... Comment ces peuples auraient-ils pu être amenés à parler et écrire tous conformément d'une chimère ? Un tel mensonge aurait-il pu se perpétuer plus de trois mille ans sans jamais être pris une seule fois en flagrant délit de fausseté ?

— Et cependant, s'obstina Julian, vous ne pouvez nier que de nombreux charlatans gravitaient dans les milieux alchimiques, et que la recherche de la pierre philosophale a souvent servi de prétexte aux pires abominations...

Une étincelle de colère brilla dans le pâle regard de Dolem.

— Je présume que vous voulez parler d'individus tels que le français Gilles de Rays, déclara-t-elle d'une voix gonflée de mépris, ce compagnon d'armes de Jeanne d'Arc affublé par la suite du sobriquet de « Barbe-Bleue », ce monstre infâme qui souhaitait à tout prix posséder la pierre philosophale et l'élixir de longue vie, et n'hésita pas pour cela à sacrifier plusieurs centaines de jeunes enfants. Il va sans dire que cet homme ne peut être qualifié d'adepte, de même que les charlatans que vous évoquez, ces misérables « souffleurs » uniquement mus par la soif de l'or, ne sauraient être confondus avec les véritables alchimistes qui s'adonnaient à la recherche de la pierre philosophale non par cupidité mais pour l'amour de la science et de la connaissance. Les souffleurs étaient des escrocs ignorants et grossiers, de vulgaires « faiseurs d'or » ; ils ignoraient les théories de l'art alchimique et s'efforçaient de les retrouver empiriquement en travaillant à l'aventure, ce qui ne pouvait bien sûr que les conduire à des échecs répétés. À l'inverse, les véritables initiés disposaient pour accomplir le Grand Œuvre de théories cohérentes et de secrets

pratiques transmis de maître à disciple. Ils ne cherchaient pas à s'enrichir mais à comprendre les principes des choses, les lois régissant la matière et l'esprit. En singeant les alchimistes, les souffleurs les ont gravement discrédités et la vérité hermétique en a été irrémédiablement souillée...

Dolem frémissait d'indignation tandis qu'elle prononçait ces derniers mots. Réalisant qu'elle avait perdu son calme, elle inspira profondément et son expression ne tarda pas à recouvrer son impassibilité coutumière.

Ce fut d'une voix posée qu'elle s'adressa de nouveau à Julian.

— Je ne tenterai pas davantage de vous convaincre aujourd'hui, la suite des événements s'en chargera mieux que moi et vous apportera sans nul doute les preuves qui vous manquent. Car ce sont vos progrès dans votre enquête sur les Triangles de Cylenius qui me valent le plaisir de votre visite, n'est-ce pas ?

Cassandra acquiesça et lui relata les événements qui avaient abouti à la découverte de la carte. Elle se garda bien toutefois d'en détailler le contenu et s'abstint de mentionner que le sanctuaire de l'Eau avait été édifié en Ecosse, au cœur des Highlands.

Dolem écouta son récit avec une attention proche du recueillement.

— Je suppose que vous n'avez pas la carte sur vous, et que même si c'était le cas vous ne me la montreriez pas, dit-elle d'une voix douce lorsque Cassandra se fut tue.

— En effet.

Dolem sourit imperceptiblement.

— J'approuve votre prudence, Miss Jamiston. Ayez cependant la gentillesse de satisfaire ma curiosité sur un point : je suis convaincue que les Triangles sont dissimulés non pas dans des villes, mais dans des lieux très isolés, en pleine nature. Ai-je vu juste ?

Cassandra hocha la tête en échangeant avec Julian un regard étonné.

— Je ne peux préjuger de l'emplacement des autres sanctuaires, mais vous avez raison en ce qui concerne celui de l'Eau. Il se trouve en effet dans une région sauvage et reculée.

— Ce choix n'a rien de surprenant, commenta Dolem avec un sourire satisfait, car les alchimistes vouaient un culte à la Nature. On les surnommait d'ailleurs les « agriculteurs célestes », et « miracle de la nature » est l'expression hermétique consacrée à la pierre philosophale.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le Grand Œuvre réalise un processus analogue à celui de la Création du monde à partir du chaos originel : l'alchimiste reproduit en miniature dans son laboratoire le travail de la Nature, autrement dit le travail de Dieu. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les travaux du Grand Œuvre s'ouvrent traditionnellement le 22 mars, jour

de l'équinoxe de printemps qui correspond à la renaissance de la nature...

Julian et Cassandra méditèrent ces paroles, essayant d'en appréhender le sens et la portée.

— Voilà ce qui me fait dire que la nature doit servir d'écrin aux Triangles, conclut Dolem. L'alchimie a besoin de calme et de recueillement pour s'épanouir, ce qui implique de s'éloigner de l'agitation humaine.

Une horloge sonna alors dans les profondeurs de la maison et Dolem pivota vers la porte dans un froissement de dentelles, telle une poupée mécanique.

— Veuillez m'excuser, un visiteur m'attend. Je vous souhaite bonne chance dans votre quête. N'hésitez pas à me rendre une nouvelle visite si vous parvenez à obtenir le Triangle. Adieu.

Elle disparut aussi silencieusement qu'elle était entrée, laissant Cassandra et Julian perplexes dans la bibliothèque.

— Je ne suis pas certaine d'avoir tout compris..., murmura Cassandra.

— Je suis obligé de revoir mon jugement sur les diseuses de bonne aventure : Dolem est sans conteste une femme brillante, répondit Julian d'un air appréciateur, et elle semble passionnée par son sujet... peut-être même un peu trop...

*

Le même jour, après le dîner, Nicholas prit Cassandra à part.

— Nous devons être armés pour faire face à toute éventualité, dit-il d'un air soucieux. Il est probable que nous croisons en Ecosse le chemin des membres du Cercle du Phénix. S'ils nous surveillent, comme je le soupçonne, ils retrouveront facilement notre trace là-bas. Cassandra acquiesça.

— Vous avez raison, nous devons nous tenir sur nos gardes. Mais ne vous inquiétez pas pour les armes, ce n'est pas un problème, assura-t-elle en se dirigeant vers le monumental escalier qui menait au premier étage.

Suivie de Nicholas, elle parcourut un long corridor percé de hautes fenêtres et orné de bronzes Renaissance et s'arrêta devant une porte massive à la serrure en fer forgé. Ferguson émit un sifflement admiratif lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce.

— Je comprends ce que vous vouliez dire tout à l'heure. Il y a largement assez d'armes pour tout le monde. Vous détenez ici un véritable arsenal. Craignez-vous devoir soutenir prochainement un siège ? s'enquit-il d'un ton narquois.

Éclairée par quatre grandes croisées, l'immense salle luisait de toutes parts d'éclats belliqueux. Du plancher au plafond s'alignaient sur les

murs pistolets, fusils, carabines, arquebuses, masses d'armes, haches, poignards, épées, dagues, kandjars, sabres, fleurets, rapières, stylets, lattes, cimenterres, couteaux de chasse, lances, haliebardes, javelots, arcs et flèches. Un gigantesque canon à la gueule sombre veillait dans un coin telle une massive sentinelle au regard soupçonneux.

— Maîtrisez-vous le maniement de toutes ces armes ?

— D'une grande partie tout au moins.

Nicholas prit un air faussement impressionné.

— Incroyable... Personnellement, je ne crois qu'aux vertus du pistolet. Comme pour appuyer ses propos, il s'approcha du mur réservé aux armes à feu et les examina avec intérêt.

— Un Colt modèle 1849, calibre 36... un Lefauchaux 11 mm... un Tranter calibre 45... un revolver Deane calibre 44... un Webley calibre 45..., énuméra-t-il lentement.

Nicholas se tourna vers Cassandra qui l'observait, les bras croisés.

— Ma parole, on dirait que vous possédez tous les modèles de pistolets existants. Sont-ils chargés ?

— Bien entendu, sinon ils ne seraient d'aucune utilité. Vous semblez vous y connaître, je vous laisse vous servir.

Sur ces mots, elle quitta la pièce.

Nicholas la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le couloir. Une expression de perplexité amusée se peignit alors sur ses traits.

— Je serais prêt à me damner pour savoir ce qui vous fait si peur, ma chère Cassandra...

*

Dès huit heures le lendemain, le petit groupe se trouvait à la gare de King's Cross, prêt à prendre le train à destination d'Edimbourg. Malgré l'heure matinale, tout n'était que bruit, confusion et effervescence autour d'eux : une foule compacte se pressait férocement sur les quais telle une armée prête à en découdre avec l'ennemi, des vendeurs de journaux hurlaient les gros titres, des voyageurs hélaiient les porteurs, les cliquetis des chariots se mêlaient aux grondements des locomotives. Étourdis par le vacarme assourdissant, Cassandra et ses compagnons tentaient tant bien que mal de se frayer un chemin jusqu'à leur voiture, remontant au milieu des bousculades une interminable succession de hauts wagons étincelants dont les portières aux poignées de cuivre étaient ouvertes et aspiraient goulûment les passagers.

De fort méchante humeur, Andrew ouvrait la marche d'un pas martial.

— Je me suis ruiné pour ces billets de train ! pesta-t-il. Rien ne nous obligeait à voyager en première classe, la seconde aurait tout aussi

bien fait l'affaire ! Je sais que le voyage sera long, mais quand même...

— Nous allons passer toute la journée dans ce train, autant y être bien installés ! protesta Megan, qui aimait l'aventure mais également son confort.

— Oui, mais deux billets de première classe ! persista Andrew avec l'air de quelqu'un à qui on vient d'arracher une dent.

— C'est de ta faute, Cassandra voulait payer mais tu as refusé.

— Il n'aurait plus manqué que ça ! s'étrangla Andrew.

— Mon frère peut se montrer effroyablement pingre, confia Megan à Jeremy qui marchait à ses côtés. Andrew est étrange : il donnerait sa chemise à un nécessiteux mais pinaille des heures durant pour un malheureux penny. Allez comprendre !

— Megan, je t'entends !

Tout en dénouant les brides de velours de son chapeau, elle poursuivit, imperturbable :

— Andrew a deux passions dans la vie : dresser des listes d'époux potentiels à mon intention et compter son argent.

— Je ne suis pas avare, mais économe, ce qui est complètement différent ! riposta l'intéressé, piqué au vif.

— Peuh ! Tu joues sur les mots, affirma Megan d'un ton dédaigneux. Mais ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle en glissant son bras sous celui d'Andrew, tes défauts ne t'empêchent pas d'être un très bon frère malgré tout. Je ne t'échangerais contre aucun autre !

— Merci ! rétorqua-t-il d'un air pincé. Quel soulagement !

À quelques pas derrière eux, Cassandra observait la scène d'un air amusé, son sac à la main. Près d'elle, Nicholas, qui avait proposé de lui porter ses affaires mais s'était vu opposer un refus sans appel, remarqua :

— Andrew et Megan sont très complices. Ce spectacle semble vous rendre nostalgique.

— Nostalgique ?

Surprise, Cassandra réalisa qu'il disait vrai ; un inhabituel sentiment de mélancolie lui serrait le cœur, comme si la vision d'Andrew et Megan faisait resurgir des souvenirs lointains, des images tendres et joyeuses qu'elle ne pouvait toutefois cerner précisément.

Nicholas la dévisageait avec curiosité, donnant l'impression d'attendre une réponse. N'ayant ni la possibilité ni l'envie de lui en fournir une, Cassandra reporta ostensiblement son attention sur le train et s'arrêta net devant une des portières.

— Voici notre voiture, annonça-t-elle.

Les Ward, Jeremy et Nicholas s'empressèrent de gagner le compartiment réservé par la jeune femme, trop heureux d'échapper à la multitude qui grouillait sur le quai et aux odeurs âcres de fumée, de

vapeur, de suie et de métal surchauffé qui emplissaient la gare. Cassandra s'apprêtait à monter dans le train à son tour lorsqu'elle s'aperçut que Julian, cloué sur place, fixait intensément un point situé près de la salle d'attente.

— Que se passe-t-il, Julian ?

— J'ai cru voir...

Il se troubla et n'acheva pas sa phrase. Un sourire triste apparut sur ses traits et il secoua la tête d'un air résigné.

— Non, c'est sans importance.

Afin de couper court à toute nouvelle question, il gravit rapidement le marchepied, suivi par une Cassandra perplexe.

Ils n'étaient installés que depuis quelques minutes sur les moelleuses banquettes rembourrées lorsque les portières claquèrent au-dehors et qu'un coup de sifflet retentit. La locomotive expulsa un nuage de vapeur qui noya le quai. Un employé cria quelque chose, mais sa voix se perdit dans le grondement du train qui s'ébranlait. D'abord vacillant, il gagna peu à peu de la vitesse, et bientôt les lumières de la gare disparurent, remplacées par l'obscurité automnale de la campagne environnante.

Jeremy s'adossa à la banquette et soupira :

— Eh bien, nous voilà partis, et Dieu seul sait ce qui nous attend en Ecosse.

Il s'interrompit car le train venait de subir un brutal soubresaut. L'allure s'accéléra.

— Une question me taraude, déclara-t-il à l'adresse de Cassandra. Par quel miracle êtes-vous parvenue à mettre la main si facilement sur l'horloge de Cylenius ?

Mal à l'aise, Andrew et Julian jetèrent un regard en coin à leur amie. Nicholas pour sa part guettait sa réponse avec intérêt.

— Oh, la façon dont je m'y suis prise n'a guère d'importance, repartit-elle d'un ton léger qui ne trompa personne.

— Au contraire, insista Jeremy en bon journaliste qui ne lâche pas son sujet, c'est un véritable exploit ! Vous l'avez localisée avant le Cercle du Phénix...

Un silence contrarié suivit ces paroles, puis Megan lança d'une voix claire et forte :

— Cet exploit n'aurait-il pas un rapport avec ton glorieux passé, Cassandra ?

La jeune femme se raidit. Son visage se rembrunit et elle fronça des sourcils agacés.

— Megan ! explosa Andrew, furieux.

Mais il était trop tard : la curiosité de Jeremy était définitivement éveillée, et il avait de surcroît flairé une affaire louche.

— Quel glorieux passé ? demanda-t-il, intrigué.

Tout le monde se tut. Megan avait baissé les yeux, regrettant visiblement de s'être laissée emporter par sa rancœur.

Pugnace, Jeremy revint à l'assaut.

— Que me cachez-vous ? questionna-t-il en dardant son regard dans celui de Cassandra. Vous ne voulez pas répondre ? Comment pourrais-je avoir confiance en vous si vous me mentez ?

Cassandra poussa un soupir excédé et déposa les armes.

— Si vous souhaitez tant connaître la vérité, je vais vous la dire, mais ne vous avisez pas de la répéter à quiconque, ou vous le regretterez.

Le ton était clairement menaçant, mais Jeremy n'en eut cure.

— Alors ?

— Avez-vous entendu parler d'un voleur qui opérait il y a quelques années de cela sous le nom d'Artémis ?

— Comme tout le monde, je suppose. Sa notoriété était très grande à l'époque, et pas une semaine ne s'écoulait sans que son nom n'apparaisse en première page des journaux. Il faut dire qu'un homme assez habile et audacieux pour voler des tableaux jusque dans la résidence royale de Windsor, cela ne court pas les rues.

— Artémis n'était pas un homme, mais une femme, comme son pseudonyme l'indiquait du reste, fit Cassandra, railleuse.

Jeremy écarquilla les yeux sous l'effet de la surprise.

— Voulez-vous dire... que c'était vous ?

— C'était moi.

Le journaliste la fixa avec stupeur.

— Impossible...

Soudain, la méfiance, couplée à une certaine déception, se peignit sur son visage.

— J'ai renoncé à ces activités il y a longtemps, s'empressa de le rassurer Cassandra, et je mène désormais une existence parfaitement honnête et respectable. J'apprécierai en conséquence que vous vous montriez discret sur cette période de ma vie. Cela vaut aussi pour vous, ajouta-t-elle à l'attention de Nicholas.

— J'emporterai votre secret dans ma tombe, acquiesça celui-ci d'un ton légèrement ironique. Et puisque nous en sommes aux confidences, j'aimerais savoir comment vous avez connu mon père. Vous êtes restée très évasive sur ce sujet...

Cassandra soutint le regard de ses yeux sombres et répondit avec calme :

— Je l'ai rencontré à Londres voilà trois ans. Nous nous trouvions tous deux dans Oxford Street lorsqu'un pickpocket lui a dérobé son portefeuille, et par la même occasion le Triangle de la Terre qu'il conservait imprudemment sur lui. Votre père paraissait si désarmé au milieu de la foule que je lui ai proposé mon aide. Je connaissais le voleur en question, et comme j'avais un vieux compte à régler avec

l'homme pour lequel il travaillait, je suis allée récupérer le Triangle. Ferguson m'en a été si reconnaissant que nous nous sommes liés d'amitié. Par la suite, il m'a raconté l'histoire des Triangles élémentaux et du Soleil d'or en m'expliquant que ces objets devaient le mener à la pierre philosophale. Naturellement, je ne l'ai pas cru à l'époque ; je l'ai pris pour un excentrique fortuné. Il est ensuite parti pour la France et je n'ai plus eu de ses nouvelles jusqu'à ce que je reçoive sa lettre la semaine dernière.

— Pourquoi s'est-il épanché auprès de vous ? s'étonna Jeremy, l'air suspicieux. Il vous connaissait à peine.

— Je crois qu'il avait besoin de confier son secret à quelqu'un, peut-être pour éviter que le résultat de ses recherches ne soit perdu au cas où il lui arriverait quelque chose. La suite des événements lui a tristement donné raison.

— Il aurait pu m'en parler à moi, son fils, remarqua Nicholas d'un air offensé.

— Votre père paraissait anxieux, répondit Cassandra avec embarras. S'il se savait déjà menacé à l'époque de notre rencontre, sans doute n'a-t-il pas voulu vous exposer au danger en vous mêlant à cette affaire.

Nicholas lui jeta un regard aigu mais n'insista pas. La conversation s'éteignit momentanément, et durant un quart d'heure plus personne ne parla.

Le train avait pris une allure régulière qui apaisa les esprits. Le reste du voyage se déroula sans anicroche, et la conversation fut bien entendu axée sur le Cercle du Phénix et les Triangles de Cylenius.

— Un détail me chiffonne, déclara Cassandra au moment où le train ralentissait pour gravir une montée abrupte. L'horloge de Neptune est en faïence, en faïence d'Urbino plus précisément, et je pense qu'elle a été fabriquée vers le milieu du XVI^e siècle. Or, d'après Dolem, Cylenius est né en 1275... Je commence à me demander si nous ne sommes pas victimes d'une gigantesque mystification, ce qui ne me surprendrait guère à dire vrai.

— Vous oubliez un point important, rétorqua Nicholas. Dolem nous a aussi raconté que Cylenius était mort en 1575, à l'âge de trois cents ans. Nous devons envisager la possibilité qu'il ait réellement découvert la pierre philosophale, qu'elle ait rallongé sa vie et qu'il l'ait cachée quelques années avant sa mort, ce qui rendrait plausible la date de la faïence.

Andrew le fixa bouche bée, estomaqué par cette conclusion farfelue.

— Je vous en prie, vous n'êtes pas sérieux. Et puis, est-il bien raisonnable de se fier aveuglément aux dires de Dolem ? Nous devons envisager la possibilité, pour reprendre vos termes, qu'ils ne soient qu'un tissu d'inepties. Après tout, cette femme dont nous ne savons

rien est notre seule source d'informations dans cette affaire, nous ne devrions pas prendre ses propos pour argent comptant. Peut-être Cylenius n'a-t-il même jamais existé...

— Ou peut-être n'est-il pas mort ! s'exclama Jeremy en se redressant sur la banquette.

— Que voulez-vous dire ?

— Et si Dolem et Cylenius n'étaient qu'une seule et même personne ? suggéra le journaliste. À mon avis, cette femme est trop bien renseignée pour être honnête, et elle est si étrange... Je ne serais qu'à moitié surpris d'apprendre qu'elle est née au XIII^e siècle.

— De mieux en mieux ! grinça Andrew, agacé par la tournure que prenait la conversation.

— Oh, comme je regrette de ne pas l'avoir rencontrée ! gémit Megan. Durant les minutes qui suivirent, chacun soupesa la crédibilité de la thèse de Jeremy.

— Non, c'est ridicule, trancha finalement Nicholas. Si Dolem était Cylenius, et si elle avait réussi à obtenir la pierre philosophale, quel besoin aurait-elle eu de monter cette histoire de triangles et de sanctuaires ?

— Je l'ignore, reconnut Jeremy.

— Et si Dolem n'est pas Cylenius, pour quelle raison nous aurait-elle menti sur sa vie ?

Plus ils réfléchissaient, moins les tenants et les aboutissants de l'aventure dans laquelle ils s'étaient lancés leur paraissaient clairs. Cassandra renonça provisoirement à comprendre et reporta son attention sur Julian qui n'avait pas pris part à la conversation. La tête appuyée contre la vitre du compartiment, il contemplait le paysage d'un regard vague, l'esprit ailleurs. Cassandra ne le reconnaissait plus : lui si impassible, si habile à dissimuler ses sentiments et ses émotions aux yeux d'autrui, semblait avoir du mal à les contenir depuis son arrivée au manoir. Pensif et troublé, en proie à un mystérieux tourment, il oscillait en permanence entre l'abattement et la fièvre, aucun de ces deux états ne lui étant coutumier. Que se passait-il ?

Elle ne comprenait pas pourquoi Julian les avait accompagnés, alors qu'il n'était en rien impliqué dans cette affaire. Au demeurant, la question se posait pour tous. Aucun d'eux ne croyait réellement à l'existence de la pierre philosophale, et pourtant ils étaient là, réunis dans ce train en direction de l'Ecosse, prêts à risquer leur vie pour une illusion. À la réflexion, leur attitude n'était guère cohérente. Seul Nicholas avait une raison valable de se lancer dans cette aventure : poursuivre la quête de son père et le venger par la même occasion. Andrew, lui, n'était venu que parce qu'il désirait veiller sur elle, même s'il savait mieux que quiconque qu'elle n'avait pas besoin de protection. Megan suivait son frère, trop heureuse de mettre du

piment dans sa vie bien réglée, et insoucieuse d'un danger qui lui paraissait abstrait. Jeremy était selon ses propres dires guidé par l'ambition professionnelle ; Cassandra jugeait l'explication un peu mince, mais elle n'en voyait pas de meilleure. Et elle-même... Mon Dieu, elle-même s'ennuyait fort depuis qu'elle avait mis un terme à sa carrière de voleuse. Le frisson de ses expéditions nocturnes lui manquait, tout comme la délicieuse excitation qui présidait aux préparatifs de ses cambriolages. Depuis le moment où elle avait reçu la lettre de Thomas Ferguson, elle avait l'agréable impression de revivre cette époque palpitante. Et si elle pouvait en même temps accomplir une action louable en contrecarrant les projets d'une organisation criminelle, pourquoi aurait-elle hésité ?

Le cours de ses pensées dériva vers le Cercle du Phénix, et de nouvelles interrogations l'assaillirent. Depuis l'épisode du vol de l'horloge dans le Sussex, l'ennemi demeurait étrangement en retrait. Pourquoi ne les attaquait-il pas ? Au vu des moyens dont il disposait, il aurait pu avoir facilement le dessus. Cette inertie inquiétait Cassandra. À moins que le Cercle ne les laissât accomplir tout le travail pour en récolter ensuite les fruits à leur place. Dans ce cas, s'ils récupéraient le Triangle de l'Eau, ils devraient se tenir doublement sur leurs gardes.

La voix d'Andrew, vibrante de colère, tira Cassandra de ses réflexions. Lui non plus n'était pas dans son état normal, car il ne s'emportait jamais d'habitude. Ses yeux verts étincelaient dangereusement dans la pénombre du train.

— Admettons même que cette pierre existe, disait-il, et que nous la trouvions. Qu'en ferions-nous ? Quelqu'un a-t-il réfléchi à cela ? Pourrions-nous utiliser un tel pouvoir sans risquer de nous y brûler les ailes ?

— Oh, nous avons bien le temps d'y penser, rétorqua Jeremy avec nonchalance. Pourquoi dramatiser ? Songez plutôt aux bienfaits que la pierre...

— Je ne dramatise pas, le coupa Andrew. De toute manière, la pierre philosophale n'existe pas ; ce n'est qu'un mythe destiné à engendrer de faux espoirs, et seuls des fous tels que nous peuvent être assez stupides pour se lancer à sa recherche !

La véhémence d'Andrew déconcerta ses compagnons, à commencer par Megan et Cassandra.

— Je peux comprendre votre scepticisme, déclara Nicholas après un silence. Ce que je comprends moins en revanche, c'est le motif pour lequel vous nous avez accompagnés.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, mais à ce moment le train ralentit et pénétra en gare d'Edimbourg, et la conversation en resta là. Voilà cependant au moins une question dont Cassandra connaissait la

réponse.

*

Charles Werner était d'excellente humeur. Il avait passé une nuit tout à fait délicieuse, et son séjour en Écosse s'annonçait sous les meilleurs auspices. Prétextant auprès de sa famille un voyage d'affaires, il était arrivé la veille au soir de Londres par le même train que Cassandra et ses amis, et avait aussitôt établi son quartier général à Édimbourg dans une résidence du Cercle du Phénix. L'organisation possédait en effet un nombre incalculable de repaires disséminés sur l'ensemble du territoire, avec une priorité accordée aux grandes villes du pays, dont Édimbourg faisait naturellement partie.

De bel appétit, Werner entamait son déjeuner, composé de thé, d'œufs pochés et de jambon grillé, lorsqu'il avisa en face de lui le garçon aux cheveux blancs qui, assis sur le rebord de la fenêtre, contemplait d'un œil vide le jardin de la villa.

— Viens manger quelque chose, l'interpella Werner en ébauchant un geste d'invite dans sa direction.

Le jeune homme ne manifesta aucune réaction. De fait, il était difficile de savoir s'il avait même entendu son chef.

Werner posa ses couverts sur la table et soupira bruyamment. Dieu que ce garçon était pénible ! Si on ne le surveillait pas, il était tout à fait capable de se laisser mourir de faim dans un coin.

— Viens donc, insista-t-il. Il faut que tu manges.

N'obtenant toujours pas de réaction, il haussa les épaules et reporta en désespoir de cause son attention sur le déjeuner. Le silence régna quelques minutes, uniquement troublé par le cliquetis des couverts, puis Werner, qui se sentait décidément d'humeur magnanime, apostropha de nouveau son jeune complice :

— Tu n'es pas obligé de rester enfermé ici pour le moment. Tu peux aller faire un tour en ville si tu le souhaites.

Non. Très mauvaise idée. Le garçon risquait de se perdre et de ne jamais retrouver le chemin de la maison. Aussi Werner se ravisa-t-il prestement.

— Non, réflexion faite, reste ici, cela vaut mieux !

Injonction bien inutile, puisque le jeune homme n'avait pas bougé d'un pouce et continuait à fixer le paysage d'un air apathique.

Son repas terminé, Werner repoussa l'assiette vide avec un soupir de contentement et se laissa aller contre le dossier de la chaise en fermant les yeux. Les mains croisées sur le ventre, il parut bientôt plongé dans un bienheureux sommeil. Vision trompeuse toutefois puisqu'en réalité il réfléchissait à l'affaire qui l'amenait en Écosse.

Dès leur descente du train à la gare d'Édimbourg, Cassandra Jamiston

et ses compagnons avaient été à nouveau pris en chasse par des hommes du Cercle et leurs moindres actes étaient désormais placés sous haute surveillance. Werner les laissait chercher le Triangle de l'Eau. Lorsqu'il serait en leur possession, il serait alors temps d'intervenir pour le récupérer.

Néanmoins, la stratégie adoptée le laissait perplexe. Très peu d'hommes avaient été envoyés avec lui en Ecosse, ce qui signifiait que le plan risquait de reposer en grande partie sur les épaules de l'assassin. Sachant que le garçon avait à peu près autant d'initiative qu'un nouveau-né, il n'était pas certain que ce choix fût le plus judicieux. Bah, tant pis...

Werner rouvrit les yeux et sourit. Bien qu'il eût largement passé l'âge de courir par monts et par vaux à la poursuite d'une chimère, ce séjour en Ecosse promettait d'être fort agréable.

Chapitre XI

Après avoir passé la nuit à Édimbourg, Cassandra et ses compagnons poursuivirent leur route en direction d'Inverness. Mais autant le trajet entre Londres et la capitale écossaise s'était déroulé agréablement, autant le voyage en train vers le nord fut éprouvant et ennuyeux. Lorsqu'ils arrivèrent à neuf heures du soir à Inverness, ils étaient épuisés et courbaturés, et c'est avec soulagement qu'ils s'empressèrent d'investir un hôtel proche de la gare pour goûter un repos bien mérité. Le lendemain à l'aube, Cassandra descendit dans la salle à manger de l'hôtel où Nicholas était déjà attablé. Elle s'assit en face de lui et se versa une tasse de thé brûlant.

— Sommes-nous les seuls à être réveillés ? s'enquit Nicholas après l'avoir saluée.

— Je n'ai encore vu personne en tout cas, répondit Cassandra en enduisant un toast de marmelade d'orange.

— J'aurais aimé jeter un coup d'œil à la carte de Cylenius. Est-ce vous qui l'avez ?

— Non, Julian l'a gardée.

— Dommage qu'il ne soit pas là, il faudrait prévoir la suite de notre itinéraire. Peut-être devrions-nous aller le réveiller ?

— Très mauvaise idée, affirma Cassandra d'un ton péremptoire.

— Pourquoi cela ? demanda Nicholas, surpris.

— Julian n'est pas du matin, il serait d'une humeur exécrable. De toute façon, le réveiller relève de la gageure : il a un sommeil tellement lourd qu'un coup de canon ne le perturberait pas.

— Vous en savez des choses, Cassandra..., glissa Nicholas d'un air narquois.

Cette dernière fit mine de ne pas comprendre l'allusion.

Comme pour la contredire, Julian apparut à cet instant sur le seuil de la salle à manger, l'air il est vrai beaucoup plus endormi qu'à l'ordinaire. D'une démarche hésitante qui tranchait avec sa prestance habituelle, il vint s'asseoir à leur table et marmonna un vague « bonjour ». Ce ne fut qu'après avoir avalé trois tasses de café qu'il redevint le digne Lord Ashcroft. À nouveau capable de soutenir une conversation, il sortit la carte trouvée dans l'horloge et la posa à plat sur la table. Un triangle à sommet inférieur dessiné à l'encre rouge y marquait l'emplacement du sanctuaire de l'Eau.

— L'île que nous devons atteindre, expliqua Julian, est située dans le

triangle formé par Golspie, Tain et Portmahomack, au cœur de l'Easter Ross.

— Comment allons-nous nous y rendre ?

Julian soupira.

— Le voyage ne sera pas une partie de plaisir. L'itinéraire le plus rapide consiste à traverser en bateau l'estuaire de Beaully pour atteindre la péninsule de l'île Noire. Une fois là-bas, nous gagnerons à cheval l'estuaire de Cromarty au nord, que nous traverserons également en barque. Nous relouerons ensuite des chevaux pour nous rendre à Tain où nous pourrions passer la nuit. Et demain, nous chercherons l'emplacement exact de l'île en suivant la côte entre Tain et Portmahomack.

Cassandra et Nicholas hochèrent la tête.

— J'espère que ce périple ne sera pas vain, déclara l'avocat, et que le sanctuaire se trouve bien sur cette île.

Une nouvelle déception serait par trop irritante.

*

La matinée du lendemain était déjà avancée quand ils parvinrent au terme de leur expédition. Ainsi que l'avait prédit Julian, le voyage à travers la végétation de landes et de tourbières s'était révélé pénible. Ce fut donc avec une intense satisfaction que le petit groupe exténué descendit enfin de cheval.

— C'est ici, affirma Julian en examinant une dernière fois la carte dessinée par Cylenius. Il n'y a aucun cloute possible.

Comme paralysés par le trac, ils se figèrent et observèrent l'horizon dans un silence religieux.

Grise et houleuse, la mer s'étendait à perte de vue sous leurs yeux, agitée par un vent glacial venu du nord. Des nuages sombres moutonnaient au-dessus de leurs têtes, dissimulant la couleur du ciel. Nul rayon de soleil ne parvenait à filtrer à travers ce rideau opaque. En arrière-plan s'élevaient les masses imposantes des montagnes du Sutherland dont les sommets les plus lointains étaient couronnés de neige. L'île de rocher noir qui émergeait au milieu des flots apportait la touche finale à ce paysage splendide mais ô combien inhospitalier.

— Sinistre, marmonna Jeremy. Et pas âme qui vive à des dizaines de miles à la ronde !

— On a l'impression d'être au bout du monde, approuva Nicholas. Dolem avait raison : il était difficile de trouver un endroit plus sauvage et désolé pour dissimuler un sanctuaire.

— Pas si désolé que ça, le contredit Megan en pointant un doigt vers la plage. Regardez, il y a un homme en bas.

Et en effet, un homme trapu marchait sur la grève, traînant derrière

lui des filets de pêche. Il se dirigeait vers une cabane de modeste apparence nichée sous le rebord de la falaise.

— Ce pêcheur doit posséder un bateau, observa Cassandra. Il pourra peut-être nous conduire sur l'île.

Un étroit sentier herbeux serpentait du sommet de l'escarpement jusqu'à la plage à travers des fougères épineuses et des touffes de bruyères. Le petit groupe l'emprunta et descendit avec prudence parmi un chaos de rocs qui s'était éboulé de la falaise. Le pêcheur, un vieil homme au teint buriné, aux mains noueuses et au cheveu rare et blanc, s'immobilisa en les apercevant et les regarda s'avancer d'un œil suspicieux, sans doute peu habitué à recevoir des visiteurs dans cette région isolée.

— Bonjour, dit Nicholas, arrivé le premier près de lui.

Les mâchoires contractées, l'homme ne répondit pas à ce salut.

— Cette île a-t-elle un nom ? demanda Nicholas en désignant du geste le large.

L'homme blêmit et secoua négativement la tête, l'air soudain alarmé.

— Nous souhaiterions nous y rendre, intervint Cassandra. Pourriez-vous nous y emmener ? Vous seriez payé, naturellement.

Saisi, le pêcheur lâcha ses filets et retrouva sa langue.

— Bon Dieu, jamais de la vie ! s'exclama-t-il en jetant un regard paniqué vers la mer. Je ne m'en approche jamais, jamais !

— Et pourquoi cela ?

L'homme hésita, se tordit les mains, piétina nerveusement le sable, puis se décida à parler.

— C'est le domaine du diable, avoua-t-il d'une voix rauque, une expression apeurée sur le visage. Cette île est maudite...

Cassandra et ses compagnons échangèrent des coups d'œil perplexes ; bien qu'incompréhensible, la terreur de l'homme n'était pas feinte, et comme par contagion une sourde angoisse jaillit en eux.

— Maudite ? Qu'entendez-vous par là ?

— Les lumières rouges..., chuchota le pêcheur en écarquillant les yeux, les lumières rouges... La nuit, on peut les voir sur l'île, elles brillent depuis des siècles, comment c'est possible une chose pareille ? Si c'étaient des feux, ils auraient dû s'éteindre depuis le temps, non ? Mais qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Il y a très, très longtemps, avant la naissance de mon père, des gars de mon village sont allés voir, ils ont retourné toute l'île caillou par caillou, mais ils ont rien trouvé, rien du tout. C'est pour ça que je suis sûr que ces lumières sont l'œuvre du diable...

— Il y a forcément une explication à ce phénomène, observa Julian, toujours cartésien.

— Et l'arbre ? insista le vieux, devenu très volubile.

— Quel arbre ?

— Celui qui pousse sur l'île, pardi.

D'un même mouvement, ils se tournèrent vers le large. Planté au sommet de l'îlot rocheux et le surplombant, un arbre qu'ils avaient pris de loin pour un rocher déployait majestueusement ses branches touffues jusqu'au-dessus des flots.

— Ce caillou est nu comme ma main, et un arbre pousse dessus ! C'est pas bizarre ça aussi ? s'obstina le vieil homme. Et ses feuilles sont toujours vertes, peu importent la saison et le froid qu'il peut faire ! Si c'est pas l'œuvre du démon, moi je suis la reine Victoria ! ricana-t-il.

— Mais si cet endroit vous fait si peur, pourquoi venir pêcher ici ? s'étonna Andrew avec bon sens.

L'homme baissa la tête et murmura d'un ton de regret :

— C'est que, malgré tout, la pêche dans ce coin est exceptionnellement abondante, et je ne m'approche jamais trop de l'île de toute façon. Mais je suis le seul à avoir le courage de venir ici, se rengorgea-t-il. Pas plus tard qu'hier, mon neveu Jack me disait...

Il était intarissable à présent, et Nicholas fut obligé de l'interrompre.

— Louez-nous un canot, mon ami, que nous puissions aller voir par nous-mêmes cet antre démoniaque.

L'homme secoua la tête avec vigueur.

— Non, non, protesta-t-il, je ne le reverrai jamais !

— Alors nous vous l'achetons le double de son prix, rétorqua Cassandra en extirpant une bourse ventrue de sa poche.

La vue des espèces sonnantes et trébuchantes vainquit sans peine les réticences du vieillard, et moins de dix minutes après, toute la troupe avait embarqué à bord d'un bateau. Jeremy et Andrew s'emparèrent des rames tandis que Nicholas saisissait le gouvernail.

— Vous savez donc naviguer ? s'enquit Cassandra, surprise.

— C'est un de mes nombreux talents, répondit Nicholas avec un sourire suffisant à l'adresse de la jeune femme.

Andrew dut déployer de louables efforts pour résister à l'envie de le jeter par-dessus bord. Mais déjà le canot commençait à filer rapidement sur la mer bruissante dans laquelle il creusait un sillon argenté d'écume. Avec beaucoup d'adresse, Nicholas faisait évoluer la barque parmi les roches et les écueils qui pointaient à fleur d'eau. Le vent leur étant favorable, ils ne tardèrent pas à gagner les abords de l'île, dont la masse noire se dressait, imposante et vaguement effrayante, sur le ciel bas et pesant. Au pied des falaises s'entrechoquaient et se brisaient inlassablement des milliers de vagues dans un bouillonnement de mousse blanchâtre. Le tourbillon formé par les eaux et une barrière de récifs acérés rendaient tout débarquement impossible dans ce secteur. Aussi Nicholas entreprit-il de faire le tour de l'île à la recherche d'un endroit où accoster. Il finit par découvrir un point accessible sur la côte orientale, au bas d'une

dépression de terrain. Une anfractuosité s'ouvrait là, protégée par une petite jetée naturelle. La mer y était calme, et seules quelques rides plissaient sa surface paisible.

Nicholas sauta à terre et amarra la barque à un piton rocheux. Lorsque tous eurent débarqué avec plus ou moins d'aisance (Megan pour sa part serait tombée à l'eau si son frère ne l'avait pas rattrapée *in extremis*), Jeremy demanda à la cantonade :

— Eh bien, que faisons-nous maintenant ?

Julian fronça les sourcils.

— Cylenius s'est contenté d'indiquer l'emplacement de l'île sur sa carte. Je crains que nous ne devions compter que sur nous-mêmes pour élucider le reste de l'énigme.

Il leva les yeux vers l'arbre qui suscitait tant d'effroi chez les autochtones. Il plongeait ses racines dans un promontoire déchiqueté, rocailleux, et presque détaché de la falaise à une vingtaine de mètres au-dessus d'eux.

— Nous pourrions commencer par aller examiner cet arbre de plus près, proposa Julian. Sa présence ici n'est sans doute pas due au hasard, je pense même qu'il nous indique le chemin à suivre.

Après avoir descendu une petite pente, ils gravirent une sorte de sentier qui courait sur une arête rocheuse. Ils progressaient avec lenteur car le sol était glissant, et une trop grande hâte aurait risqué de les précipiter dans les vagues. Au bout d'une trentaine de minutes, ils parvinrent au sommet de l'île. De là, ils dominaient les environs : les terres des Highlands à l'ouest, la mer infinie à l'est, un panorama rugueux et glacial battu par les vents et les flots.

Avec ses feuilles d'un vert luisant et gonflées de sève, son large tronc à l'écorce d'un brun satiné, l'arbre vigoureux tranchait de manière saisissante et insolite avec ce paysage désolé.

— L'étincelle de vie au milieu de la mort..., murmura pensivement Megan, la tête levée vers les branches.

— Ce n'est pas le moment de faire de la poésie ! gloussa Jeremy.

— Mais elle a tout à fait raison, remarqua Julian (le visage du journaliste s'allongea). Je suis persuadé que cet arbre incarne l'essence de la vie, et par conséquent la pierre philosophale elle-même, d'autant que la couleur verte des feuillages éclate en principe au printemps, qui marque le début de l'Œuvre sous le signe d'Ariès, le Bélier. Et cet arbre symbolise également la nécessaire analogie avec la nature dont parlait Dolem.

— La nécessaire analogie avec la nature ? répéta Andrew, intrigué.

— Tout l'art alchimique se résume à découvrir la semence, le Soufre, à la jeter dans une terre spécifique, le Mercure, puis à soumettre ces éléments au feu, selon un régime de quatre températures croissantes qui constituent les quatre saisons du Grand Œuvre. L'alchimie ne crée

rien, elle fait simplement en sorte que ce qui existait déjà à l'état latent dans la nature croisse et devienne actif, et en cela elle est comparable à la botanique ou à l'agriculture.

— Vous voulez dire que l'alchimiste cultive la pierre philosophale comme un navet ou une carotte ? s'enquit Jeremy d'un ton circonspect.

— Mon Dieu, oui, je suppose que c'est l'idée, répondit Julian, légèrement décontenancé. L'alchimiste doit imiter scrupuleusement la nature s'il veut réussir le Grand Œuvre, c'est la condition primordiale.

Nicholas, qui avait fait le tour du promontoire, cria soudain :

— Venez voir !

Face à l'orient s'ouvrait une grotte de proportions exiguës, formant comme une guérite à la pointe du roc abrupt dans lequel elle était creusée. Gravé en relief dans le granit de son sol apparaissait un triangle d'un pied environ de hauteur, pointe orientée vers le seuil. L'usure des siècles avait arrondi ses angles et patiné sa surface.

— Ce motif, dit Nicholas avec fièvre, doit désigner la cachette du Triangle de l'Eau. Peut-être même permet-il de l'ouvrir grâce à quelque ingénieux mécanisme ?

— Certainement, approuva Julian tout aussi animé.

Cependant, les deux hommes eurent beau presser le triangle et le manipuler en tous sens, il ne bougea pas d'un pouce. Ils se rendirent compte très vite qu'il était réellement inamovible et que par conséquent il ne commandait aucun mécanisme.

— Ce triangle a forcément une raison d'être, s'impatienta Nicholas, il n'est pas là pour la décoration !

Julian secoua la tête.

— Certes non, mais un élément a dû nous échapper. Peut-être d'autres indices sont-ils disséminés en dehors de cette grotte ? Certains d'entre nous devraient fouiller les environs.

Suivant cette suggestion, les Ward et Jeremy entreprirent d'explorer le reste de l'île tandis que Cassandra, Julian et Nicholas inspectaient plus attentivement les parois de la grotte. Après quelques minutes de recherche, la jeune femme appela ses compagnons. Agenouillée dans le recoin le plus obscur de la caverne, près du mur méridional, elle braquait le faisceau de sa lampe sur une petite croix, également sculptée en relief. Toutefois, en dépit de leurs efforts réitérés, la croix ne remua pas davantage que le triangle.

— C'est à désespérer, ragea Nicholas, nous sommes si près du but !

Julian s'était relevé et réfléchissait profondément.

— J'ai une idée, dit-il enfin. Elle paraît folle... mais pas davantage que l'histoire de Cylenius après tout... L'un de vous deux aurait-il amené de l'eau ?

Sans répondre, Nicholas sortit une gourde de son sac et la lui tendit.

Julian s'en empara avec précaution et murmura :

— L'eau revêt une importance considérable dans le processus alchimique, en partie parce qu'elle induit l'Eau mercurielle, sans laquelle le Grand Œuvre ne peut être réalisé. Et n'oublions pas la fontaine de jouvence, qui affranchit de la condition mortelle... Peut-être l'eau a-t-elle le pouvoir de déclencher le mécanisme qui ouvre l'accès au sanctuaire. Nicholas, essayez de faire bouger la croix tandis que j'en verse sur le triangle.

Joignant le geste à la parole, il déboucha la gourde pleine à ras bord et l'inclina : un filet d'eau claire s'en écoula et se répandit sur le motif. Lorsque le triangle fut entièrement humidifié, il se mit à briller d'une lumière bleue surnaturelle qui éclaira toute la grotte.

— Incroyable, souffla Julian, qui ne pouvait détacher ses yeux de ce prodige. Je ne pensais pas sérieusement que cela marcherait...

De ses doigts crispés, Nicholas saisit la croix et tenta à nouveau de la faire tourner. Cette fois-ci, et comme par miracle, elle bougea. Dans le même temps, il appuya dessus de toutes ses forces. Il la sentit aussitôt qui cédait. Tout à coup, il y eut un déclic, et, à droite de la croix, sur une largeur de quatre pieds, un pan de la muraille pivota et découvrit l'orifice d'un souterrain qui s'enfonçait dans les entrailles de l'île.

C'est alors que Megan réapparut hors d'haleine devant l'entrée de la grotte.

— Un bateau approche ! couina-t-elle, l'air paniqué.

Et en effet, une barque avançait rapidement vers l'île, mais elle était encore trop éloignée pour qu'on puisse distinguer ses occupants.

— Des hommes du Cercle du Phénix ? chuchota Megan, qui commençait à trouver l'équipée moins amusante.

— J'en ai bien peur, répondit Nicholas, impassible. En vérité, je crois que nous sommes surveillés depuis notre arrivée à Édimbourg. Ils vont attendre que nous ayons récupéré le Triangle pour nous le reprendre ensuite.

— Charmant, commenta Andrew. Mais ils n'ont pas l'air d'être nombreux sur ce canot, c'est surprenant.

— Il ne s'agit peut-être que de l'avant-garde, remarqua Cassandra, prudente. Je me demande si leur assassin aux cheveux blancs est avec eux.

À ces mots, Julian se figea, le regard rivé à la barque, et Jeremy pâlit.

— J'espère que non, balbutia le journaliste.

— Heureusement, nous sommes armés, déclara Nicholas en tâtant le pistolet qui pendait à sa ceinture. J'espère que vous savez vous servir d'une arme, chuchota-t-il à l'adresse d'Andrew qui se tenait près de lui.

— Bien sûr que non, marmonna Andrew, je suis médecin, pas bourreau !

— Nous devrions nous hâter, conseilla Cassandra, excitée par la tournure périlleuse que prenaient les événements. J'ignore s'ils nous ont vus, mais il vaut mieux ne pas traîner ici. Essayons de garder notre avance sur eux.

Julian, qui paraissait fasciné, s'arracha péniblement à la contemplation du canot.

— Vous avez raison, murmura-t-il comme à regret, allons-y.

À la lueur des lanternes qu'ils allumèrent, ils virent que le souterrain était percé en forme de voûte. Le petit groupe s'y engouffra et se rendit compte que la porte ne pouvait être refermée derrière eux. Cela tombait bien : personne n'avait envie de se retrouver prisonnier de ce boyau obscur, et tant pis si les hommes du Cercle du Phénix les y suivaient. Ils se tiendraient sur leurs gardes, voilà tout.

Ils firent quelques pas et aussitôt un escalier se présenta. Après avoir descendu vingt et une marches, ils se heurtèrent à une porte de chêne remarquablement conservée qui semblait leur barrer le passage, mais qui en réalité s'ouvrit sans peine. La lourde porte tourna sur ses gonds et ils pénétrèrent dans une caverne assez spacieuse traversée par un vent frais. La salle était éclairée par un trait de lumière qui provenait d'une fissure de la falaise, pratiquée dans un ressaut de la paroi. Cassandra s'approcha de cet observatoire improvisé : à une dizaine de mètres au-dessous d'elle, la mer étendait ses vagues houleuses jusqu'à l'horizon.

Au fond de la pièce se dressait une nouvelle porte de chêne. À droite de la porte, une fresque aux couleurs étonnamment vives malgré les siècles pesant sur elle figurait un homme couronné assis sur un trône ; à ses pieds, six jeunes gens à genoux semblaient l'implorer.

— Je suppose qu'il s'agit d'une allégorie, fit Cassandra en effleurant d'un doigt précautionneux la peinture sur le mur.

Julian acquiesça.

— Les jeunes gens agenouillés représentent des métaux, à savoir le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, le mercure et l'argent. Ils supplient le septième métal, l'or, symbolisé par le roi, de leur communiquer sa perfection. À la fin du Grand Œuvre, ils seront couronnés rois à leur tour, c'est-à-dire changés en or, conclut-il sur le ton de l'évidence.

Tout le monde regarda Julian avec un air de totale incompréhension. Il en parut fort déçu et insista gentiment :

— Je vais essayer d'être plus explicite. L'ensemble des métaux ont la même origine, la Matière première. Semblables dans leur essence, ils ne diffèrent donc que par leur forme. Ils sont tous composés de Soufre et de Mercure, mais combinés dans des proportions diverses. Voilà pourquoi les alchimistes prétendaient que le Soufre était le père des métaux, et le Mercure leur mère.

« Ils considéraient en outre que les métaux étaient vivants, et qu'à

l'état de santé ils devaient apparaître sous la forme de l'or. L'or incarne en effet la perfection du règne métallique, en même temps que le but constant de la Nature. Cependant, ce but est retardé par de nombreux accidents et vicissitudes, d'où la naissance des métaux inférieurs. Malgré tout, les métaux tendent activement vers la perfection en parcourant un cycle immuable : le fer se transforme en cuivre, le cuivre en plomb, le plomb en étain, l'étain en mercure, le mercure en argent, et enfin l'argent en or. La transmutation s'opère ainsi graduellement au cours des siècles dans les entrailles de la terre. L'alchimie consiste simplement à accélérer ce processus de mûrissement des espèces métalliques grâce au feu de l'athanor qui tient lieu de soleil. Les milliers d'années nécessaires à la maturation des métaux et à leur aurification se retrouvent ainsi condensées en un cycle de douze mois qui correspond à la réalisation du Grand Œuvre.

Julian se dirigea vers le mur à gauche de la porte, où une autre peinture représentait sept personnages, cinq hommes et deux femmes, dans une sorte de caverne creusée à flanc de montagne.

— Les alchimistes figuraient souvent les sept métaux sous l'aspect des dieux de l'Olympe : Apollon, Diane, Jupiter, Saturne, Mercure, Mars et Vénus. On retrouve les deux métaux parfaits parce qu'inaltérables, l'argent et l'or, sous les traits de Diane et d'Apollon, et les cinq métaux imparfaits car facilement attaquables par les acides et corrompus par le feu, le fer, le cuivre, le plomb, l'étain et le mercure, ou vif-argent : Saturne symbolise le plomb, Mars le fer et ainsi de suite...

Un très léger bruit, que Cassandra fut seule à percevoir, se fit alors entendre derrière eux. La jeune femme se retourna vivement et scruta les alentours, avec la sensation très nette d'être observée. Elle ne décela toutefois aucun indice susceptible d'étayer ses soupçons.

En proie à une soudaine nervosité, elle s'approcha de la porte.

— Allons-y, nous n'avons pas de temps à perdre, dit-elle d'une voix tendue en franchissant le seuil d'un pas vif.

Comme averti du danger, Andrew se rapprocha de Megan, tandis que Nicholas et Jeremy sortaient leurs armes. Seul Julian restait calme, presque absent.

Ils progressèrent de quelques dizaines de mètres dans un boyau sombre, bien que de place en place un peu de jour filtrât par des anfractuosités de la roche, puis Nicholas lui demanda à voix basse :

— Que se passe-t-il ?

— Nous ne sommes pas seuls, répondit Cassandra d'un ton bref. Les hommes du Cercle du Phénix ont déjà dû débarquer sur l'île.

Nicholas hocha la tête.

— J'ai senti une présence moi aussi.

À ces mots, Andrew jeta des regards frénétiques autour de lui.

— Vraiment ?

— Ne craignez rien, Cassandra et moi vous protégerons si le besoin s'en fait sentir, le rassura aimablement Nicholas.

Andrew le considéra d'un œil torve.

— Je ne m'inquiète pas pour moi mais pour Megan ! Jamais nous n'aurions dû l'amener dans cet endroit !

— Bien sûr que si ! s'indigna l'intéressée. Je suis plus en sécurité ici avec vous que seule à Londres !

— Elle a parfaitement raison, fit Nicholas en adressant un clin d'œil complice à Megan qui lui sourit en retour.

Une envie féroce d'assommer l'intrigant contre la paroi rocheuse s'empara d'Andrew, mais comme Cassandra le regardait avec une certaine inquiétude, il se contenta de hausser les épaules et de poursuivre dignement son chemin dans le tunnel.

Julian était déjà arrivé dans la salle suivante, une immense pièce circulaire dont il faisait lentement le tour, l'air captivé. La salle baignait dans une douce lumière rougeâtre qui émanait de lampes solidement fichées à intervalles réguliers dans les murailles rocailleuses. Sur le sol se dessinaient six vastes cercles concentriques au centre desquels trônait sur un piédestal en rubis un imposant globe d'or qui étincelait de tous ses feux. Six ouvertures à taille humaine creusées dans la roche laissaient entrevoir d'autres globes montés sur des pieds dorés qui brillaient paisiblement dans la pénombre. Chacune de ces excavations était surmontée d'un symbole énigmatique gravé sur une plaque d'émeraude :

☽, ☿, ♁, ♃, ♄, ♀.

Cependant, Julian ne prêtait que peu d'attention à ce spectacle : il s'était arrêté devant une des lampes qu'il examinait d'un œil curieux.

— Voilà sans doute l'explication du mystère dont parlait le pêcheur : c'est la lumière rouge dégagée par ces lampes qui doit être visible la nuit, dit-il d'un air pensif. Cela n'explique pas toutefois comment ce phénomène peut durer depuis des siècles...

Julian fronça les sourcils, puis la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— Serait-ce possible ? murmura-t-il, abasourdi. Elles existeraient donc réellement...

— De quoi parlez-vous ? s'enquit Cassandra qui l'avait rejoint.

— Je crois que ce sont des lampes perpétuelles, répondit Julian d'une voix où perçait une excitation presque enfantine.

Interloquée, Cassandra observa la lampe avec attention.

— De quoi parlez-vous ? demanda à son tour Jeremy.

Julian s'arracha à sa fascination.

— Selon certains alchimistes, la pierre philosophale a le pouvoir de produire une huile à base d'or permettant à la mèche d'une lampe de brûler tout en se renouvelant. Dans l'obscurité, cette lumière

inextinguible brille d'une lueur rouge et phosphorescente. C'est là l'origine des lampes perpétuelles, dont plusieurs exemplaires ont été trouvés dans des sépultures antiques. Par exemple, une lampe de ce type fut découverte au XVe siècle dans le tombeau de Tullia, la fille de l'empereur Cicéron ; bien que ce tombeau n'eût pas été ouvert depuis mille cinq cents ans, elle brûlait encore et répandait une vive lumière... En dépit des nombreux témoignages allant dans le même sens, je n'accordais que peu de crédit à l'existence de telles lampes. Je me trompais cependant, nous en avons la preuve sous les yeux...

Julian paraissait ébranlé. Pour la première fois depuis son arrivée au manoir Jamiston, il commençait à prendre au sérieux l'aventure dans laquelle les circonstances l'avaient entraîné. Il mourait d'envie d'arracher une des lampes du mur afin de pouvoir l'étudier à son aise, mais naturellement il était trop bien élevé pour céder à une impulsion aussi dégradante, même s'il semblait peu probable que quiconque vienne jamais lui reprocher cet acte de vandalisme.

La voix de Nicholas l'extirpa de ses coupables pensées. À l'opposé de l'entrée de la salle, l'avocat se tenait devant une porte cintrée en pierre blanche, sculptée d'une profusion de fruits et de feuillages entrelacés. Ferguson s'arc-bouta contre le bloc et tenta de forcer le passage vers la sortie. Andrew et Jeremy vinrent à son aide. Les trois hommes s'escrimèrent plusieurs minutes durant, mais la porte ne bougea pas d'un pouce.

— Impossible de l'ouvrir, pesta Nicholas en essuyant d'un geste rageur de la main son front couvert de sueur. Et pourtant c'est la seule issue possible.

— Un mécanisme doit déclencher son ouverture, conjectura Cassandra sans grand risque de se tromper. Regardez, des mots sont gravés dans la pierre entre les motifs de feuilles, ici et là.

— Encore du latin ? fit Jeremy avec une grimace méfiante.

— Non, de l'anglais..., répondit-elle en essuyant doucement la poussière qui recouvrait les lettres. C'est un quatrain.

Et Cassandra lut en détachant chaque syllabe :

*« Le soleil marque l'or, le vif-argent Mercure ;
Ce qu'est Saturne au plomb, Vénus l'est à l'airain ;
La Lune de l'argent, Jupiter de l'étain,
Et Mars du fer sont la figure. »*

Un silence perplexe fondit sur le groupe, bientôt rompu par Julian.

— Je crois comprendre, dit-il en englobant la salle d'un regard circulaire.

— Vous avez de la chance ! s'exclama Jeremy. Pour ma part, ce pourrait tout aussi bien être de l'hébreu.

— Comme les peintures que nous venons de voir, expliqua Julian, ce texte fait référence aux sept métaux alchimiques. Puisque, selon un

vieux précepte hermétique, « le semblable engendre le semblable », il faut travailler sur les métaux pour produire la pierre philosophale. Ce qui explique leur rôle essentiel dans le Grand Œuvre, et la place prépondérante qu'ils occupent dans ce sanctuaire...

— Mais nous nous trouvons dans le sanctuaire de l'Eau, pas de la Terre, intervint Megan, les sourcils froncés. N'est-ce pas paradoxal ?

— « *Omnia ab uno et in unum omnia* », répartit sobrement Julian. Et les alchimistes étaient friands de paradoxes. Je disais donc que ce texte faisait référence aux sept métaux, et plus précisément à leurs correspondances avec les planètes.

— Les planètes ?

— Les alchimistes étaient convaincus de l'influence des planètes sur la formation des métaux au sein de la Terre. D'après leurs théories, chaque métal devait sa naissance à la planète dont il portait le nom, et les six autres planètes unies chacune à deux constellations zodiacales lui donnaient diverses qualités. Aux sept métaux étaient donc attribués le nom et le signe de sept planètes...

Julian sortit un carnet et un crayon d'une poche de son manteau et entreprit de coucher sur le papier les corrélations entre les métaux et les planètes.

Or / Soleil ☉

Argent / Lune ☾

Plomb / Saturne ♄

Étain / Jupiter ♃

Mercure ☿

Fer / Mars ♂

Cuivre / Vénus ♀

— Les deux métaux parfaits, l'or et l'argent, étaient symbolisés par le Soleil et la Lune, tandis que les cinq métaux imparfaits étaient mis en

relation avec les planètes Mercure, Saturne, Jupiter, Mars et Vénus. Le Soleil était censé produire l'or, la Lune l'argent, Saturne le plomb, Jupiter l'étain et ainsi de suite.

Julian se dirigea vers les cercles concentriques.

— Selon moi, nous sommes en présence d'une représentation partielle du système solaire...

À sa suite, le petit groupe s'approcha du globe doré qui dominait majestueusement la pièce sur son socle de rubis écarlate.

— Ce globe a la circonférence d'une roue de carrosse, commenta Jeremy, l'air secoué. C'est vraiment de l'or, à votre avis ?

Comme pour vérifier, il tapa du poing sur la surface lisse et brillante.

— Arrêtez ! s'écria Julian, scandalisé. Ce globe n'est pas un jouet ! Il symbolise le Soleil, l'or qui lui est associé, et par voie de conséquence la pierre philosophale.

— Ah, désolé..., fit Jeremy en retirant précipitamment sa main.

Julian soupira puis désigna le sol.

— Chacun des six cercles est ponctué d'une marque circulaire qui semble prête à accueillir un des globes placés dans les excavations qui nous entourent. Ces excavations, vous l'aurez sans doute remarqué, sont surplombées des symboles des métaux planétaires.

Tous hochèrent la tête. La lumière commençait à poindre dans leur esprit.

— Les globes représentent la Lune et les planètes Mercure, Saturne, Jupiter, Mars et Vénus ; ils figurent en même temps les métaux mis en corrélation avec elles...

— C'est une sorte de jeu, observa Megan, résumant l'opinion générale. Les globes doivent être posés sur les marques qui leur correspondent, en fonction de la distance des planètes par rapport au soleil.

— Exactement, approuva Julian. Voyons, la planète la plus proche du soleil est Mercure, puis viennent Vénus, la Lune, Mars, Jupiter et enfin Saturne.

Il guida ses compagnons vers l'ouverture dominée par ce qu'il affirma être le signe du Mercure, un cercle surmonté du croissant lunaire et souscrit d'une croix. Avec l'aide d'Andrew, il sortit un globe de couleur verte de la cavité et le posa à l'emplacement prévu sur le premier cercle concentrique, juste à côté du globe d'or.

Les cinq autres globes furent à leur tour extraits de l'obscurité dans laquelle ils reposaient depuis des siècles et amenés à la place que l'astronomie leur avait assignée. Un globe bleu figurait Vénus et le cuivre, un globe blanc la Lune et l'argent, un globe jaune orangé Mars et le fer, un globe gris Jupiter et l'étain, un globe noir Saturne et le plomb.

Lorsque le dernier globe eut rejoint sa position, ils s'écartèrent et échangèrent des regards interrogateurs.

— Il ne..., commença Jeremy, dépité.

Un éclair doré illumina soudain la salle, le sol trembla et la porte cintrée s'ouvrit dans un grondement sourd en déplaçant des nuages de poussière. Impressionnée, Cassandra posa sa main sur le bras de Julian.

— Félicitations, mon ami, votre aide est très précieuse.

Andrew se renfroigna instantanément. À sa grande fureur, cet accès de jalousie n'échappa pas à Ferguson qui lui décocha un sourire goguenard. Pour garder contenance, il attrapa la main de sa sœur et franchit la porte qui donnait sur un long couloir carrelé, sombre et poussiéreux. Julian et Jeremy leur emboîtèrent le pas.

Nicholas s'apprêtait à les rejoindre quand il se rendit compte que Cassandra s'était immobilisée, aux aguets. Il prêta l'oreille à son tour et comprit ce qui avait troublé la jeune femme. Des pas furtifs se faisaient entendre derrière eux. Deux hommes, estima-t-il. Cassandra jeta un coup d'œil vers le couloir où ses amis venaient de disparaître, puis son regard croisa celui de Nicholas qui hocha brièvement la tête en armant son pistolet. Cassandra l'imita, et aussi silencieusement que possible, ils rebroussèrent chemin et se plaquèrent contre le mur de chaque côté de l'entrée de la salle des globes. Un homme râblé dont la partie inférieure du visage était dissimulée par un foulard rouge apparut bientôt, pistolet au poing, et ils se jetèrent sur lui. Nicholas lui emprisonna le poignet et le tordit violemment pour lui faire lâcher son arme. L'homme poussa un rugissement de douleur, attirant son complice qui déboucha en courant dans la salle, la gueule de son pistolet pointée vers eux. Mais Cassandra l'attendait de pied ferme : avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle projeta son poing serré vers l'estomac du malfrat qui tituba sous l'impact du coup et laissa échapper son arme. Déséquilibré, il tourna le dos à la jeune femme, qui en profita pour l'assommer avec la crosse de son pistolet. L'homme s'effondra sur le sol avec un bruit sourd.

De son côté, l'adversaire de Nicholas lui donnait du fil à retordre. Pressé d'en finir, l'avocat accentua sa pression sur le poignet de l'homme tout en lui flanquant un violent coup de genou dans le thorax. Le bandit hurla et lâcha enfin son arme, que Nicholas envoya valser au loin d'un coup de talon. Puis, sans laisser à l'autre le temps de se ressaisir, il lui balança un crochet du droit que n'aurait pas renié un champion de boxe. L'homme tournoya sur lui-même avant de tomber à son tour face contre terre, inconscient.

D'un coup de pied, Nicholas le retourna et posa sur lui un regard d'une surprenante dureté ; ses prunelles d'un noir d'encre étaient éclairées d'une espèce de sauvagerie morbide. Un instant, Cassandra eut l'impression de se trouver face à un féroce prédateur. Le malfrat rouvrit brusquement les yeux, plongea la main dans sa veste. Sans

hésiter, Nicholas fit feu. Une balle en plein cœur. La détonation se répercuta entre les murs de la salle et Cassandra sursauta. Sous le choc, elle fixa Nicholas sans parler durant de longues secondes, avec le sentiment de le voir pour la première fois.

— Vous n'auriez pas dû le tuer, articula-t-elle enfin, rompant le lourd silence qui s'était insinué entre eux. Cette mise à mort n'était pas nécessaire.

Indifférent, Nicholas s'était agenouillé et fouillait le cadavre. Il extirpa de la veste ensanglantée de l'inconnu un poignard qu'il brandit en direction de Cassandra.

— Vous voyez ? Il n'avait pas de bonnes intentions à notre égard. C'était lui ou nous.

— Certes, mais...

— Le moment est mal choisi pour faire preuve de sensiblerie, Cassandra. Ces hommes, eux, n'auront aucune pitié. La mansuétude est un luxe que nous ne pouvons nous permettre dans les circonstances actuelles.

Ils se retournèrent soudain, alertés par des bruits de course précipités. Le second malfaiteur avait profité de leur discussion pour se relever et s'enfuir. Toujours menaçant, Nicholas ébaucha un mouvement pour le poursuivre, mais Cassandra l'arrêta d'un geste du bras.

— Inutile, objecta-t-elle sans le regarder, il vaut mieux continuer notre chemin.

— Comme vous voudrez...

Nicholas haussa les épaules, un sourire condescendant aux lèvres. Le pistolet encore fumant à la main, il se dirigea vers le couloir sans plus prêter attention à Cassandra. Celle-ci le suivit un instant des yeux, effarée par la cruauté et le cynisme dont il venait de faire preuve. Presque à regret, elle lui emboîta le pas, la méfiance en germe dans son cœur.

Au bout du couloir carrelé se dressait une nouvelle porte de chêne qui s'ouvrit sans mal. Le vent s'engouffrait avec force dans le corridor suivant. Quelques mètres plus loin, ils croisèrent leurs compagnons qui revenaient vers la salle des globes, l'air inquiet.

— Que faisiez-vous ? cria Andrew pour couvrir la rumeur déchaînée du vent.

Il n'était pas étonnant qu'ils n'aient pas entendu le bruit de la détonation avec ce vacarme. Cassandra jugea préférable de ne pas s'étendre sur la lutte qui venait de les opposer, Nicholas et elle, aux hommes de main du Cercle.

— Nos poursuivants nous talonnent, se contenta-t-elle de déclarer, ne traînons pas ici.

Les autres se raidirent, conscients de la menace, et ils poursuivirent leur route d'un pas véloce, jusqu'au terme du couloir où les rafales

cessaient brusquement de faire entendre leurs vociférations. Sur le mur de droite était scellée une autre plaque d'émeraude où se lisait en lettres d'or une injonction en latin : « *Visita Interiora Terrae, Rectificando Inverties Occultum Lapidem.* »

— « Visite les parties intérieures de la Terre, par rectification tu trouveras la pierre cachée », traduisit Julian qui, même au plus fort du danger, ne pouvait s'empêcher de prêter attention aux messages alchimiques qui les entouraient. En somme, pour obtenir la pierre philosophale, il suffit de réduire les corps métalliques en leur matière première au moyen du Vitriol.

— Juste ciel, de quoi parlez-vous ? s'inquiéta Jeremy.

— Comme vous le savez, les alchimistes utilisaient parfois des acrostiches pour protéger leurs secrets. C'est le cas ici : les premières lettres de chaque mot réunies forment « Vitriol », l'une des expressions de la matière mercurielle, clé du processus de transmutation.

— Il semblerait en effet que nous devions visiter les entrailles de la terre, dit Nicholas qui avait avancé de quelques pas. Voici un nouvel escalier qui descend vers l'inconnu...

Un souffle d'air glacé les accueillit en haut des marches. Creusé à même la roche, l'escalier s'enfonçait abruptement dans les profondeurs obscures de l'île, éclairé de loin en loin par la lueur rougeâtre d'une lampe perpétuelle. D'étroites ouvertures étaient ménagées à intervalles réguliers dans les parois et laissaient filtrer la lumière blafarde du jour, tandis qu'un vent froid amenait jusqu'à leurs narines l'odeur fraîche et piquante du varech et de la mer toute proche.

Jeremy s'avança avec prudence au bord des marches crevassées et scruta le gouffre sombre qui s'ouvrait à ses pieds.

— On ne distingue pas ce qu'il y a en bas, souffla-t-il, la mine lugubre. Je suppose que nous sommes obligés d'aller voir par nous-mêmes...

— Vous supposez bien, ironisa Nicholas. À moins de rebrousser chemin et de tomber dans les griffes de nos poursuivants, nous n'avons guère le choix !

Montrant l'exemple, il entreprit de descendre quelques degrés. Les autres lui emboîtèrent le pas avec circonspection, soucieux de ne pas glisser ou trébucher sur les marches humides. À un moment, un dernier jet de lumière gicla par une fissure, puis les fentes cessèrent et seules les lampes perpétuelles continuèrent à éclairer les lieux. Les murs suintaient, et des gouttes d'eau tombaient sur le sol.

— Nous sommes passés sous le niveau de la mer, annonça Julian d'un air ravi.

— Formidable, grommela Jeremy entre ses dents, vraiment formidable...

En suivant le serpent lumineux formé par les lampes, ils parvinrent cependant sans encombre au bas de l'escalier. Là, ils se figèrent et

tendirent l'oreille, guettant la présence d'hommes du Cercle derrière eux, mais nul bruit suspect, nulle respiration étrangère ne se fit entendre.

Peu rassurés par ce silence qu'ils savaient trompeur, ils poursuivirent néanmoins leur chemin jusqu'à ce qu'un embranchement les oblige à interrompre leur progression.

— À droite ou à gauche ? interrogea Andrew.

Les lampes s'étaient multipliées et les alentours flamboyaient d'une vive lumière, mais la clarté ne facilitait pas le choix car les deux voies possibles se ressemblaient comme des jumelles avec leurs murs nus et gris, dépourvus de signes distinctifs particuliers.

— À droite, au hasard, répondit Nicholas avec un léger haussement d'épaules.

Un peu plus loin, le chemin se scindait de nouveau.

— À droite encore, décida Cassandra.

Au troisième embranchement, un horrible soupçon s'infiltra dans leur esprit.

— On dirait un labyrinthe..., déclara Megan d'une voix mal assurée.

Un spasme d'angoisse parcourut le groupe, qui s'imagina aussitôt errant à l'aveuglette dans ces couloirs froids et humides jusqu'à ce que mort s'en suive.

— Retournons à l'entrée avant de nous perdre complètement, ordonna soudain Nicholas.

Tout le monde se hâta d'obtempérer, et c'est avec soulagement qu'ils regagnèrent leur point de départ.

— Il serait suicidaire de nous engager dans ce dédale sans avoir la certitude de pouvoir retrouver la sortie, dit Nicholas. Personne ne sait où nous sommes, nous devons donc prendre nos précautions.

Cassandra parut tout à coup songeuse.

— Un motif de labyrinthe décorait le carrelage du couloir de Dolem, fit-elle remarquer. Est-ce une coïncidence ?

— Je ne pense pas, répondit Julian. Dans les manuscrits alchimiques, le labyrinthe symbolise les embûches liées à la réalisation du Grand Œuvre. Il est emblématique des deux difficultés majeures que comporte l'ouvrage : celle de la voie qu'il convient de suivre pour atteindre le centre du labyrinthe, où se livre le combat du Soufre et du Mercure, et celle du chemin que l'alchimiste doit suivre pour en ressortir. Le premier point a trait à la connaissance de la Matière, qui assure l'entrée, et à sa préparation, que l'alchimiste accomplit au centre du dédale. Le second concerne la mutation par le feu de la matière préparée : l'alchimiste refait en sens inverse, mais avec prudence et lenteur, le parcours rapidement effectué au début de son labeur. Les impasses sont nombreuses, et causent le désespoir et la ruine de ceux qui, sans étude préalable sérieuse, se mettent néanmoins

en route.

— Nous sommes mal partis alors ! s'affligea Jeremy.

— Il est vain de se lamenter, enjoignit Nicholas d'un ton ferme. Le tout est de s'assurer que nous retrouverons la sortie sans mal. J'ai pensé à amener une corde, ajouta-t-il en fouillant dans le large sac qui pendait à son côté, mais je ne vois nulle part où l'attacher...

Il jeta des regards acérés autour de lui, mais les murs lisses et dénudés n'offraient pas l'ombre d'une prise.

— Un rocher nous aurait été utile, mais Cylenius semble avoir pensé à tout... Nous allons devoir trouver une autre solution. Quelqu'un a-t-il une idée ?

Tous réfléchirent intensément au moyen de marquer leur progression dans le labyrinthe, puis le visage de Jeremy s'éclaira. Il sortit de sa poche une bouteille d'encre et la brandit avec enthousiasme.

— Faute de mieux, nous pouvons numérotter les couloirs avec cette encre au fur et à mesure que nous avancerons.

Ils reprirent le couloir de droite, sur le mur duquel Jeremy traça avec le doigt un grand « 1 », puis bifurquèrent de nouveau à droite. Ils avancèrent ainsi au hasard jusqu'à ce qu'Andrew attire l'attention de ses compagnons sur un motif qui leur était désormais familier.

— Un ouroboros, commenta Julian en examinant la paroi. Le symbole de l'Unité, fondement du Grand Œuvre. Nous devons être dans la bonne direction.

À l'embranchement suivant, le mur du couloir de droite s'ornait d'une gracieuse figure de femme, tandis que celui de gauche était gardé par un démon noir et cornu, couvert de lames écailleuses. Tous les regards se tournèrent vers Julian, qui réfléchit quelques secondes avant de laisser tomber :

— À gauche.

— En êtes-vous certain ? s'inquiéta Jeremy. Le couloir de droite me paraît plus avenant.

— Le diable est l'un des hiéroglyphes de la matière première, qui est la pierre angulaire sur laquelle le Grand Œuvre est édifié. Cette matière, dont l'aspect est laid et repoussant, est le seul corps capable, dans toute la nature, de procurer à l'alchimiste les éléments essentiels à la fabrication de la pierre philosophale. Elle est vile et méprisée, et pourtant en elle l'or sommeille.

— Et quelle est donc cette fabuleuse matière ? s'enquit Nicholas, intrigué.

— Cela, nul ne le sait, soupira Julian. Le mystère qui l'entoure est l'un des mieux gardés par les adeptes. Mais voilà pourquoi je pense que nous devons aller à gauche.

Sans attendre de réponse, il bifurqua dans le passage, aussitôt suivi par ses compagnons. Ils cheminèrent ainsi quelques minutes, Jeremy

continuant à numérotter scrupuleusement les couloirs. De temps à autre, le labyrinthe débouchait sur des culs-de-sac, pièces de dimensions variables aux murs humides et rocaillieux et à la voûte basse et sombre. À un autre embranchement, ils eurent le choix entre deux chemins : le premier était gardé par un dragon noir, le second par un scarabée. Julian n'hésita qu'une seconde et emprunta le couloir du dragon.

— Le dragon est également un symbole de la matière minérale brute avec laquelle on doit commencer l'Œuvre, expliqua-t-il brièvement.

Un sourire de satisfaction éclaira son visage lorsqu'il dépassa le coude du couloir et aperçut les représentations d'une lune et d'un soleil sur le mur.

— Nous avons déjà vu ces motifs chez Dolem, observa Nicholas. Ils symbolisent l'or et l'argent, parents de la pierre philosophale.

— « Le soleil est son père, la lune est sa mère », acquiesça Julian. L'or et l'argent constituent la Matière de la pierre, après qu'ils ont été préparés selon l'Art.

— « Selon l'Art », qu'est-ce à dire ? demanda Megan.

— L'or et l'argent doivent être préparés spécialement pour l'Œuvre. À la fin de la préparation, ils prennent le nom d'« or » et « argent des philosophes », et n'ont plus rien de commun avec les métaux vulgaires qu'ils étaient à l'origine. La pierre philosophale est constituée du Soufre et du Mercure qui en sont tirés : de l'or, on extrait le Soufre, fixe et rouge, de l'argent, le Mercure, blanc et volatil.

Julian reprit sa marche tout en continuant à parler à voix feutrée.

— Tout le problème est de savoir comment dissoudre l'or et l'argent pour en extraire le Soufre et le Mercure. Les alchimistes se sont ingénies à tenir secrète cette partie du Grand Œuvre, l'une des plus délicates à effectuer selon eux.

À ce moment, le groupe passa devant une salle étroite creusée dans la roche, et le regard de Megan fut attiré par un objet brillant de petite taille abandonné sur le sol. La curiosité en éveil, elle s'en approcha.

— L'or et l'argent doivent être réduits en leur quintessence, et c'est là qu'intervient la matière première dont je parlais tout à l'heure, poursuivait Julian. Elle permet en effet de préparer le Mercure philosophal, appelé aussi Vitriol, Dissolvant Universel, Azoth des Sages ou encore Alkaest. Le propre du Vitriol est de dépouiller l'or et l'argent de toutes leurs impuretés et de les réduire en leur propre substance de Soufre et de Mercure.

Julian avisa une plaque d'argent scellée dans un mur sur sa droite.

— « *In Mercurio est quicquid quoe runt Sapientes* », lut-il. Tout ce que cherchent les Sages est dans le Mercure...

— Je n'y comprends plus rien, gémit Jeremy. De quel mercure s'agit-il ? On dirait qu'il y en a plusieurs !

— Mais c'est le cas. Le mot « mercure » possède plusieurs acceptions différentes : il peut désigner le métal, l'argent préparé pour l'Œuvre, le Vitriol capable de pénétrer tous les métaux, ou encore la Matière de la pierre considérée dans son ensemble. N'oubliez pas que les alchimistes ne ménageaient pas leurs efforts pour rendre leurs travaux opaques... En tout état de cause, nous sommes sur la bonne voie.

Ils progressèrent encore de quelques pas, puis Cassandra se figea brusquement et retint son souffle.

— Vous avez entendu ? chuchota-t-elle après un silence.

— Quoi donc ?

— Un bruit juste derrière nous. Nos poursuivants sont tout près.

Elle rebroussa chemin en courant.

— Restez ici, ordonna-t-elle, je veux en avoir le cœur net.

— Je t'accompagne, lança précipitamment Andrew.

Avant que les autres aient eu le temps de réagir, ils avaient disparu au bout du couloir, à la poursuite du bruit qui avait troublé Cassandra.

— Peut-être devrions-nous les suivre, suggéra Nicholas en esquissant un mouvement dans leur direction.

Julian l'arrêta d'un geste.

— Sûrement pas. Ce serait folie de nous disperser davantage, nous risquerions de nous perdre définitivement.

Une telle autorité émanait de lui en cet instant que nul ne songea à discuter. Ils restèrent donc groupés dans le passage, guettant le moindre son autour d'eux.

— Où est Megan ? demanda soudain Julian, qui venait de se rendre compte de son absence.

Nicholas et Jeremy échangèrent des regards inquiets.

— Elle était avec nous il y a quelques minutes à peine...

À ce moment précis, un hurlement d'angoisse, long et perçant, résonna entre les murs du labyrinthe, multiplié par l'écho, et arracha un frisson aux trois hommes.

Jeremy pâlit et murmura d'une voix altérée :

— Mon Dieu, Megan...

*

Megan s'accroupit et ramassa l'objet brillant qui avait capté son attention. Il s'agissait d'une bague, d'une chevalière plus précisément. Une lampe perpétuelle éclairant la petite salle, elle s'en approchait afin d'examiner sa trouvaille de plus près lorsque le sentiment d'être observée la cloua sur place. Était-ce le fruit de son imagination ? Une aura glacée semblait se répandre en nappes dans la pièce et l'envelopper de son étreinte mortelle.

Megan réalisa alors avec épouvante que les voix de ses compagnons,

encore toutes proches à l'instant, ne lui parvenaient plus. À la place, un silence écrasant emplissait ses oreilles, que seule troublait sa respiration saccadée. Son cœur s'affola, ses membres se mirent à trembler, et elle eut l'impression que les murs se rapprochaient d'elle pour la piéger et l'empêcher de s'échapper. Elle se retourna avec une lenteur craintive, et soudain, elle le vit. Immobile, sa mince silhouette se détachait dans l'encadrement de l'entrée. La pénombre empêchait Megan de distinguer ses traits et l'expression de son visage, mais c'était sans importance : la blancheur de ses cheveux et le poignard qu'il tenait à la main lui avaient déjà révélé l'identité de l'homme.

Elle voulut dire quelque chose, appeler à l'aide, consciente que sa vie ne tenait peut-être plus qu'à un fil, mais l'effroi colla sa langue à son palais et elle fut incapable d'émettre le moindre son.

Elle envisagea brièvement de s'évanouir, mais son corps refusa d'obtempérer et elle demeura désespérément lucide, en proie à une crise de panique incontrôlable.

Elle avait lu un jour que lorsqu'une personne était sur le point de mourir, les images de sa vie passée défilaient devant ses yeux. Eh bien, c'était absolument faux. En réalité, ce que Megan voyait en cet instant fatal, c'était son avenir gâché, toutes les choses qu'elle ne ferait pas, tous les rêves qui ne se réaliseraient pas.

Terrassée par l'émotion, elle poussa un cri et tomba à genoux, attendant sa fin.

*

Cassandra courait à perdre haleine dans le labyrinthe. Elle espérait que son poursuivant était le garçon aux cheveux blancs car elle avait un compte à régler avec lui. Sa réaction était infantile, elle le savait, mais son amour-propre avait été blessé quand il était parvenu à lui subtiliser le Triangle de la Terre, et elle brûlait de prendre sa revanche. Haletante, elle passa une porte de roc grossièrement taillée et déboucha dans une grande salle raboteuse, à la voûte basse et aux murs luisants. Il n'y avait personne.

Un torrent serpentait en travers de la grotte et se fracassait contre les rochers avec un grondement sourd, apocalyptique. Des blocs de glace surnageaient à la surface des flots, et leur seule vision suffisait à sentir un froid mordant s'infiltrer jusque dans la moelle des os. Cassandra s'immobilisa, les yeux rivés sur ce spectacle. À observer cette eau glaciale et sauvage, d'une pureté angoissante, une singulière impression s'empara de la jeune femme, comme si un fragment de son passé enfoui depuis longtemps luttait pour reprendre sa place parmi ses souvenirs. Elle tenta de se concentrer sur ce début de réminiscence, mais il s'évapora aussitôt de son cerveau. Elle éprouvait

parfois cette sensation en émergeant d'un cauchemar ; elle *savait* qu'elle avait perdu quelque chose d'essentiel, de vital, qui avait laissé en elle un vide immense, et que cette chose était encore là, tout près, à portée de main. Puis elle était complètement éveillée, et elle n'avait plus la moindre idée de ce qu'elle cherchait.

La respiration de Cassandra s'accéléra. Sa gorge devint douloureusement sèche et sa vision s'obscurcit. Sans à peine avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle se dirigea vers le torrent. L'eau glacée l'attirait irrésistiblement et elle ne pouvait résister à son appel. Le tracas des flots lui parvenait curieusement assourdi à présent. Comme hypnotisée, elle entra dans l'eau. Le froid lui arracha un cri ; ce fut comme si des milliers d'aiguilles lui trouaient la peau et s'incrustaient dans sa chair. Le souffle coupé, elle s'enfonça encore davantage dans le torrent. Elle ne parvenait plus à réfléchir. Seule une subite envie de mourir tournait dans sa tête, et ce désir de mort lui paraissait naturel. Il serait si simple d'en finir, là, maintenant...

Toute volonté l'avait abandonnée. Transie, incapable de bouger, de rejoindre la terre ferme, elle tremblait violemment, les bras croisés autour de sa poitrine. Soudain, une émotion brutale, intense, la submergea, et elle se mit à pleurer, des sanglots longs et désespérés qui se mêlaient à l'eau dans laquelle elle s'était enfoncée jusqu'au cou. Elle allait se noyer, ou mourir de froid, peu importait. Seule comptait la délivrance...

Mais brusquement, elle se sentit arrachée des flots par des mains vigoureuses et guidée vers le rivage rocheux. Ce fut seulement une fois en sécurité sur la berge qu'elle sentit l'étreinte de fer se relâcher, et Cassandra distingua alors à travers ses larmes le visage livide d'Andrew, agenouillé devant elle.

— Mon Dieu, Cassandra... Pourquoi ?

Ayant retiré son manteau avant d'entrer dans l'eau, il en enveloppa son amie. Hébétée, Cassandra le fixait sans paraître le reconnaître, puis peu à peu l'horreur décomposa ses traits.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-elle faiblement.

— Cela ressemblait beaucoup à une tentative de suicide, répondit Andrew d'une voix blanche.

— Non, se défendit Cassandra, et elle réalisa aussitôt qu'elle mentait. Enfin, peut-être. C'est juste que...

Elle voulait se justifier, tenter d'expliquer la folie de son geste, mais il était difficile de décrire avec des mots les émotions mystérieuses et dévastatrices sous l'assaut desquelles sa raison avait succombé.

— Quelque chose m'est revenu en mémoire, quelque chose qui m'est plus important que tout, Andrew. Un événement que j'avais oublié, qui a un rapport avec l'eau, la glace, le froid...

— Qu'est-ce que c'était ? s'alarma-t-il.

Cassandra secoua la tête, encore bouleversée.

— Je ne sais plus, mais c'était si fort, si triste, que j'ai eu le sentiment que la mort était la seule issue possible, reconnut-elle d'une voix fêlée. Bien que rongé par l'inquiétude, Andrew n'ajouta rien. Il se contenta de serrer la jeune femme dans ses bras. Elle grelottait. Comme lorsqu'il l'avait trouvée dans les rues de Londres, presque quinze ans plus tôt.

*

D'un seul mouvement, Julian, Nicholas et Jeremy coururent vers l'endroit d'où avait émané le hurlement de Megan. À leur grand soulagement, ils ne tardèrent pas à heurter la jeune fille qui venait en sens inverse. Elle tremblait des pieds à la tête, mais était sauvée et ne paraissait pas blessée.

— Je l'ai vu, il est là ! cria-t-elle en serrant avec frénésie le bras de Julian.

— Qui donc ?

— L'assassin du Cercle du Phénix, le garçon aux cheveux blancs..., haleta l'adolescente, choquée.

Les trois hommes se raidirent.

— Vous a-t-il menacé ? interrogea Julian d'une voix altérée. A-t-il tenté de vous faire du mal ?

Megan relâcha son étreinte et fronça des sourcils perplexes.

— À dire vrai, Lord Ashcroft... non. Il se tenait devant moi, et puis il est parti sans un mot ni un geste dans ma direction.

À présent qu'elle se trouvait en sécurité avec ses amis, son attitude la surprenait. Pourquoi avait-elle réagi de façon aussi extrême alors qu'aucun danger réel ne la menaçait ? Elle avait été saisie d'une peur irrationnelle, incontrôlable, et pour tout dire, assez ridicule. Jamais Cassandra n'aurait paniqué de cette façon. Son manque de sang-froid lui fit monter le rouge aux joues.

Julian l'observait avec intensité.

— Vous sentez-vous mieux ? s'enquit-il doucement.

— Oh oui, oui, bredouilla Megan, confuse. J'ai juste les jambes encore un peu faibles.

— C'est bien normal, dit Jeremy avec condescendance, cela fait beaucoup d'émotions pour une jeune fille.

Vexée, Megan se redressa de toute sa taille.

— Ne soyez pas stupide ! le rabroua-t-elle d'un ton sec.

— Voici Andrew et Cassandra ! avertit Nicholas, coupant court à la querelle qui s'annonçait.

Et en effet, ils revenaient tous deux vers eux.

— Seigneur, que vous est-il arrivé ? s'écria Julian. Vous êtes trempés !

Cassandra, qui avait recouvré ses esprits, expliqua avec aplomb qu'ils étaient tombés par mégarde dans un cours d'eau souterrain. Elle se félicita intérieurement que ce fût Andrew qui ait été le témoin de sa crise de démente. Si ç'avait été n'importe qui d'autre, elle serait morte de honte sur place.

Aussitôt qu'elle vit l'expression de son frère, Megan comprit que Cassandra mentait et qu'un événement plus grave s'était produit. Toutefois, comme elle-même était encore sous le choc de sa mésaventure, elle se désintéressa de leur cas pour relater en quelques phrases à haute portée dramatique sa rencontre avec l'assassin. Naturellement, son histoire fit frémir d'horreur Andrew, sans même parler de la culpabilité qu'il éprouva d'avoir laissé sa sœur sans protection.

— Nous devrions nous hâter, les pressa Jeremy. Ne restons pas ici. Les murs sont numérotés, il peut facilement nous retrouver...

D'un pas nerveux, ils regagnèrent le couloir où était scellée la plaque d'argent soulignant l'importance du mercure. Une impatience mêlée d'angoisse les tenaillait, et il leur tardait davantage à chaque seconde de quitter ces souterrains humides dont ils se sentaient prisonniers.

— Nous approchons du centre du labyrinthe, les encouragea Julian, là où se déroule le combat du Soufre et du Mercure.

Il avait raison. Après un dernier virage, le petit groupe déboucha sous une voûte de granit d'une dizaine de mètres de long soutenue par des sculptures de dauphins et de coqs. Le passage était clos par une porte de chêne encadrée de deux imposantes statues représentant un lion et une lionne.

— Le Soufre et le Mercure, observa Julian en s'approchant des fauves. Les principes mâle et femelle de l'orme semblable mais de propriétés contraires. De leur union provient la double nature, matière mixte nommée « androgyne » ou « Rebis » en laquelle s'associent l'Eau et le Feu. C'est cette substance qui est appelée à devenir la pierre philosophale...

La porte s'ouvrit sans résistance et ils pénétrèrent dans une salle circulaire dont le mur était couvert de fresques picturales aux motifs belliqueux : un coq combattait un renard, un chevalier affrontait un dragon, une salamandre luttait à mort contre un rémora, un aigle s'opposait à un lion.

— Le combat singulier du Soufre et du Mercure illustré par de multiples allégories, commenta Julian d'un air fasciné. La lutte ne cesse que par la mort des deux adversaires et leur assemblage en un corps nouveau...

Julian dissertait dans le vide : plus personne ne l'écoutait. L'attention de tous était focalisée sur un piédestal de pierre dressé au centre de la pièce, sur lequel reposait une boîte en émeraude. Cassandra souleva le

couvercle étincelant, et le Triangle de l'Eau se dévoila à leurs yeux, posé sur un parchemin couleur d'ivoire.

— Enfin ! jubila Nicholas.

Cassandra referma la boîte et la souleva de son socle. Aussitôt, un grondement se fit entendre et un escalier en colimaçon surgit du sol pour aller s'emboîter dans un orifice creusé dans le plafond.

Jeremy leva les yeux vers la voûte et un sourire éclaira son visage.

— Le chemin vers la sortie ! Dieu merci, Cylenius a pensé à tout. Nous ne serons pas obligés de retraverser le labyrinthe en sens inverse.

Cassandra avait déjà commencé à gravir les marches.

— Dépêchez-vous, il est dangereux de s'attarder ici...

Ses compagnons la suivirent sans se faire prier, à l'exception de Julian qui serait volontiers resté un peu plus longtemps dans ce lieu captivant. L'escalier les mena dans la première d'une enfilade de salles raboteuses. Il faisait très sombre ; aucune flamme perpétuelle ne venait éclairer les alentours, et la lumière de leurs propres lampes échouait à dissoudre les ténèbres.

Ils avancèrent avec prudence et traversèrent plusieurs salles. Soudain, ils s'immobilisèrent. Des pas légers venaient de se faire entendre derrière eux. Quelqu'un les suivait.

— C'est *lui*..., murmura Jeremy.

— Quand bien même, gronda Nicholas, il est seul et nous sommes six. Il ne peut rien contre nous !

C'était la logique même. Et pourtant, tandis qu'ils retenaient leur souffle au milieu de l'obscurité oppressante, la peur s'infiltra en eux, et la tension devint extrême.

— Partez devant, intima brusquement Jeremy à Cassandra, nous vous couvrirons. Le Cercle du Phénix ne doit pas avoir ce Triangle !

Cassandra hésita.

— Partez ! hurla Jeremy.

— Vas-y, souffla Andrew près d'elle, ne t'inquiète pas pour nous.

Cassandra obtempéra et commença à courir, serrant contre sa poitrine la boîte d'émeraude. Des exclamations résonnèrent derrière elle, puis un coup de feu retentit, assourdissant dans l'espace confiné de la grotte, aussitôt suivi par un deuxième. Megan poussa un cri. épouvantée, Cassandra voulut rebrousser chemin pour rejoindre ses compagnons, mais une présence dans son dos l'en dissuada. L'assassin du Cercle la suivait de près, l'obligeant à poursuivre sa course folle dans les ténèbres. À un moment, elle vit de la lumière sur sa droite et se précipita vers ce qu'elle espérait être l'issue du souterrain. Ses espoirs furent déçus : elle se retrouva dans un cul-de-sac éclairé par une large fissure dans la roche. Elle était prise au piège.

Le garçon aux cheveux blancs, qui ne semblait pas se ressentir de sa blessure pourtant récente, déboucha dans la grotte à sa suite et, sans

lui laisser le temps de reprendre ses esprits, bondit vers elle et d'un coup bien appliqué fit voler la boîte dans les airs. Elle heurta bruyamment le sol et le jeune homme s'empressa de la ramasser sous le regard furieux de son adversaire.

— Cassandra !

La voix de Julian résonna sous la voûte de la salle, précédant de peu le lord qui surgit subitement dans la pièce. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui, comme pour jauger la situation, puis se figea en apercevant le garçon aux cheveux blancs. Celui-ci se statufia également, et ils restèrent debout l'un en face de l'autre à se dévisager avec intensité, au point que l'espace de quelques secondes Cassandra eut l'étrange sensation d'être de trop. L'occasion était belle cependant et elle ne comptait pas la laisser échapper. Profitant de l'inattention passagère de l'assassin, elle se jeta sur lui et lui arracha le Triangle. Il parut alors sortir de la transe dans laquelle l'arrivée de Julian l'avait plongé. L'air indécis, il hésita un instant, puis, contre toute attente, il quitta la salle, rapide et furtif comme une ombre, en abandonnant la boîte d'émeraude aux mains de Cassandra, mais non sans avoir jeté un dernier regard à Julian.

Cassandra renonça à le poursuivre ; elle avait le Triangle, c'était le principal. Toutefois, l'extraordinaire attitude du jeune homme avait aiguisé sa curiosité, et elle jeta un coup d'œil inquisiteur à Julian, persuadée qu'il détenait la clé de cette énigme.

— Que s'est-il passé ? Ce garçon a perdu ses moyens lorsqu'il vous a vu.

— Je l'ignore, répondit Julian à voix basse, je l'ignore...

Il semblait être en état de choc, ce qui ne fit qu'accroître la perplexité de son amie. Décidément, Julian lui cachait quelque chose. À moins que...

— Il y a eu des coups de feu, s'affola-t-elle, quelqu'un a-t-il été blessé ? Julian secoua la tête.

— Jeremy a paniqué et tiré. Le garçon a riposté, mais par bonheur sa balle n'a fait qu'entailler le bras de Nicholas. Andrew s'occupe de panser sa blessure.

Cassandra eut l'impression qu'on la soulageait d'un grand poids.

— Dieu merci, murmura-t-elle. Allons les rejoindre.

Nicholas se portait très bien, en effet. Il se montrait même particulièrement virulent à l'encontre de Jeremy.

— Votre imprudence aurait pu nous coûter la vie à tous, rugissait-il. La prochaine fois, maîtrisez vos nerfs, de grâce !

— Désolé, riposta Jeremy, le visage crispé, mais je n'ai pas l'habitude de me confronter à des meurtriers !

— Vous discuterez plus tard, les interrompit Cassandra. Le plus urgent est de sortir d'ici.

Ils poursuivirent leur chemin et, après quelques tâtonnements, découvrirent dans la dernière grotte un levier qu'Andrew actionna. Un pan de la roche bascula alors grâce à un mécanisme rouillé et ils se retrouvèrent dans la grande salle où ils avaient manipulé les globes (Cassandra nota avec soulagement que le cadavre de l'homme de main du Cercle avait disparu, sans doute emporté par ses comparses). De là, ils gagnèrent sans difficulté leur point de départ et émergèrent à l'air libre près de l'arbre avec un soupir de contentement.

Aucun membre du Cercle du Phénix n'était visible dans les environs. Profitant de ce répit, ils se hâtèrent de quitter l'île.

Chapitre XII

Secoué par les cahotements de la voiture roulant sur les pavés disjoints, Julian, l'esprit absent, regardait se dérouler derrière la vitre le spectacle de la rue, très animée en cette fin d'après-midi. Il venait de rendre visite au comte de Yarsfield, un vieil ami de son père, et le souvenir cuisant de cette rencontre l'obsédait. Lord Yarsfield, comme à son habitude, avait fait montre d'une extrême courtoisie à son égard, mais derrière la politesse exacerbée des propos, Julian avait nettement senti une pointe de mépris mêlée de désapprobation. Le comte de Yarsfield devait bien entendu être au courant pour Aerith. Toute la haute société londonienne l'était. Cinq ans plus tôt, le scandale avait été étouffé du mieux possible, et pourtant la rumeur s'était répandue comme une traînée de poudre, donnant naissance à d'innombrables ragots qui rivalisaient d'abjection. Julian n'avait alors eu d'autre solution que de fuir pour échapper au poids de cette flétrissure et à la douleur de la trahison. Il était parti s'installer dans le Devon avec sa fille Laura, et avait rompu les liens avec la plupart de ses anciennes connaissances. On disait que le temps refermait les blessures, que les souvenirs se diluaient au rythme des saisons. Sottises que tout cela. Seuls des individus n'ayant jamais connu de véritable souffrance pouvaient proférer de telles insanités.

La vacuité de ses efforts arracha un soupir amer à Julian : après tout ce temps, son passé l'emplissait encore de regrets. Jamais il ne pourrait échapper au carcan d'infamie dans lequel sa femme l'avait emprisonné voilà cinq ans. Il était condamné au déshonneur à perpétuité.

Julian fit une tentative désespérée pour chasser ces idées noires et se concentrer sur un sujet moins pénible. Ses pensées volèrent donc naturellement vers le Triangle d'argent qu'ils avaient ramené de leur périple en Ecosse. Sur ce Triangle était gravé une sirène, symbole de l'eau, certes, mais également emblème des natures Soufre et Mercure unies et pacifiées. La boîte d'émeraude contenait en outre un parchemin crypté de quatre pages que Julian avait entrepris de décoder, mais la tâche promettait d'être ardue.

En dépit de ses réticences initiales, Julian devait bien admettre qu'il s'était pris au jeu. Cette aventure se révélait très excitante et rompait avec la vie monotone de reclus volontaire qu'il menait habituellement. Il est vrai que Cassandra était une femme pleine de surprises dont la

compagnie éloignait la morosité. Julian sourit en se remémorant leur première rencontre, alors qu'elle cambriolait son château du Devon quelques mois après son installation dans la région. Il aurait sans doute dû la livrer à la police à l'époque, mais elle était si jeune que le cœur lui avait manqué. Avec le recul, il se félicitait de sa décision puisqu'elle était devenue une amie fidèle, et l'une des rares personnes qu'il pouvait fréquenter sans crainte de se voir reprocher ses erreurs passées. Et pourtant, jamais Julian n'aurait frayé avec une femme telle que Cassandra avant son mariage : son passé trouble, son indépendance d'esprit, son mépris des conventions l'auraient exclue d'office de sa société. Jusqu'au jour où la douleur et la honte avaient bouleversé toutes ses perspectives et modifié radicalement sa façon de juger autrui.

La voiture passa près de la colonne de Nelson, à Trafalgar Square, autour de laquelle était massé un attroupement de badauds. Julian prêta alors enfin attention à ce qui se passait au-dehors.

Le cocher se dirigeait à présent vers l'est par le Strand, avenue bordée de magasins de luxe dont les vitrines à petits carreaux réfléchissaient le pâle soleil de novembre. La circulation était intense : haquets, charrettes, bannes de charbon, omnibus aux couleurs pimpantes, fiacres, cabs, chevaux de selle, et, de temps à autre, un majestueux carrosse, roulaient avec fracas sur les pavés dans un flot ininterrompu. La plupart des promeneurs étaient ici bien mis. Si les femmes rivalisaient d'élégance avec leurs crinolines à falbalas et leurs mantelets ouvragés, les hommes étaient toutefois plus nombreux, et les hauts-de-forme vêtus de soie noire, polis et brillants comme des sabres, produisaient dans la foule un curieux motif vertical indéfiniment répété.

Le porche à colonnes de l'Adelphi Theatre, la devanture du célèbre restaurant *Simpson's*, la façade majestueuse de King's College, se succédaient derrière les vitres. Avec un pincement au cœur, Julian songea que ce spectacle bruyant et coloré aurait enchanté Laura. La vie qu'il faisait égoïstement mener à la pauvre petite était en effet loin d'être gaie. Privée de la compagnie d'enfants de son âge et de la présence d'une mère qu'elle n'avait de toute façon jamais connue, elle était encore trop jeune pour véritablement s'ennuyer, mais cela n'aurait su tarder.

La façade du *Tom's coffee house*, ornée de lions d'or, l'emblème de la compagnie, et de deux figures chinoises représentant les origines du thé, apparut sur sa droite. Il faudrait qu'il envoie un domestique s'y approvisionner en thés fins avant de retourner dans le Devon. Lui-même devait aller acheter des cadeaux à sa fille. Peut-être ferait-il un saut chez Harrod's, sur Brompton Road, à moins qu'il ne décidât de se rendre à Lowther Arcade, le paradis des enfants avec sa profusion de

magasins de jouets.

Julian essaya d'imaginer ce que Laura pouvait faire à cet instant. Il n'aimait pas être séparé longtemps de sa fille, mais ses parents (sa mère surtout), qui passaient la fin de l'année en France près de Nice, avaient insisté pour emmener la petite quelques semaines avec eux. Julian avait acquiescé de mauvaise grâce, d'autant que les relations tendues qu'il entretenait avec son père depuis « l'affaire Aerith » l'empêchaient de les accompagner.

La voiture avait remonté Fleet Street puis Ludgate Hill, et le lord fut ramené à la réalité par la vue du portique élané de la cathédrale Saint-Paul. Il se trouvait près de l'endroit où il avait rencontré pour la première fois le garçon aux cheveux blancs. Malgré tous ses efforts pour le chasser de son esprit, Julian avait souvent pensé à lui depuis leur dernière rencontre, au point qu'il en arrivait à se demander s'il ne souhaitait pas inconsciemment le revoir. Idée absurde, bien entendu.

Le cœur de Julian battit plus vite. Une adresse venait de s'imposer à son esprit, une adresse qu'il s'efforçait d'oublier depuis qu'il en avait pris connaissance le soir où il avait recueilli le jeune homme blessé. Dans la poche de son manteau, celui-ci conservait un bout de papier froissé. Julian n'avait pu éviter d'en lire le contenu – une adresse dans la Cité, le « 7, Bread Street » – lorsqu'il l'avait retiré du vêtement taché de sang pour le ranger dans la bourse du garçon. Curieusement, et pour une raison qui échappait à Julian lui-même, il n'avait parlé de ce détail à personne. C'était un secret qu'il ne voulait pas partager.

Il avait souvent songé à se rendre à cette adresse, mais n'avait jamais osé aller au bout de son intention. Et voici qu'aujourd'hui sa voiture passait précisément devant Bread Street. Et si le garçon habitait là... ? À cette idée, son cerveau se troublait. Mû par une impulsion irrésistible, il donna l'ordre au cocher d'arrêter la voiture, sauta à terre et gagna en quelques enjambées le numéro 7. Une femme replète entre deux âges, un panier au bras, sortait à ce moment, et il se précipita pour s'introduire dans la maison avant que la porte ne se referme. Il se retrouva alors dans un couloir lambrissé de panneaux de bois et orné de gravures bon marché. Avec la désagréable impression d'être un voleur, il gravit discrètement les escaliers où flottait une odeur de cire. « Dernier étage, première porte à droite », il se rappelait chaque détail de l'adresse. Le souffle court, Julian s'immobilisa sur le dernier palier, devant la porte fatidique. Là, le courage lui manqua, et il faillit faire demi-tour.

Au bout d'une minute qui lui parut un siècle, il se décida à frapper, mais à peine son poing eut-il heurté le bois qu'il réalisa l'absurdité de son geste. Fallait-il qu'il ait perdu l'esprit pour frapper ainsi courtoisement à une porte qui était peut-être celle d'un assassin ! À croire qu'il l'avait convié à prendre le thé !

Il recula d'un pas et observa la porte avec appréhension. Nul bruit ne se fit entendre, nulle présence ne semblait habiter les lieux.

Julian prit une brusque inspiration et saisit la poignée de la porte. À sa grande surprise, elle n'était pas fermée à clé et il put l'ouvrir sans difficulté. La pièce aux murs blancs dans laquelle il pénétra le glaça par la froideur de son atmosphère. Tout y était triste et impersonnel, à commencer par les rares meubles bancals, et aucun objet intime ne venait réchauffer les lieux. C'était là l'antre d'un individu dépourvu de toute attache, pire, de tout sentiment. Julian en conçut une profonde tristesse. L'occupant de cette chambre, et il ne doutait pas que ce fût le jeune homme aux cheveux blancs, lui inspirait une peine sincère.

Il s'arracha à sa contemplation et s'approcha de la commode. Horrifié par sa conduite, et en même temps tout à fait incapable de résister à la tentation, il ouvrit les tiroirs un à un. Si les deux premiers ne renfermaient que quelques vêtements, le contenu du troisième se révéla plus insolite. Julian y découvrit en effet une impressionnante collection de plans et de cartes qui s'empilaient jusqu'à ras bord. Des plans de Londres, de ses quartiers, de sa banlieue, des plans de chacune des grandes villes du pays, des cartes d'Angleterre, d'Ecosse, des Highlands, des plans dessinés à la main indiquant la disposition des pièces dans des maisons, des manoirs, des châteaux, il y en avait des centaines, jetés en vrac dans ce tiroir. Intrigué, Julian fourragea dans la masse de papiers et ne tarda pas à avoir entre les mains plusieurs feuillets reproduisant l'agencement d'une demeure qui lui était familière : le manoir de Cassandra, décrit étage par étage, pièce par pièce...

Sans réfléchir, il glissa les plans du manoir dans sa poche et referma fébrilement le tiroir. Il hésita une minute sur le pas de la porte, puis quitta la pièce et dévala les escaliers. Une fois dans la rue, il poussa un soupir de soulagement : la tension qui l'habitait était retombée d'un coup, même si le trouble persistait dans son cœur. D'un pas plus assuré, il se dirigea vers sa voiture.

Soudain, Julian se figea, les yeux écarquillés de stupeur, incapable de croire ce qu'il voyait. Son cœur s'affola de nouveau, cognant sourdement dans sa poitrine dont il semblait vouloir s'extraire.

Sur le trottoir, à quelques mètres devant lui, marchait d'un pas souple et rapide l'assassin du Cercle du Phénix, enveloppé d'une cape noire bordée de fourrure.

Julian se faufila à travers la cohue en jouant des coudes pour progresser dans Bread Street tout en s'efforçant de ne pas perdre de vue le jeune homme, tâche rendue aisée par sa haute stature. Avec la tombée du soir, l'obscurité envahissait les rues, et les passants se hâtaient de regagner leur foyer.

La raison du lord lui conseillait de s'éloigner au plus vite du garçon

aux cheveux blancs, mais son corps se refusait à obéir. À dire vrai, il le suivait presque contre sa volonté, comme hypnotisé, et c'était plutôt effrayant.

L'ange de la mort ne s'était pas rendu compte que Julian l'avait pris en chasse. Il poursuivait calmement son chemin, l'air indifférent à ce qui l'entourait. Il s'arrêta toutefois à plusieurs reprises pour consulter un plan qu'il tenait à la main et jeter des regards perplexes autour de lui comme un homme prisonnier d'un labyrinthe.

Ils remontèrent ainsi Bread Street puis bifurquèrent dans une ruelle adjacente. Le jeune homme s'arrêta alors sous le porche d'une maison que rien ne distinguait de ses voisines et y entra sans frapper.

Julian hésita. Pénétrer dans la maison à la suite de l'assassin serait pure folie, mais là encore il ne put se contrôler. Maudissant sa faiblesse, il poussa le plus doucement possible la porte et se glissa dans un vestibule sombre et poussiéreux où il s'immobilisa, l'oreille aux aguets et la respiration suspendue. Des éclats de voix lui parvinrent du fond du couloir ; il se dirigea à pas feutrés dans cette direction et atteignit un escalier de pierre qu'il descendit prudemment, essayant de ne pas penser au danger qui l'attendait au sous-sol.

Au bas des marches se dressait une porte entrouverte qui laissait filtrer un large rai de lumière vertical. Après une nouvelle mais brève hésitation, Julian se décida à jeter un coup d'œil dans la pièce qu'elle protégeait.

L'assassin du Cercle du Phénix était là.

Près de lui se tenait un homme de grande taille, pourvu d'un visage osseux, de cheveux grisonnants, et engoncé dans une longue redingote noire sévèrement boutonnée jusqu'au menton. Un homme que Julian n'avait jamais vu auparavant.

— Tu as une demi-heure de retard alors que tu habites à trois minutes d'ici ! rugissait l'inconnu en agitant avec colère sa lourde canne d'ébène à pommeau d'argent sous le nez du garçon. C'est insupportable ! Je t'en conjure, fais un effort à l'avenir !

Suivit une diatribe irritée sur l'échec essuyé par le Cercle dans la quête du Triangle de l'Eau. Impassible, le jeune homme aux cheveux blancs l'écoutait vociférer en silence, l'air toujours absent.

Julian se pencha en avant pour mieux voir la scène. Une légère pression sur sa nuque le fit alors tressaillir. Il pivota avec lenteur et se retrouva face à un homme à la mine patibulaire qui braquait un pistolet sur sa tête.

Alertés par le bruit au-dehors, les deux occupants de la pièce s'élancèrent vers la porte. Le plus âgé l'ouvrit à la volée, découvrant ainsi le lord et l'individu qui le menaçait de son arme. Ce dernier désigna Julian du canon de son pistolet.

— Je l'ai surpris en train d'espionner votre conversation, patron,

expliqua-t-il d'une voix grondante en s'adressant à l'homme à la canne.

Un rictus mauvais contracta les traits de Charles Werner.

— Je vois..., dit-il d'un ton qui ne présageait rien de bon pour l'intrus. C'est bien, Davis, vous pouvez remonter faire le guet. Et si le prisonnier tente de s'enfuir, abattez-le.

La brute acquiesça avec un grognement et disparut dans l'escalier. Werner, le regard dur, se tourna alors vers Julian.

— Lord Ashcroft... Quel honneur de vous avoir parmi nous... Malheureusement, croiser mon chemin vous sera fatal. Maintenant que vous avez vu mon visage, vous concevrez aisément que je ne puis vous laisser en vie.

Julian, qui cherchait avec une vaine fébrilité une solution pour se tirer de ce mauvais pas, se raidit devant le péril imminent. Durant une poignée de secondes, son regard croisa celui du garçon aux cheveux blancs.

Celui-ci paraissait inquiet, mais peut-être était-ce seulement ce que Julian voulait croire.

Werner posa également les yeux sur l'assassin et la colère altéra ses traits. D'un geste lourd de menace, il brandit sa canne d'ébène.

— Ceci n'est pas une canne ordinaire, Milord, vous allez le constater à vos dépens.

En un éclair, il dégaina une épée à laquelle la canne tenait lieu de fourreau. La lame tranchante brilla d'un éclat dangereux, semblable à celui qui luisait dans ses prunelles métalliques. D'un mouvement vif, Werner attaqua Julian qui parvint de justesse, en bon escrimeur qu'il était, à éviter le coup. La pointe acérée de l'épée lui taillada cependant légèrement la poitrine.

À la stupéfaction de Julian, son assaillant rengaina aussitôt son arme, l'air satisfait.

— Vous avez de la chance, Lord Ashcroft, la vue du sang m'indispose profondément, dit-il d'un ton narquois. Ma faiblesse vous donne donc un peu de répit. J'espère que vous n'avez rien contre le fait d'être sous le coup d'une menace que vous savez désormais réelle.

Sur ces mots, il se tourna vers l'assassin et lui enjoignit de le suivre. Tous deux quittèrent la pièce sous les yeux de Julian, trop sidéré d'être encore en vie pour pouvoir bouger. Le garçon aux cheveux blancs passa près de lui sans le regarder, une expression indéchiffrable sur le visage. Il hésita toutefois un instant sur le seuil de la porte, avant de se décider à partir pour de bon.

Julian entendit leurs pas décroître dans l'escalier et le couloir, puis le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvrait et se refermait résonna dans la maison. Il porta alors la main à sa poitrine. Il saignait un peu, mais la blessure n'était certes pas mortelle.

— Juste une égratignure, murmura-t-il, pensif.

Pour quelle raison cet homme, qui était peut-être l'un des chefs du Cercle du Phénix, ne l'avait-il pas tué alors qu'il en avait l'occasion ?

Il réfléchirait à cela plus tard. Pour l'heure, il ne devait songer qu'à quitter ces lieux déplaisants au plus vite. À pas prudents car il craignait de croiser le dénommé Davis, Julian refit le chemin en sens inverse et sortit sans encombre du repaire du Cercle. Lorsqu'il déboucha dans la rue, l'air frais du soir, mêlé de quelques gouttes de pluie, lui fouetta le visage et il respira plus librement. Au bout de quelques minutes de marche, il retrouva son attelage à l'endroit où il l'avait laissé.

— Au manoir Jamiston, lança-t-il à son cocher avant de remonter dans la voiture, impatient de rentrer.

Le véhicule s'ébranla et la pluie se mit à crépiter sur le toit. Julian se sentait très fatigué tout à coup. Son corps s'engourdissait, sa vue se troublait, il avait du mal à respirer. Il déboutonna son manteau et desserra le nœud de sa cravate de soie d'une main tremblante, puis dut s'appuyer au dossier de la banquette pour ne pas s'écrouler sur le plancher de l'attelage.

Au début, il ne comprit pas ce qui lui arrivait. La blessure était superficielle, elle ne pouvait être cause de cet état de faiblesse. Mais peu à peu, la paralysie gagna ses membres, et un grand froid intérieur le saisit. À demi-inconscient déjà, une pensée atroce traversa son esprit brumeux. Ce n'était pas cette estafilade qui allait le tuer. Non, c'était le poison qui enduisait la lame de l'épée et qui accomplissait maintenant son œuvre dévastatrice. Les paroles prononcées par son assaillant prenaient un sens nouveau et cruellement ironique à la lumière de cette découverte...

Horrifié, Julian voulut appeler à l'aide, mais sa gorge desséchée refusa d'émettre le moindre son. Seul un sourd gémissement lui échappa avant qu'un rideau noir ne tombe brutalement devant ses yeux.

*

Le ciel d'automne, bas et sombre, semblait vouloir engloutir la terre. Sans crier gare, le soleil s'était enfui et une pluie fine et pénétrante s'était mise à tomber, inondant la vaste pelouse du manoir Jamiston. Les gouttes d'eau s'écrasaient sans relâche sur les basses branches des hêtres et des cèdres et roulaient sur les feuilles brillantes des lauriers ; les rhododendrons, les bruyères blanches, les arbousiers rougeâtres ruisselaient, et le paysage entier était obscurci par cette pluie désolante.

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, Cassandra contemplait ce triste spectacle. Toujours attentif au moindre détail, son majordome entra

dans le petit salon et alluma le fagot préparé dans la cheminée. Une magnifique flambée jaillit instantanément et éclaira la pièce d'une chaude lumière. Andrew apparut alors sur le seuil de la porte, trempé jusqu'aux os et l'air terriblement grognon.

— Quel temps sinistre ! marmonna-t-il en se hâtant de retirer son manteau qui dégoulinait sur le tapis d'Aubusson.

— As-tu passé une bonne journée ? s'enquit Cassandra par pure politesse, car Andrew ne semblait pas précisément d'humeur joyeuse.

Contre toute attente cependant, le visage de son ami se dérida.

— Il y a eu mieux, dit-il avec un sourire. Et toi ?

— La journée a été désespérément morne, répondit Cassandra avec un haussement d'épaules désabusé. J'ai cru mourir d'ennui.

— Évidemment, dès que personne n'essaie de t'assassiner, toi tu t'ennuies ! se moqua Andrew en se versant une tasse de thé. Où est Megan ?

— Dans la bibliothèque.

— Je me demande pourquoi je pose la question ! gémit Andrew en levant les yeux au ciel. Elle est *toujours* dans la bibliothèque. Elle va finir par épouser un livre si ça continue !

— Oh, tu ne vas pas recommencer ta complainte du mariage ! protesta Cassandra, mi-amusée, mi-excédée.

— Mais c'est un sujet fondamental ! rétorqua Andrew avec indignation. Megan doit absolument trouver un bon parti !

— Ne t'est-il pas venu à l'esprit que se marier ne la rendrait pas heureuse, en tout cas pas pour le moment ? Elle a d'autres moyens de s'épanouir et elle est encore jeune, pourquoi ne la laisses-tu pas chercher sa voie et prendre seule ses décisions ?

Andrew s'assombrit et fixa la nappe d'un regard dur que Cassandra ne lui connaissait pas.

— Ce n'est pas aussi simple. Le temps passe si vite, Dieu seul sait de quoi demain sera fait...

À ces mots, un mauvais pressentiment étreignit Cassandra. L'obsession croissante de son ami pour le mariage de Megan lui était incompréhensible. Andrew était le moins matérialiste des hommes, le moins obsédé par sa position sociale ; ce n'étaient donc pas ces motifs qui justifiaient son attitude. Elle savait aussi qu'il aimait profondément sa sœur et ne souhaitait pour rien au monde être séparé d'elle. Alors pourquoi agissait-il de cette manière ? Et pourquoi paraissait-il si sombre, si sérieux, en cet instant ? Ces interrogations l'angoissaient.

Comme le silence s'éternisait et devenait pesant, Cassandra essaya de détendre l'atmosphère.

— De quoi te plains-tu ? Il y a une foule de prétendants à ta disposition, tu n'as que l'embarras du choix !

Andrew releva la tête.

— De qui parles-tu ?

— Des hommes qui se trouvent sous ce toit, naturellement. Que penses-tu de Julian ? Il ferait un excellent mari, avec ses titres et sa fortune.

— Trop âgé !

— Tu exagères, il n'a même pas trente-cinq ans !

— La différence de condition sociale est un obstacle insurmontable. Je vois mal Megan évoluer au sein de la noblesse !

— Nicholas ?

— Surtout pas !

— Pourquoi cela ?

— Il a toujours l'air de ricaner intérieurement, c'est agaçant.

— Ce n'est pas faux, reconnu Cassandra. Jeremy alors ?

— Un journaliste ! Ce n'est pas honorable !

— Seigneur, je ne te savais pas aussi effroyablement snob ! Un médecin répondrait mieux à tes critères, je suppose ?

— Bien entendu, repartit Andrew d'un ton digne.

Il hocha la tête avec une expression pénétrée qui fit sourire Cassandra.

— Tu es bien difficile, le taquina-t-elle. Finalement, ce sera de ta faute si Megan ne trouve pas d'époux !

À sa consternation, une ombre de tristesse voila les yeux d'Andrew.

— Tu as raison, je ne suis pas à la hauteur de la lâche. Si notre mère était encore en vie, les choses se passeraient sans doute différemment. Elle est partie beaucoup trop tôt...

— Tu ne parles jamais de ta mère..., murmura Cassandra, troublée.

— Je n'avais que douze ans lorsqu'elle est morte, dit-il à voix très basse.

Il semblait si abattu, si désespéré, que le cœur de Cassandra se serra.

— Que se passe-t-il, Andrew ? Quelque chose te tracasse, je le vois bien. Tu sais que tu peux tout me dire.

Il hésita, ouvrit la bouche comme pour parler. Mais à cet instant, le bruit d'une voiture se fit entendre dans l'allée menant au perron. Au grand désespoir de Cassandra, Andrew se leva précipitamment, coupant ainsi court à la conversation.

— En parlant de Julian, ce doit être lui qui rentre. La voiture s'arrêta devant le manoir et le cocher sauta de son siège pour aller ouvrir la portière de l'attelage. Un long silence suivit, puis le domestique jaillit dans la maison en poussant des cris affolés.

*

Un vent de désolation soufflait sur le manoir Jamiston. Tout à coup, la pierre philosophale et le Cercle du Phénix avaient perdu toute espèce

d'importance aux yeux du petit groupe. L'excitation des débuts avait laissé place à la tristesse et à la consternation. Cassandra et ses compagnons avaient pris cette entreprise comme un jeu, une palpitante aventure, et soudain la réalité les rattrapait et les frappait de plein fouet, sous la pire forme qui soit : la mort. L'état de Julian s'aggravait en effet de minute en minute, et rien ne paraissait devoir enrayer le funeste processus du mal mystérieux qui le rongait. Livide, les yeux creusés dans leurs orbites, les membres secoués par la fièvre, il était presque méconnaissable. Penché sur son corps torturé, Andrew ne pouvait que constater l'étendue de son impuissance, mais il refusait de s'avouer vaincu.

— Vos efforts sont inutiles, commenta Nicholas, le visage fermé. Vous ne le sauverez pas.

Il était appuyé contre le chambranle de la porte, les bras croisés, et fixait Julian d'un air sombre.

— Pourquoi dites-vous une chose pareille ? s'insurgea Cassandra.

— Ne soyez pas si fataliste ! ajouta Andrew. Nous ignorons même de quoi il souffre !

— Moi je le sais. J'ai assisté exactement à la même scène il y a quelques semaines, lorsque mon père est mort, empoisonné.

Cassandra tressaillit.

— Empoisonné..., chuchota-t-elle, très pâle.

Nicholas s'approcha du lit et entrouvrit la chemise de Julian.

— Regardez cette entaille sur sa poitrine : une blessure minuscule et cependant mortelle. La peau autour a noirci, c'est la marque laissée par le poison qui a tué mon père. Un poison indécélable dans l'organisme, qui provoque un trépas rapide avec des symptômes similaires à ceux d'une forte fièvre. Le processus est inexorable. Dans quelques heures tout au plus, Lord Ashcroft sera mort. Je suis désolé.

— Il y a forcément quelque chose à faire ! protesta Andrew, saisi d'effroi.

— Peut-être, mais aucun médecin à Paris n'a trouvé quoi. Ne vous bercez pas d'illusions, il est trop tard, conclut-il froidement.

Incapable d'en supporter davantage, Cassandra se leva brusquement et quitta la pièce. Elle était bouleversée, même si elle s'était évertuée tant bien que mal à dissimuler son émotion lorsqu'ils avaient découvert Julian agonisant dans sa voiture. À présent, elle ne pouvait contenir plus longtemps sa détresse. Andrew, qui l'avait suivie, la surprit en train de sangloter à l'abri des regards, cachée dans le petit salon. Voir Cassandra en pleurs constituait un événement si exceptionnel que le médecin se figea sur le pas de la porte, stupéfait et ne sachant trop s'il devait rebrousser chemin par discrétion ou tenter de consoler la jeune femme. Bien qu'il doutât fortement que son amie apprécie d'être surprise en flagrant délit de faiblesse, il choisit la

seconde option et s'approcha d'elle. Cassandra, qui lui tournait le dos, tressaillit quand il lui posa la main sur l'épaule dans un geste protecteur.

Surprise, elle tourna vers lui un visage baigné de larmes dont la pâleur l'effraya. Telle un poignard, la jalousie transperça la poitrine d'Andrew. L'espace d'un éclair, il se demanda avec amertume si Cassandra aurait ressenti ce profond désespoir dans le cas où lui-même se serait trouvé à la place de Julian. Il en doutait.

Andrew regretta aussitôt cette pensée. S'appesantir sur son sort alors que Julian agonisait à l'étage était indécent.

— Cassandra..., murmura-t-il d'un ton anxieux en pressant l'épaule de son amie.

La jeune femme tremblait.

— Tu as entendu ce qu'a dit Nicholas ? Julian va mourir...

— Il peut se tromper...

— Je suis si inquiète...

— Nous le sommes tous, dit Andrew avec sincérité.

Cassandra hésita, en proie à un violent trouble.

— Je... je me sens coupable. C'est de ma faute si Julian s'est trouvé impliqué dans cette affaire. S'il meurt... s'il meurt... jamais je ne me le pardonnerai...

Sa voix se brisa et elle dut s'interrompre, submergée par l'émotion.

— Ne sois pas sottte, répliqua Andrew en la forçant à le regarder en face. Julian s'est joint à nous en pleine connaissance de cause. Tu n'as rien à te reprocher. Et peut-être va-t-il se rétablir.

Le regard de Cassandra se fit sceptique.

— Tu n'y crois pas toi-même, dit-elle durement en plantant ses yeux dans les siens. Il n'a pas repris conscience depuis son arrivée ici, c'est plutôt mauvais signe, n'est-ce pas ? Tu es médecin, tu es le mieux placé pour savoir qu'il n'y a pas d'espoir !

Incapable de dissimuler, Andrew détourna le regard et s'abstint de répondre. Il ne se faisait guère d'illusions en effet sur les chances de rétablissement de Lord Ashcroft. À l'instar du petit Dick, seul un miracle semblait désormais pouvoir le sauver.

Cassandra pivota à nouveau vers la fenêtre. Derrière les vitres, le parc recouvert d'une obscurité brumeuse avait revêtu une sinistre apparence.

— Je porte malheur aux gens que j'aime, dit-elle d'une voix à peine plus haute qu'un murmure. Tu ne devrais pas rester près de moi, tu risques de souffrir également...

Ces paroles empreintes de fatalisme ressemblaient si peu à Cassandra qu'Andrew demeura un instant abasourdi avant de reprendre ses esprits.

— Je t'interdis de dire des choses pareilles ! protestait-il en lui prenant

le bras. Cela n'a aucun sens. Tu n'es pas responsable des malheurs qui peuvent survenir autour de toi !

Cassandra se dégagea d'un geste brusque.

— Qu'en sais-tu ?

Elle criait presque à présent.

— Tu ignores tout de mon passé, tu ne sais pas d'où je viens !

Comment peux-tu prétendre me connaître ?

— Personne ne te connaît mieux que moi, et tu le sais Cassandra, dit doucement Andrew.

— C'est vrai, répéta-t-elle en écho, le regard vague. Personne ne me connaît mieux que toi. Mais cela ne veut pas dire que tu saches *vraiment* qui je suis. Moi-même je ne le sais pas...

Elle paraissait très lasse tout à coup. Sans ajouter un mot, elle se dirigea vers la porte du salon.

— Où vas-tu ? demanda Andrew avec appréhension.

— Dehors. J'ai besoin de prendre l'air... et de rester seule.

— Es-tu folle ? Tu vas attraper la mort par ce temps !

Indifférente, elle haussa les épaules et claqua la porte derrière elle.

*

Cassandra marchait depuis une éternité dans le parc humide et glacial. Au loin, les lumières minuscules du manoir flottaient dans la brume comme des feux follets. Elle avait peur de rentrer à présent. L'idée d'affronter la nouvelle du trépas de Julian l'emplissait d'une angoisse qui lui nouait les entrailles, d'autant que ce drame avait fait ressurgir d'un coup ses terreurs secrètes : toutes les visions macabres qui hantaient ses nuits l'assaillaient en une ronde incessante. Bouleversée, elle se prit la tête entre les mains. Ces scènes atroces, jonchées de cadavres et noyées de sang, s'étaient-elles réellement produites ou n'étaient-elles que le fruit de son imagination torturée ? Voilà la question qui l'obsédait depuis quinze longues années et à laquelle elle n'avait toujours pas trouvé de réponse.

Transie, Cassandra serra plus étroitement son manteau contre sa poitrine. Elle ne pouvait fuir plus longtemps la réalité, aussi tragique fût-elle. Rassemblant tout son courage, elle fit volte-face et revint vers le manoir. À mesure qu'elle s'en approchait, une angoisse de plus en plus oppressante l'étreignait, mais elle se força à ne pas ralentir l'allure et se retrouva bientôt dans le hall brillamment éclairé de sa résidence.

Jeremy, qui semblait guetter son arrivée, se précipita vers Cassandra aussitôt qu'elle eût franchi le seuil. Le journaliste était en proie à un trouble extraordinaire. Blanc comme un linge, il n'arborait pas son sempiternel sourire et ses mouvements étaient désordonnés.

« Seigneur, Julian est donc bien mort ! » songea Cassandra, horrifiée. Contre toute logique, elle avait espéré un miracle de dernière minute, mais le destin en avait décidé autrement.

Sous l'emprise d'un choc terrible, Jeremy la fixait avec des yeux exorbités sans parvenir à articuler un mot.

— Que se passe-t-il ? demanda Cassandra bien qu'elle connût déjà la réponse.

— L'homme de main du Cercle du Phénix... le garçon aux cheveux blancs..., balbutia-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion.

Il s'interrompit, haletant.

— Alors ? le brusqua la jeune femme, incapable de contenir son impatience. Où diantre voulez-vous en venir ?

— Il... il est ici. Il s'est constitué prisonnier tout à l'heure.

Chapitre XIII

Très agitée, Cassandra faisait les cent pas dans le grand salon. Les derniers événements étaient si inattendus que son esprit fiévreux ne parvenait pas à les considérer comme réels. Traversée par un nouveau doute, elle s'arrêta devant la cheminée et se tourna vers Andrew qui la regardait en souriant, assis près de l'âtre.

— Es-tu certain que Julian soit hors de danger ? demanda-t-elle pour la vingtième fois.

— Je crois que nous pouvons raisonnablement nous montrer optimistes. Son état s'est amélioré de façon spectaculaire depuis tout à l'heure. Megan le veille, elle nous préviendra s'il y a du nouveau.

— Raconte-moi encore ce qui s'est passé, ordonna Cassandra.

— Je te l'ai déjà dit plusieurs fois ! se plaignit Andrew, exaspéré. Durant ton absence, ce garçon s'est tout simplement présenté à la porte, comme l'aurait fait n'importe quel visiteur.

— Imaginez notre stupéfaction ! intervint Jeremy qui s'était un peu calmé.

— Il n'a pas prononcé un mot, mais il nous a remis ceci, poursuivit Andrew en tendant la main.

Une petite fiole en verre, aux parois de laquelle étaient suspendues des gouttelettes verdâtres, reposait dans sa paume. Cassandra saisit le flacon avec avidité et le tourna délicatement entre ses doigts.

— Au début, naturellement, nous n'avons pas compris ce qu'il voulait, d'autant que son expression était indéchiffrable. C'est comme si ce garçon portait un masque. Pour finir, puisqu'il ne paraissait pas disposé à ouvrir la bouche, nous lui avons donné du papier et un crayon et il a écrit ceci.

Andrew montra un feuillet sur lequel était griffonné, d'une curieuse écriture ronde et enfantine, un simple mot.

— « Antidote »..., murmura Cassandra.

Andrew haussa les épaules.

— Nous n'avions rien à perdre. Julian semblait condamné, aussi lui ai-je administré le contenu de la fiole sans état d'âme. Et en vérité, il s'agissait bien d'un contrepoison. Le remède a été efficace au bout d'une dizaine de minutes.

Une délicieuse sensation de soulagement inonda Cassandra, et la chape de plomb qui pesait sur sa poitrine depuis des heures fondit comme par miracle.

— Ce qui s'est passé n'en demeure pas moins étrange. Pourquoi l'assassin du Cercle du Phénix a-t-il sauvé Julian ? Cette attitude n'a aucun sens, dit-elle en repensant au comportement parfois suspect du lord au cours des derniers jours.

— À moins qu'il ne s'agisse d'une mise en scène imaginée par l'organisation, décréta Jeremy d'un ton méfiant. Je suis persuadé que ce garçon est venu ici avec des intentions peu avouables. Il essaie certainement de gagner nos bonnes grâces pour mieux nous espionner par la suite. Peut-être même profitera-t-il de la première occasion venue pour tous nous éliminer ! ajouta-t-il, un soupçon de panique dans la voix. Nous devons nous montrer extrêmement prudents !

Andrew, que cette perspective macabre ne semblait pas affoler outre mesure, martelait des doigts les accoudoirs de son fauteuil, l'air peu convaincu par les théories alarmistes de Jeremy.

— N'oublions pas que Julian a sauvé ce jeune homme d'une mort certaine après que tu l'as blessé, Cassandra, objecta-t-il. Peut-être veut-il simplement lui témoigner sa reconnaissance en le sauvant à son tour.

Partagé entre consternation et incrédulité, le journaliste ouvrit des yeux immenses.

— Quelle naïveté ! lâcha-t-il d'une voix frémissante de colère contenue. Nous ne parlons pas d'un individu ordinaire, mais d'un dangereux meurtrier ! Savez-vous combien de personnes innocentes il a exécutées au cours des dernières années ? J'ai fait mon enquête, figurez-vous. Cinquante-sept ! Cinquante-sept, vous vous rendez compte ? Et vous prétendez que ce criminel éprouverait de la *reconnaissance* ? C'est impossible ! Ce garçon est un monstre, pas un être humain ! Nous devons le livrer à la police !

La voix de Jeremy avait monté de plusieurs octaves, hystérique, et il tremblait violemment. Surpris par ce déluge d'émotions, Andrew et Cassandra échangèrent un regard perplexe.

— Calmez-vous, dit enfin la jeune femme d'un ton apaisant. Je comprends votre inquiétude, mais nous ne devons pas tirer de conclusions hâtives. Du reste, la présence de ce garçon au manoir représente une chance inouïe. S'il collabore, de gré ou de force, il peut nous aider à faire tomber le Cercle du Phénix. Essayons de tirer le meilleur parti possible de cette opportunité.

Cette perspective troubla Jeremy, qui n'avait manifestement pas vu les choses sous cet angle.

— Vous avez raison, bien sûr, concéda-t-il. Il peut nous être très utile. Mais je persiste à dire qu'il faudra le surveiller de très près tant que nous ne connaissons pas ses véritables desseins.

Cassandra hocha la tête.

— Nous ne prendrons aucun risque superflu. Où se trouve-t-il en ce

moment ?

— Il est enfermé dans la tour, sous la surveillance de Nicholas.

— C'est encore trop bien pour lui ! protesta Jeremy, que la présence du tueur dans les lieux ne semblait décidément pas enchanter.

— Navrée de vous décevoir, rétorqua sèchement Cassandra, mais il n'y a pas de cachot dans ce manoir. Était-il armé à son arrivée ?

— Oui.

Andrew désigna du menton le journaliste. Pour la première fois, la jeune femme remarqua alors les poignards posés sur ses genoux. Les fourreaux de nacre brillaient d'un blanc de perle dans le salon baigné d'ombres. Jeremy suivit le regard de Cassandra et serra convulsivement les armes entre ses doigts. À sa grande stupeur, elle aurait juré distinguer une lueur de fascination malsaine dans les yeux du journaliste tandis qu'il les contemplait.

*

Veillé par Megan, Julian reposait paisiblement dans sa chambre. Le teint cireux de son visage et ses traits tirés témoignaient des souffrances endurées au cours des dernières heures, mais il était vivant, Dieu merci, et c'était là le principal. Cassandra le contempla un long moment, le cœur en liesse, puis gagna la tour octogonale crénelée qui dominait le manoir. Appuyé avec nonchalance contre la lourde porte en chêne ferrée qui donnait accès à l'intérieur de la tour, Nicholas l'accueillit avec un sourire joyeux.

— Incroyable, n'est-ce pas ? l'interpella-t-il d'un ton allègre. Qui aurait pu prévoir que l'impitoyable bourreau du Cercle du Phénix se jetterait lui-même dans la gueule du loup ?

— Certainement personne, répondit Cassandra en lui rendant son sourire. Je viens à l'instant de voir Julian, son état s'améliore peu à peu.

Nicholas hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est une très bonne chose.

Ses lèvres se retroussèrent légèrement en une grimace ironique.

— Et Jeremy ? s'enquit-il, une pointe de mépris dans la voix. S'est-il remis du choc ? Il s'est littéralement décomposé de peur quand il a vu l'assassin. Sa réaction ne dénotait pas une grande force de caractère...

— Il est assez émotif, admit Cassandra, un peu agacée par le ton dédaigneux de Ferguson, mais il faut reconnaître que cette visite était très inattendue. Il a été pris par surprise. Et puis, tout le monde n'a pas comme vous l'habitude de côtoyer des criminels.

Nicholas lui jeta un curieux regard.

— Dieu merci, il m'arrive également de côtoyer des innocents !

Cassandra s'approcha de la porte.

— Je dois parler au prisonnier.

L'avocat s'effaça pour lui laisser le passage et sortit un trousseau de clés de sa poche.

— Soyez sur vos gardes. Même désarmé, il reste dangereux.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle en montrant le pistolet qui pendait à sa taille.

Nicholas émit un sifflement admiratif.

— Quelle femme prévoyante !

Il fit jouer une des clés dans la serrure de la porte qui s'ouvrit en grinçant abominablement. Elle donnait sur un étroit escalier de pierre en colimaçon, éclairé de loin en loin par une petite fenêtre ogivale. Au sommet de l'escalier se dressait une seconde porte de chêne, que Nicholas ouvrit grâce à une autre clé.

— La cellule idéale, fit-il remarquer. Deux portes massives, et des fenêtres trop petites pour donner passage à un adulte. C'est Stevens qui nous a donné l'idée en votre absence. La pièce étant restée longtemps inhabitée, il a ajouté qu'il enverrait quelqu'un faire le ménage dans la matinée.

Cassandra sourit. Stevens était une perle de majordome, et sa conscience professionnelle frisait le sacerdoce (ou la folie, c'était selon). De plus, en tant qu'ancien bagnard, il s'y connaissait en détention.

Nicholas poussa le battant et Cassandra, en proie à une soudaine appréhension, pénétra à pas lents dans la prison. Nicholas se posta près de la porte, pistolet au poing.

Seules deux minuscules lucarnes percées dans le toit pentu éclairaient d'un jour grisâtre la pièce cerclée de pierre. Les rares meubles qui l'occupaient étaient couverts d'une épaisse couche de poussière, et des araignées avaient tissé leurs toiles dans les recoins obscurs du plafond. La chambre n'avait visiblement pas reçu de visiteurs depuis une éternité.

Assis sur le sol, les bras enlaçant ses genoux et le regard perdu dans le vide, le garçon aux cheveux blancs s'harmonisait parfaitement avec le décor lugubre. Cassandra vint se placer devant lui. Il leva alors la tête et ses yeux croisèrent ceux de la jeune femme. Avec un certain étonnement, celle-ci crut y lire de l'inquiétude. L'assassin du Cercle craignait-il pour sa vie maintenant que ses ennemis le tenaient entre leurs mains ? À moins que, comme l'avait suggéré Andrew et aussi surprenant que cela pût paraître, il ne s'inquiétât réellement pour Julian.

Un morne silence s'était installé entre eux. Le jeune homme ne paraissant pas disposé à entamer la conversation, Cassandra parla la première.

— Grâce à l'antidote que vous nous avez fourni, Lord Ashcroft est à

présent hors de danger.

Elle guetta sa réaction avec avidité. Il lui sembla discerner une fugace expression de soulagement sur son visage, mais déjà le garçon s'était muré dans son impassibilité coutumière et Cassandra se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Le quart d'heure suivant mit ses nerfs à rude épreuve. Il se révéla en effet impossible de soutirer le moindre mot à l'homme de main du Cercle du Phénix. Ni les menaces, ni les tentatives de conciliation ne parvinrent à le faire sortir de son mutisme.

Dépitée, Cassandra s'avoua finalement vaincue. Après un dernier regard courroucé à l'assassin qui resta de marbre, elle sortit de la pièce à grandes enjambées et retrouva Nicholas dans le couloir.

— Autant parler à un mur ! dit-elle avec irritation. Il n'a pas daigné m'adresser une parole !

— Peut-être est-il muet, suggéra Nicholas. Après tout, Julian nous a déclaré ne pas avoir entendu le son de sa voix quand il était chez lui.

— Peut-être. Il faudra qu'Andrew l'examine, lança la jeune femme en commençant à descendre l'escalier.

Arrivée en bas des marches, une irrésistible torpeur s'abattit sur elle comme un coup de massue, estompant sa colère et engourdissant ses membres. L'aube était levée depuis longtemps, et les dernières heures avaient paru des siècles à Cassandra. Une seule envie la rongait à présent, celle de prendre du repos. Les paupières lourdes, Cassandra gagna sa chambre et se laissa tomber sur le lit. Elle se tourna sur le côté et s'endormit aussitôt.

*

Il règne dans la pièce obscure une étrange atmosphère. Quelque chose de latent. Quelque chose d'angoissant.

L'odeur de la mort.

Elle hésite un instant sur le pas de la porte, une chandelle à la main. La flamme vacille au rythme de ses tremblements.

Elle se décide à entrer dans la chambre.

Tout d'abord elle ne voit rien. Elle continue d'avancer, si anxieuse qu'elle parvient à peine à respirer. Elle sait ce qui l'attend, ce n'est pas la première fois qu'elle vit cette scène.

Ses pieds nus entrent en contact avec un liquide tiède et visqueux. Elle a un mouvement de recul. Ses yeux se portent craintivement sur le sol. Elle s'agenouille pour mieux voir. Une sueur glacée inonde son corps, sa longue chemise de nuit en linon colle à sa peau.

Ils sont là, l'homme et la femme. Ils n'ont plus de visage. Leur crâne a explosé sous l'impact des balles. Le pistolet, négligemment jeté près des cadavres, brille d'un éclat métallique qui semble la narguer. Le

tapis est poisseux. La flamme de la bougie crée sur les murs des ombres fantomatiques. L'odeur salée du sang fait palpiter ses narines. Elle se relève brusquement, mais ses jambes flageolantes peinent à la soutenir. Un cri s'étrangle dans sa gorge, le sang bat douloureusement à ses tempes. Elle veut faire demi-tour, s'enfuir en courant le plus loin possible de cette maison. Elle n'y arrive pas. Son corps est paralysé d'effroi.

Derrière elle, un craquement trouble le silence. Elle se retourne avec lenteur et se fige. Quelqu'un se tient dans l'embrasure de la porte et l'observe en souriant dans la pénombre. C'est...

*

Cassandra se réveilla en sursaut, au bord de la nausée, le corps inondé de sueur et le cœur battant la chamade.

Toujours les mêmes rêves...

Elle ne se rappelait pas avoir vécu ces événements, mais ses songes paraissaient si réels... Etaient-ce des souvenirs comme elle le redoutait par-dessus tout ? Et dans ce cas... qui avait tué ces gens ? Elle-même... ou bien cette silhouette insaisissable qui traversait ses cauchemars sans qu'elle pût jamais distinguer son visage... ?

Chapitre XIV

L'antidote apporté par le garçon aux cheveux blancs fit des miracles. En à peine six heures, Julian passa de l'état de moribond à celui d'homme en relativement bonne santé.

Quoiqu'encore un peu pâle et affaibli, il parvint à se lever au cours de la journée. Les autres l'accueillirent dans le grand salon avec une joie non feinte qui contrastait agréablement avec la tension de la nuit. Le drame qu'ils venaient de vivre les avait soudés.

— Asseyez-vous, Lord Ashcroft, dit Jeremy avec empressement en lui désignant un siège, et racontez-nous ce qui vous est arrivé. Enfin, si vous vous en sentez capable, bien entendu, ajouta-t-il, un peu confus. Julian le rassura d'un sourire et prit place dans le fauteuil.

— Cela devrait aller.

Devant une assistance suspendue à ses lèvres, il relata alors les instants qui avaient précédé sa perte de conscience. Il omit toutefois d'évoquer sa visite au domicile du jeune homme aux cheveux blancs et débuta directement son récit au moment où il l'avait vu dans Bread Street. Il décrivit sa surprise quand l'assassin du Cercle du Phénix avait surgi dans la rue sous ses yeux, et la manière dont il l'avait suivi jusqu'à la maison où se trouvait l'homme qui avait tenté de l'éliminer. Il justifia sa conduite hasardeuse par une curiosité effrénée, explication qui parut contenter son auditoire, mais il savait pertinemment que les sentiments qu'il avait éprouvés en apercevant le garçon étaient infiniment plus complexes.

— Et voilà, conclut-il lorsqu'il eut achevé son récit. Je crois que j'ai de la chance d'être toujours en vie. Peut-être la dose de poison n'était-elle pas suffisante pour me tuer...

Cassandra le détrompa aussitôt.

— Vous avez eu beaucoup de chance, en effet, mais pas dans le sens où vous l'imaginez. En réalité...

À son tour, elle retraça les événements qui s'étaient déroulés au manoir pendant qu'il luttait contre la mort. Julian parut ébranlé par ces révélations.

— Ce garçon m'aurait donc sauvé la vie ? dit-il d'un ton incrédule, comme s'il n'osait y croire. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Nous l'ignorons, il n'est guère loquace, répondit Nicholas en haussant les épaules.

— Est-il... ici... ? s'enquit-il avec appréhension, les yeux fixés sur le

tapis.

— Oui, enfermé dans la tour.

Julian resta silencieux. Un peu surpris, ses compagnons le dévisagèrent avec curiosité. Au bout d'une longue minute, il releva enfin la tête et détourna, volontairement sembla-t-il, la conversation sur un autre sujet.

— Je pourrais identifier l'homme qui m'a blessé. Peut-être s'agissait-il du chef du Cercle du Phénix en personne... Il en avait l'allure, du moins.

— Ce serait l'occasion de vérifier si les soupçons dont Charles Werner fait l'objet sont fondés, affirma Jeremy, les yeux brillants. Rien n'a jamais pu être prouvé contre cet individu.

— Mettre un visage sur l'organisation serait un grand pas en avant pour nous, approuva Cassandra.

Jeremy se tourna vers Julian avec exaltation.

— Lord Ashcroft, partons immédiatement pour Londres ! Werner dirige une banque de la Cité. En nous dépêchant, nous pourrions l'apercevoir lorsqu'il sortira de son travail. Si vous l'identifiez, nos doutes seront confirmés.

Andrew se hâta d'intervenir.

— Je ne pense pas que Lord Ashcroft soit suffisamment remis pour aller à Londres. Un tel voyage est prématuré.

Jeremy parut désappointé, mais Julian secoua la tête en signe de dénégation.

— Je vais bien à présent, ne vous inquiétez pas. Et Londres se trouve à peine à une demi-heure d'ici.

— Profitons de l'occasion pour aller visiter la maison où vous avez surpris les membres du Cercle, suggéra Nicholas. Même si c'est peu probable, nous pourrions avec de la chance y glaner des indices.

Les autres hochèrent la tête.

— Je vais faire préparer la voiture, annonça Cassandra en sortant de la pièce.

*

Lorsqu'ils rentrèrent de Londres peu avant le dîner, le visage de Jeremy, extraordinairement mobile et expressif comme à l'accoutumée, rayonnait d'allégresse.

— C'était bien Charles Werner ! lança-t-il avec une intense satisfaction aux Ward qui étaient restés au manoir pour garder un œil sur le jeune homme aux cheveux blancs. Nous l'avons vu au moment où il sortait de la banque et s'apprêtait à monter dans sa voiture.

— Il possède une physionomie difficile à oublier, ajouta Julian d'un air sombre.

— Et la maison ? Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Rien du tout, répondit Nicholas. Cassandra et moi l'avons parcourue de fond en comble sans découvrir le moindre élément utile. Et je doute que les membres du Cercle du Phénix y reviennent jamais à présent.

— Ce serait stupide de leur part, en effet, commenta Cassandra. Y a-t-il eu des problèmes avec le prisonnier en notre absence ?

Andrew secoua la tête.

— Non, il est très calme. Par contre, il refuse obstinément de s'alimenter. Il n'a rien mangé depuis son arrivée ici.

— Pensez-vous qu'il se laisse mourir de faim ? s'enquit Jeremy d'un ton plein d'espoir.

— Ce serait dommage, rétorqua froidement Cassandra. Il a sans doute une mine d'informations à nous communiquer.

— Deviner ce qu'il a dans la tête relève de l'exploit, remarqua Andrew. Il ne parle pas, et tout ce qui l'entoure semble l'indifférer au plus haut point.

Julian, qui avait écouté cet échange avec un intérêt passionné, se leva brusquement.

— Il faut que je le voie, dit-il d'un ton abrupt. Seul à seul. Et sans armes.

Les autres le fixèrent, médusés.

— Pourquoi ? hasarda Jeremy. Ce ne serait guère prudent, il est très dangereux.

— Il ne me fera pas de mal.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? objecta vivement le journaliste. Une mort de plus ne pèserait pas beaucoup sur sa conscience. Se fier à lui serait suicidaire.

Julian s'était raidi à l'évocation des crimes du jeune homme, mais il se ressaisit très vite.

— Il m'a sauvé la vie, dit-il simplement.

— Certes, intervint Cassandra, que l'attitude de son ami alarmait, mais cela fait peut-être partie d'une stratégie élaborée par le Cercle du Phénix pour nous manipuler...

— Tout à fait ! renchérit Jeremy avec véhémence. Il est certainement venu pour nous voler les Triangles et le parchemin.

— Le Triangle de l'Eau au moins est en sécurité, coupa la maîtresse des lieux. Je l'ai caché dans un endroit connu de moi seule ; il faudrait retourner ce manoir pierre par pierre pour le trouver.

Nicholas tressaillit et la colère crispa un instant ses traits. Il parut sur le point de protester mais y renonça finalement.

— Il faut que je voie ce garçon, répéta Julian qui ne démordait pas de son idée.

Il paraissait inflexible. Cassandra hésita, puis céda à contrecœur.

— D'accord, si vous y tenez...

— À vos risques et périls ! lâcha Jeremy, contrarié, avant de quitter la pièce en refermant la porte derrière lui d'un coup sec.

*

Une demi-heure plus tard, Julian, les bras chargés d'un lourd plateau couvert de mets fumants, montait avec précaution l'escalier de pierre menant au sommet de la tour. Ses mains tremblaient, et son cœur battait la chamade. Cassandra, qui se tenait près de lui, l'observait d'un œil perçant comme si elle essayait de sonder son esprit. Mal à l'aise, il fit une prière silencieuse pour que son trouble ne fût pas trop visible.

Cassandra ouvrit la deuxième porte avec son trousseau de clés. Avant de pousser le battant, elle se tourna vers Julian, l'air soucieux.

— Je vais vous laisser seul avec lui, mais je resterai là, prête à intervenir au moindre problème. Êtes-vous certain de ne pas vouloir d'arme ?

— Ce ne sera pas nécessaire, affirma-t-il.

Cassandra soupira, résignée, et s'effaça pour lui laisser le passage. Julian respira profondément puis pénétra dans la pièce en affichant une assurance qu'il était très loin d'éprouver en réalité. Derrière lui, la porte se referma avec un grincement.

La mansarde, éclairée par une simple lampe, était plongée dans une semi-obscurité glaciale. Laisse à l'abandon, le feu s'était éteint dans la cheminée noircie par la fumée. Le garçon aux cheveux blancs était toujours assis sur le sol, les genoux entourés de ses bras, et fixait un point invisible sur le mur. Lorsque Julian entra, il tourna lentement la tête vers lui et son regard éteint parut un instant s'illuminer. Puis il se recroquevilla davantage sur lui-même, dans une attitude de souffrance profonde qui bouleversa Julian.

Celui-ci posa le plateau sur une petite table et s'assit sans quitter des yeux le jeune homme.

— Venez manger, dit-il avec douceur.

Une expression intriguée s'afficha sur les traits du garçon, mais il ne bougea pas.

— Mangez, répéta Julian, avant que les plats ne refroidissent. Vous allez tomber malade si vous persistez à refuser de vous nourrir.

Le jeune homme le considéra longuement comme s'il cherchait à percer ses intentions. Julian soutint son regard sans ciller, conscient qu'il échouerait à gagner sa confiance s'il trahissait le moindre signe de doute ou de faiblesse. Enfin, le garçon se leva avec hésitation et vint s'installer à la table. Indécis, il observa son assiette, puis Julian qui l'encouragea d'un sourire, de nouveau son assiette, et se décida

enfin à entamer son repas.

— Très bien..., murmura le lord en le regardant manger d'un air satisfait.

*

Les journées suivantes traînèrent désespérément en longueur. L'inactivité pesait à tous, une nervosité presque palpable flottait dans l'atmosphère, et le temps exécrable n'arrangeait l'humeur de personne. Depuis leur retour d'Ecosse, ils tournaient en rond. Certes, ils s'étaient appropriés le Triangle de l'Eau, mais personne n'avait la moindre idée de la conduite à tenir désormais.

Leur seul espoir résidait dans le parchemin crypté découvert dans le sanctuaire écossais. Julian s'était attelé à son décodage, mais, selon ses propres dires, la tâche était si complexe qu'elle nécessiterait plusieurs jours, voire plusieurs semaines. En attendant, c'était le Cercle du Phénix qui avait la main. Et, chose étrange, il ne semblait guère pressé d'agir.

Au cours d'un de ces après-midi pluvieux qui s'étiraient interminablement, ils étaient réunis dans le grand salon, à l'exception de Nicholas qui profitait de son séjour londonien pour régler quelques affaires professionnelles en ville. Tous essayaient de s'occuper l'esprit, mais les nerfs étaient à vif et on sentait que la tension ne demandait qu'à exploser. Jeremy, qui avait repris le travail au *London City News*, peinait depuis des heures à rédiger un article, incapable qu'il était de se concentrer dessus plus de quelques minutes d'affilée.

— Cette attente est insupportable ! gronda-t-il en déchirant d'un geste rageur la feuille noircie par sa gigantesque écriture. Combien de temps encore devons-nous attendre bêtement ici ? Je crois que je vais devenir fou !

Andrew leva la tête du dossier médical qu'il était en train d'étudier.

— Nous n'avons d'autre choix que de nous montrer patients.

— Facile à dire ! maugréa Jeremy en torturant sa plume.

— Nous avons deux Triangles en notre possession, ajouta Andrew pour l'apaiser. Tôt ou tard, le Cercle du Phénix devra se manifester pour les récupérer.

— Le plus tôt sera le mieux si vous voulez mon avis !

À l'autre bout de la pièce, Cassandra, indifférente à la conversation, observait discrètement Julian qui, l'esprit ailleurs, faisait semblant d'étudier le parchemin de Cylenius. Comme les autres, il paraissait nerveux et agité, mais la jeune femme avait l'intuition que son trouble n'était pas motivé par les mêmes raisons. C'était stupide, bien entendu, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que l'étrange conduite de Julian était liée à la présence de l'assassin dans le manoir.

Il était si froid, si raisonnable d'habitude... Elle avait la conviction qu'il dissimulait un secret. Pourquoi par exemple avait-il insisté pour que la porte de la tour soit gardée par ses propres domestiques, ceux qui l'avaient accompagné au manoir Jamiston, plutôt que par les serviteurs de Cassandra ?

Et l'attitude du garçon n'était pas moins bizarre, puisqu'il n'acceptait de se nourrir qu'à la condition que ce soit Julian en personne qui lui apporte ses repas...

Que se passait-il donc ?

Cassandra avait un mauvais pressentiment.

*

La porte en chêne massif de la tour paraissait singulièrement menaçante à la lueur blafarde de la lampe à gaz du couloir qui grésillait en produisant des chuintements furieux. La main sur la poignée, Julian tergiversait depuis une éternité. Ce qu'il s'apprêtait à faire relevait de la pure démente. Il suffisait pour s'en convaincre d'évoquer le regard perplexe dont son domestique l'avait gratifié quand il avait exprimé le souhait de voir à nouveau le prisonnier seul à seul, en pleine nuit de surcroît.

— Je dois lui parler, et cela risque de durer un certain temps, avait-il expliqué. Ne vous inquiétez pas, il est inutile d'intervenir. Contentez-vous de fermer à clé derrière moi.

Le domestique avait obtempéré sans protester, verrouillant la première porte après le passage de Julian, et lui confiant la deuxième clé. Et à présent, il se trouvait au sommet de l'escalier, sur le point de prendre l'une des décisions les plus cruciales de sa vie : devait-il ou non pénétrer dans cette pièce ?

C'était de la folie, il le savait. Mais il savait également qu'il ne pouvait pas reculer. Ce garçon avait ranimé en lui des souvenirs anciens, réveillé des émotions qu'il avait cru ensevelies à jamais. Dès l'instant où il l'avait vu pour la première fois, il avait su que cela se terminerait ainsi. Oh, bien sûr, il avait mis du temps à le reconnaître, mais maintenant, tout était très clair, lumineux même. Le courant qui l'entraînait était plus fort que sa volonté, et le dénouement inéluctable.

Julian tremblait tellement qu'il eut du mal à introduire la clé dans la serrure. Lorsqu'il poussa enfin le battant, le garçon aux cheveux blancs était posté près de la fenêtre d'où il contemplait le ciel obscur. Il se retourna à son entrée. On aurait dit qu'il s'attendait à sa visite, car il ne manifesta aucun signe de surprise en le voyant, mais parut en revanche légèrement effrayé.

Graves et silencieux, les deux hommes se regardèrent intensément. La

mansarde, illuminée par un feu vif, baignait dans une douce tiédeur. Au-dehors cependant, le vent hurlait en rafales déchaînées qui trouvaient un écho dans le cœur de Julian.

Celui-ci fit un pas vers le jeune homme qui esquissa un infime mouvement de recul.

— N'aie pas peur..., chuchota-t-il d'une voix rauque, alors que lui-même était terrifié par la violence de ses propres sentiments.

Pendant un très long moment, ils restèrent debout l'un en face de l'autre, le cœur frémissant. Puis Julian lendit les bras vers le garçon aux cheveux argentés et le serra contre lui avant de poser ses lèvres sur les siennes.

*

Julian se réveilla bien avant l'aube, le visage caressé par de pâles rayons de lune émanant de la lucarne poussiéreuse. Blotti dans ses bras, le garçon dormait paisiblement. Julian sentait son souffle sur sa peau, et cette simple sensation lui procurait un merveilleux sentiment de bien-être. Le tumulte intérieur qui l'agitait depuis des semaines s'était tu, balayé par une immense vague de soulagement. Il se sentait en parfaite harmonie avec lui-même, complètement apaisé car il avait enfin donné libre cours au désir qui bouillonnait dans ses veines, à la passion qui menaçait de le faire basculer dans la folie. Il avait traversé ces derniers jours dans un état second ; à présent, il avait recouvré ses esprits et envisageait sa situation avec une parfaite lucidité.

Sa main glissa le long du dos du garçon, caressa avec délice sa peau humide et satinée, ses muscles fins. Celui-ci remua légèrement contre sa poitrine, et Julian baissa la tête. Leurs yeux se rencontrèrent et ne se lâchèrent plus.

— Quel est ton nom ? chuchota Julian.

Le garçon se saisit doucement de sa main gauche. Avec son index, il se mit à former des lettres sur sa paume.

— O... u... b..., lut Julian. « Oublié » ? Vraiment ?

Il plongea de nouveau son regard dans le sien, cherchant à mettre à jour ses pensées les plus intimes. Disait-il la vérité ? Ne se rappelait-il réellement pas son nom ? Ou bien cet « oubli » devait-il être interprété comme une volonté de la part du jeune homme de rompre avec son passé criminel et de débiter une nouvelle vie ?

— Je vois..., finit-il par murmurer d'un ton pensif en caressant les cheveux d'argent. Mais il est nécessaire que tu aies au moins un prénom. Nous allons t'en choisir un ensemble si tu le veux bien.

Le jeune homme leva vers lui des yeux interrogateurs.

— Que dirais-tu de... William ?

Cette proposition ne souleva pas un enthousiasme débordant chez le

garçon.

— Non ? Très bien.

Julian commença à énumérer tous les prénoms qui lui traversaient l'esprit.

— Benjamin, Mark, Michael, Edward, Thomas, Peter...

Il ne se rappelait pas avoir jamais vécu une situation aussi insolite, mais ce n'était pas pour lui déplaire.

— John, James, Harry... Non, ça ne va pas...

Une illumination subite le traversa.

— Gabriel !

Pourquoi ce prénom en particulier, il l'ignorait. Il avait juste la certitude qu'il ne pourrait en trouver de plus approprié.

— Gabriel, cela te plaît-il ?

Le jeune homme acquiesça, et une ébauche de sourire éclaira son visage d'ange. Ému, Julian referma ses bras autour de lui.

*

La pluie d'automne martelait avec un crépitement sourd et entêtant les hautes fenêtres du cabinet de travail de Charles Werner. Assis près de la cheminée de marbre, un verre de brandy à la main, celui-ci contemplait d'un œil terne le chatolement couleur topaze de la boisson dans les reflets du feu.

Emily et les filles étaient montées se coucher depuis plus d'une heure déjà, et la maison était maintenant plongée dans le silence nocturne. En temps normal, Werner savourait en connaisseur ce calme qui rendait ses soucis moins pesants. Mais aujourd'hui, rien ne pouvait le distraire de sa morosité. Il ne parvenait tout simplement pas à se remettre du choc terrible qui l'avait frappé de plein fouet.

L'assassin était parti.

Aussi incroyable que cela pût paraître, cet être dénué de toute émotion, ce garçon que rien ni personne ne semblait avoir la faculté de rendre heureux, avait déserté le navire.

Werner but son verre cul sec.

Pire encore, il avait volé l'antidote avant de s'en aller. Son départ était donc motivé par le désir de sauver cet homme, ce Lord Ashcroft.

Cette pensée lui vrillait le cœur.

Comment avait-il pu être aussi aveugle ? Et comment le garçon pouvait-il se montrer aussi ingrat ?

Peut-être la désertion de l'assassin était-elle un signe. Peut-être le moment était-il venu pour lui aussi de dire adieu au Cercle du Phénix.

Il tourna les yeux vers son bureau d'acajou sur lequel trônaient dans des cadres d'argent plusieurs photographies de sa famille. La plus récente représentait Emily, Victoria et Brittany, assises, dans une

posture un peu guindée, devant un bosquet de roses éclatantes par une belle journée de septembre. Si elles savaient...

L'occasion qu'il attendait depuis la création du Cercle se présentait enfin à lui en la personne de Cassandra Jamiston. Il n'avait pas le droit de laisser passer une telle chance. Cette femme pouvait l'aider à se libérer de sa prison sans compromettre son épouse et ses filles.

Adopter cette stratégie était très risqué, naturellement, mais avait-il vraiment le choix ? Une pareille opportunité ne se représenterait sans doute jamais, et ne pas la saisir le condamnerait à demeurer un pantin toute sa vie. Cette perspective renforça sa résolution.

Werner se leva, en proie à une brusque émotion, et se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux. Près de la bibliothèque, son regard croisa son reflet dans le miroir de style Empire surmonté d'un aigle aux ailes déployées. Il avait face à lui un vieillard fatigué, au visage sillonné de rides et marqué par les soucis. Soudain, une image surgit de sa mémoire, brutalement, sans crier gare, comme si on lui avait asséné un coup de poing. Il se revit avec une étonnante clarté à quinze ans, lorsqu'il avait débuté comme simple commis à la banque Russell. Sa famille était pauvre, et il ne devait qu'à son travail acharné d'avoir gravi un à un tous les échelons de la hiérarchie. Il se rappelait nettement sa terrifiante audace, son désir absolu d'améliorer sa condition sociale, sa soif illimitée de pouvoir et de richesse, la confiance démesurée qu'il avait en son intelligence et ses capacités. Même après avoir pris la direction de la banque et gagné sa place dans la haute bourgeoisie londonienne, cela au prix d'efforts presque surhumains, sa dévorante ambition n'avait pas été assouvie et il avait continué à œuvrer sans relâche pour étendre son influence et sa fortune, n'hésitant pas à enfreindre la légalité si cela s'avérait nécessaire.

Toujours, il avait refusé de se fondre dans la masse ; la médiocrité et la banalité lui inspiraient une répulsion viscérale. Il voulait réussir, il méritait de briller plus que quiconque, et voilà où la conscience de sa propre valeur l'avait mené : à être pris au piège, manipulé, et pire que tout, trahi. Il ne possédait qu'une seule faiblesse, et elle s'était cruellement retournée contre lui, le privant à jamais de sa liberté. Quand il songeait à tous les sacrifices auxquels il avait consenti pour réaliser ses rêves de grandeur, il trouvait le destin bien injuste.

Une grande lassitude s'empara de Werner. Il avait terriblement sommeil. D'un pas pesant, il sortit de son bureau et se dirigea vers l'escalier. Presque aussitôt, il heurta Victoria. Enveloppée dans un châle de cachemire beige, ses cheveux fauve épars sur ses épaules, la jeune fille paraissait anxieuse.

— Que fais-tu debout à cette heure, ma chérie ?

— Je m'inquiète pour vous, père. Vous semblez si fatigué ces derniers

temps...

— Tu n'as pas à te faire de souci pour moi. L'excès de travail n'a jamais été mortel.

Victoria recula d'un pas et le fixa d'un regard perçant, inquisiteur, comme si elle espérait ainsi découvrir ce qu'il lui cachait. Car elle n'était pas dupe de son mensonge, Werner en était certain. Il dut baisser les yeux pour ne pas être percé à jour.

— Père..., murmura Victoria avec une infinie douceur.

Le cœur de Werner se troubla. Victoria, sa fille préférée, son enfant chérie, qui lui vouait un amour inconditionnel, une admiration sans bornes. Son enfant si droite, si juste, si généreuse...

Werner caressa tendrement la joue de sa fille.

Oui, il était temps pour lui de rompre avec son passé criminel. Oui, il contacterait Cassandra Jamiston.

Et s'il plaisait à Dieu, peut-être le reverrait-il...

Chapitre XV

Le mois de novembre touchait à son terme, et le froid ne cessait de s'intensifier. Un soir, Jeremy, encore plus débraillé qu'à l'ordinaire, trouva Cassandra, Andrew et Nicholas en grande conversation à la table du dîner, si passionnés qu'ils en oubliaient de manger. Le journaliste passait de plus en plus de temps au manoir, y écrivant même parfois ses articles. Il faut dire que la chère y était excellente : la qualité et la diversité de la nourriture servie chez Cassandra étaient une source d'émerveillement perpétuel pour Jeremy, qui le changeait agréablement des modestes repas auxquels le condamnaient d'habitude ses cent cinquante livres de revenu annuel. L'air épuisé, il se servit un verre de bordeaux.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi cette agitation ?

— L'affaire prend une tournure insolite, annonça Andrew d'un air guilleret.

Cassandra pinça les lèvres et lui jeta un regard réprobateur qu'il feignit de ne pas remarquer.

— Que voulez-vous dire ? demanda Jeremy.

Andrew murmura d'un ton faussement confidentiel :

— Des rumeurs étranges courent dans le manoir...

— Des rumeurs ?

— Il semblerait, d'après les domestiques, que Lord Ashcroft ait passé la nuit avec le prisonnier, expliqua-t-il, l'air ravi. Et ce ne serait pas la première fois.

— Pourquoi diable aurait-il commis une telle folie ? s'exclama Jeremy, interloqué. Aurait-il donc envie de mourir ?

Puis, comprenant subitement ce que sous-entendait Andrew :

— Vous ne voulez pas dire..., souffla-t-il, les yeux écarquillés de stupeur.

Le sourire d'Andrew s'épanouit.

— Si, c'est exactement ce que je veux dire.

Jeremy pâlit. Il resta un long moment silencieux, abasourdi, avant de reprendre enfin la parole d'une voix vibrante d'indignation.

— Des actes contre nature... c'est affreux... ignoble... infâme... Jamais je n'aurais cru que Lord Ashcroft était ce genre d'homme, s'écria-t-il, scandalisé.

— Il ne l'est pas, trancha Cassandra d'un ton qui fit baisser la température de la salle à manger de plusieurs degrés. Il doit y avoir

une raison logique à son comportement. Nul besoin d'aller chercher des explications scabreuses. Et je ne vois pas pourquoi cette situation t'amuse tant, Andrew ! Cesse de sourire niaisement !

— Les circonstances paraissent pourtant très claires, répondit l'intéressé sans se démonter. Serais-tu jalouse ? ajouta-t-il, sarcastique. Cassandra le foudroya du regard.

— Bien sûr que non, mais je refuse qu'on calomnie Julian sous mon toit.

Nicholas paraissait soucieux.

— Ne tirons pas de conclusions hâtives. Il faudrait interroger Lord Ashcroft pour savoir exactement ce qu'il en est. Nous ne pouvons nous fier aux ragots des domestiques.

Jeremy, qui semblait s'être remis de ses émotions, affichait une mine songeuse.

— Réflexion faite... cette idée n'est pas si improbable. En tout cas, elle expliquerait l'attitude étrange de Lord Ashcroft au cours des dernières semaines. Rappelez-vous comme il devenait bizarre chaque fois qu'on évoquait ce criminel. Et la façon dont il a insisté pour le voir en tête à tête quand il s'est constitué prisonnier...

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Cassandra, désespérée.

La jeune femme, qui commençait sérieusement à s'inquiéter, fit un effort sur elle-même pour recouvrer son habituel sang-froid.

— S'il a pactisé avec l'ennemi, nous devons le savoir, ajouta Jeremy d'un ton virulent. Peut-être n'est-il plus digne de notre confiance désormais...

— C'est ridicule, riposta sèchement Cassandra. Je parlerai à Julian dès que possible et tirerai cette histoire au clair. Tout ceci n'est qu'un regrettable malentendu.

C'est ce moment précis que choisit l'intéressé pour pénétrer dans la salle à manger, annoncé par le majordome. Aux regards brûlants de curiosité qui convergèrent aussitôt vers lui, Julian comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal, ce qui ne l'empêcha pas d'aller tranquillement s'asseoir au bout de la table comme si de rien n'était.

Un silence pesant s'était abattu sur la pièce. Personne ne savait, naturellement, comment aborder un sujet aussi délicat avec Lord Ashcroft sans susciter sa gêne ou sa colère.

Ce fut Cassandra qui se décida – d'assez mauvaise grâce il est vrai – à prendre la situation en main.

— Je dois vous parler, Julian, dit-elle brusquement en se levant. En privé.

— Tout de suite ? demanda-t-il, un peu surpris.

— Oui, s'il vous plaît.

Bien qu'étonné par cette requête impromptue, Julian acquiesça et la suivit dans son bureau à l'étage où ils s'assirent de part et d'autre de la

longue table de noyer.

Cassandra avait résolu d'être directe, mais ce n'était pas si simple. Elle ne se souvenait pas avoir jamais connu une situation aussi embarrassante. Julian, partagé entre curiosité et inquiétude, ne la quittait pas des yeux, et cet examen ne faisait qu'accroître son malaise. Le silence devenant insupportable, elle se jeta enfin à l'eau.

— Quelle est exactement la nature de vos relations avec l'assassin du Cercle du Phénix ? interrogea-t-elle d'un ton abrupt.

Julian tressaillit, mais soutint son regard. Puis il baissa les yeux et un léger sourire éclaira son visage.

— J'ai l'impression que vous connaissez déjà la réponse à cette question. Je suppose que nous ne pouvions garder éternellement le secret...

Le souffle coupé, Cassandra demeura pantoise. Ces paroles, qui ressemblaient fort à un aveu, confirmaient ses pires soupçons.

— Alors vous êtes...

— Amants, oui, répondit Julian avec calme en la fixant de nouveau dans les yeux.

Cassandra tressaillit à son tour. Elle s'était attendue à une tentative de dissimulation de la part de son ami. Tant de franchise la choquait et la déconcertait à la fois.

— J'ignorais... que vous aviez ce genre de penchants... murmura-t-elle d'un ton indécis.

— Moi aussi, jusqu'à ce que je le rencontre !

Julian paraissait beaucoup s'amuser à présent.

— Je pensais que vous aimiez les femmes..., souffla Cassandra qui était bien placée pour le savoir.

— C'est vrai, mais je l'aime encore plus, lui. Pour moi, il est une évidence, ajouta-t-il très bas.

— Je vois, dit lentement Cassandra. Je présume que vos sentiments sont... sérieux.

— Ils le sont, en effet.

Il redevint grave tout à coup.

— Je sais que tout cela n'a aucun sens de prime abord, mais quand je l'ai rencontré la première fois... c'était extraordinaire... oui, vraiment extraordinaire... J'ai su immédiatement qu'il occuperait une place essentielle dans ma vie. Un regard a suffi pour instaurer entre nous un lien unique, et par la suite, je ne suis jamais parvenu à le chasser de mes pensées...

Un large sourire illuminait son visage à l'évocation du garçon aux cheveux blancs, ce qui ne manqua pas d'effrayer Cassandra.

— Vous paraissez heureux lorsque vous parlez de lui...

— Oui, je ne me suis pas senti aussi bien depuis...

— Depuis Aerith ? l'interrompt la jeune femme d'un ton plus sec qu'il

n'était strictement nécessaire.

Julian pâlit et vacilla sous la violence du coup. Son expression se durcit, et Cassandra comprit qu'elle avait rouvert une vieille blessure. Une blessure qui n'avait sans doute jamais complètement cicatrisé.

Au prix d'un immense effort, Julian parvint à rester calme. Il n'y avait pas si longtemps, il serait sorti de ses gonds à l'évocation de son épouse, mais aujourd'hui, il réussissait à se maîtriser.

— Ne me parlez pas d'elle, enjoignit-il d'un ton glacial. Ce que je vis en ce moment est très différent. Je ne commettrai pas deux fois la même erreur.

— Elle vous a trahi, Julian, insista son amie, comme ce garçon a toutes les chances de le faire. Vous ne devez pas lui faire confiance aveuglément. Regardez les choses en face, vous ne pouviez choisir plus mauvais parti !

Le lord se leva, furieux.

— Je ne suis pas stupide, Cassandra ! Croyez-vous que je n'aie pas envisagé la possibilité d'être manipulé et abusé une nouvelle fois ? Bien sûr que si ! Je n'ai cessé d'y penser durant les dernières semaines, mais...

Sa voix se brisa.

— ... je veux croire en lui... Je veux de nouveau tenter ma chance...

Il se tourna vers la fenêtre, le regard perdu dans le vague, et appuya son front contre le linteau.

— J'ai aimé Aerith comme un fou, au point de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien comprendre. J'étais jeune et stupide, aveuglé par ma passion. Après notre séparation, je me suis tout à coup trouvé plongé dans une nuit effroyable. Une nuit sans étoiles, peuplée de cauchemars. L'ancien Julian était mort ; Aerith l'avait assassiné. Et pourtant, je ne cessais de penser à elle. Son image m'obsédait, me torturait. Il ne se passait pas un seul instant sans que ne défilent dans ma mémoire les moindres détails de cette comédie qu'a été notre mariage. J'étais au bord du gouffre ; si Laura n'avait pas été là, je ne sais pas si j'aurais trouvé le courage de continuer à vivre. Je croyais que je ne serais plus jamais capable d'aimer. J'avais tort... Mes sentiments pour ce garçon sont au-delà de toute raison, de toute compréhension. Je veux lui faire confiance, même si je risque d'être encore blessé...

Il regarda Cassandra en souriant tristement.

— Je sais que vous cherchez à me protéger d'une nouvelle déception, et je vous en suis reconnaissant. Vous êtes une véritable amie. Mais je dois courir ce risque, sinon je le regretterai toute ma vie...

Cassandra décida de jouer son va-tout.

— Ne craignez-vous pas l'opprobre de votre famille, de vos amis ? Réfléchissez, Julian, vous allez vous placer dans une situation très

inconfortable vis-à-vis de votre entourage...

Les traits du lord se crispèrent à nouveau sous l'effet de la colère.

— Que m'importe l'opinion des autres ? rétorqua-t-il violemment. Dieu merci, je ne règle pas ma conduite sur les diktats de la société ! Aerith m'a tellement humilié que plus rien ne peut me toucher à présent. Non, je ne reculerai pas. Et même si je le voulais, j'en serais incapable..., conclut-il dans un murmure.

Cassandra hocha la tête en silence, guère rassurée par les propos de Julian. Le pari était audacieux. S'il se trompait sur le garçon, supposition très vraisemblable, parviendrait-il à se remettre de cette seconde trahison ? Mais il ne servait à rien d'essayer de le convaincre, sa décision semblait irrévocable. Résignée, elle se leva et se dirigea vers la porte.

— Soyez prudent, Julian, dit-elle simplement avant de sortir dans le couloir.

Perdu dans ses pensées, celui-ci ne l'entendit pas.

*

— Que faites-vous, Miss Ward ?

Megan sursauta. Surprise, elle se redressa vivement, le teint rosé.

— Rien de spécial, M. Shaw, répondit-elle d'un ton dégagé en levant sur le journaliste des yeux candides qui eussent attendri n'importe quel homme normalement constitué.

N'importe quel homme, mais pas Jeremy. L'investigation était chez lui une seconde nature.

— Rien de spécial, vraiment ? Vous écoutiez à la porte ! accusa le journaliste, l'air outré. Cette attitude ne sied pas à une jeune fille convenable !

— Et cette remarque n'est pas digne d'un gentleman ! riposta Megan avec hauteur.

Jeremy ouvrit des yeux ronds.

— Quelle gamine insolente ! Et d'abord, qui a dit que j'étais un gentleman ?

Megan lui jeta un regard vipérin. Tous deux se trouvaient dans la bibliothèque, près de la porte qui communiquait avec le bureau de Cassandra.

— Que faisiez-vous ? répéta Jeremy, intrigué.

— Je sais que Lord Ashcroft et l'assassin du Cercle du Phénix se sont... comment dire... beaucoup « rapprochés », expliqua-t-elle à contrecœur. Andrew veut me tenir à l'écart de cette histoire, mais je ne suis pas décidée à me laisser faire. Je ne peux pas passer à côté d'un tel rebondissement ! Alors, comme Cassandra discute avec Lord Ashcroft dans son bureau en ce moment même...

Le journaliste pivota aussitôt vers la porte en tentant vainement de feindre l'indifférence.

— Oh... ils sont là... Et... qu'avez-vous réussi à entendre ? s'enquit-il avec une curiosité mal dissimulée.

Megan prit une expression malheureuse.

— Pas grand-chose, juste des bribes de conversation. La porte est trop épaisse.

Jeremy hésita une seconde, puis colla son oreille contre le battant sous le regard offusqué de Megan qui ne mit toutefois guère de temps à l'imiter. Retenant leur souffle, ils conservèrent plusieurs minutes durant un silence religieux.

— Je n'entends rien, lâcha finalement Jeremy d'un ton déçu. Ils doivent être partis.

— À cause de vous, j'ai manqué le meilleur, maugréa Megan qui se redressa en le fixant avec rancune.

— Quelle mauvaise foi ! Vous venez de dire que la porte était trop épaisse pour entendre quoi que ce soit !

Sans répondre, la jeune fille releva le menton et se disposa à quitter la pièce avec toute la majesté d'une princesse outragée par un manant. L'effet fut quelque peu manqué toutefois puisqu'elle trébucha sur un repli du tapis et manqua s'étaler de tout son long sur le sol de la bibliothèque. Au prix d'un héroïque effort de dignité, Megan parvint à garder une certaine contenance malgré le ridicule de la situation. D'un geste furieux, elle ramassa ses jupes et sortit prestement sans un regard en arrière, suivie des yeux par un Jeremy hilare qui se tenait les côtes de rire.

*

— Docteur Ward, s'il vous plaît...

Andrew s'arrêta net au milieu de l'escalier en entendant la voix de Julian. Gêné par les récentes révélations concernant les mœurs du lord, il mit à se retourner plus de temps qu'il n'était nécessaire.

— Lord Ashcroft, dit-il d'un ton enjoué qu'il espéra naturel, que puis-je pour vous ?

Si Julian remarqua son trouble, il n'en laissa rien paraître.

— Je souhaiterais, si cela ne vous ennuie pas, que vous examiniez Gabriel.

Une expression perplexe se peignit sur le visage d'Andrew.

— Pardonnez-moi, Lord Ashcroft, mais... qui est Gabriel ?

— Oh...

Julian eut l'air déstabilisé à son tour.

— Gabriel est l'homme de main du Cercle du Phénix. Je... C'est moi qui lui ai donné ce prénom. Vous comprenez, il n'en avait pas...

Andrew sourit, rassurant.

— Je vois.

Il ne voyait rien du tout en réalité, mais il ne voulait pas embarrasser davantage Lord Ashcroft.

— Vous savez que Gabriel a été blessé d'une balle à l'épaule par Cassandra, reprit Julian. Je voudrais être sûr que la cicatrisation se déroule bien. Et par la même occasion, peut-être pourrez-vous découvrir la cause de son mutisme.

Andrew hésita.

— Ce serait avec plaisir, mais il a refusé que je l'examine jusqu'à présent et il est plutôt obstiné.

— Je pense pouvoir le convaincre de se montrer coopératif, l'assura Julian.

— Dans ce cas, allons-y tout de suite.

Il apparut très vite que Julian s'était montré légèrement optimiste. Examiner Gabriel ne fut pas une mince affaire, loin de là. Les sourcils froncés et le regard soupçonneux, celui-ci refusait absolument de se laisser approcher, et encore moins toucher, par Andrew. Julian dut déployer des trésors de persuasion pour vaincre sa méfiance. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure d'efforts que Gabriel céda enfin.

À l'issue de son examen, Andrew rassura les deux hommes : la blessure de Gabriel guérissait sans anicroche. Julian le remercia, l'air soulagé, et ils quittèrent ensemble la tour. Dans l'escalier, Andrew compléta son diagnostic.

— Selon moi, son mutisme n'est pas dû à une incapacité physique, mais plutôt à un trouble d'ordre psychique ou émotionnel engendré par un choc important.

— C'est aussi mon avis, opina Julian d'un ton pensif. J'ai l'impression... qu'il a lui-même choisi de sceller sa voix... Mais pour quelle raison aurait-il pris une décision aussi effroyable ?

— Je l'ignore. La réponse se trouve dans son passé...

Julian acquiesça d'un air lugubre. Andrew lui jeta un regard en biais, hésita, puis s'enquit d'une voix grave :

— Lord Ashcroft, avez-vous remarqué ses cicatrices ?

Julian se figea et son visage s'assombrit encore davantage.

— Les marques sur ses poignets ? Oui, je les ai vues. Pensez-vous...

Il s'interrompit, incapable d'achever sa phrase.

Andrew hocha la tête.

— Probablement une tentative de suicide, en effet, dit-il avec douceur. Mais au vu des cicatrices, elle doit remonter à plusieurs années déjà.

— Il est si jeune pourtant..., murmura Julian, bouleversé. Dieu sait quelles souffrances il a dû endurer pour en arriver à cette extrémité...

— Ne vous tracassez pas, il va bien aujourd'hui, le réconforta Andrew, guère convaincu par ses propres paroles.

— Je l'espère... Je l'espère sincèrement. Merci pour votre aide en tout cas, docteur Ward. Je vais retourner le voir à présent.

Sur ces mots, Julian fit volte-face, regagna la pièce où Gabriel, assis près de la fenêtre, l'attendait et s'agenouilla devant lui.

— Pourquoi ne parles-tu pas, Gabriel ? interrogea-t-il avec une tendresse à fendre le cœur.

Le jeune homme secoua la tête en signe d'impuissance et le fixa tristement. Julian regretta aussitôt sa question. Il ne voulait pas le brusquer.

— Cela n'a pas d'importance. Tu parleras quand tu le décideras.

Légère comme une caresse, sa main se posa sur la joue du garçon.

— Gabriel, tu dois me faire une promesse, dit-il gravement en plongeant ses yeux dans les siens. Jure-moi de ne plus tuer. J'accepte ton passé, mais je ne pourrais pas supporter que tu recommences. Promets-le-moi, s'il te plaît.

Docile, Gabriel hocha la tête, mais une furtive lueur d'inquiétude traversa son regard. Délivré d'un grand poids, Julian n'y prit pas garde.

— Merci, dit-il simplement en lui adressant un sourire radieux.

Chapitre XVI

L'écriture sèche et pointue n'évoquait aucun souvenir à Cassandra. Intriguée, elle tournait entre ses doigts une carte blanche sur laquelle étaient griffonnées quelques phrases énigmatiques. L'enveloppe qui la contenait était apparue comme par magie au milieu du courrier du matin, même si elle n'avait manifestement pas suivi le circuit postal habituel.

Cassandra relut une fois de plus le message :

Venez seule au cottage de Richmond demain soir à onze heures. Je peux vous aider à obtenir ce que vous souhaitez.

L'assassin vous guidera.

Brûlez ce message après l'avoir lu, et n'en parlez à personne.

Voilà qui était concis. Et imprévu. Cassandra hésitait sur la conduite à tenir. Cette invitation sentait le piège à plusieurs miles à la ronde. Et pourtant, il était difficile d'imaginer le Cercle du Phénix recourir à une ruse aussi grossière. Le stratagème manquait pour le moins de subtilité.

Dans le doute, elle résolut de consulter Gabriel, d'autant que la mention du jeune homme dans le message la préoccupait. Cassandra espérait de tout cœur qu'il jouait franc-jeu avec Julian. Elle n'avait aucune envie d'assister de nouveau au triste spectacle de la souffrance de son ami.

À sa grande satisfaction, le domestique qui montait la garde au bas de la tour lui apprit que le garçon se trouvait seul ; la présence de Julian aurait compliqué les choses. Cassandra gravit les marches d'un pas leste mais marqua un temps d'arrêt devant la porte. Et dire qu'elle avait cru bien connaître Julian ! Quelle erreur... La nouvelle de sa liaison avec Gabriel l'avait littéralement assommée pendant quelques jours. Aerith l'avait-elle donc dégoûté à ce point des femmes ? Cassandra devait toutefois admettre que son ami avait bon goût. Avec ses traits délicats et son élégance innée, Gabriel était réellement un jeune homme superbe, quoique d'une gravité extrême pour son âge.

Cassandra entra dans la pièce et découvrit l'intéressé plongé dans un roman de Jane Austen, *Orgueil et préjugés*, que Julian avait dû lui apporter. Il releva vivement la tête en entendant la porte s'ouvrir, mais la déception se peignit aussitôt sur son visage. Évidemment, il espérait la visite de Julian.

Avec un soupir, Cassandra tendit la mystérieuse carte à Gabriel, qui

pâlit à la vue de l'écriture.

— Savez-vous qui est l'auteur de ce message ?

Il hocha la tête d'un air troublé.

— Charles Werner ? questionna-t-elle, se fiant à son intuition.

Il hésita quelques secondes, puis opina de nouveau.

— Pensez-vous que ce soit un piège ?

Gabriel haussa les épaules en signe d'incertitude. Faisant montre d'un désintérêt flagrant pour les interrogations de sa visiteuse, il se replongea dans sa lecture.

Cassandra se tut, pensive. Le jeune homme ne l'aidait pas beaucoup. Ce rendez-vous faisait-il partie d'un plan préétabli dans lequel il devait jouer un rôle actif ? Tant pis, elle devait courir le risque. C'était une chance unique d'en savoir plus sur le Cercle et le Commandeur.

— Je vais me rendre à cette entrevue, annonça-t-elle d'un ton ferme, et vous allez m'y accompagner.

De surprise, Gabriel lâcha son livre qui tomba sur le sol. Son expression impénétrable disparut instantanément, et la contrariété durcit ses traits fins.

— Je crains que vous n'ayez pas le choix, ajouta Cassandra. Vous seul connaissez l'endroit indiqué dans le message.

Était-ce un effet de son imagination ? Il lui sembla que les yeux gris-bleu du garçon reflétaient une profonde angoisse. Une inexplicable bouffée de compassion la submergea soudain, et elle faillit renoncer à son projet. Mais cet instant de faiblesse fut de courte durée.

— Je viendrai vous chercher demain soir, lança-t-elle à Gabriel en tournant les talons. Soyez prêt.

*

Le claquement des sabots sur les pavés résonnait lugubrement dans la nuit humide. Un brouillard épais tournoyait dans les rues désertes de Richmond, donnant à Cassandra et Gabriel l'impression peu enthousiasmante d'être seuls au monde tandis qu'ils arpentaient la ville. La jeune femme avait été contrainte de mettre Julian au courant de leur échappée nocturne – il n'aurait en effet pas manqué de s'apercevoir de l'absence de Gabriel – mais sans lui préciser qui en était l'instigateur. Elle s'était en revanche abstenue de prévenir les autres, se conformant ainsi à l'injonction de Charles Werner.

Plus de deux heures s'étaient écoulées depuis leur départ du manoir Jamiston. Cassandra suivait Gabriel le long de ruelles que quelques réverbères ceints de volutes brumeuses n'éclairaient qu'avec parcimonie. Bien que censé connaître le lieu du rendez-vous, le jeune homme semblait remarquablement ignorant du plus court chemin pour s'y rendre. Il ne cessait de revenir sur ses pas et Cassandra, de

plus en plus impatiente, constata à plusieurs reprises qu'ils tournaient en rond. Ils passèrent devant une petite église dont le clocher sonna onze coups assourdis puis sortirent enfin de la ville pour se diriger vers Richmond Hill. Les maisons s'espacèrent peu à peu jusqu'à disparaître, et le froid se fit plus intense encore. À ce moment, les nuages qui obscurcissaient le ciel se dissipèrent, et la pleine lune apparut, recouvrant le paysage d'une lumineuse étole argentée.

Après moult détours et hésitations, Gabriel arrêta enfin son cheval devant une grille entrouverte dont la partie supérieure était ornée d'un treillis soigneusement peint. Il mit pied à terre, aussitôt imité par Cassandra qui franchit la grille à sa suite avec un soupir de soulagement et entreprit d'examiner les alentours d'un œil critique. Elle n'aurait su dire à quoi elle s'attendait exactement, mais le lieu de la rencontre était loin d'être aussi sinistre qu'elle se l'était imaginé. Nichée au cœur d'un jardinet bien entretenu et entourée de hauts murs de briques qui la protégeaient des regards indiscrets, la coquette maisonnette blanche aux volets pimpants et au toit à pignons qui se dressait devant elle respirait plutôt la douceur et la tranquillité.

Lanternes à la main, ils traversèrent le jardin immobile bordé d'arbustes et de bosquets pour gagner la maison. Il leur fallut avancer avec prudence car les pierres du sentier étaient recouvertes d'une couche de givre qui le rendait dangereusement glissant. Arrivé à la porte, Gabriel frappa trois coups brefs et entra sans attendre de réponse, suivi par Cassandra.

« Voici venu le moment de vérité », songea celle-ci, la main posée sur la crosse de son pistolet.

Deux petites lampes aux abat-jour à glands dorés, placées sur des guéridons drapés de dentelles, répandaient une lumière tamisée dans le couloir d'entrée. Gabriel s'arrêta là, en proie à une répugnance manifeste. Il n'avait visiblement pas l'intention d'aller plus loin.

Cassandra hésita une seconde, puis se dirigea seule vers une pièce brillamment éclairée sur la gauche dont émanait un arôme mêlé de thé, de sherry et de tabac. Sa surprise monta d'un cran lorsqu'elle pénétra dans ce qui s'avérait être le salon. Les meubles nombreux et confortables, les aquarelles anglaises aux couleurs tendres suspendues aux murs, les vases de fleurs fraîches posés sur des napperons brodés, les boiseries de chêne blond, le lapis moelleux et les tentures bleu pâle, tout concourait à baigner la pièce dans une atmosphère chaleureuse et accueillante. Un homme de haute taille lui tournait le dos, posté devant une belle cheminée de marbre blanc où brûlait un feu clair. Il pivota à son entrée, et Cassandra se retrouva face à Charles Werner, dont l'expression glaciale et résolue offrait un contraste saisissant avec le décor douillet au milieu duquel il se tenait.

Cassandra n'avait encore jamais rencontré Werner, mais elle le

reconnut immédiatement grâce à la description que Julian en avait fournie. Le chef du Cercle du Phénix la toisa de la tête aux pieds, d'un regard pénétrant qui l'agaça d'emblée.

— Vous êtes en retard, dit-il d'un ton peu amène. Où est-il ?

— Si vous parlez de votre homme de main, il attend dans le couloir, rétorqua la jeune femme tout aussi fraîchement.

Werner parut déçu, mais il se reprit très vite.

— Sommes-nous dans un des repaires du Cercle du Phénix ? s'enquit Cassandra avec curiosité.

— Bien sûr que non ! siffla Werner, furieux. Je ne suis pas si stupide ! Cette maison m'appartient, et le Cercle, Dieu merci, ignore son existence.

Étonnée, Cassandra se demanda quelle utilité il pouvait trouver à cette demeure, certes charmante, mais très éloignée de la Cité et de sa résidence familiale. Avec autorité, Werner l'invita à prendre place dans un profond canapé de velours, tandis que lui-même s'asseyait dans un fauteuil face à elle.

— J'ai besoin de votre aide, déclara-t-il d'un ton abrupt.

Les sourcils de la jeune femme s'arquèrent légèrement.

— De mon aide ? Soyez plus explicite.

— Pour détruire définitivement le Cercle du Phénix et son chef, précisa Werner en pesant chacun de ses mots.

Les yeux fixés sur elle, il semblait jauger sa réaction. Et de fait, Cassandra, interloquée, se demanda si elle avait bien compris.

— Comment ? Ce n'est donc pas vous...

— Non, l'interrompit-il d'un ton sec. Je ne suis qu'un simple exécutant, tout comme l'assassin. C'est quelqu'un d'autre qui tire les ficelles.

Un frisson parcourut l'échiné de Cassandra, envahie par un mauvais pressentiment. Sa bouche devint sèche, et sa voix tremblait lorsqu'elle reprit la parole.

— Qui...

— Plus tard. Vous devez d'abord accepter de me rendre un service.

— Un service ?

Cassandra allait de surprise en surprise.

Werner inspira profondément. Pour la première fois, il eut l'air mal à l'aise. Il hésita quelques secondes, puis se décida à parler.

— Depuis cinq ans, le chef du Cercle du Phénix m'oblige à travailler pour l'organisation en me faisant chanter. Il détient un objet qui peut causer beaucoup de tort, à moi mais surtout à ma famille. Un carnet plus exactement.

— Un carnet ? répéta Cassandra qui comprenait de moins en moins.

— Un livre relié en cuir brun et doté d'une serrure, expliqua Werner avec impatience.

— Et que renferme donc ce carnet de si terrible ?

— Cela ne vous regarde en rien ! grinça-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Sachez seulement que le contenu de ce carnet, s'il était rendu public, briserait ma réputation à jamais. Si j'étais seul concerné, cela n'aurait pas d'importance. Mais mon discrédit entraînerait dans le même temps la chute de ma famille. Elle serait déshonorée, ruinée, marginalisée. Mes filles n'auraient plus la moindre chance de trouver un parti convenable. Cette idée m'est insupportable. Je suis prêt à assumer les conséquences de mes actes, mais je refuse que ma famille paie le prix de mes erreurs. Mes péchés ne sont en aucun cas leurs péchés !

Werner avait parlé d'une traite. Il se tut, essoufflé. Son inquiétude, qui semblait sincère, avait balayé l'arrogance de ses traits. Cassandra, confondue, ne le quittait pas des yeux. Cette entrevue ne se déroulait décidément pas comme elle l'avait prévu.

— Si je comprends bien, dit-elle lentement, vous voulez que je récupère ce carnet pour vous. Mais pourquoi moi ?

Werner lui jeta un regard chargé de reproche.

— Ne faites pas l'innocente, Miss Jamiston, je n'ai pas de temps à perdre en bavardages stériles. Votre réputation de voleuse est parvenue jusqu'à moi. Pendant des années, votre audace et votre intelligence ont tenu la police métropolitaine en échec. Vous êtes donc parfaitement qualifiée pour ce travail. Comparé à vos anciens méfaits, le vol de ce carnet devrait être un jeu d'enfants.

— Je vois, murmura Cassandra, pensive. Où se trouve-t-il actuellement ?

— Dans la résidence londonienne du chef du Cercle du Phénix.

— Et ce chef est... ?

Werner, saisi d'une appréhension subite, hésita de nouveau, et ses mains se crispèrent sur sa redingote noire. Il était maintenant au pied du mur. En répondant, il scellait son destin. Mais il avait longuement réfléchi. et il savait qu'il n'existait pas d'autre alternative. Les dés étaient jetés.

— Vous le rencontrerez bien assez tôt, dit-il enfin. Je vais vous indiquer où le trouver, mais il faudra agir très vite. Je crains que ma trahison ne passe pas longtemps inaperçue.

— Si c'est le cas, vous êtes en danger de mort !

Werner parut soudain très fatigué. Ses rides se creusèrent sous l'effet de la lassitude, le faisant paraître beaucoup plus âgé.

— C'est vrai, admit-il avec fatalisme, mais j'accepte de courir le risque. Même si je suis tué, dès lors que le carnet est détruit, ma famille est en sécurité, et c'est tout ce qui compte. J'ai pris mes dispositions pour que ma femme et mes filles ne manquent de rien, et le Cercle n'aurait aucun intérêt à s'attaquer à elles. Cependant, ajouta-

t-il avec un sourire retors, je n'ai aucune intention de trépasser. J'espère bien m'échapper sain et sauf des griffes de l'organisation. Werner disait la vérité. Il ne faisait pas de doute que la crainte de nuire aux siens le tourmentait avec acuité. Néanmoins, la confiance n'ayant jamais été sa principale vertu, Cassandra continuait à se tenir sur la défensive.

— Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un piège ? Donnez-moi un gage de votre bonne foi, M. Werner.

Celui-ci manqua de s'étrangler d'indignation.

— Un gage de ma bonne foi ? fulmina-t-il. Je risque ma vie en vous parlant ! Cela ne vous suffit-il pas ?

— Je risquerai aussi la mienne quand j'irai chercher votre carnet !

Werner réfléchit, pesant le pour et le contre, puis obtempéra de mauvaise grâce.

— Que voulez-vous savoir ?

Cassandra sentait qu'elle avait l'avantage, et elle comptait bien en profiter.

— Avez-vous obtenu le quatrième Triangle, celui du Feu ?

— Pas encore, mais cela ne saurait tarder. Ce n'est plus qu'une question de jours à présent. Le sanctuaire se trouve en Espagne, près de Saint-Jacques-de-Compostelle. Nous l'avons localisé assez facilement grâce aux nombreuses informations collectées par Thomas Ferguson. Il tenait en effet un journal dans lequel il consignait tous les renseignements ayant trait à sa quête. Nous avons pu récupérer ce carnet après sa mort et il s'est révélé extrêmement précieux. Des membres du Cercle sont déjà sur place en Espagne. Je pars moi-même demain pour la Galice, et mon supérieur m'y rejoindra peu après.

— Et le cinquième Triangle ?

Werner eut un haut-le-corps.

— Vous abusez de la situation, Miss Jamiston ! gronda-t-il avant de céder encore une fois à contrecœur. Nous disposons de très peu de renseignements à son sujet. Ferguson a simplement couché dans ses notes qu'il se révélerait de lui-même en temps voulu.

— Comment est-ce possible ? s'enquit Cassandra, perplexe.

— Je n'en sais rien et je m'en moque éperdument, répondit-il d'un ton hargneux. Je ne crois même pas à l'existence de cette maudite pierre philosophale ! La seule chose qui m'intéresse est de recouvrer ma liberté sans compromettre ma famille.

Cassandra était convaincue. Elle n'avait guère le choix au demeurant : pour l'heure, Werner constituait son seul espoir de résoudre le mystère des Triangles et de mettre un terme aux exactions du Cercle du Phénix.

— D'accord, vous aurez votre carnet. Et maintenant...

Une angoisse sourde se mit à cogner dans sa poitrine.

— ... dites-moi qui est le véritable cerveau du Cercle.
Werner hocha la tête, un imperceptible sourire aux lèvres.
— Aimez-vous les bals, Miss Jamiston ? Et êtes-vous libre demain soir ?

*

Plongés chacun dans leurs réflexions, Cassandra et Gabriel regagnaient le manoir Jamiston après l'entrevue avec Charles Werner. Le pavé de Richmond était gras de l'humidité de la nuit, et le brouillard s'était encore épaissi, au point qu'on n'y voyait pas à trois pas. Comme ils passaient sous un réverbère, Cassandra distingua une ombre massive qui leur barrait le passage. Alarmée, elle tira brusquement sur les rênes de sa monture. Gabriel, qui avait également perçu le danger, l'imita. Les chevaux stoppèrent net et manifestèrent leur mécontentement par des piaffements furieux.

Cassandra dégaina son arme et la pointa vers l'ombre suspecte.

— Qui va là ? cria-t-elle. Montrez-vous !

Un claquement de sabots se fit entendre, puis une forme sombre jaillit du brouillard et s'approcha d'eux. C'était un homme à cheval, dont le manteau couvrait une partie du visage.

— Qui va là ? répéta Cassandra. Répondez ou je fais feu !

— Inutile, fit l'inconnu en déboutonnant son col pour lui permettre de voir ses traits.

— Nicholas..., souffla-t-elle, interdite. Que faites-vous ici ?

— Je vous ai suivis, évidemment, rétorqua-t-il d'un ton sec.

— Vous m'espionnez donc ? se révolta Cassandra.

Nicholas fit avancer davantage son cheval dont l'encolure toucha celle de la monture de la jeune femme.

— Ne jouez pas les offensées ! gronda-t-il. Ce serait plutôt à moi de l'être. Je n'apprécie guère d'être pris pour un imbécile, Cassandra. En vous voyant hier, j'ai compris immédiatement que vous maniganciez quelque chose et j'ai décidé de vous suivre ce soir pour découvrir ce que vous me cachez.

— Et votre curiosité a-t-elle été satisfaite ? interrogea Cassandra avec acrimonie.

— Je dois dire que votre conversation avec le Commandeur était très instructive...

— Vous nous avez entendus ? s'exclama-t-elle, de nouveau sidérée, en jetant un regard de reproche à Gabriel. Peine perdue, celui-ci regardait ailleurs, se désintéressant de la conversation.

Nicholas haussa les épaules.

— Si les nouvelles ne viennent pas à moi, je vais aux nouvelles. Si je devais compter sur votre aide...

— Je n'ai pas à me justifier de mes actes devant vous, riposta Cassandra, mais sachez que Werner m'avait demandé de garder le secret sur cette rencontre.

Nicholas se pencha vers elle, la mine sévère.

— Je ne tolère pas qu'on me dissimule des informations, surtout concernant une affaire qui me touche de si près. Souvenez-vous-en à l'avenir !

Cassandra, qui n'aimait pas le ton employé par l'avocat, le foudroya d'un œil noir.

— J'agis comme bon me semble. Si cela ne vous plaît pas, libre à vous de vous en aller !

Ils s'affrontèrent un moment du regard, aussi furieux l'un que l'autre, puis Nicholas secoua la tête, et, à la surprise de Cassandra, se mit à rire.

— Il est difficile d'avoir le dernier mot avec vous, ma chère. Qu'importe, vous auriez dû me mettre au courant de ce rendez-vous. En revanche, il serait plus sage de ne pas mettre nos compagnons dans la confidence. Moins ils en sauront sur les dirigeants du Cercle du Phénix, mieux leur sécurité sera assurée.

Sans attendre de réponse, il fit faire volte-face à son cheval et s'éloigna dans le brouillard. Déroutée par son brusque changement d'humeur, Cassandra l'observa quelques secondes avant de se décider à le suivre avec Gabriel.

Ce Ferguson était décidément une énigme.

Chapitre XVII

Lady Angelia Killinton donnait sans conteste les fêtes les plus courues de la capitale. Toute la bonne société londonienne se pressait à ses soirées. La séduisante Angelia était d'ailleurs un sujet de fascination pour elle : ses allées et venues, ses aventures amoureuses, suscitaient un intérêt passionné. Son existence même s'y prêtait. Douze années plus tôt, âgée de seize ans à peine, elle avait épousé un vieillard, Lord Robert Killinton, lequel était mort quelques mois plus tard en lui laissant une fortune colossale qu'elle gérait avec une grande habileté. Malgré une foule de prétendants avides, Angelia ne s'était pas encore remariée, l'explication communément admise étant que son union avait été un épisode si pénible qu'elle n'avait nulle envie de renouveler l'expérience.

La réalité était bien différente.

Pour l'heure, Angelia s'apprêtait pour le bal fastueux qu'elle donnait le soir même. Dans la vaste rotonde éclairée par une verrière, le soleil d'automne coulait à flots, nappant d'une auréole dorée sa silhouette irréprouvable. Elle avait longuement hésité sur la couleur de la robe qu'elle allait porter. Elle avait tout d'abord jeté son dévolu sur un joli mauve qui lui allait particulièrement bien. Cette couleur flattait son teint de lis et s'accordait avec ses yeux aux reflets améthyste. Mais après réflexion, elle avait choisi une robe à la dernière mode parisienne d'un bordeaux profond et lumineux qui rehaussait l'éclat de sa peau d'albâtre et mettait merveilleusement en valeur ses cheveux d'un noir de jais presque bleuté, qui, relevés, retombaient en une cascade de boucles soyeuses. Ce rouge lie-de-vin, agrémenté d'ornements argentés, la rendait éblouissante, et soulignait la finesse de sa taille (que d'efforts pour atteindre les vingt et un pouces fatidiques !). Un collier constitué de rubis enchâssés dans des marguerites de perles et des bracelets émaillés d'or et de turquoises complétaient sa tenue. Elle tourna lentement devant le miroir, admirant la splendide image qu'elle renvoyait au monde. Angelia avait la réputation d'être la plus belle femme de Londres, et certes, tandis qu'elle se contemplait dans le miroir à pied, elle songeait avec délectation que ce titre était loin d'être usurpé. La beauté constituait une intense satisfaction en soi, et seuls les gens ayant reçu la laideur en cadeau à leur naissance prétendaient le contraire.

Naturellement, il lui faudrait penser à des choses plus sérieuses dès

que le bal serait terminé.

À la trahison de Charles Wemer par exemple.

Mais pour le moment, seule la réception comptait.

Un frisson d'excitation la parcourut. Ce soir, elle devait être parfaite.

Elle n'avait pas droit à l'erreur.

Elle serait là.

Angelia cessa soudain de sourire à son reflet. Son visage devint grave.

Enfin, elle allait savoir... Ses espoirs seraient-ils comblés ? Une nouvelle déception serait par trop cruelle.

Après un dernier coup d'œil satisfait au miroir, Angelia fit volte-face et sortit de sa chambre. Riches de promesses, les réjouissances n'allaient pas tarder à commencer.

*

Lorsque Cassandra et Julian arrivèrent à la résidence que possédait Lady Killinton à Grosvenor Square, au cœur du quartier huppé de Mayfair et non loin du prestigieux hôtel Claridge's, le bal avait déjà débuté. Du fait de son appartenance à la noblesse titrée, Lord Ashcroft avait ses entrées partout à Londres. Il ne lui avait donc guère été difficile de se faire inviter avec Cassandra à la fête mentionnée par Werner. Même s'il ne connaissait pas les détails de l'affaire, il avait accepté de bonne grâce de rendre ce service à son amie. Gabriel n'avait paru que moyennement apprécier l'idée, mais c'était la solution la plus simple et le temps manquait pour ménager sa susceptibilité.

Entourée de grilles protectrices et d'élégants jardins, la somptueuse résidence de Lady Angelia Killinton se caractérisait par son style néogothique ostentatoire, conforme au goût d'une époque en révolte contre le classicisme de l'architecture géorgienne. La façade était abondamment égayée de stucs, les baies ornées de colonnades de fer, les portes surmontées de moulages, les pierres sculptées au fronton des fenêtres, les embrasures travaillées. La maison était en outre d'une taille imposante, puisqu'elle comprenait dix fenêtres dans sa largeur et cinq étages de haut, sans compter le sous-sol. Tout comme Cassandra, cette femme n'aimait pas les petits espaces.

En gravissant l'escalier qui menait aux portes de l'entrée, Cassandra se remémora son incrédulité lorsque Werner lui avait révélé l'identité du chef du Cercle du Phénix. Une jeune aristocrate, Lady Angelia Killinton. L'idée paraissait tellement aberrante qu'elle s'était demandé s'il ne se moquait pas d'elle. Mais la peur qui déformait son visage et, sa voix chaque fois qu'il évoquait cette femme était bien réelle. La terreur que Lady Killinton lui inspirait n'était pas feinte, Cassandra en aurait mis sa main à couper. Elle n'avait donc d'autre choix que de le

croire sur parole.

Par acquit de conscience, elle avait néanmoins interrogé Gabriel au sujet du fameux carnet. À l'issue de son entretien avec Charles Werner, elle l'avait retrouvé dehors, près de la grille. Le jeune homme avait préféré attendre dans le froid plutôt qu'à l'intérieur de la maison, comme si celle-ci lui brûlait les pieds. Lorsque Cassandra avait évoqué le carnet, il s'était littéralement décomposé sous ses yeux. Comprenant aussitôt qu'elle n'obtiendrait rien de lui et de nouveau submergée par une absurde pitié, elle n'avait pas insisté davantage, mais la curiosité l'avait tenaillée de plus belle.

En revanche, Julian s'était montré plus disert. Ayant eu l'occasion de rencontrer Lady Killinton deux ans auparavant au cours de l'un des rares dîners mondains auxquels il assistait encore, il l'avait décrite comme une femme d'une grande beauté, tout à fait consciente de son pouvoir de séduction, et qui faisait beaucoup d'efforts pour paraître plus sotte qu'elle ne l'était en réalité.

Parvenus en haut de l'escalier de la résidence Killinton, un spectacle coloré et joyeux s'offrit aux yeux de Julian et Cassandra. Au plafond, les lustres sertis d'innombrables bougies étincelaient de mille feux, et la pièce resplendissait de lumière. Tourbillon de velours, de soieries et de dentelles, rivières étincelantes de bijoux et de diamants, feu d'artifice de grâce, d'élégance et de beauté : plus de trois cents personnes étaient présentes dans la salle, tournoyant au son des violons, buvant les rafraîchissements que leur proposaient les serveurs ou discutant en petits groupes animés. Les crinolines, d'une couleur riche et soutenue, semblaient se fondre les unes dans les autres, ponctuées par les silhouettes plus sombres et rigides des hommes. La musique et les rires emplissaient les oreilles.

Remontant délicatement sa robe de mousseline blanche, Cassandra, plus à l'aise en bottes qu'en talons, entreprit la descente du grand escalier en priant le ciel de ne pas trébucher. Près d'elle, Julian arborait une expression impassible, mais elle le devinait rongé par le trac.

— Je vous remercie d'être venu, chuchota-t-elle. Je sais que ce n'est pas facile pour vous...

Il se tourna vers elle en souriant.

— Il est vrai que j'ai perdu l'habitude de ces manifestations mondaines, mais ne vous inquiétez pas pour moi, je m'en sortirai très bien. J'espère simplement ne pas rencontrer d'anciennes connaissances.

— Je ne suis pas non plus dans mon élément, avoua Cassandra. Je commence à me demander si nous avons eu raison de venir ici. Sans compter que Gabriel m'en veut à mort maintenant !

Julian se mit à rire franchement.

— Il semble être d'un naturel jaloux, en effet.

Cassandra sourit à son tour tandis qu'ils continuaient à progresser dans la foule somptueuse des invités. La jeune femme fouillait la salle de bal des yeux, guettant l'apparition de Lady Killinton tout en repérant les lieux en prévision du vol du carnet de Werner.

L'ambiance n'était que rire et allégresse. Cependant, à mesure que les minutes s'écoulaient, la légère appréhension éprouvée par Cassandra à son arrivée se muait en une véritable angoisse qui l'empêchait de respirer normalement. Une peur absurde enflait dans sa poitrine et se propageait dans tous ses membres en les paralysant. Elle avait pourtant vécu des situations bien plus dangereuses que celle-ci. Pourquoi avait-elle aujourd'hui le sentiment que sa vie pouvait basculer d'un coup ?

— Cassandra ? Vous allez bien ?

Elle s'était immobilisée, l'esprit dans le brouillard.

— Oui, mentit-elle en hochant faiblement la tête.

— Regardez, Lady Killinton se trouve là-bas, près de l'orchestre.

Cassandra tressaillit, et son cœur se mit à battre avec violence. Elle sentait confusément qu'une porte allait s'ouvrir... une porte qu'elle cherchait à franchir depuis une éternité sans jamais y parvenir... Lentement, elle se tourna dans la direction indiquée par Julian et son regard tomba sur une jeune femme brune vêtue de rouge, un éventail en plumes d'aigles à la main, qui la fixait également...

Tout disparut alors autour de Cassandra, les gens comme les choses, et la musique se tut. Seules elle-même et cette femme demeuraient dans la salle à présent étrangement silencieuse. Fascinée, elle ne pouvait la quitter des yeux. Puis elle eut l'impression de tomber au ralenti dans un gouffre sans fond. Des milliers de points lumineux dansaient sous ses paupières, et elle mobilisa toutes ses forces pour endiguer la vague de panique qui menaçait de l'engloutir. La pièce tanguait autour d'elle et elle dut s'accrocher au bras de Julian pour ne pas tomber.

Cette femme... Lady Angelia Killinton... Elle était certaine de ne l'avoir jamais rencontrée auparavant. Et pourtant... elle éprouvait une sensation troublante, la sensation de la connaître depuis toujours... Cela n'avait aucun sens, strictement aucun sens... Elle perdait la tête, il n'y avait pas d'autre explication... Mais alors, d'où venait cette frayeur sauvage qui lui tordait les entrailles ?

Etourdie et un peu vacillante, Cassandra tourna brusquement les talons. Elle devait quitter cet endroit le plus vite possible, et tant pis si cela ressemblait fort à une fuite.

— Je m'en vais, dit-elle d'une voix blanche à Julian en pressant son bras.

— Vous voulez déjà partir ? Nous venons à peine d'arriver.

Il dévisagea son amie et fut frappé par sa pâleur mortelle.

— Seriez-vous souffrante ? s'enquit-il avec inquiétude. Vous êtes livide...

D'un pas chancelant, Cassandra se dirigeait déjà vers la sortie.

— Non, je ne suis pas malade, répondit-elle d'un ton incertain. Je... Je ne puis vous expliquer... Je ne comprends pas moi-même... Je sais juste que je dois m'en aller...

Elle courait presque à présent, cherchant à fuir cette salle aussi étouffante que l'enfer. Julian ne put la retenir.

*

Rayonnante de beauté et de charme, Lady Angelia Killinton présidait les festivités d'une main de maître. Depuis le début de la soirée, elle évoluait gracieusement parmi ses invités, distribuant avec largesse sourires enjôleurs et paroles amicales. Ce masque d'hôtesse courtoise était toutefois trompeur. Sous la sérénité apparente de la jeune femme se dissimulait en effet un tourbillon d'émotions que seule une volonté inflexible permettait de contenir. Les pensées d'Angelia étaient tout entières tournées vers Cassandra Jamiston, qu'elle ne cessait de chercher du regard dans la foule.

Angelia se figea soudain, et une immense vague de bonheur l'envahit, tellement intense qu'elle en était presque douloureuse.

C'était bien elle.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois, mais Angelia savait qu'elle ne se trompait pas. Cette femme et la Cassandra de ses souvenirs ne faisaient qu'une seule et même personne.

Folle de joie, le cœur battant à tout rompre, elle voulut s'avancer vers elle, lui parler, la serrer dans ses bras, mais ce vieil imbécile prétentieux de général Bertram lui bloqua le passage.

— Lady Killinton, quelle charmante soirée vous nous offrez encore...

Bouillant intérieurement, Angelia se força à sourire. Quand elle réussit enfin à se débarrasser de l'importun,

Cassandra franchissait les portes d'entrée et disparaissait dans la nuit.

*

Durant tout le trajet du retour, Cassandra se mura dans un silence morne que Julian, effaré, n'osa pas troubler. L'attitude de son amie le plongeait dans des abîmes de perplexité. Le trouble, la crainte, la panique... voilà des sentiments qui ressemblaient fort peu à la jeune femme, et c'était bien là le plus inquiétant.

Leur retour hâtif au manoir ne manqua pas de provoquer l'étonnement de Nicholas. En deux phrases lapidaires, Cassandra expliqua qu'ils avaient vu tout ce dont ils avaient besoin, puis, arguant la fatigue, fila

à l'étage en laissant Julian se dépêtrer seul de la situation. Elle gagna sa chambre en courant, ferma sa porte à clé pour ne pas être dérangée et se jeta sur son lit, le cœur au bord des lèvres et le corps secoué de tremblements.

Elle passa une nuit épouvantable faite de cris, de sang, de peur, de violence et de désespoir. Ses cauchemars paraissaient si réels que des images sanglantes dansaient encore dans son champ de vision lorsqu'elle descendit dans la salle à manger prendre son petit déjeuner. Elle avait l'estomac trop noué pour pouvoir avaler quoi que ce soit, mais l'envie d'un café serré la démangeait depuis son réveil. Andrew, qui passait la voir avant de débiter ses consultations de la journée, poussa une exclamation horrifiée en l'apercevant.

— Bonté gracieuse, Cassandra, que t'est-il arrivé ? Tu as une mine effroyable ! Serais-tu malade ?

La jeune femme, pâle et les traits tirés, s'assit en silence et se servit une tasse de café noir.

— Es-tu malade ? répéta Andrew avec obstination.

— Non, j'ai mal dormi, voilà tout, répondit-elle péniblement, comme si cela lui demandait un effort démesuré.

Et de fait, elle avait la désagréable impression que son cerveau avait fondu et qu'un trou béant occupait sa place.

Andrew la scrutait avec acuité.

— Encore un de tes cauchemars ? demanda-t-il, hésitant.

Cassandra n'était pas femme à dévoiler ses blessures et ses faiblesses aux yeux d'autrui, même s'il s'agissait en l'occurrence de son plus fidèle ami. Aussi se cabra-t-elle aussitôt.

— Cela ne te regarde pas ! répartit-elle sèchement.

Puis, après un silence contrit :

— Pardonne-moi, dit-elle d'une voix plus douce. Oui, c'était mes cauchemars, mais encore plus précis, plus terrifiants que d'habitude.

Cassandra avait un jour décrit ses rêves à Andrew, des rêves obscurs peuplés de cadavres. Il avait alors deviné la crainte secrète de son amie : que ces images ne soient pas simplement des songes inoffensifs, mais bien des souvenirs enfouis dans les ténèbres de sa mémoire. Des souvenirs d'actes qu'elle-même aurait commis...

Pensive, Cassandra tournait lentement une cuillère dans sa tasse. À présent, c'était la vision de Lady Killinton dans sa robe rouge qui la poursuivait. Pourquoi avait-elle l'impression de la connaître ? Si seulement elle pouvait se rappeler...

La voix d'Andrew interrompit le cours de ses réflexions.

— Que se passe-t-il ? questionna le médecin d'un ton pressant en vrillant ses yeux dans les siens. Tu paraissais troublée, bouleversée même. Cassandra sursauta, surprise. Elle espérait que personne ne remarquerait son émoi, mais naturellement c'était mal connaître le

perspicace Andrew. Quand elle repensait à la réception de la veille, elle se sentait à la fois ridicule et terrifiée. Dire qu'elle avait failli s'évanouir ! Elle n'était pourtant pas d'une nature émotive.

Toujours dardées sur elle, les prunelles vertes d'Andrew reflétaient le soupçon. La jeune femme devait dissiper ses doutes au plus vite ; pour rien au monde elle ne voulait l'inquiéter.

— Il ne se passe rien de spécial, lui assura-t-elle d'un ton léger. Tu te fais des idées.

Andrew ne parut aucunement convaincu, mais il n'insista pas davantage. Cassandra, que son mensonge culpabilisait, et qui savait qu'Andrew lisait en elle comme dans un livre ouvert, se hâta de changer de sujet.

— Quand Jeremy doit-il repasser ici ? J'ai à lui parler.

Elle avait l'intention de lui demander d'enquêter sur Lady Angelia Killinton. Avec ses relations dans la presse, il ne devrait pas avoir de difficultés à glaner des renseignements sur cette femme : son passé, ses amis, sa famille, ses occupations... Cassandra voulait tout savoir d'elle.

— Je crois qu'il doit venir ce soir pour le dîner, répondit Andrew.

Elle allait donc devoir patienter. Déçue, elle se leva et sourit faiblement à son ami. Celui-ci affichait une expression anxieuse qui la poussa à le rassurer de nouveau :

— Ne t'inquiète pas pour moi, je vais bien.

— J'en doute, murmura Andrew d'un ton désolé après qu'elle eut quitté la pièce. J'en doute fort, Cassandra.

Chapitre XVIII

Lorsque Jeremy revint au crépuscule, Cassandra le prit à part et lui exposa sa requête. Le journaliste fut surpris, mais s'engagea de bonne grâce à lui fournir des informations sur Lady Killinton. Pour cela, il mettrait à contribution dès le lendemain des confrères du *Times*, du *Globe* et du *Standard* spécialisés dans les chroniques mondaines. Cassandra le remercia de ses efforts, résignée à prendre son mal en patience.

L'atmosphère du dîner fut particulièrement animée. Ils attaquaient le plat principal, gigot de mouton bouilli, quand Julian entama les hostilités.

— Nous devrions faire quelque chose au sujet de Gabriel, dit-il lentement en fixant tour à tour chaque convive.

— Je suggère le poison, lança Jeremy avec entrain.

Julian lui jeta un regard lourd de reproches.

— Ce n'est pas drôle, M. Shaw, assena-t-il d'un ton tranchant.

— À quoi pensez-vous ? demanda Cassandra qui se doutait de la réponse et appréhendait la suite des événements.

— Nous pourrions le libérer, répondit Julian avec un flegme désarmant.

Le cliquetis des couverts se tut brusquement et un vent de consternation souffla sur la pièce.

— Le... le libérer ? bégaya Megan, la fourchette suspendue en l'air.

— Vous... vous plaisantez ? balbutia Jeremy qui avait manqué s'étrangler de stupeur et d'indignation.

— Pas du tout, riposta tranquillement Julian. Il semble évident à présent qu'il n'a pas de mauvaises intentions à notre égard.

— Évident pour qui ? vociféra Jeremy. Pas pour moi en tout cas ! Il est hors de question de libérer cet assassin !

— La décision appartient à Cassandra puisque Gabriel est son hôte, rétorqua Julian d'un ton déjà nettement moins amène. Du reste, il représenterait un danger très relatif puisqu'il n'est pas armé.

— N'importe quel objet peut devenir une arme entre ses mains. C'est son travail !

— Mais il peut nous être très utile.

— Il peut aussi tous nous assassiner !

— Il m'a promis de ne plus tuer.

— Oh ? Eh bien me voilà maintenant complètement rassuré !

Rouge de colère, Jeremy fit un violent effort sur lui-même pour se maîtriser.

— Nous n'avons aucune preuve de sa loyauté, reprit-il d'un ton plus calme. Faire confiance à ce criminel serait prendre un risque inconsidéré. Cela nous mettrait tous inutilement en danger. Au nom de quoi commettrions-nous cette folie ?

— Ce « criminel », comme vous dites, a un prénom, coupa Julian qui commençait à s'irriter. Il s'appelle Gabriel.

Jeremy le foudroya du regard. Ses yeux brillaient d'une hostilité qui ne demandait qu'à exploser.

— Et puis quoi encore ? Vous pensez que lui donner un nom effacera ses crimes ? Ce n'est pas aussi simple que ça !

— Nous n'avons pas à le juger. Tout le monde commet des erreurs.

À ces mots, le journaliste se leva d'un bond, tremblant de rage. Megan, qui était assise à côté de lui, sursauta violemment, l'air effaré.

— Des « erreurs » ? rugit-il, les poings crispés sur la table. Des « erreurs » ? Comment osez-vous qualifier d'« erreurs » des meurtres ignobles commis de sang-froid ? Cinquante-sept personnes assassinées, cela ne signifie-t-il rien pour vous ? Un nom dans la société ne vous place pas au-dessus des lois, Lord Ashcroft. Même la corde serait trop bonne pour ce monstre que vous protégez !

Jeremy était déchaîné à présent.

— Vous me décevez beaucoup, je vous croyais plus intelligent que ça. Votre amant doit sacrément vous satisfaire au lit pour que vous soyez à ce point aveugle !

Ses paroles tombèrent au milieu d'un silence de mort. Pétrifiés, les spectateurs de l'échange retenaient leur souffle, aucun n'osant intervenir dans l'affrontement.

Julian avait blêmi sous l'affront. Il se tenait très droit, immobile. Seule une veine battait à sa tempe. Pâle et terrible, il se dressa de toute sa taille avec une lenteur effrayante.

— Comment osez-vous ? siffla-t-il entre ses dents. Comment osez-vous juger ma conduite ? Jamais je n'avais été insulté de la sorte...

Conscient d'avoir été trop loin, Jeremy, qui n'en menait pas large, bredouilla de vagues excuses tout en se recroquevillant à vue d'œil sur son siège.

Julian le dévisagea de ses yeux étincelants de rage durant un moment qui parut interminable à tous, puis il fit volte-face et quitta la pièce en claquant brutalement la porte derrière lui. Mortifié, Jeremy se leva à son tour et sortit sans regarder personne.

— J'espère qu'ils ne vont pas s'entretuer..., murmura Megan, choquée et un peu effrayée. J'ai cru un instant que Lord Ashcroft allait planter son couteau au travers de la gorge de Jeremy.

— Et il aurait eu toutes les raisons de le faire, ajouta Cassandra d'un

air contrarié. Ce garçon a dépassé les bornes ! Son outrecuidance semble ne pas connaître de limites. Dieu merci, Julian n'est pas un ruffian, lui au moins sait se maîtriser !

— Et pourtant, les propos de Jeremy m'ont paru fort sensés..., marmonna Megan pour elle-même.

Nicholas, que la scène ne paraissait pas avoir affecté outre mesure, se tourna vers Cassandra, sourire aux lèvres.

— Que pensez-vous de la suggestion de Lord Ashcroft ? Après tout, nous sommes ici chez vous, il vous appartient de trancher cette épineuse question.

Cette perspective semblait beaucoup le divertir.

Cassandra, hésitante, triturait sa serviette.

— Jeremy n'a pas tort, observa-t-elle lentement. Nous ignorons les intentions de Gabriel... Mais d'un autre côté... je crois que nous pouvons lui faire confiance. C'est difficile à expliquer, mais j'ai le sentiment qu'il a beaucoup changé depuis notre première rencontre. Il était si... (elle chercha le mot juste) inhumain alors.

— Ce n'est qu'une impression ! protesta Megan. Tu peux te tromper. Moi, il me donne la chair de poule. L'idée de le savoir libre d'aller et venir à sa guise dans le manoir me fait frémir...

— Mais il a sauvé Julian, intervint Andrew, songeur. Le fait qu'il ait tourné le dos à son ancienne vie pour lui venir en aide devrait nous inciter à croire en lui.

— Que tu es naïf ! s'écria Megan d'un ton dédaigneux. Évidemment, toi, tu aimes tout le monde, on ne peut absolument pas se fier à ton jugement ! Quand il nous aura tous trucidés dans nos lits, ce ne sera plus aussi touchant, crois-moi !

Andrew jeta un regard noir à sa sœur.

— Ne sois pas impertinente, Megan !

— En effet, renchérit Nicholas avec un sourire narquois. C'est un trait de caractère peu séduisant chez une jeune fille.

Megan devint écarlate et piqua du nez dans son assiette.

— Je suis d'avis de laisser Gabriel sortir de sa geôle, reprit l'avocat, quitte à le surveiller de très près par la suite. Il sera un allié précieux si le Cercle du Phénix nous attaque. Du reste, il n'a jamais montré d'agressivité à notre égard. Plutôt de l'indifférence...

Cassandra quitta la table.

— Nous sommes donc d'accord. Je vais prévenir Julian.

Le lord se trouvait dans sa chambre, faisant nerveusement les cent pas entre la porte et la fenêtre. Il s'interrompit à l'entrée de Cassandra. Aucune lampe n'était allumée ; seul le feu qui brûlait dans la cheminée diffusait un halo de lumière tamisée dans la pièce, mais celui-ci n'éclairait que faiblement la haute silhouette de Julian dont le visage restait plongé dans l'obscurité.

— Julian..., commença Cassandra, profondément mal à l'aise au souvenir de l'humiliation que venait de subir son ami. Julian, nous allons libérer Gabriel...

Il ne paraissait pas l'avoir entendue. Immobile telle une statue, il demeurait debout devant la fenêtre sans manifester de réaction.

— Julian... ?

— Peut-être a-t-il raison..., murmura-t-il d'une voix altérée.

— Je vous demande pardon ? demanda précipitamment Cassandra, inquiète.

— Shaw... Peut-être a-t-il raison. Peut-être que je me leurre moi-même, que je vois uniquement ce que j'ai envie de voir... Je crois que je deviens fou... Je me montre égoïste en mettant la vie des autres en danger pour satisfaire une passion malsaine...

Il poursuivit d'une voix si basse que Cassandra eut l'impression de ne pas l'entendre, mais plutôt de deviner ses pensées.

— Je sais qu'il a commis des actes atroces, impardonnables... Mais je l'aime malgré tout... Je l'aime tellement... Est-ce que cela fait de moi un monstre ?

Une note si déchirante perçait dans cette question que Cassandra en fut bouleversée.

— Bien sûr que non, Julian. Je...

Elle s'approcha et lui prit la main qu'elle éteignit avec force.

— Je vous admire d'avoir le courage d'exprimer ainsi vos sentiments, murmura-t-elle. J'aimerais posséder le même...

Elle se tut, émue.

— Vous devez y croire, reprit-elle d'une voix raffermie. Nous allons libérer Gabriel, et vous verrez que tout se passera bien. Et puis, je ne peux pas continuer à vous laisser dormir dans une mansarde ! ajouta-t-elle, essayant de s'amuser de cette situation incongrue.

Elle distinguait mal les traits de Julian à ses côtés, mais il lui sembla que celui-ci ébauchait un pâle sourire.

— Merci, Cassandra.

La jeune femme comprit qu'il souhaitait à présent rester seul. Elle s'apprêtait donc à prendre congé lorsque la voix de Julian, murmure rêveur teinté de mélancolie, la retint sur le pas de la porte.

— Il a l'air si triste quand je le laisse seul... Il retrouve son regard d'enfant perdu, et cela m'est insupportable...

— Vous devez y croire, répéta fermement Cassandra avant de quitter la pièce. Tout se passera bien.

*

La lueur pourpre du crépuscule recouvrait le parc d'un manteau sanglant. Les derniers vestiges du jour pénétraient par les portes-

fenêtres dans la bibliothèque où Jeremy mettait en ordre une pile de feuillets couverts de notes, tandis que Cassandra, assise derrière son bureau, l'observait avec un mélange d'impatience et de soulagement. Celle-ci avait craint que le journaliste, échauffé par l'altercation de la veille, ne revienne plus au manoir. Mais Dieu merci, elle avait eu tort. Fait remarquable, le désir du jeune homme de vaincre le Cercle du Phénix était plus fort que sa colère ou sa rancœur. L'espace d'un éclair, Cassandra admira sa ténacité.

— Alors vous l'avez vraiment laissé sortir, grogna Jeremy en posant ses notes sur le bureau.

Son visage fermé exprimait clairement sa réprobation.

— En effet, acquiesça Cassandra d'un ton prudent.

— J'ai de nouveau présenté mes excuses à Lord Ashcroft, et il les a acceptées, ajouta-t-il de mauvaise grâce, les yeux baissés.

— Tant mieux.

— Mais je n'en continue pas moins de penser qu'une démente généralisée règne dans cette demeure !

Ne souhaitant à aucun prix s'engager sur ce terrain glissant, Cassandra s'empessa de ramener la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Qu'avez-vous appris à propos de Lady Killinton ?

Jeremy parut contrarié par la question : il n'avait visiblement pas épuisé l'intégralité des commentaires que lui inspirait la libération de Gabriel. Il hésita quelques secondes, puis se résolut à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Ainsi que je vous l'avais promis, commença-t-il en laissant provisoirement de côté les réflexions acerbes qui lui brûlaient la langue, je me suis renseigné auprès de certains confrères. Ils m'ont fourni des renseignements très intéressants sur Lady Angelia Killinton...

— Je vous écoute, le pressa Cassandra dont les doigts martelaient nerveusement le sous-main en cuir du bureau.

Jeremy se saisit de la première feuille de la pile et, se renversant, se balança sur sa chaise.

— C'est assez paradoxal, dit-il d'un air pensif. Cette femme est constamment le centre de l'attention, des rubriques mondaines entières lui sont consacrées dans les journaux, mais au final on sait très peu de chose sur elle. Commençons par les faits établis si vous le voulez bien. Elle a épousé Lord Robert Killinton en 1848 à Hong Kong...

— À Hong Kong ? s'exclama Cassandra, interdite. Que diable faisait-elle à Hong Kong ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua Jeremy, agacé. Je ne suis pas devin ! Bon, où en étais-je ?... Voilà... Lord Killinton est mort six mois après les noces. Cela n'a rien de très surprenant, il avait

presque soixante-dix ans... Angelia est rentrée en Angleterre quelques années après son décès, les poches pleines d'argent car son mari, qui n'avait pas d'héritiers, lui a laissé une jolie fortune. Elle possède également un patrimoine immobilier conséquent : un hôtel particulier à Londres, que vous connaissez déjà, un manoir dans l'Essex où elle se rend souvent, et un château dans les Cornouailles où à l'inverse elle ne met jamais les pieds. Elle mène l'existence de toute aristocrate digne de ce nom : raouts et dîners mondains, thé chez d'autres ladies l'après-midi, courses à Ascot, soirées à l'opéra. Rien que de très banal pour une femme de son rang. En apparence, aucune facette de la vie de Lady Killinton ne prête à suspicion.

— En apparence seulement ? l'interrompit Cassandra en se redressant sur son fauteuil.

— Oui, car lorsqu'on creuse un peu, on s'aperçoit que son passé comporte de nombreuses zones d'ombre.

À commencer par ses origines, qui sont pour le moins douteuses. Elle semble avoir surgi de nulle part pour prendre le vieux Killinton dans ses filets. Il était veuf, sans enfants, et je suppose qu'il avait envie de s'amuser un peu avec une jolie fille avant de mourir, peu importe qu'elle fût d'extraction noble ou pas. Il paraît qu'elle est extrêmement belle, ajouta Jeremy en jetant un coup d'œil interrogateur à Cassandra.

— C'est vrai, approuva celle-ci.

Et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de trembler au souvenir de cette femme.

— Elle ne s'est pas remariée, n'est-ce pas ? demanda-t-elle pour dissiper la sensation de malaise qui s'était insinuée dans sa poitrine.

— Non. On lui prête un certain nombre d'aventures amoureuses, mais ce ne sont que des ragots, donc à manier avec précaution.

Il se tut, pensif, puis se pencha brusquement vers Cassandra, le regard inquisiteur.

— Et maintenant, dites-moi pourquoi vous vous intéressez à cette femme. Aurait-elle un lien avec le Cercle du Phénix ?

Cassandra avait prévu cette question, et préparé une réponse qui n'était qu'un demi-mensonge.

— Non, répondit-elle en secouant la tête. J'agis pour des raisons personnelles...

Furibond, Jeremy jaillit de sa chaise, ne lui laissant pas le temps d'achever sa phrase.

— Vous mentez ! aboya-t-il penché sur le bureau, son visage à quelques centimètres de celui de Cassandra. J'ai enquêté de mon côté sur Lady Killinton, et découvert qu'elle entretenait certains liens avec Charles Werner. Comme par hasard !

Cassandra se leva à son tour, contrariée par l'entêtement du

journaliste.

— De quoi parlez-vous ?

— Lord Robert Killinton, le défunt époux d'Angelia, était lié à Charles Werner par des relations d'affaires et de plaisir. Outre qu'ils étaient compagnons de débauche à Londres, la banque Russell que dirige Werner a géré pendant de nombreuses années l'argent de la famille Killinton. Une coïncidence sans doute ? Dites-moi la vérité, Miss Jamiston. Je ne partirai pas d'ici sans savoir !

Il était sérieux, Cassandra n'en doutait pas. Elle se rassit donc, vaincue, et Jeremy l'imita, l'air satisfait de lui-même.

— Très bien, vous avez gagné.

Elle lui relata alors son entrevue avec Werner, et la révélation que lui avait faite ce dernier de l'identité du chef du Cercle du Phénix. Jeremy, de l'indignation, passa à l'incrédulité.

— Croyez-vous vraiment que cette femme puisse diriger le Cercle ? reprit-il d'une voix sceptique. Cela me semble inconcevable...

Cassandra réfléchit un instant.

— Je ne vois pas quel intérêt aurait eu Charles Werner à me mentir... D'un autre côté, mener ainsi une double vie doit être malaisé. Lady Killinton possède sans doute une nombreuse domesticité à l'affût de ses moindres faits et gestes ; si elle a réellement des choses à cacher, elle doit avoir du mal à agir en toute discrétion...

— Oh, les domestiques ne sont pas un problème, assura Jeremy. Lady Killinton est une originale : tous ses serviteurs sont asiatiques, et la plupart ne parlent pas un mot d'anglais. Ils ne risquent pas de la dénoncer...

— Astucieux..., commenta Cassandra d'un air appréciateur.

Jeremy laissa retomber les pieds de sa chaise dans un claquement sec et se leva, ses feuillets à la main.

— Ce sera tout pour le moment. Je vous préviendrai si de nouveaux éléments se présentent.

— Merci.

— Mais ne vous avisez plus de me cacher quoi que ce soit à l'avenir, poursuivit-il, soudain menaçant. Si vous n'avez pas confiance en moi, je ne vous aiderai plus.

Sans attendre de réponse, il quitta la pièce. Peu impressionnée par l'éclat du journaliste, Cassandra se cala plus confortablement dans son siège, les mains jointes. Elle se sentait curieusement frustrée. Certes, Lady Killinton ne lui était plus tout à fait étrangère à présent, mais elle avait l'intuition que l'essentiel lui échappait.

Angelia... Angelia...

Ce prénom lui était familier...

Angelia... Angelia...

Si seulement elle pouvait se rappeler...

D'un geste gracieux, Lady Angelia Killinton prit sur le guéridon la délicate tasse en porcelaine de Sèvres que la bonne de Lady Carlson venait d'emplir d'un liquide odorant et fumant. Le salon de son hôtesse, richement décoré et meublé de fauteuils somptueusement housés, baignait dans une douce chaleur émanant du feu qui crépitait dans la cheminée. Lady Carlson, une femme squelettique au visage fané, avait été selon ses propres dires une créature très séduisante dans sa lointaine jeunesse, ce dont Angelia doutait fort : il paraissait tout bonnement impensable que ce vieux singe fripé ait jamais réussi à faire tourner la tête ne fût-ce qu'à un seul homme. Lady Carlson était de surcroît malheureusement dénuée de la moindre parcelle d'intelligence. Malheureusement pour Angelia, contrainte d'écouter un sourire factice aux lèvres les fadaïses que débitait allègrement la vieille dame.

Dieu merci, elle possédait la précieuse faculté, acquise après des années d'expérience, de soutenir une conversation mondaine tout en pensant à diamétralement autre chose.

À Cassandra par exemple. Et à la défection de Werner.

Assise à ses côtés, Lady Carlson pérorait d'une désagréable voix haut perchée sur les problèmes de domesticité au sein des grandes maisons.

— Voyez-vous, ma chère, les bons domestiques se font de plus en plus rares de nos jours. En remplacer un s'apparente désormais à un véritable supplice chinois...

Angelia n'écoutait que d'une oreille distraite, se contentant de temps à autre de marquer son approbation d'un bref hochement de tête. Des sujets autrement plus graves occupaient son esprit.

Charles Werner l'avait trahi.

En soi, naturellement, ce n'était pas une surprise : sa loyauté avait toujours été plus que douteuse, et il était évident qu'il se saisirait de la première occasion venue pour se soustraire à l'emprise du Cercle. L'opportunité rêvée s'était présentée avec l'entrée en scène de Cassandra, et le départ de l'assassin avait dû le conforter dans sa décision. Non, ce qui la surprenait, c'était qu'il l'ait crue stupide au point de ne se douter de rien. Depuis le temps, il aurait dû mieux la connaître, et ne surtout pas la sous-estimer. Pour un peu, Angelia se serait sentie vexée.

Le rideau allait bientôt tomber sur Charles Werner, mais Angelia devait concéder qu'il avait merveilleusement joué son rôle de Commandeur à la tête du Cercle du Phénix. D'autant qu'elle le tenait en son pouvoir grâce au fameux carnet, cette bombe à retardement

dont la seule évocation donnait à Werner des sueurs froides. Comment un homme aussi brillant avait-il pu avoir la sottise de se compromettre à ce point, voilà qui demeurerait un mystère pour Angelia.

Inlassable, Lady Carlson continuait à jacasser en ponctuant chaque mot d'un geste ample de sa main desséchée.

— Depuis que notre bonne Lily est partie, voyez-vous...

Angelia lissa d'un geste machinal sa robe couleur corail passémentée d'or. En vérité, Werner lui avait rendu un très grand service en la trahissant, puisque grâce à cela elle avait revu Cassandra. Ce souvenir lui faisait battre le cœur un peu plus vite. Pendant quinze ans, elle avait ardemment espéré ces retrouvailles ; pas une journée ne s'était écoulée sans que l'image de Cassandra ne hante son esprit. Mais l'issue de cette longue période de solitude et d'angoisse approchait, et le vide qui l'habitait, non, qui la dévorait, allait enfin être comblé. Vivre dans les beaux quartiers, posséder une position sociale, de l'argent à ne plus savoir qu'en faire, de splendides équipages, des robes somptueuses, se rendre à des bals, diriger une organisation criminelle, fomenter des assassinats, fabriquer des poisons, tout cela était très joli et remplissait amplement ses journées, mais il lui manquait le principal pour être heureuse. Aujourd'hui, elle apercevait enfin la lumière au bout du tunnel.

— Le mariage d'Eleanor me rend si nerveuse... Je me réveille souvent la nuit avec des palpitations...

Angelia étouffa un bâillement. Dieu que cette femme était assommante ! À croire qu'elle était la première personne sur terre à marier sa fille.

La jeune femme se demanda quelle attitude adopterait Cassandra au cours de leur prochaine rencontre. Se réjouirait-elle ? Se mettrait-elle en colère ? Peu importait sa réaction en vérité. Maintenant qu'Angelia l'avait retrouvée, il était hors de question qu'elle la laisse s'échapper de nouveau. Du reste, Cassandra avait certainement souffert autant qu'elle de leur séparation, sinon plus car le poids de la culpabilité pesait sur ses épaules. L'horrible souvenir de son acte devait la ronger cruellement depuis quinze ans... D'ailleurs, sa fuite lors du bal s'expliquait sans doute par les terribles remords qu'elle éprouvait. Mais Cassandra se fourvoyait : Angelia ne lui en voulait pas. Elle ne lui en avait même jamais voulu à dire vrai. Elle l'aimait trop pour permettre au ressentiment et à la vengeance d'envahir son cœur. Lors de leur prochaine entrevue, Angelia prendrait soin de la rassurer à ce propos, et grâce à elle, la conscience de Cassandra serait apaisée.

La voix stridente de son hôtesse la tira de ses réflexions.

— Vous partez en voyage m'a-t-on dit, Lady Killinton. J'ose espérer que vous serez de retour pour les noces. Votre absence nous désolerait.

« Ce qu'il ne faut pas entendre ! » songea Angelia. Si elle se retrouvait dépouillée du jour au lendemain de son titre et de sa fortune, elle doutait fort que Lady Carlson veuille toujours d'elle à la cérémonie.

— Oh, mais bien sûr, la rassura-t-elle avec un sourire éblouissant d'hypocrisie. Je ne quitte Londres que quelques jours, et pour rien au monde je ne voudrais manquer le mariage d'Eleanor.

L'après-midi tirant à sa fin, elle ne tarda pas à se lever pour prendre congé, imitée par Lady Carlson qui tira le cordon de la sonnette pour appeler la bonne. Angelia papillonna vers la porte dans un tourbillon de soie colorée. Elle se sentait particulièrement légère à la pensée que Cassandra allait bientôt lui rendre visite pour récupérer le carnet. Dire qu'elles avaient vécu si près l'une de l'autre sans le savoir ! Le temps perdu devait à tout prix être rattrapé.

Le cœur en liesse, Angelia gratifia Lady Carlson d'un sourire joyeux avant de sortir affronter les frimas de la rue, soigneusement emmitouflée dans sa cape de fourrure argentée.

*

Gagnée par une anxiété croissante, Cassandra enfonça le couteau contre le linteau de la fenêtre. Le carreau céda facilement, et elle put glisser sa main à l'intérieur pour tourner la poignée et ouvrir la croisée. D'une démarche féline, elle bondit alors du balcon balayé par les vents pour s'introduire dans la tiédeur des appartements de la comtesse Killinton. Elle n'avait quitté le manoir Jamiston que peu après minuit pour se rendre à Grosvenor Square. Par un malheureux hasard, Andrew avait en effet précisément choisi cette nuit pour rester dormir au manoir avec sa sœur. Il était évident qu'il flairait un secret, et qu'il s'inquiétait pour Cassandra. Celle-ci détestait lui mentir, mais dans son propre intérêt, il valait mieux le laisser en dehors de cette affaire...

Werner lui ayant fourni des indications très précises sur la topographie des lieux, Cassandra n'eut guère de mal à se diriger à travers les pièces. La résidence était plongée dans une torpeur ensommeillée que nul bruit ne venait troubler, hormis le tic-tac d'une pendule de bronze sur le manteau de la cheminée du boudoir. Les domestiques dormaient à poings fermés, Lady Killinton devait être partie pour l'Espagne depuis deux jours, et aucun homme de main du Cercle n'était en vue. La voie était donc libre.

Avec précaution, Cassandra entra dans la chambre à coucher où devait être dissimulé le carnet. Une entêtante odeur d'encens mêlé d'opium flottait dans l'air. De dimensions respectables, la pièce était garnie de meubles coûteux. Son décor était d'inspiration nettement orientale, comme en témoignaient le vase Ming trônant sur la jardinière, les

statuettes de jade et les plats chinois de la famille verte posés sur les guéridons, ainsi que les estampes japonaises accrochées à la tapisserie de velours grenat, de la même couleur que le tissu garnissant le large lit à baldaquin.

Cassandra s'approcha de la table de chevet sur laquelle s'empilaient des dizaines de revues de mode. Elle feuilleta le premier de la pile et le reposa presque aussitôt avec un léger soupir de mépris. Selon Werner, le carnet devait se trouver dans un coffre situé au-dessus du secrétaire de Lady Killinton, aussi contourna-t-elle le lit à la recherche du meuble en question. Elle passa devant la coiffeuse dont le miroir à trois faces reflétait la vaporeuse clarté lunaire et découvrit le secrétaire en cèdre niché contre le mur du fond, sur le sous-main duquel était posé un exemplaire du *Mariage du ciel et de l'enfer* de William Blake ; Lady Killinton avait pour le moins des lectures éclectiques. Le secrétaire était surmonté d'une gravure encadrée qui devait dissimuler le coffre. Cassandra tendit la main vers le cadre mais suspendit aussitôt son geste ; elle avait la désagréable impression d'être observée. Elle engloba la chambre du regard et sursauta violemment. Assises dans un fauteuil près de la fenêtre, graves et inquiétantes dans la pénombre, deux poupées la fixaient de leurs yeux de verre. L'une était blonde et vêtue d'une robe blanche cousue de perles ; la seconde était habillée de rouge et sa chevelure brune sertie de rubis. Un frisson griffa le dos de Cassandra. Elle secoua la tête, affligée par sa poltronnerie, et se concentra sur le but de sa mission, sans parvenir toutefois à se défaire de la sensation de malaise qui l'avait envahie.

D'un geste rapide et précis, la jeune femme retira la gravure du mur. Werner ne s'était pas trompé : le coffre se trouvait bien là. Elle ne mit que quelques minutes à le forcer et à en extraire le carnet. Il était tel que l'avait décrit Werner : relié de cuir brun et pourvu d'une impressionnante serrure propre à décourager les regards indiscrets.

Cassandra s'apprêtait à refaire le chemin en sens inverse lorsqu'elle s'immobilisa, le cœur battant.

C'était beaucoup trop facile.

Ses membres se raidirent sous l'effet de la nervosité. Tapie sous chaque parcelle de sa peau, la peur gagnait du terrain. Cassandra secoua une nouvelle fois la tête, irritée par son manque de professionnalisme. Ce n'était vraiment pas le moment de se laisser aller.

D'un pas mal assuré, elle retourna dans le boudoir et s'approcha de la fenêtre restée entrouverte. Un grand vase de Chine se dressait sur une table sculptée près de là, empli de fleurs de serre répandant un capiteux parfum de jasmin et de fleurs d'amandier qui lui fit tourner la tête.

— Cassandra...

Une voix étrangement familière venait de rompre le silence feutré.

La peur à son paroxysme, Cassandra fit volte-face. Eclairée par un rayon de lune argenté, Lady Angelia Killinton se tenait devant elle, ses yeux violets étincelant dans la pénombre.

— Cassandra..., répéta doucement la comtesse en tendant la main vers elle.

Cassandra recula, paniquée. Elle avait l'impression d'avoir pénétré dans un couloir obscur dont la porte s'était refermée en claquant.

— Comment... comment connaissez-vous mon nom ? articula-t-elle péniblement.

De nouveau cette effroyable sensation de chute. Sa vision se brouillait. Chancelante, elle s'appuya au mur derrière elle.

Ses fins sourcils noirs arqués par la surprise, Lady Killinton la dévisageait avec une incrédulité non feinte.

— Tu... tu ne te souviens pas de moi ? questionna-t-elle d'un ton hésitant, comme si elle appréhendait la réponse.

— Comment me connaissez-vous ? insista Cassandra, très pâle.

Angelia Killinton parut complètement démontée. Une amère déception perçait dans sa voix lorsqu'elle reprit la parole.

— Quelle question ! Tu ne peux m'avoir oubliée, ce serait... insensé. Je n'ai pas changé à ce point en quinze ans !

Quinze ans... Cassandra tressaillit. Cette femme appartenait donc à la période de sa vie plongée dans les ténèbres de l'amnésie. Elle l'avait probablement rencontrée avant de perdre la mémoire. Dans ce cas, elles devaient être très jeunes à l'époque, pas plus de douze ou treize ans. Cassandra fouilla désespérément ses souvenirs, mais aucune lueur nouvelle ne vint éclairer les abysses de son passé. Une fois de plus, celui-ci lui échappait.

Et pourtant... elle connaissait forcément cette femme. Sinon, comment expliquer la douloureuse angoisse qu'elle ressentait en sa présence ? Du reste, la manière dont Angelia Killinton lui parlait laissait supposer qu'elles avaient été autrefois très proches.

Transformée en statue de pierre, Angelia continuait à la scruter avec consternation. Cassandra ne put supporter plus longtemps la brûlure de ce regard. Elle devait s'en aller immédiatement : demeurer une minute de plus en compagnie de cette femme représentait une épreuve au-dessus de ses forces. Les jambes flageolantes, elle s'approcha de la fenêtre.

— Cassandra, appela soudain Lady Killinton d'une voix plaintive. Ne pars pas, je t'en supplie...

Une étrange émotion, alliance de nostalgie et de tendresse, vrilla le cœur de la jeune femme qui se figea et tourna la tête.

Les yeux d'Angelia Killinton brillaient de larmes contenues.

Bouleversée, Cassandra éprouva un bref élan de pitié envers cette inconnue, mais très vite, le pernicieux malaise l'envahit de nouveau. Dans un état proche de l'affolement, elle se retourna et se précipita au-dehors sans jeter un regard derrière elle.

Sous le choc, Angelia n'ébaucha pas le moindre geste pour la retenir. Cassandra ne jouait pas la comédie : elle était réellement devenue une parfaite étrangère à ses yeux. Comment une chose aussi monstrueuse avait-elle pu se produire ? C'était trop injuste. Et dire qu'elle avait repoussé son départ pour l'Espagne afin de la voir...

Atrocement déçue, Angelia regagna sa chambre à pas lents. Le coffre ouvert confirma ses soupçons : Cassandra avait récupéré le carnet de Charles Werner.

Aucune importance. Le jour où celui-ci avait décidé de la trahir, il avait lui-même scellé son destin. De toute manière, il ne lui serait bientôt plus d'aucune utilité. Et puis, Werner constituait vraiment le cadet de ses soucis à l'heure actuelle.

Séchant ses larmes d'un geste rageur du poing, Angelia poussa un cri déchirant, un cri de bête blessée, qui réveilla les domestiques et fit accourir ses hommes de main, demeurés cachés jusque-là selon ses ordres.

Chapitre XIX

Cassandra ne se reconnaissait plus. Elle si froide, si déterminée, avait totalement perdu le contrôle et cédé à la panique. De retour au manoir, elle s'empessa de se réfugier dans sa chambre. Elle rangea le carnet dans le tiroir secret de sa table de chevet, trop troublée pour s'y intéresser de près, et s'effondra sur le lit.

Seigneur, que lui arrivait-il donc ? La violence de ses émotions la terrifiait, et la sensation de vide à la place de sa mémoire l'oppressait comme jamais auparavant. Elle avait cependant l'étrange impression que sa rencontre avec Angelia Killinton avait ouvert une porte dans son esprit. Par sa seule présence, cette femme avait remué des souvenirs profondément enfouis. La vérité était toute proche, elle en était convaincue ; encore un effort, et elle pourrait la toucher du doigt. L'intolérable pensée qui avait déjà si souvent torturé Cassandra l'assaillit soudain. La pensée qu'inconsciemment elle luttait pour laisser le passé dans l'oubli, et ce afin de se protéger d'une vérité trop atroce pour être dévoilée au grand jour. Ses pires craintes se réaliseraient si elle devait découvrir qu'elle avait du sang sur les mains. Par-dessus tout, Cassandra redoutait ce qu'elle risquait d'apprendre sur elle-même.

Lorsqu'elle s'endormit enfin, l'esprit toujours agité, elle n'était plus certaine de vouloir combler les trous béants qui parsemaient sa mémoire.

*

La respiration sifflante, elle court comme une bête traquée au milieu des hautes herbes. Des pas précipités résonnent derrière elle dans la nuit glacée. Elle a si peur qu'elle arrive à peine à respirer. Le sang bat douloureusement à ses tempes. Sa vue se brouille, noyée par des larmes de colère et de désespoir. Des gens sont morts à cause d'elle, et le souvenir de leurs cadavres lui donne la nausée.

Elle continue à courir comme une folle. Son cœur va exploser. Elle veut fuir loin de ce cauchemar, loin du monstre qui décime son entourage, tout en sachant qu'elle ne pourra lui échapper. Les liens qui les unissent sont trop forts, leurs sentiments trop puissants. Seule la mort de l'une d'entre elles mettra fin à la tragédie et fera tomber les chaînes.

Son prénom vibre dans l'obscurité, se répercute entre les arbres et les bosquets. Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois... Affolée, elle plaque ses mains contre ses oreilles. Elle donnerait n'importe quoi pour ne plus jamais entendre cette voix. Les touffes d'herbe gelée lui arrivent à la taille, la neige ralentit sa course. Il fait froid, terriblement froid. Ses jambes ne la portent plus. Elle va bientôt être rattrapée, c'est fatal. Sa tentative de fuite était vouée à l'échec depuis le début.

Elle s'arrête soudain, pantelante. Elle ne peut plus avancer. Une rivière lui barre le passage. Ses eaux sombres, qui charrient de la neige et des glaçons, scintillent dangereusement à la lueur de la lune. La respiration haletante, elle s'efforce de réfléchir à toute allure. Que faire maintenant ? Les pas se rapprochent, ce n'est plus qu'une question de secondes. Elle scrute avec désespoir la rivière à ses pieds, puis prend une terrible résolution. Il est temps que tout ceci se termine car elle a épuisé ses forces. Elle ne veut plus avoir peur, elle ne veut plus vivre dans l'angoisse. Personne ne la délivrera de ses fers, il lui faut donc s'en débarrasser seule. Elle n'a que trop tardé.

Il n'existe pas d'autre alternative, elle en est convaincue à présent. Elle doit affronter l'innommable. À quelques pouces seulement de son dos, sa poursuivante s'immobilise à son tour.

Les membres roides, elle se retourne avec lenteur pour lui faire face.

— Cassandra..., répète doucement l'autre en tendant la main vers elle. Non, il ne faut à aucun prix se laisser attendrir de nouveau. Elle doit se montrer forte, et surtout agir vite. Il ne faut plus réfléchir. Elle bondit vers la fillette, l'empoigne et la précipite dans la rivière.

Le temps semble brusquement se figer. Le paysage qui l'entoure disparaît, remplacé par un rideau sombre et informe. Elle maintient fermement la fillette sous la surface de la rivière, mais n'ose pas la regarder. Et quand enfin, au bout d'une minute qui lui paraît une éternité, elle trouve le courage de poser les yeux sur elle, son cœur vole en éclats.

Dans l'eau obscure et glaciale, ses longs cheveux se sont déployés, semblables aux ailes lustrées d'un corbeau. Son visage aux traits encore enfantins a pris un reflet argent. Elle ne se débat pas. Ses lèvres décolorées par le froid se contentent de former des mots inaudibles. Prière, menace, pardon... comment savoir maintenant ? De ses yeux grands ouverts, brillants comme des bijoux, elle fixe son assassin avec une bouleversante intensité. Elle doit avoir conscience que la main qui lui enfonce la tête sous l'eau est mue par une volonté inflexible, une volonté que rien ni personne ne pourra arrêter dans son élan meurtrier. Ce sacrifice, bien que déchirant, est nécessaire. Il en est ainsi.

Les paupières de la fillette s'abaissent. C'est terminé.

Sa meurtrière se relève, tremblante, hébétée, les mains gelées. Puis

elle fait volte-face et se remet à courir sans un regard derrière elle. Une terreur éperdue a pris possession de son corps, la poussant à fuir son crime. Telle une lame chauffée à blanc, le mot « assassin » s'enfonce dans sa chair, se grave impitoyablement dans son esprit. Elle ne sort d'un cauchemar que pour pénétrer dans un autre, c'est un cercle sans fin... Jamais elle ne pourra surmonter cette nouvelle épreuve...

Elle aurait tant voulu oublier... Tout oublier...

*

Épouvantée, Cassandra se réveilla en sursaut, le cœur battant la chamade, la peau ruisselante de sueur, avec l'impression d'avoir reçu un coup de poing.

Elle se rappelait. De tout.

Seigneur, comment avait-elle pu gommer ces événements de sa mémoire ? Surtout, comment avait-elle pu oublier ces yeux violets, si semblables aux siens ? Après tant d'années, la silhouette évanescence qui hantait ses cauchemars venait de se matérialiser. Maintenant, Cassandra savait. Et la vérité la terrifiait.

Les battements de son cœur mirent plusieurs minutes à retrouver un rythme proche de la normale. Lorsqu'elle fut un peu calmée, elle se leva hâtivement, le corps secoué de violents frissons. Elle devait raconter son histoire à quelqu'un, et tout de suite. Le fardeau de sa mémoire pesait trop lourd sur ses épaules. Il l'écraserait si elle n'en parlait pas.

Andrew. Il fallait qu'elle voie Andrew.

La jeune femme remonta le corridor en courant et pénétra dans la chambre d'Andrew, située à quelques portes de la sienne. Plongé dans un bienheureux sommeil, son ami était inconscient de la tempête qui soufflait en elle à cet instant précis. Penchée sur le lit, Cassandra le secoua sans ménagement.

— Andrew, Andrew, réveille-toi !

L'air passablement ahuri, il tâtonna pour allumer la lampe posée sur sa table de chevet. La vision de Cassandra, pâle, échevelée et claquant des dents, acheva de lui faire reprendre ses esprits.

— Cassandra, que se passe-t-il ? s'écria-t-il d'un ton anxieux en lui saisissant les mains. Tu es glacée et tu trembles... Pour l'amour du Ciel, dis-moi ce qui ne va pas !

— Je me rappelle... je me rappelle de tout..., balbutia la jeune femme en proie à une émotion qui menaçait de l'engloutir à chaque seconde.

— Attends, attends, calme-toi, l'interrompt Andrew en s'empressant d'enfiler une robe de chambre. Tu as besoin d'un remontant.

La tenant fermement par la main, il l'entraîna dans la cuisine, déserte

à cette heure de la nuit, et lui prépara un grog fumant.

— Bois, dit-il en lui tendant la tasse. Tu te sentiras mieux après.

Cassandra obtempéra docilement. Assise sur un banc devant la table de chêne, elle tenait sa tasse à deux mains pour se réchauffer. Peu à peu, ses frissons s'atténuèrent, et ce fut d'une voix plus posée, bien qu'encore incertaine, qu'elle reprit la parole.

— Je me souviens, Andrew. Je me souviens de tout ce qui a précédé notre rencontre.

Elle se tut, emportée par le tourbillon de ses pensées. Andrew resta silencieux, attendant patiemment la suite du récit. La brusquer ne servirait à rien.

— Cette femme, Lady Angelia Killinton..., poursuivit Cassandra dans un murmure. Quand je l'ai vue la première fois au bal, j'ai su immédiatement que nous nous étions déjà rencontrées, mais j'étais incapable de me rappeler dans quelles circonstances. Je l'ai revue hier soir, lorsque je me suis rendue à sa résidence pour voler le carnet de Werner, et là...

— Mais de quoi parles-tu, Cassandra ? l'interrompit Andrew, complètement perdu. Quel bal, quel carnet ? Et qui est cette Lady Killinton ?

Cassandra se souvint alors qu'elle n'avait pas mis Andrew dans le secret de sa rencontre avec Charles Werner et de l'existence d'Angelia.

— Lady Killinton est le véritable chef du Cercle du Phénix, souffla-t-elle, confuse, sans oser regarder son ami.

— Et tu es allée chez elle ? coupa Andrew, sidéré. Pourquoi ne m'as-tu pas mis au courant de ton projet ? Pourquoi ne suis-je au courant de rien d'ailleurs ?

— Je ne voulais pas que tu t'inquiètes, ni te mettre en danger, chuchota Cassandra. Excuse-moi.

Andrew ravala la remarque cinglante qui lui brûlait les lèvres. Il n'était pas un enfant, que diable, nul besoin de le materner ainsi ! Il aurait mis sa main à couper que Nicholas Ferguson, lui, était dans la confiance. À cette pensée, sa fureur redoublait. Mais Cassandra paraissait si désolée que sa colère se tut provisoirement.

— Continue, marmonna-t-il. Tu disais que tu connaissais Lady Killinton...

La jeune femme hocha la tête. Ses mains se crispèrent sur sa tasse.

— En effet.

Andrew hésita une poignée de secondes.

— Alors..., s'enquit-il d'un ton prudent. Qui est-elle pour toi ?

Cassandra releva la tête et plongea son regard clair dans celui de son ami.

— Ma sœur.

Bouche bée, Andrew la contempla, abasourdi.

- Ta sœur ? Tu as une sœur ?
- Oui, je l'avais simplement... oubliée.
- On ne peut pas oublier une chose pareille !
- La preuve que si.

Cassandra avait recouvré son sang-froid à présent. Sa voix était calme et sa diction précise.

— C'est elle la responsable de tous mes cauchemars. C'est elle qui a tué les gens qui nous recueillaient...

Les yeux toujours agrandis par la surprise, Andrew réfléchit un instant. Un détail le tracassait.

— Mais... quel âge avait-elle à l'époque ? Ce devait être une enfant, tout comme toi...

Cassandra devint livide, et il regretta aussitôt son objection.

— Oui, c'était une enfant..., admit-elle dans un murmure sinistre.

Des images commençaient à se former dans l'esprit d'Andrew : deux fillettes, leurs robes tachées de sang, debout devant des cadavres, l'une ricanant, l'autre pleurant... Les mots lui manquaient pour exprimer l'horreur que lui inspiraient ces révélations.

— Pourquoi... pourquoi aurait-elle fait cela ? trouva-t-il enfin le courage de demander.

— Parce qu'elle est folle... folle à lier. Elle ne possède pas de conscience, ne distingue pas le bien du mal. C'est un monstre... Je pensais qu'elle était morte. Il eût mieux valu...

— Qu'est-ce qui te faisait croire qu'elle était morte ?

À ces mots, la tranquille assurance de Cassandra s'effondra une nouvelle fois. Ses yeux se remplirent de larmes, et elle se mit à sangloter, bouleversée.

— J'ai essayé de la tuer, gémit-elle d'une voix hachée. J'ai voulu la noyer... Je suis une meurtrière... J'ai essayé de tuer ma propre sœur...

Deuxième partie

Chapitre I

Accessible par une route en lacets qui serpentait à flanc de colline, le monastère de Santa María dominait une vallée boisée de Galice, la région la plus verte d'Espagne, à quelques miles de Saint-Jacques-de-Compostelle.

D'un regard las, Werner engloba les environs. Cerné par une forêt dégarnie de hêtres et de châtaigniers, le pied de la colline était nimbé d'un voile de brume venu de l'Atlantique. Cet endroit isolé semblait avoir été prédestiné à accueillir un jour en son sein le sanctuaire du Feu. Érigé en 936 par les bénédictins sur le site d'un temple romain consacré au dieu du feu Vulcain, le monastère de Santa Maria avait entièrement brûlé à trois reprises au cours des années suivantes. Après le dernier incendie survenu en l'an 1010, les religieux s'étaient avoués vaincus et avaient renoncé à reconstruire le monastère dans ce lieu maudit que les flammes ne cessaient de ravager.

Werner se retourna. La lueur rougeâtre de l'aube baignait un calme paysage de pelouses et de bosquets où les ruines éparses de l'ancien monastère se découpaient en silhouettes tragiques, murs massifs aux pierres taillées dans le granit, colonnes tronquées, voûtes en berceau incomplètes et ébauches de portiques semblables à de la dentelle pétrifiée. À l'entrée du cloître, où des moines encapuchonnés s'étaient jadis promenés, se dressait une haute croix de fer, et au centre de la cour un grand arbre aux feuilles vert émeraude, jumeau de celui qui poussait en Écosse sur le sanctuaire de l'Eau.

Une dizaine de silhouettes fébriles s'agitaient autour des ruines, retournant chaque pierre, écartant les lourdes traînes de lierre enroulées autour du fût des colonnes. En vain jusqu'à présent.

En proie à une inquiétude croissante, Werner supervisait les recherches du sanctuaire du Feu. Voilà cinq jours qu'il était sur les lieux, mais les fouilles n'avaient encore abouti à aucun résultat probant. Et Lady Killinton qui arrivait aujourd'hui... Il n'osait imaginer sa fureur lorsqu'elle constaterait l'absence d'avancée... Seule consolation au milieu de ce fiasco : le temps était moins rigoureux en Espagne qu'en Angleterre, et Werner, qui supportait de plus en plus mal le froid avec l'âge, savourait intensément la douceur du climat ibérique.

D'un pas lourd, il fit volte-face et se dirigea vers sa voiture, se disposant à regagner l'ancienne demeure seigneuriale dans laquelle il

avait établi le quartier général du Cercle du Phénix et où devait déjà l'attendre son chef. Lady Killinton le rejoignait avec quarante-huit heures de retard sur le plan prévu ; peut-être était-elle au courant de sa trahison, surtout maintenant que le vol de son carnet avait dû avoir lieu. Il allait devoir jouer serré...

*

D'une humeur massacrant, Angelia allait et venait nerveusement dans la salle du *pazo*. L'amertume, la déception et la colère se mêlaient dans ses veines en un cocktail explosif. Elle ne s'était certes pas attendue à disparaître ainsi de la mémoire de Cassandra. Que sa sœur essaie de la tuer, passe encore, mais qu'elle l'oublie ! Voilà une situation face à laquelle elle se retrouvait désarmée. Elle pouvait lutter contre la haine ou la rancœur, mais l'oubli... Il n'y avait rien à faire contre une telle horreur.

Elle ruminait sombrement ces pensées lorsque Charles Werner entra d'un pas hésitant dans la pièce. Ravie de pouvoir déverser sa fureur sur une victime expiatoire, Angelia fondit sur lui toutes griffes dehors.

— Alors ? demanda-t-elle d'un ton brusque sans même le saluer.

— Le travail avance, madame, répondit Werner d'une voix dépourvue de la moindre once d'enthousiasme.

— Comment ça, le travail avance ? rugit Angelia en se rapprochant dangereusement de son second. Ne me dites pas que vous n'avez pas encore trouvé le sanctuaire ?

— Cela ne saurait tarder, assura Werner d'un ton où perçait une confiance qu'il était loin de ressentir en réalité.

— Les recherches ne vont pas assez vite ! Le temps nous est compté, que diable !

Angelia recommença à arpenter la chambre dans un bruissement rageur de taffetas tandis que Werner en profitait pour s'asseoir.

— Je dois être rentrée à Londres la semaine prochaine ! Lady Carlson marie sa fille, et si je ne suis pas présente à la cérémonie, elle ne me le pardonnera jamais.

Werner ferma les yeux, accablé. Que pouvait-il répondre à cela ?

— Et le mercredi suivant, j'ai le ministre de l'Intérieur à dîner...

Werner se redressa sur sa chaise et haussa un sourcil goguenard.

— Vraiment ? Je ne doute pas que vous n'ayez des choses fort intéressantes à lui révéler sur les origines de la criminalité à Londres... La jeune femme le foudroya du regard, les yeux étincelants.

— Épargnez-moi vos pathétiques traits d'esprit, Werner. Ils n'amusent que vous.

Essayant de se rattraper, Werner rassembla son courage pour émettre une idée qu'il espérait judicieuse.

— Pourquoi ne pas utiliser la voyante ? Cette Dolem en sait manifestement beaucoup sur le sujet. Nous pourrions tenter de la faire parler, en recourant à la torture si nécessaire, et...

Il s'arrêta net. Angelia venait de retirer une des aiguilles qui retenaient ses abondantes boucles noires. L'aiguille à cheveux, en bon métal et mesurant plus de six pouces, était décorée à son sommet d'un croissant de lune en argent fin serti de perles et de rubis. Les pointes, anormalement aiguës, brillaient de manière inquiétante.

— Vous êtes un sinistre imbécile, murmura Angelia d'une voix sourde. La pierre philosophale ne peut être obtenue par une voie indigne. Il est hors de question de porter la main sur Dolem.

Werner tiqua. Tant de délicatesse était plutôt surprenant de la part d'une femme qui n'hésitait pas à tracter son prochain, à commencer par Thomas Ferguson, pour arriver à ses fins.

Angelia continuait à arpenter la pièce d'une démarche rapide. Fasciné, Werner suivait des yeux les oscillations alarmantes de l'aiguille qui se balançait au rythme des pas de la jeune femme. Le point culminant de la crise était proche, et son impuissance à l'endiguer le remplissait d'effroi.

— Votre incompetence me lasse profondément, savez-vous... Une fois de plus, je vais devoir prendre moi-même les choses en main.

Bien que régulièrement englouti par ce torrent de reproches depuis cinq ans, Werner n'était jamais parvenu à s'habituer aux accès de furie de son chef. Au prix d'un effort surhumain, son visage demeura impassible, mais les crispations nerveuses de ses mains sur la table venaient démentir son calme apparent.

Angelia s'immobilisa soudain près de lui, raide et menaçante. Sous l'étoffe de la robe, on sentait tous ses muscles tendus à l'extrême. Inconsciemment, Werner se recroquevilla sur son siège.

— Mais madame..., hasarda-t-il d'une voix faible, conscient de son audace.

— Pas un mot ! siffla la jeune femme, déchaînée.

Elle esquissa un mouvement rapide et l'aiguille fendit les airs en lançant des reflets argentés avant de se ficher dans la main droite de Werner avec un craquement sinistre.

Livide, celui-ci resta un moment pétrifié de stupeur. Puis, d'un geste vif, sans réfléchir, il arracha l'aiguille qui clouait sa main à la table. Il ne put retenir un cri de douleur tandis que le sang jaillissait de la plaie et se mettait à couler sur ses doigts et son poignet. De sa main indemne, il s'empressa de sortir un mouchoir de sa poche et l'appliqua tant bien que mal sur la blessure, soucieux de stopper au plus vite l'hémorragie, mais pas au point d'oser quitter la pièce de son propre chef pour aller trouver un médecin.

— Qui eut cru qu'une simple aiguille à cheveux puisse constituer une

arme aussi redoutable ? lança Angelia d'un ton féroce. Eh bien, ne restez pas planté là, sortez vous soigner. Vous allez mettre du sang partout !

Werner se leva aussi dignement que possible, le cœur débordant de haine.

— Et n'oubliez pas, poursuivit la jeune femme d'une voix pétrie de menaces, c'est moi qui ai fondé le Cercle du Phénix, et vous êtes à mes ordres. Un sous-fifre, rien de plus. Ne l'oubliez jamais, Werner ! Sortez maintenant, et préparez-vous. Nous partons pour le monastère dans une demi-heure.

Werner fila sans demander son reste. Demeurée seule, Angelia, à qui son coup d'éclat avait rendu sa sérénité, s'approcha de la fenêtre et contempla le spectacle du lever du soleil sur les collines avoisinantes. Un sourire étira lentement ses lèvres lorsqu'elle imagina la tête que ferait son lieutenant s'il apprenait qu'elle n'avait plus le carnet en sa possession. La terrifiante épée de Damoclès s'était volatilisée voilà trois jours, le malheureux était libre désormais, et il n'en savait strictement rien ! C'était à mourir de rire.

En dépit des propos excessifs qu'elle venait de tenir à rencontre de Werner, Angelia devait reconnaître que celui-ci l'avait bien servie. Il avait dirigé le Cercle d'une main de fer, faisant preuve d'une rare intelligence couplée à une fourberie démoniaque. En outre, c'était lui qui avait enrôlé l'assassin dans l'organisation, et Angelia n'avait toujours eu qu'à se féliciter de ce choix. Naturellement, elle ne se faisait aucune illusion quant à la motivation profonde qui avait présidé au recrutement du garçon aux cheveux blancs : Werner se souciait fort peu des intérêts du Cercle du Phénix. Non, ce qu'il voulait en réalité, c'était avoir le jeune homme en permanence sous la main. Malgré tous ses efforts pour la dissimuler, sa passion pour ce garçon crevait les yeux. Les activités du Cercle constituaient dès lors un prétexte idéal à leurs coupables rencontres... Décidément, ce Werner n'était qu'un vieil hypocrite. Du reste, il n'avait jamais appelé le jeune homme autrement que « l'assassin » : bien sûr, il était plus commode de ne pas donner de nom à son péché. Cela lui aurait conféré une réalité trop difficile à assumer pour un bon père de famille tel que Werner. Peut-être ce dernier aurait-il été bien avisé de donner une de ses filles en mariage à son amant. Au moins, il aurait eu le garçon à demeure pour satisfaire le moindre de ses caprices... Le sourire d'Angelia s'élargit à cette pensée délicieusement immorale.

Mais peu importaient les sentiments de Werner. Le jeune homme était doué, aucun doute là-dessus : il avait la mort dans le sang. Nul ne le surpassait dans l'art de tuer... hormis elle-même, bien entendu. Angelia ne l'avait rencontré qu'une seule fois, mais elle avait compris au premier coup d'œil que tout comme elle il souffrait d'un profond

déséquilibre intérieur...

Son départ avait sans doute bouleversé Werner au-delà de toute raison, au point qu'il avait trouvé le courage de tenter de s'extraire à son tour de la toile tissée par le Cercle du Phénix. Mais Angelia ne pouvait blâmer le jeune homme pour sa désertion : entre Lord Ashcroft et Werner, le choix était vite fait ; à sa place, elle n'aurait pas hésité une seconde. Pauvre Charles... Rien n'était plus douloureux que de voir son amour ainsi rejeté...

Elle était bien placée pour le savoir.

*

Angelia ne croyait pas en Dieu, qu'elle jugeait beaucoup trop manichéen à son goût. Toutefois, l'alchimie renvoyait directement à quelque chose de supérieur, de divin, de sacré, et par conséquent il était impossible de s'y intéresser sans se préoccuper en même temps de la religion. Le lien entre les deux concepts était étroit. D'abord parce qu'au cours des siècles, tous les ordres religieux – templiers, bénédictins, dominicains, jésuites, franciscains – s'étaient intéressés à l'alchimie. Et ensuite parce que les adeptes eux-mêmes avaient fourni une interprétation proprement alchimique du christianisme en multipliant les analogies spirituelles : ils comparaient par exemple le travail du Mercure lors du processus transmutatoire à la Passion du Christ, et la pierre philosophale au Christ lui-même ; ou encore assimilaient la Trinité chrétienne du Père, du Fils et du Saint-Esprit au Soufre, au Sel et au Mercure.

Le choix de ce monastère pour y dissimuler le Triangle du Feu n'avait donc rien de surprenant, et il apparaissait d'autant plus adéquat que la plupart des religions considéraient le feu comme l'emblème le plus expressif de la divinité. En effet, le feu constituait le trait d'union entre le monde matériel et le monde spirituel. Impondérable, insaisissable, toujours mouvant, il possédait toutes les qualités des esprits ; mais sa nature était également matérielle puisque l'on pouvait éprouver sa clarté et sa chaleur. En outre, la haute vertu purificatrice du feu prouvait son origine spirituelle et sa filiation divine. Il n'était rien moins que la manifestation physique de la pureté, et voilà pourquoi Dieu se révélait toujours aux hommes sous une apparence ignée, comme lors de la remise du décalogue où le buisson-ardent et l'embrasement du Sinaï matérialisaient sa présence. Et saint Paul n'écrivait-il pas dans son *Epître aux Hébreux* que Dieu était un feu dévorant ?

Angelia reporta son regard sur le monastère. Les débris de l'ancien cloître reposaient à la pâle clarté d'un soleil poudré. L'immobilité du paysage et le silence religieux qui l'enveloppait créaient une étrange

atmosphère d'irréalité.

D'un pas décidé, Angelia, suivie de Charles Werner et de quelques hommes du Cercle, passa près de l'arcade et s'immobilisa à côté d'une pierre tombale presque enfouie sous les ronces. La jeune femme fronça les sourcils dans une expression d'intense concentration, son regard balayant à plusieurs reprises le paysage de ruines qui s'étendait devant elle. Ses compagnons l'observaient sans oser souffler mot.

Comme saisie d'une inspiration subite, Angelia se dirigea vers la chapelle. Relativement épargnée par les incendies successifs, elle se dressait bravement au milieu des décombres du monastère, et ses vitraux rescapés luisaient sous la caresse des rayons du soleil.

Angelia s'arrêta devant l'entrée et entreprit d'examiner les fines ciselures du porche et les pierres travaillées.

— La Vierge Marie, la crèche avec l'Enfant Jésus, les rois mages, saint Jean-Baptiste, saint Michel combattant le dragon...

Angelia se raidit légèrement.

— Le dragon, répéta-t-elle avec lenteur. Un des symboles du feu en alchimie...

Elle se pencha vers le motif sculpté et ne tarda pas à découvrir entre les pattes du monstre un petit triangle gravé à sommet supérieur qui confirma son intuition.

— Avez-vous fouillé cette chapelle ? aboya Angelia en se tournant vers ses hommes.

— Bien entendu, madame, répondit Werner, rempli d'appréhension. Mais nous n'avons rien trouvé.

À ces mots, la jeune femme éprouva une envie frénétique de se jeter sur son second pour le secouer, le frapper, le lacérer de ses ongles, le déchiqueter et éparpiller au vent ses débris. Elle y résista ; d'ailleurs, il n'y avait pas de vent.

— C'est que vous avez mal cherché, se contenta-t-elle de rétorquer durement. Le Triangle est là, à portée de main, j'en suis convaincue. Venez.

L'intérieur de la chapelle brillait par sa simplicité austère : un autel de marbre constituait son seul ornement, avec les deux statues, identiques au premier abord, qui l'encadraient. Chacune figurait un homme revêtu d'un manteau, la musette au côté, coiffé d'un large chapeau orné d'une coquille, et tenant un livre à la main. Mais le livre de la statue de droite était fermé, tandis que celui de la statue de gauche était ouvert.

— Des pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de Compostelle, commenta Angelia, facilement reconnais sables à la coquille fixée sur leurs chapeaux. Le livre est d'abord fermé, car il ne peut être ouvert, c'est-à-dire compris, sans révélation préalable. Seul Dieu, par l'intercession de saint Jacques, accorde à ceux qu'il en juge dignes le trait de lumière

indispensable pour le traduire et le mettre en œuvre...

Saint-Jacques-de-Compostelle, où avaient été découvertes les reliques de saint Jacques le Majeur au IX^e siècle, était au Moyen Âge le plus grand centre de pèlerinage d'Europe après Rome. Mais le chemin de Compostelle, qui correspondait symboliquement à la Voie lactée, était également une allégorie de la route à suivre pour réaliser le Grand Œuvre. Les alchimistes l'avaient utilisée pour voiler la préparation de la Matière première, appelée mercure commun. Le mot « Compostelle » pouvait d'ailleurs se décomposer en *campus stellae*, « champ de l'étoile », mais également en *compos stellae*, « maître, possesseur de l'étoile », celle-ci apparaissant à la surface de la matière traitée et indiquant la réussite des travaux concluant la première étape de l'Œuvre. Le pèlerinage à Saint-Jacques présentait donc un caractère obligatoire pour tous les alchimistes... au figuré du moins. Il s'agissait là en effet d'un voyage purement symbolique, et celui qui désirait en tirer profit ne pouvait quitter son laboratoire ne fût-ce qu'une minute. L'adepte devait surveiller en permanence son ouvrage, sous peine d'échouer dans l'accomplissement du Grand Œuvre. Pour les alchimistes, Compostelle n'était pas située en terre espagnole, mais dans la matière même de la pierre philosophale. Et le chemin qui y menait était long, fatigant, semé d'embûches et de périls. Un rude voyage en vérité, que seuls quelques rares élus comme Nicolas Flamel ou Cylenius avaient pu mener jusqu'à son terme.

Rien d'étonnant, donc, à ce que ce dernier ait dissimulé un Triangle dans un des sanctuaires romans jalonnant le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

— Nous devons trouver une étoile, déclara soudain Angelia.

Interloqué, Werner la fixa d'un œil rond.

— Une étoile ?

— Vous ne savez pas ce que c'est ? fit Angelia d'un ton menaçant.

— Si, si, bien sûr, marmonna Werner, qui se mit à examiner fébrilement les alentours.

La jeune femme s'agenouilla et scruta les dalles avec minutie.

— Cette chapelle étant romane, murmura-t-elle, il est fort possible qu'il y ait une crypte dessous. Généralement, l'escalier qui descend aux cryptes s'ouvre devant le maître-autel et passe sous lui...

Ses doigts glissèrent sur le sol jusqu'à ce qu'ils rencontrent une aspérité insolite. Angelia approcha sa lampe puis se redressa, triomphante.

— Voici l'étoile qui indique le chemin, regardez !

Werner se pencha à son tour devant l'autel. Une des dalles comportait une petite étoile gravée en son centre, difficile à déceler sans un examen attentif à cet endroit précis.

Angelia fit un signe à ses hommes et les pioches s'abattirent sur les

dalles dans un roulement de tonnerre. Elles ne rencontrèrent rapidement que du vide, et une ouverture béante s'ouvrit bientôt au pied de l'autel.

Werner dirigea la lumière de sa lanterne vers le trou obscur, révélant des marches de pierre usées qui descendaient vers les profondeurs peu engageantes de la crypte. Prenant d'office la tête du petit groupe, Angelia s'enfonça sans hésiter dans le passage, relevant à deux mains sa cape d'hermine pour éviter qu'elle ne traîne par terre. Les autres la suivirent avec un total manque de motivation.

Une atroce odeur de renfermé leur sauta à la gorge aussitôt qu'ils se furent engagés dans l'escalier. À pas mesurés, ils descendirent une vingtaine de marches avant de sentir de nouveau le sol ferme sous leurs pieds. Angelia leva alors sa lampe et une arche de pierre émergea des ténèbres au-dessus de leurs têtes. On y lisait cette inscription sculptée : *Ignē Natura Renovatur Integra*.

— « La nature est intégralement renouvelée par le feu », traduisit la jeune femme. INRI, le Feu symbolisé par le Dragon...

Werner, qui n'y comprenait goutte, tenta désespérément de prendre un air pénétré, mais déjà Angelia s'avancait vers de nouvelles marches. Peu rassuré, Werner lui emboîta le pas et s'aperçut avec horreur que les marches n'étaient plus en pierre mais en bois, et branlantes par-dessus le marché. Comble de l'épouvante, l'escalier s'enfonçait dans un gouffre plongé dans un noir d'encre et semblait ne devoir jamais finir. Et de fait, la descente, ponctuée d'angoissants craquements et gémissements, s'avéra interminable. Werner, qui aurait donné cher pour se trouver dans son lit à Londres, avait l'impression d'errer depuis des heures dans ce lieu sinistre, et commençait à désespérer de sortir un jour de ce cauchemar lorsque enfin le petit groupe atteignit le bas des marches. Devant eux s'ouvrait un étroit boyau à l'extrémité duquel resplendissait une vive lueur qui, par contraste, rendait les ténèbres ambiantes encore plus obscures. La vue de cette chaude clarté remonta le moral de Werner qui se sentit soudain comme libéré d'un poids. Ce fut d'un pas plus vif qu'il marcha vers la brillante lumière à la suite de ses acolytes.

Parvenus sur le seuil d'une vaste salle dallée, ils se figèrent et clignèrent des yeux, éblouis. Tout le long des murs, dans des vasques de pierre ciselées, brûlaient d'immenses feux aux longues flammes rougeâtres qui léchaient le plafond. La pièce illuminée baignait dans une chaleur à la fois apaisante et mystérieuse.

— Nous sommes bien dans le sanctuaire du Feu, le plus important de tous, murmura Angelia.

Ce n'était pas sans raison que l'alchimiste était parfois appelé « *philosophus per ignem* », c'est-à-dire « philosophe par le feu ». Les diverses opérations ayant lieu pendant le Grand Œuvre pouvaient se

ramener à une seule, la cuisson, car tout se faisait par le feu. En effet, la Matière une fois préparée, la cuisson seule pouvait la changer en pierre philosopale.

Le cours des réflexions d'Angelia fut interrompu par Werner. Son second contemplait d'un air effaré les vasques enflammées.

— Comment un tel prodige est-il possible ? Depuis quand ces feux brûlent-ils ?

— Probablement depuis des siècles, rétorqua Angelia avec agacement. Rien d'extraordinaire à cela : ce sont des lampes perpétuelles.

Sans se donner la peine d'explicitier cette énigmatique notion, elle se dirigea vers le fond de la salle et examina avec soin une porte de pierre creusée dans la paroi.

— Je suppose que nous devons franchir cette porte pour progresser dans le sanctuaire, dit Werner en la rejoignant.

Angelia lui décocha un regard mauvais.

— Naturellement, à moins que vous ne voyiez une autre issue !

La voûte de pierre sonore amplifiait ses paroles et sa voix résonna encore plus désagréablement que d'habitude aux oreilles de Werner.

La jeune femme laissa courir ses doigts sur la pierre teintée de rouge par les flammes inextinguibles. Se faisant, de la poussière vola et un peu de couleur apparut sur la porte. Angelia sortit un mouchoir et entreprit d'en épousseter la pierre. Un dessin en forme de spirale se dévoila alors aux yeux des visiteurs.

— Qu'est-ce donc ? demanda Werner en collant presque son nez à la porte pour mieux voir.

Angelia l'écarta sans ménagement et se pencha sur le motif. La spirale se divisait en soixante-trois cases numérotées, pierres équarries disposées avec art, dont chacune abritait un dessin. Dans les cases 6 et 12 étaient représentés des ponts, dans la 26 et la 53 une paire de dés, dans la 31 un puits, dans la 42 un labyrinthe, dans la 58 la mort. Toutes les neuf cases apparaissait en outre une oie. Au centre de la spirale, la dernière case, plus grande que les autres, semblait figurer le jardin d'Éden avec ses fontaines, ses lacs et ses prés verdoyants baignés de soleil.

— Un jeu de l'oie, lâcha enfin Angelia.

— Un jeu de l'oie, répéta Werner en écho d'un air indécis. Ce jeu qui consiste à lancer les dés et avancer d'autant de cases que de points obtenus, le gagnant étant celui qui arrive le premier à la dernière case ? Je suppose que je ne dois pas me montrer surpris de cette découverte...

— Certes pas, confirma Angelia d'un ton hautain. Ce jeu possède une haute valeur symbolique, et sa présence ici n'est sûrement pas le fruit du hasard. Depuis l'Antiquité, l'oie est considérée comme un animal divin au caractère bénéfique qui accompagne les âmes dans leur

voyage vers l'au-delà. Son parcours en forme de spirale montre que le jeu de l'oie renferme une signification initiatique. Il symbolise le long et difficile voyage intérieur menant à la Connaissance parfaite, représentée par le paradis à la case 63. De plus, le jeu de l'oie constituerait un recueil des principaux hiéroglyphes du Grand Œuvre, car dans sa spirale se trouveraient décrites les étapes de la fabrication de la pierre philosophale. Et en effet, plusieurs cases du jeu font référence à des thèmes alchimiques, à l'instar de cette ruche (elle désigna la deuxième case du doigt) qui figure la Matière première de l'Œuvre.

— Parfait, épilogua Werner d'un ton sarcastique. Où sont les dés que nous commençons à jouer ?

— Pour l'amour du Ciel, il ne s'agit pas de lancer des dés ! vociféra Angelia. Regardez, les cases ne sont pas scellées entre elles, ce qui signifie qu'elles doivent s'enfoncer si on appuie dessus.

Pour prouver ses dires, elle posa sa main sur la première case et donna une légère poussée ; la pierre s'enfonça imperceptiblement.

— Que vous disais-je ? jubila Angelia. Il suffit de presser les bonnes cases, et la porte s'ouvrira.

« Plus facile à dire qu'à faire », songea Werner. Soixante-trois cases, et aucun indice. Même si l'intuition de sa patronne était juste, elle aurait besoin d'une sacrée dose de chance pour identifier les cases ayant le pouvoir de déclencher le mécanisme d'ouverture.

La même pensée dut traverser l'esprit d'Angelia car elle fronça les sourcils.

— Je crains que nous n'ayons droit qu'à un seul essai, dit-elle gravement. La moindre erreur pourrait nous fermer définitivement les portes du sanctuaire.

— Pourquoi ne pas aller chercher des explosifs et faire sauter la porte ? proposa Werner. Ce serait plus simple.

Angelia le jaugea avec mépris.

— Ce serait surtout le plus sûr moyen de ne jamais obtenir le Triangle du Feu. Cylenius a sans doute prévu une parade à ce genre d'entrée en force.

— Très bien. Alors sur quelles cases faut-il appuyer ?

Au grand ravissement de Werner, Angelia parut hésiter. Pour la première fois depuis son arrivée en Galice, elle ne semblait pas certaine de la direction à prendre. Elle ferma les yeux et se concentra.

— Peut-être la case de la mort..., marmonna-t-elle. En alchimie, la mort est fondamentale. Mais en réalité toutes les cases ont un rôle à jouer dans le processus alchimique, alors comment savoir ?

Elle rouvrit les yeux et s'approcha de nouveau de la porte.

— Cylenius a probablement laissé un indice à notre intention. Il suffit de le trouver...

Werner réprima un soupir. Cette femme ne doutait vraiment de rien. Angelia scruta les cases comme si elle voulait s'imprégner de chaque détail. Lorsqu'elle parvint à la dernière, ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise.

— Le soleil, souffla-t-elle.

— Le soleil ? s'enquit Werner sans conviction.

— Le soleil dans la case 63 est représenté par une étoile à six branches, deux triangles équilatéraux entrelacés représentant les deux mondes, terrestre et divin. C'est le sceau de Salomon, le signe distinctif du Grand Œuvre. Et regardez bien, le chiffre cinq a été peint en son centre. Il est minuscule mais lisible.

Elle inspira profondément, les mains sur les hanches.

— Je comprends. Le contenu des cases n'a pas d'importance, seul le résultat final compte. Il faut actionner cinq cases, la 1, la 2, la 3, la 4 et la 10.

— Et pourquoi celles-ci en particulier ? interrogea Werner, la curiosité en éveil car il avait cru naïvement qu'il suffisait d'appuyer sur la cinquième case du jeu.

Angelia soupira d'exaspération et son lieutenant recula prudemment d'un pas.

— Dix est le nombre complet de l'Œuvre. Il représente la synthèse parfaite, l'Absolu.

Werner ne voyait pas très bien le rapport entre le chiffre dix et l'alchimie, mais Angelia se chargea de l'instruire d'un ton condescendant.

— La pierre philosophale a pour principes les nombres un, deux, trois et quatre. Or un plus deux plus trois plus quatre font dix !

Elle jeta un regard triomphant à son second qui écarquilla des yeux médusés, se demandant visiblement de quoi elle parlait. Angelia se retint de le frapper ; l'instant était trop crucial pour perdre sottement son sang-froid. Elle réussit à poursuivre d'une voix presque calme :

— Le chiffre un correspond à la Matière première, le deux au rebis, union du fixe et du volatil, le trois aux principes Soufre, Mercure et Sel, le quatre aux éléments Terre, Air, Eau et Feu. La pierre philosophale résultant de la somme de toutes ces composantes, son nombre est donc dix. Avez-vous compris ?

Werner acquiesça. Déjà, Angelia appuyait ses mains sur la pierre chaude. Retenant son souffle, elle pressa la première case, puis la seconde, la troisième, la quatrième. Toutes s'enfoncèrent silencieusement sans opposer de résistance. Avant d'enclencher la dernière pierre, Angelia fit une pause et un doute parut la traverser. Mais son hésitation fut de courte durée ; d'un geste qui sonnait comme un défi, elle pressa la dixième case.

Werner espérait qu'Angelia s'était trompée, d'abord parce qu'il

souhaitait ardemment en finir avec cette quête ridicule et pouvoir rentrer chez lui, et ensuite parce qu'il se réjouissait d'avance de la déconfiture de sa patronne. Mais à son grand désappointement, un cliquetis se fit entendre et la porte pivota sur ses gonds.

Angelia, qui n'avait pas le triomphe modeste, exultait.

— Vous voyez, ne vous l'avais-je pas dit ? Parfois, mon génie me surprend moi-même.

Consterné, Werner suivit Angelia dans une nouvelle salle tandis que, sur les ordres de la jeune femme, les sbires du Cercle les attendaient près de l'arche de pierre.

La pièce suivante se révéla entièrement nue, à l'exception notable d'éclatantes fresques murales qui figuraient une multitude de dragons, de taille et de couleur variées et figés dans des postures diverses, quoique toutes menaçantes. Leurs yeux sombres braqués sur l'entrée, ils semblaient avoir été placés ici à dessein pour défendre le Triangle de Cylenius contre les intrus. Si la présence de créatures cracheuses de feu était aisément explicable dans ce sanctuaire, il n'en allait pas de même des ciseaux, flèches, glaives, lances, faux, haches, marteaux et autres armes peu rassurantes qui parsemaient également les fresques et dont Werner avait peine à saisir la justification, à moins qu'elles ne fussent pareillement destinées à décourager les visiteurs éventuels, ce qui ne semblait guère plausible à la réflexion.

Angelia remarqua son air perplexe et s'empressa une fois de plus d'étaler son savoir.

— Sont-ce les représentations d'armes qui vous troublent ? Ignorez-vous que tous les instruments pouvant produire une blessure symbolisent le feu ? Une des figures de Basile Valentin met en scène un chevalier combattant à l'épée deux lions, un mâle et une femelle, ce qui signifie que c'est par le feu qu'il faut fixer le volatile.

Werner s'abstint de demander des explications sur cette phrase sibylline. Il ne savait pas qui était Basile Valentin et s'en moquait royalement.

Angelia se détourna et examina les fresques sous le regard interrogateur de son lieutenant. Que diable cherchait-elle ? Il paraissait évident que cette pièce était un cul-de-sac et que la meilleure chose à faire était de rebrousser chemin au plus vite.

— Il y a forcément une issue secrète, un passage dissimulé, dit Angelia à haute voix comme si elle avait lu dans son esprit (effroyable pensée !).

Elle s'immobilisa un instant devant un gigantesque dragon noir aux écailles luisantes, si réaliste qu'il donnait le sentiment de pouvoir carboniser d'un jet de flammes les imprudents qui oseraient l'approcher. Werner fut déçu toutefois : Angelia l'observa de près sans être réduite en cendres pour autant.

— Les dragons sont si fascinants, murmura-t-elle. Ils symbolisent avant tout le feu, mais unissent également en un seul corps les attributs des animaux terrestres, aériens et aquatiques, c'est-à-dire les pattes, les ailes et les nageoires. Le dragon est la créature parfaite, synthèse des quatre éléments...

Créature parfaite ? Werner était loin de partager cet avis, mais il garda sagement son opinion pour lui.

Angelia fit quelques pas le long du mur, puis s'arrêta de nouveau brusquement.

— Ici, dit-elle en pointant la fresque du doigt.

Werner fit un effort pour paraître intéressé et s'approcha de la partie du mur désignée par Angelia.

— Une roue, commenta-t-il d'un air désabusé, et en son centre une sorte de lézard à la robe d'un noir brillant marbré de jaune. Qu'est-ce que cela signifie ?

— La roue est le hiéroglyphe alchimique du temps nécessaire à la cuisson de la Matière philosophale, et par suite de la cuisson elle-même, répondit doctement Angelia. Le feu, qui est l'élément essentiel présidant à l'ensemble des opérations alchimiques, doit être soutenu, constant, et entretenu jour et nuit ; il assure la rotation régulière des éléments au cours de l'Œuvre et est appelé pour cette raison « feu de roue ».

Werner étouffa un bâillement. Par chance, Angelia, trop occupée à détailler la fresque, ne lui prêtait pas attention.

— Le feu vulgaire n'est cependant pas suffisant pour réussir le Grand Œuvre, poursuivait-elle. Un second agent est nécessaire, je veux parler du « feu secret », dit aussi « feu philosophique ». C'est ce feu, excité par la chaleur vulgaire, qui fait tourner la roue et provoque les divers phénomènes que l'alchimiste observe dans son vaisseau.

— Le feu secret ? répéta machinalement Werner.

— Un agent occulte, parfois baptisé feu aqueux ou eau ignée, qui constitue l'étincelle vitale communiquée par le Créateur à la matière inerte. Il descend du Ciel sur l'athanor et concrétise l'assistance de la grâce divine. Il ne faut pas oublier en effet qu'il est impossible d'obtenir la pierre philosophale sans l'aide de Dieu...

« Si c'est la vérité, songea Werner, elle ferait mieux d'abandonner tout de suite. » Il lui semblait très douteux que Dieu choisisse une créature aussi perversie et surnoise qu'Angelia Killinton pour lui confier la pierre philosophale, à moins bien sûr d'avoir complètement perdu la tête.

— Ce lézard, comme vous le nommez stupidement dans votre ignorance, est en réalité une salamandre, ajouta la jeune femme sur un ton de mépris. Or la salamandre est le hiéroglyphe du feu secret des sages, et je suis persuadée qu'elle est là pour nous indiquer la voie à

suivre...

Joignant le geste à la parole, elle pressa fortement des deux mains le motif de la salamandre. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un pan du mur bascula dans un grondement, révélant un étroit couloir envahi par une mer de flammes. Werner recula vivement d'un pas, tandis qu'Angelia s'avavançait pour mieux voir.

Tout au fond du couloir, à une quinzaine de mètres environ, se distinguait une estrade de pierre surmontée d'une grande croix d'un jaune étincelant.

— De l'or, murmura Angelia.

Werner, qui s'était détourné, fit soudain volte-face.

— De l'or ? répéta-t-il, les yeux brillants de convoitise.

— Le véritable alchimiste ne s'intéresse pas à l'or et à la richesse ! le rabroua sa patronne. Il considère l'argent non pas comme un but mais comme un moyen. La cupidité et la possession de la pierre philosophale sont incompatibles !

Elle observa de nouveau le corridor en proie au feu et déclara d'un air pensif :

— Le Triangle doit se trouver là-bas, sur l'estrade.

— Vraiment ? ironisa Werner. Et comment comptez-vous l'atteindre ? Vous serez carbonisée avant d'avoir fait deux pas.

Il se tut subitement, le corps couvert d'une sueur glacée. Et si Angelia lui donnait l'ordre d'aller chercher le Triangle ? Que ferait-il ? Cette folle était bien capable de l'envoyer à la mort sans état d'âme.

— Peut-être existe-t-il un mécanisme permettant de faire disparaître les flammes ? suggéra-t-il avec espoir.

Angelia ne répondit pas. Elle s'enfonça dans un silence méditatif que Werner n'osa troubler, faisant lentement le tour de la salle des yeux, puis, à l'issue de sa réflexion, elle déclara d'un ton résolu :

— Non, les flammes ne peuvent disparaître. Il faut marcher à travers elles pour atteindre la croix.

Interloqué, Werner crut avoir mal entendu. Angelia était démente mais quand même pas à ce point.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez parfaitement comprise, rétorqua la jeune femme avec irritation. Il faut marcher dans les flammes, cela fait partie de l'épreuve. Toutes les purifications se font dans le feu, par le feu et avec le feu, c'est l'un des fondements de l'alchimie.

— Mais vous allez être brûlée vive !

— Ce feu n'est pas réel, sa nature est uniquement spirituelle. Il ne me causera aucun mal.

— Ces flammes me paraissent pourtant bien réelles, à moi ! Je sens leur chaleur sur ma peau, j'entends leur crépitement...

— Ce n'est qu'une illusion, nous devons avoir confiance en Cylenius.

— Je préfère mille fois me fier à ma raison ! D'autant que c'est peut-être un piège : et si le Triangle ne se trouvait pas dans ce couloir ? Je vous signale également qu'il n'y a pas le moindre point d'eau dans les environs. Si vous vous trompez, vous n'aurez aucune échappatoire...

— Suffit, le coupa sèchement Angelia. Ma décision est prise. Ce n'est qu'une question de foi, rien d'autre.

— Eh bien, agissez comme vous l'entendez, suicidez-vous si vous en avez envie ! la provoqua Werner. Personnellement, je m'en lave les mains !

Sans lui prêter attention, Angelia se plaça sur le seuil du couloir, les yeux fixés sur la croix d'or. Les flammes léchaient sa robe mais elle ne recula pas. Elle respira profondément à plusieurs reprises, les muscles tendus, le visage grave et concentré, puis avança d'un pas ferme vers le mur de feu. Werner retint son souffle. Ses protestations avaient été de pure forme ; en réalité, il percevait avec acuité tout le bénéfice qu'il pourrait tirer de la mort d'Angelia. Si elle disparaissait, ses ennuis seraient résolus : sa servitude prendrait fin, il pourrait retourner dans son foyer et y couler des jours paisibles pour le restant de son existence.

Mais une fois de plus, ses attentes furent déçues. Telle une divinité, et conformément à ses prédictions, Angelia traversait les flammes sans dommage. Stupéfait, Werner ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle ahurissant. Comment un tel miracle pouvait-il se produire ? Cette femme était-elle donc le Diable incarné ?

Déjà, Angelia parvenait à l'estrade de pierre. Elle leva la tête vers l'immense croix dorée qui la surplombait, puis jeta un regard au feu qui continuait à brûler avec une intensité accrue derrière elle. Elle s'était attendue à souffrir, mais le contact des flammes ne lui avait produit que l'effet d'une douce caresse. Et si la température était élevée dans le corridor, elle restait néanmoins supportable. Cylenius était réellement un génie.

Elle monta sur l'estrade et son attention fut aussitôt attirée par une petite table que les flammes avaient dissimulée jusque-là. Sur cette table reposait une balance aux larges plateaux en équilibre. Le premier était occupé par des poids, et le second par une boîte rectangulaire en émeraude.

Angelia sourit. La « Science de la balance » était une composante essentielle de l'alchimie, dans la mesure où tout l'Art consistait dans les poids et proportions des matières. La jeune femme tendit la main et attrapa la boîte. Le plateau sur lequel reposaient les poids heurta aussitôt la table avec un bruit sec. L'équilibre était désormais rompu ; seule la découverte de la pierre philosophale permettrait de le rétablir. Angelia souleva le couvercle et émit un rire satisfait. Le Triangle du Feu, en argent scintillant, reposait sur un parchemin jauni. Elle le

caressa un instant, songeuse.

Bientôt, le Cercle du Phénix allait s'effondrer, mais cela n'avait plus d'importance. Angelia approchait du but.

*

D'un geste ample, Dolem retira les épingles qui maintenaient son lourd chignon. Ses longs cheveux blonds se dénouèrent et se répandirent en cascade sur ses épaules gracieuses. Lentement, avec application, elle entreprit de les brosser.

Ainsi, le moment était venu de remplir la mission qui lui avait été impartie.

Après des siècles d'attente, les quatre Triangles avaient émergé des profondeurs obscures dans lesquelles ils sommeillaient. Les acteurs de la pièce étaient réunis, le décor en place. La prophétie pouvait maintenant s'accomplir.

Curieusement, elle qui ne connaissait pas la peur ressentait aujourd'hui une légère appréhension. Était-ce la crainte d'échouer si près du but ?

La brosse joua avec plus d'ardeur dans sa chevelure cendrée.

Non, elle attendait cet instant depuis trop longtemps pour laisser passer sa chance. Elle était condamnée à réussir, car elle ne connaîtrait pas de repos tant que son souhait ne serait pas exaucé.

Dolem reposa la brosse sur la coiffeuse et se leva.

Dans le miroir, son reflet lui souriait.

Chapitre II

Allongée dans son lit, les yeux grands ouverts, Cassandra savourait l'enivrante sensation de délivrance dans laquelle elle baignait depuis plusieurs jours. Toute sa vie, elle s'était sentie captive d'une forteresse invisible, mais lorsqu'elle avait recouvré la mémoire, les murs de sa prison s'étaient effondrés par la même occasion. À présent, elle était libre.

Certes, la peur que lui inspiraient Angelia et ses crimes était toujours vivace, et ses souvenirs demeuraient parcellaires. Elle ne se rappelait pratiquement de rien en vérité, si ce n'était de la tentative d'assassinat de sa sœur ; le reste de son passé restait plongé dans le flou. Toutefois, le boulet le plus lourd qu'elle traînait avait fondu quand le voile masquant la vérité s'était déchiré. Elle avait vécu dans la terreur d'elle-même, minée par la certitude d'être une étrangère à ses propres yeux. La résurgence de ses souvenirs l'avait délivrée d'un poids immense. Elle n'était pas une meurtrière.

Cassandra se leva, enfila un peignoir et sortit sur le balcon, légère comme un oiseau. Au loin, les cimes des arbres oscillaient sous la brise dans un ciel d'une pureté éblouissante. La jeune femme demeura longtemps à les contempler, savourant la fraîcheur de l'air matinal sur son visage.

Elle renaissait, tout simplement.

*

Juste avant le dîner, Jeremy, aussi débraillé qu'à l'ordinaire, se précipita avec son enthousiasme coutumier vers Cassandra qui traversait le hall.

— Miss Jamiston, savez-vous où se trouve *l'Histoire de l'alchimie* ? Le livre n'est plus dans la bibliothèque.

Cassandra hocha la tête.

— Il est dans ma chambre. Montez avec moi, proposa-t-elle. Je vais vous le donner tout de suite.

L'Histoire de l'alchimie fut cependant très vite oubliée. Cassandra poussa le battant de sa chambre et se figea aussitôt. Derrière elle, Jeremy s'immobilisa à son tour et poussa un juron.

Gabriel était là, debout dans le fond de la pièce. Ses mains plongées dans le tiroir d'une commode en bois de rose ne laissaient planer

aucun doute sur la nature de l'activité à laquelle il s'adonnait avant d'être interrompu par leur entrée. Il se redressa, très pâle, et une lueur de défi traversa ses prunelles.

— Que... que faites-vous là ? balbutia Cassandra, abasourdie, lorsqu'elle eut retrouvé l'usage de la parole.

Drapé dans une froide impassibilité, le jeune homme demeura comme à son habitude silencieux. Jeremy, dont les poings s'étaient crispés sous l'effet de la colère, bondit au milieu de la chambre.

— Cela paraît évident, cracha-t-il en jetant des regards assassins à Gabriel. Nous l'avons pris la main dans le sac alors qu'il cherchait le Triangle de l'Eau ! J'avais raison depuis le début, c'est un espion à la solde du Cercle du Phénix !

— N'émettons pas de jugements prématurés, objecta Cassandra avec prudence. Peut-être a-t-il une très bonne raison de se trouver ici.

— Vraiment ? railla le journaliste. J'aimerais bien la connaître dans ce cas !

Consternée, la jeune femme ne souffla mot : elle n'avait que trop conscience du peu de crédibilité de sa suggestion.

— Vous êtes complètement bornée ! poursuivit Jeremy d'un ton rageur. Quelle preuve supplémentaire vous faut-il pour être convaincue ? Et pourquoi refusez-vous de voir la réalité en face ?

« Parce que c'est trop dur », songea Cassandra. Parce que la cruelle perspective d'annoncer à Julian la trahison de Gabriel lui fendait le cœur.

Jeremy avait les yeux braqués sur elle.

— Il faut réunir tout le monde et prendre les décisions qui s'imposent, gronda-t-il, les bras croisés dans une attitude de reproche.

— Mais...

— Cassandra, auriez-vous vu Gabriel par hasard ? Je le cherche partout.

La jeune femme sursauta. À deux pas d'elle, dans le corridor, Julian la contemplait d'un air soucieux.

— Vous allez bien ? Vous êtes toute pâle...

Il s'avança et elle faillit se jeter devant lui pour le retenir, mais ce geste absurde n'aurait fait que retarder l'inévitable. Accablée, elle s'effaça de mauvaise grâce pour le laisser entrer dans la chambre.

Toujours parfaitement immobile près de la commode, Gabriel blêmit en apercevant son amant, et l'assurance qu'il affichait quelques secondes plus tôt sembla le désertir d'un coup.

Face au spectacle qui s'offrait à ses yeux, l'incompréhension se lut sur le visage de Julian. Son regard perplexe balaya la chambre à plusieurs reprises, allant sans cesse de l'un à l'autre des trois protagonistes.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il enfin d'une voix hésitante.

Jeremy jubilait tellement que Cassandra eut envie de le gifler. Peu

importait en cet instant qu'il eut tort ou raison.

— Nous venons de surprendre Gabriel en train de fouiller dans les affaires de Miss Jamiston, claironna le journaliste. Il voulait voler le Triangle, bien sûr.

Incrédule, Julian dévisagea Gabriel, cherchant dans son regard ou son attitude la réfutation de cette allégation. Le jeune homme ne détourna pas la tête mais parut mortifié.

— C'est impossible, voyons..., murmura Julian, ébranlé malgré lui.

— Alors que faisait-il dans cette chambre, les mains plongées dans ce tiroir ? Vous allez me le dire, je présume ?

Julian ne prit pas la peine de répondre. Il alla se camper devant Gabriel.

— Que faisais-tu ici ? demanda-t-il avec douceur.

Silence.

— Que faisais-tu ici ? répéta Julian d'une voix où commençait à poindre la colère.

Gabriel parut effrayé mais persista dans son mutisme.

— C'est le moment ou jamais de parler ! éclata Julian, désespéré. Que suis-je censé croire si tu t'obstines à te taire ? Défends-toi au moins !

La tension dans la pièce était à son comble. Spectatrice impuissante, Cassandra ne pouvait s'empêcher de douter encore de la culpabilité de Gabriel. Cet acte stupide lui faisait courir un risque énorme, cela n'avait aucun sens. Il devait avoir agi sous le coup de la panique pour se montrer aussi irréflecti. Soudain, la lumière se lit dans son esprit.

— Ce n'est pas le Triangle qu'il cherchait, dit-elle lentement.

Les trois hommes se retournèrent vers elle, interrogateurs.

— Non, ce n'était pas le Triangle, répéta Cassandra d'un ton ferme en se dirigeant vers sa table de chevet, mais le carnet de Charles Werner. Elle se remémorait à présent la réaction angoissée de Gabriel quand elle lui avait parlé du carnet, l'effroi et la détresse qu'elle avait lus alors dans ses yeux.

Le jeune homme réagit exactement de la même façon lorsque Cassandra sortit le carnet du meuble où elle l'avait dissimulé : il devint exsangue, et une inquiétude dévorante affleura sur ses traits. Affolé, il jeta un regard suppliant à Cassandra pour la dissuader de parler davantage, mais celle-ci l'ignora, bien décidée à rétablir la vérité.

— C'est cela que vous vouliez, n'est-ce pas ? dit-elle en lui tendant le livre.

C'était une affirmation plus qu'une question.

Gabriel ne bougea pas, se bornant à fixer le carnet avec une fascination mêlée de crainte.

Intrigué, Julian se saisit du livre sous les yeux horrifiés du jeune homme.

— C'est donc cela que tu cherchais..., murmura-t-il d'un air pensif. Pourquoi ce carnet t'effraie-t-il à ce point ? Que contient-il donc de si terrible ?

Jeremy s'était rapproché, partagé entre curiosité et irritation.

— Il suffit de le lire pour le savoir, non ?

— Impossible, rétorqua Cassandra d'un ton sans réplique. Si nous forçons la serrure, Werner s'en apercevra fatalement et cela risque de ne pas lui plaire. Or nous devons le ménager pour l'instant, il est notre meilleur allié contre le Cercle.

À ces mots, Gabriel parut respirer plus librement et son visage reprit un peu de couleur. Ces marques de soulagement n'échappèrent à personne.

— Alors, que faisons-nous maintenant ? demanda Jeremy, les bras toujours croisés.

Cassandra affronta son regard brûlant.

— Rien. Nous allons nous en tenir au plan prévu, à savoir attendre que Werner nous contacte et lui rendre son carnet.

— Non, je voulais dire : que faisons-nous de *lui* ? grogna le journaliste en tendant un doigt accusateur vers Gabriel.

Cassandra jeta un coup d'œil à Julian et résolut après une brève réflexion d'exaucer la prière muette que lui adressait son ami.

— Il va simplement reprendre ses activités habituelles.

Jeremy contempla Cassandra comme si elle était une folle dangereuse.

— C'est tout ? grinça-t-il d'un air excédé. Nous l'avons surpris en flagrant délit de vol, et vous voulez que nous agissions comme si de rien n'était ? Vous plaisantez ? Nous ne pouvons pas laisser passer ça !

— C'est pourtant exactement ce que nous allons faire, M. Shaw.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que je l'ai décidé, trancha Cassandra dont la voix avait pris une intonation métallique.

— Oh, vraiment ? Et qui a décrété que vous étiez au commandement de toute cette affaire ? lança Jeremy d'un ton rageur.

— Mais vous-même, voyons. Le jour où vous avez accepté de vous joindre à notre groupe, vous m'avez implicitement reconnue comme votre chef.

Sans répondre, les poings serrés, Jeremy leur tourna brusquement le dos et alla se poster près de la porte-fenêtre, le regard tourné vers le parc. De sa place, Cassandra aperçut cependant le reflet de son visage dans le miroir de sa coiffeuse, et son sang se glaça à cette vision. Une haine farouche brûlait dans les yeux du jeune homme, une dureté impitoyable déformait ses traits si mobiles en un masque grimaçant qui le rendait méconnaissable.

Cela ne dura qu'une seconde. Jeremy fit volte-face presque immédiatement, et Cassandra put constater que son visage avait repris

son aspect habituel. Il paraissait toujours furieux, mais la violence qui le consumait à l'instant s'était évanouie. La jeune femme aurait même pu se croire victime d'une illusion si un profond malaise ne s'était insinué en elle.

Le journaliste se dirigea vers la porte sans un mot et sortit. Ses pas résonnèrent dans le couloir avant de s'estomper, étouffés par le tapis de la cage d'escalier. Un silence confus s'abattit alors sur la chambre.

— Je suis navré, Cassandra, dit enfin Julian en lui rendant le carnet de Werner. Je vous remercie d'avoir laissé une chance à Gabriel.

— Vous devriez éviter ce genre de sottises à l'avenir, jeta sèchement la jeune femme à l'intéressé. Votre situation ici est précaire, ne l'oubliez pas. Vous m'avez mise dans une position délicate vis-à-vis de Jeremy. Il était fou de rage, et je ne peux lui donner tort.

Julian hocha la tête :

— Son point de vue est tout à fait légitime.

Gabriel pour sa part ne se sentait pas coupable le moins du monde. Sa physionomie n'exprimait que la frayeur tandis qu'il continuait à fixer obstinément le cuir sombre du carnet de Charles Werner.

Cassandra remit le livre dans sa table de chevet et ferma le tiroir à clé.

— Gabriel devra m'accompagner lors de ma prochaine entrevue avec Werner, annonça-t-elle en revenant vers les deux hommes. Il a expressément requis sa présence.

Julian haussa des sourcils réprobateurs.

— Pourquoi cela ?

— Je l'ignore, mais mieux vaut ne pas le contrarier. Il peut encore nous être utile.

De nouveau très pâle, Gabriel se raidit. Julian perçut son angoisse bien qu'il n'en comprît pas la raison. Dans un geste qui se voulait rassurant, il posa sa main sur le bras du jeune homme.

— Je viendrai avec vous, annonça-t-il.

Gabriel vacilla, atterré, mais Julian n'y prit pas garde.

— Je ne veux pas laisser Gabriel y aller seul. Je viendrai, répéta-t-il d'un ton qui ne souffrait pas de contestation.

Cassandra hésita. L'idée ne l'enchantait guère, sans même parler de Gabriel qui semblait catastrophé. Mais d'un autre côté, Julian pouvait se montrer terriblement obstiné, et elle ne voyait aucune raison valable à lui opposer pour motiver un refus : après tout, Werner n'avait pas exigé qu'elle et Gabriel se rendissent seuls au prochain rendez-vous. Résignée, elle haussa légèrement les épaules.

— Agissez à votre guise, soupira-t-elle.

— Parfait. Merci encore, Cassandra.

Julian lui sourit et quitta la pièce, imité par un Gabriel consterné.

Une fois seule, Cassandra s'assit sur son lit et se prit la tête à deux mains. Elle ne pouvait nier s'être conduite comme une irresponsable.

Si le bon sens l'avait un tant soit peu guidée tout à l'heure, elle se serait empressée de renvoyer Gabriel au sommet de sa tour et de l'y enfermer sous clé. Peut-être cherchait-il vraiment le Triangle en fin de compte (encore qu'il devait bien se douter qu'elle n'était pas assez stupide pour le laisser traîner dans sa chambre) ; auquel cas, ce garçon excellait dans l'art de la comédie. Cette éventualité la révoltait pour toutes sortes de raisons, mais Cassandra devait admettre à regret qu'elle ne pouvait être exclue.

Il fallait regarder les choses en face : elle s'était montrée égoïste, voilà tout. Certes, elle avait agi ainsi pour protéger Julian, et aussi parce que, contre toute logique, elle croyait en la sincérité de Gabriel. Il n'en demeurerait pas moins que ses choix risquaient de mettre les autres en danger.

Avec un pincement au cœur, elle espéra avoir pris la bonne décision.

En début d'après-midi le lendemain, le cab qu'avait emprunté Nicholas s'immobilisa devant la gare de Fenchurch Street, située en plein cœur de la Cité. L'avocat bondit hors du véhicule, s'empressa de payer le cocher et, sans attendre qu'il lui rendît sa monnaie, s'engouffra dans la foule en jouant des coudes, soucieux de ne pas perdre sa proie de vue. Les rues aux alentours de la gare exhalaient une odeur de bière et de café, amenée par le vent qui soufflait par bourrasques en jouant avec les larges jupes colorées des femmes, tandis que les hommes étaient obligés de retenir des deux mains leur haut-de-forme pour éviter qu'il ne s'envolât. Non loin de là, près de la Tamise, se découpait sur le ciel charbonneux la Tour de Londres. Imposante, la forteresse médiévale étendait son ombre sur les environs.

Nicholas pénétra dans la gare sans quitter des yeux le manteau cuivré de l'homme qu'il filait. Dans sa hâte, il bouscula deux matrones qui poussèrent des piailllements indignés auxquels il ne prit pas garde. Près d'elles, un conducteur noir de suie éclata de rire.

L'homme au manteau cuivré s'arrêta à un guichet pour acheter un billet puis se dirigea sans hésiter vers le quai numéro trois au bout duquel il se posta. L'air préoccupé, Andrew, car c'était lui, se mit à examiner distraitement la doublure de son chapeau qu'il tournait dans ses mains gantées en attendant son train.

Nicholas demeura à distance pour ne pas être vu. Il avait suivi Andrew depuis son cabinet de Baker Street dans le but de percer l'énigme qui l'entourait. Nicholas était en effet persuadé que le médecin ne se montrait pas franc avec eux. En vérité, il le jugeait un peu trop parfait pour être honnête. Aussi altruiste qu'il fût, Andrew paraissait souvent tourmenté et troublé, ce qui laissait penser que quelque secret invouable pesait sur sa conscience. L'étrangeté de certaines de ses réactions et sa relation ambiguë avec Cassandra avaient éveillé la méfiance de l'avocat. Ses soupçons se trouvaient aujourd'hui

confirmés ; à cette heure, Andrew était censé recevoir ses patients à Baker Street, au lieu de quoi il s'apprêtait à prendre un train pour une ville inconnue.

Nicholas savait que la gare de Fenchurch Street desservait l'est de Londres, mais il avait besoin de connaître la destination précise d'Andrew. Un contrôleur passant près de lui à cet instant, il l'interrogea.

— Le train du quai numéro trois est l'express pour Chelmsford, monsieur, répondit l'employé. Son départ est prévu dans dix minutes, à 14 h 15 exactement.

Nicholas le remercia et se retourna vers Andrew. Le train de la compagnie « London, Tilbury and Southend Railway » entraînait justement en gare dans un panache de fumée grisâtre, et le médecin monta dans le premier compartiment.

Nicholas attendit que le train se fût ébranlé et eût quitté la gare pour faire demi-tour, intrigué.

Que diable Andrew allait-il faire dans l'Essex en plein milieu de la journée ? Il s'était comporté en habitué des lieux, montrant par là que ce n'était pas la première fois qu'il effectuait ce voyage. Et pourquoi faisait-il un mystère de ses excursions en dehors de Londres ? Si Nicholas n'avait pas eu un rendez-vous professionnel important à honorer, il aurait suivi Andrew jusqu'à Chelmsford pour en avoir le cœur net.

Cassandra faisait une confiance aveugle à cet homme, mais Nicholas doutait de plus en plus de sa clairvoyance.

*

Le même jour, à l'heure du dîner, Jeremy, de retour au manoir, risqua un œil chafouin dans la salle à manger et avisa deux sièges vides.

— Où sont Lord Ashcroft et... et... Gabriel ? lâcha-t-il péniblement, le nez plissé dans une moue de dégoût.

— Ils sont sortis, répondit Cassandra sans lever le nez du *Times* dans la lecture duquel elle était plongée.

Un rictus ironique tordit la bouche de Jeremy.

— Ils daignent quitter leur chambre, voilà qui constitue un net progrès ! marmonna-t-il à part lui.

Puis, plus fort :

— Et où donc sont-ils allés ?

— À Covent Garden, assister à un opéra.

Le journaliste se figea, comme frappé par la foudre.

— Un... un opéra ? balbutia-t-il.

— *Don Giovanni* de Mozart, je crois, précisa obligeamment Andrew, qui n'avait soufflé mot à personne de son déplacement de l'après-midi.

— Les bras m'en tombent ! s'écria Jeremy, scandalisé, en prenant place à table. Ce n'est vraiment pas le moment de sortir s'amuser, et surtout pas avec un criminel ! Un homme de surcroît !

— Julian est un grand amateur de musique, lui-même est un excellent pianiste, observa Cassandra.

— Oh, et y a-t-il un domaine dans lequel Lord Ashcroft n'excelle pas ? lança Jeremy d'un ton sarcastique.

— Gabriel n'était jamais allé à l'opéra, expliqua Andrew d'un ton apaisant. Lord Ashcroft a voulu lui faire plaisir, encore qu'il ait eu du mal à le convaincre de sortir au milieu de la journée.

— Allons bon, nous allons apprendre que c'est un vampire maintenant ! s'exclama Jeremy en attaquant l'entrée avec des gestes rageurs.

— Sa réticence s'explique sans mal, commenta Nicholas tout en observant le médecin à la dérobée. Avec des cheveux aussi blancs à son âge, il ne passe pas inaperçu. Sans doute cela le gêne-t-il.

— Quoi qu'il en soit, c'était très attentionné de la part de Julian.

Jeremy regarda Andrew d'un air affligé.

— Et puis quoi encore ! Lord Ashcroft paraissait être un homme si raisonnable, ajouta-t-il d'un ton déçu. Il cachait bien son jeu ! S'amouracher ainsi d'un meurtrier et se montrer avec lui en public ! Il n'a vraiment honte de rien ! Ne tient-il donc pas à sa réputation ?

— Gabriel est glaçant, renchérit Megan qui gardait un souvenir épouvanté de sa rencontre avec le jeune homme dans les souterrains écossais. Il me fait peur parfois.

— Il est vrai qu'il n'est guère expansif, rétorqua Andrew, mais il donne l'impression d'être sincèrement attaché à Lord Ashcroft. D'ailleurs, il le suit partout comme son ombre. Je trouve son attitude touchante.

Cassandra jeta un regard reconnaissant à Andrew. Voilà le trait de sa personnalité qu'elle appréciait le plus, qu'elle enviait même, cette fabuleuse capacité à déceler et mettre en lumière les meilleurs côtés des individus, cette incroyable générosité dont il faisait constamment preuve dans ses jugements sur autrui.

— Ridicule ! marmonna Jeremy en mangeant malgré tout de bon appétit. Les aristocrates comme Lord Ashcroft se croient vraiment tout permis ! Avec leurs titres, leur fortune et leur nom, ils s'arrogent le droit de piétiner la morale la plus élémentaire, ajouta-t-il d'un air écœuré. Gabriel était un voleur hier, et maintenant il sort comme si de rien n'était ! Suis-je donc la seule personne dans cette maison à avoir un peu de moralité ?

— On dirait bien, acquiesça Nicholas d'un ton railleur. Et vous devriez vous estimer heureux qu'un homme du rang de Lord Ashcroft daigne vous adresser la parole !

Cassandra suivait la conversation d'une oreille distraite. Julian avait

bien fait d'emmener Gabriel loin du manoir le temps d'une soirée. Cette petite escapade ne pouvait que leur faire du bien à tous les deux. Elle leur changerait les idées et permettrait peut-être de faire taire durant quelques heures les doutes et les angoisses qui devaient les ronger. À côté d'elle, Andrew posa ses couverts et repoussa son assiette à moitié pleine. Cassandra lui jeta un regard en biais, notant avec inquiétude ses traits tirés et sa pâleur. Depuis quelques semaines, Andrew semblait fatigué en permanence et perdait l'appétit. Sans doute travaillait-il trop, mû par le désir de sauver la terre entière des affres de la maladie, car il passait de moins en moins de temps au manoir, ne paraissant se libérer qu'à grand-peine de ses obligations professionnelles.

Cassandra croisa le regard amusé de Nicholas par-dessus la table. Comme à son habitude, l'avocat semblait lire dans ses pensées. Elle détourna les yeux pour se concentrer sur son assiette.

La suite des événements la jetait dans l'expectative. Cependant, la simple évocation de sa sœur suffisait à la submerger de sombres pressentiments. Hormis Andrew, nul n'était au courant du lien de parenté qui l'unissait à Angelia Killinton. Elle avait préféré passer cette révélation sous silence, au moins provisoirement : le choc était encore trop récent pour qu'elle éprouvât l'envie de s'épancher sur le sujet.

Angelia s'était certainement rendue compte de la disparition du carnet de Charles Werner, et Cassandra n'avait aucun moyen sûr de le prévenir du danger qu'il courait. Elle était condamnée à attendre un signe de lui.

*

De son côté, dans le bateau qui le ramenait à Londres, Charles Werner était également en proie à l'incertitude. Lady Killinton, qui respectait toujours scrupuleusement ses plans, avait retardé son départ en Espagne de deux jours. Fallait-il y voir un funeste présage ? Nourrissait-elle de la suspicion à son égard désormais ? Elle s'était comportée normalement avec lui en Galice, mais peut-être cachait-elle son jeu pour mieux le piéger par la suite. À cette pensée terrifiante, sa main bandée le brûla comme s'il l'avait plongée dans le feu. Le masque d'impassibilité qu'il portait se craquela, et la rancune durcit ses traits émaciés.

Non, il n'avait rien à craindre. Il ne devait pas avoir peur. Elle ne connaissait pas la maison de Richmond, elle ne connaissait pas l'heure de la rencontre. Il veillerait à ne pas être suivi. Il ne courait aucun danger s'il se montrait prudent.

L'heure de vérité approchait. Dans quelques heures, il serait libre, et le

Cercle du Phénix ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Chapitre III

Le message du Commandeur arriva le lendemain après-midi, à l'heure du thé. Lapidaire, il ne contenait que quatre mots : « Ce soir, onze heures. »

Image même de la désolation, Gabriel se joignit de mauvaise grâce à Cassandra et Julian. À l'inverse, Nicholas décida de se greffer à l'expédition malgré les réticences de la jeune femme. Il n'entrerait pas dans la maison avec les autres – venir en délégation risquait fort de déplaire à Werner, et ils estimaient plus judicieux pour le moment de le ménager – mais il resterait à proximité au cas où les choses tourneraient mal. Nicholas ne voulait pas être tenu en dehors de l'affaire une seule seconde.

Vers neuf heures et demie, ils partirent sur leurs montures, le col de leurs manteaux relevé pour se protéger du vent. Le trajet s'avéra laborieux, car Gabriel multiplia de nouveau les hésitations quant au chemin à prendre, au point que Cassandra commença à douter sérieusement du sens de l'orientation du jeune homme, à moins que celui-ci ne s'obstinât à faire preuve de mauvaise volonté pour retarder leur arrivée. Finalement, la jeune femme, qui se rappelait les grandes lignes de l'itinéraire, se décida à prendre la tête de leur petit groupe.

Au bout d'un laps de temps qui leur parut une éternité, le cottage se dessina enfin dans la pénombre brumeuse. Nicholas stoppa alors sa monture et alla se poster à l'angle du chemin derrière un bosquet, la main sur la crosse de son pistolet. Les autres mirent pied à terre et attachèrent les rênes des chevaux au portail du cottage. Les bêtes piaffaient sous la morsure du froid tandis qu'une buée blanche et compacte s'échappait de leurs naseaux fumants.

Cassandra se dirigea vers la porte d'entrée d'un pas résolu, à la différence de Gabriel qui se serait sans doute enfui en courant si Julian ne l'avait fermement maintenu par le bras.

La jeune femme pénétra dans la maison plongée dans l'obscurité. À l'évidence, Charles Werner n'était pas encore arrivé. Julian se disposait à la suivre à l'intérieur lorsque Gabriel s'arrêta net devant le seuil, le souffle court. Étonné, Julian se tourna vers lui.

— Que se passe-t-il ?

Il savait qu'il n'obtiendrait pas de réponse, mais il espérait que le son de sa voix rassurerait Gabriel. Celui-ci respirait fortement, le regard braqué vers le cottage. Bien que ses traits fussent noyés dans l'ombre,

il émanait du jeune homme une peur presque tangible qui poussa Julian à le serrer dans ses bras dans un élan protecteur. Il le sentit trembler contre lui, et au contact de ce corps si vulnérable en cet instant, il eut soudain le pressentiment d'une catastrophe imminente. La crainte l'envahit à son tour et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Julian éprouva l'envie subite de faire demi-tour et de ramener Gabriel au manoir, en sécurité, mais il se contint.

— N'aie pas peur, chuchota-t-il, sa joue pressée contre celle du jeune homme, ses doigts caressant ses mèches blanches. Je suis là, je suis là...

Un rectangle jaunâtre se détacha sur la façade noire, éclairant le jardin : Cassandra avait allumé les lampes du couloir. D'un mouvement brusque, Gabriel se libéra de l'étreinte de Julian et fixa un point derrière lui, les yeux agrandis par l'horreur. Le lord pivota pour se trouver face à Charles Werner, raide et le visage fermé. Son regard brillait d'une dureté métallique qui n'augurait rien de bon. Sans un mot, le vieil homme passa devant eux et pénétra dans la maison. Julian hésita quelques secondes et lui emboîta le pas, suivi par Gabriel qui arborait à présent la mine résignée d'un martyr jeté dans la fosse aux lions.

Cassandra et Werner les attendaient dans le salon où s'était déroulée leur première entrevue. La jeune femme, qui avait eu la ferme intention de prendre la rencontre en main, vit ses plans contrariés par Werner. Avant même qu'elle ait pu ouvrir la bouche, celui-ci interpella Gabriel d'une voix aiguillée :

— Ainsi, tu es venu avec ton amant. Eh bien, tu ne manques pas d'audace...

Gabriel pâlit. Les yeux de Werner, qui le scrutaient méchamment, se contractèrent et se rétrécirent jusqu'à ressembler à deux pointes d'acier.

— Tu l'as amené dans cette maison où nous avons partagé tant de choses... Comment as-tu osé ?

Ne comprenant que trop bien ce que sous-entendaient ces propos, Julian jeta un regard interrogateur à Gabriel qui se décomposait à vue d'œil, tandis que Werner poursuivait sa diatribe d'un ton lourd de menaces et en même temps curieusement suppliant.

— Il se lassera de toi, tu sais. Tu l'amuses, mais cela ne durera pas éternellement. Il n'a pas besoin de toi, car il t'est supérieur à tous les points de vue. Tu en as conscience, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr que tu en as conscience. Tu n'es pas stupide. Au fond de toi, tu as toujours su que cette relation était vouée à l'échec. Tu ne vaux pas plus qu'un domestique à ses yeux, et les amours ancillaires ne durent jamais. Comment pourriez-vous avoir un avenir ensemble ? Un fossé vous sépare. Tu finiras par revenir vers moi car moi seul...

— Taisez-vous ! l'interrompit rageusement Julian qui avança d'un pas, les poings serrés. N'ayez pas l'outrecuidance de juger sans savoir ! Un sourire sardonique se dessina sur le visage de Werner.

— Lord Ashcroft, c'est vous l'ignorant, dit-il avec condescendance. Vous ne connaissez pas ce garçon comme je le connais. Vous seriez surpris, et sans doute choqué, de découvrir toutes les vicissitudes que recèle son passé. Les meurtres ne constituent qu'une facette de ses talents...

L'instinct de Julian lui soufflait de ne pas insister, de ne pas entrer dans le jeu de Werner, mais la curiosité fut la plus forte. Il désirait ardemment en apprendre davantage sur Gabriel, au risque de se brûler les ailes au contact de la vérité.

— Que voulez-vous dire ?

De pâle, Gabriel devint livide. Une joie profonde et sadique illumina les traits de Werner au spectacle de la souffrance du jeune homme.

— Lord Ashcroft, laissez-moi vous relater notre première rencontre, il y a dix ans de cela...

— Non...

Une plainte grave et un peu rauque, à peine perceptible, s'était élevée d'un coin de la pièce.

D'un seul mouvement, Cassandra, Julian et Werner se tournèrent vers l'endroit où se tenait Gabriel.

— Non, répéta celui-ci dans un murmure empreint de désespoir.

Un silence stupéfait s'abattit sur les lieux.

— Tu... tu parles maintenant ? réussit à balbutier Werner, abasourdi.

Julian était également sous le choc. Partagé entre incrédulité et appréhension, il ne pouvait détacher ses yeux du jeune homme.

— Gabriel...

Le rouge monta aux joues de Werner, et son visage se crispa comme s'il venait de subir un terrible affront.

— Gabriel ? Depuis quand as-tu un nom ? siffla-t-il d'un air outragé en décochant un regard venimeux à Julian. Décidément... Ne te fais aucune illusion néanmoins, ta pathétique intervention ne m'empêchera pas d'éclairer ton amant sur ton compte. Où en étais-je déjà ? Oui, Gabriel, puisque vous l'appellez ainsi, a mené une vie fort peu honorable jusqu'à présent...

— Non, implora Gabriel, pâle comme la mort.

Werner demeura sourd à cette supplique déchirante.

— Il apprendra la vérité, que cela te plaise ou non ! rugit-il, inflexible.

Il se tourna vers Julian, les yeux luisants d'un plaisir mauvais.

— Je l'ai trouvé dans une maison close, un bordel ! éructa-t-il triomphalement. Il s'y prostituait depuis l'âge de huit ans ! Que dites-vous de cela, Lord Ashcroft ? Êtes-vous offusqué ? Déçu ? Je tiens toutefois à vous rassurer : seuls des hommes de qualité, de véritables

gentlemen, fréquentaient l'établissement au sein duquel il travaillait. Je vais peut-être vous décevoir, Milord, mais vous n'êtes pas le premier aristocrate à partager son lit, loin de là ! Si cela peut vous consoler, Gabriel était le pensionnaire le plus demandé de la maison ; tous les clients en étaient fous. Il faut dire qu'il est très beau, vous ne me contredirez pas sur ce point, je suppose ? Ce visage d'ange... cette peau qui marque si facilement... ces cicatrices délicieusement excitantes... Et rendre la vie à ses yeux éteints, quel défi pour les habitués de la maison !

Anéanti, Gabriel s'était affalé contre le mur et ne regardait personne. Julian s'était figé, bouleversé par ces révélations ; chaque mot prononcé par Werner s'enfonçait comme un poignard dans son cœur. Mal à l'aise, Cassandra oscillait pour sa part entre le dégoût, la confusion et la colère.

Impitoyable, le vieil homme continuait à distiller son poison avec une jouissance croissante.

— J'ai moi-même été un de ses habitués les plus assidus durant plusieurs années. Lorsque le Cercle du Phénix a été créé, j'ai tout de suite pensé qu'il ferait un fabuleux homme de main, et je ne m'étais pas trompé. Il faut voir les choses en face, Lord Ashcroft, aussi douloureux que cela puisse être : les deux seuls talents de ce garçon sont la prostitution et le meurtre.

Gabriel laissa échapper un gémissement sourd.

— J'espère vous avoir édifié sur la personnalité de votre protégé, conclut Werner avec délectation. Réfléchissez bien avant de vous engager plus sérieusement avec lui, car ce garçon pourrait vous attirer maints ennuis, même si je suis le premier à reconnaître qu'il possède des qualités inestimables... dans l'intimité tout du moins.

Il éclata d'un rire cruel, conscient du mal qu'il avait infligé et s'en réjouissant sans vergogne.

Littéralement exsangue, Gabriel semblait prêt à défaillir. Près de lui, Julian s'était statufié.

Werner, le regard fou, ajouta d'une voix très basse :

— Certains le trouvaient froid, et avaient l'impression de faire l'amour à un morceau de marbre, mais sa remarquable beauté suffisait à pallier ce léger inconvénient, et...

Il ne put achever sa phrase : les yeux flamboyants, Julian marcha sur lui et lui décocha un violent coup de poing dans la mâchoire. Sous l'impact du choc, Werner vacilla et dut se retenir au mur pour ne pas tomber. Après lui avoir jeté un dernier regard débordant de haine et de mépris, Julian fit volte-face et sortit de la pièce d'un pas précipité. Gabriel resta un instant immobile, indécis, puis s'empressa à son tour de quitter les lieux.

Une expression d'intense douleur contracta alors les traits de Werner.

Surprise, Cassandra le scruta avec attention. Était-ce du désespoir qu'elle lisait sur son visage d'ordinaire si impavide ? Mais l'impression fut fugitive. Déjà, Werner avait revêtu son manteau de glaciale impassibilité, et la profonde détresse qui l'habitait une seconde plus tôt s'était évaporée. Un peu de sang coulait de sa lèvre inférieure, et il l'essuya avec son mouchoir. Pour la première fois, Cassandra remarqua le bandage entourant sa main droite.

Leurs regards se croisèrent, emplis d'animosité réciproque. La jeune femme prit l'initiative de rompre le silence.

— Je suppose que vous êtes content de vous ? dit-elle en fixant Werner avec autant de répugnance que si elle se trouvait face à un serpent.

— Assez, oui, répondit Werner avec un sourire entendu. Il était de mon devoir de chrétien d'informer Lord Ashcroft du passé de ce garçon. Cela lui évitera bien des désagréments par la suite. Mais venons-en au but de cette rencontre, je vous prie, Miss Jamiston. Mon temps est précieux.

— Tout comme le mien, fit en écho une voix venue de la porte.

Cassandra et Werner se retournèrent en même temps. Frileusement enveloppée dans une cape de zibeline, Angelia se tenait sur le seuil du salon, un sourire carnassier aux lèvres. Derrière elle, dans le couloir, des ombres se mouvaient, preuve qu'elle n'était pas venue seule et que toute tentative de fuite était impossible.

Werner blêmit comme si un spectre était apparu sous ses yeux, et la terreur déforma un instant son visage.

— C'est impossible..., murmura-t-il d'une voix blanche. Comment...

Angelia les rejoignit d'une démarche ondulante, les soyeux jupons de sa lourde robe à paniers bruissant à chacun de ses pas.

— Oui, mon temps est précieux, répéta-t-elle d'un air enjoué. Je viens d'assister à un assommant dîner en ville, et je n'ai qu'une hâte à présent, rentrer me coucher.

Ses prunelles violettes transpercèrent son second.

— Mon cher Werner, ajouta-t-elle en lui décochant un sourire qui n'affecta que ses lèvres, vous m'avez affreusement déçue. Je vous croyais beaucoup plus intelligent. Votre sottise va vous coûter la vie. Deux hommes masqués pénétrèrent dans la pièce et encadrèrent Werner.

— Emmenez-le dehors et attendez-moi, commanda Angelia.

Werner fut empoigné sans ménagement et traîné à l'extérieur de la pièce. Au passage, il jeta un regard implorant à Cassandra. Révoltée, celle-ci se tourna vers sa sœur.

— Tu n'as pas changé, Angelia, dit-elle d'une voix dure. Tu aimes toujours l'odeur du sang.

Une lueur d'allégresse éclaira le regard de la jeune femme, et un

sourire chaleureux s'épanouit sur ses lèvres.

— Tu as retrouvé la mémoire ! Dieu merci ! L'idée que tu puisses ne jamais te souvenir de moi m'était insupportable.

Un profond désarroi s'inscrit soudain sur son visage, et elle s'avance rapidement vers sa sœur. Cassandra recula, surprise par ce brusque changement d'expression.

— Ne me déteste pas, je t'en prie, la pressa Angelia en lui agrippant la main. Tu m'as tellement manqué ! Je t'ai manqué aussi, j'en suis certaine. Je ne veux plus que nous soyons séparées, plus jamais ! S'il te plaît...

Cassandra fut assaillie par une irrésistible sensation de déjà-vu. De violentes émotions la submergèrent, peur, colère, amour, désespoir, et une image surgie du passé se dressa devant elle, l'image d'une petite fille brune aux yeux incandescents, qui tendait vers elle une main suppliante :

— Grande sœur, ne m'en veux pas... je l'ai fait pour toi... ne m'en veux pas, je t'en prie...

Une petite fille pour qui elle éprouva une immense bouffée de tendresse.

Puis la vision s'évanouit, et Cassandra, troublée et haletante, se retrouva devant Angelia adulte.

— Tu es folle, dit-elle machinalement, complètement folle...

— Non, je veux que nous soyons réunies, c'est tout. Pourquoi crois-tu que j'ai créé le Cercle du Phénix ? Uniquement pour te retrouver et faire renaître notre relation ! Grâce à l'organisation, j'étais persuadée qu'un jour nos chemins se croiseraient de nouveau, et je ne m'étais pas trompée !

Cassandra frémit et se dégagea de l'étreinte de sa sœur d'un mouvement brusque.

— Ne me rends pas responsable de tes crimes ! protesta-t-elle d'un ton horrifié. Ce serait trop facile !

— Telle n'était pas mon intention ! se défendit Angelia d'une voix apaisante. Tu m'as mal comprise, ma chérie.

— Vraiment ?

— Ce que j'essaie de te dire, poursuivit la jeune femme avec exaltation, c'est que toi et moi sommes semblables. Nous sommes comme les deux faces d'une médaille...

— Tu te trompes, l'interrompit sèchement Cassandra. Tout nous oppose, au contraire. Nous avons choisi deux voies radicalement différentes.

Angelia lui adressa un sourire radieux.

— Je te demande bien pardon, ma chérie, mais tu fais l'impasse sur ta remarquable carrière de voleuse. Et tu sembles oublier que tu as tenté de m'assassiner ; à cause de toi, je suis passée à deux doigts de la

mort. Ta propre sœur...

— Je regrette de n'avoir pas réussi à te tuer il y a quinze ans, reparti âprement Cassandra, les poings serrés. De nombreuses vies auraient été épargnées.

Le visage d'Angelia se rétracta comme sous l'effet d'une gifle. Cassandra crut un instant qu'elle allait se mettre à pleurer, mais les yeux de la jeune femme demeurèrent secs.

— Tu ne le penses pas, dit-elle doucement en fixant sa sœur avec gravité. Je sais que, comme moi, tu ne veux plus être seule...

Soudain lasse, Cassandra déposa les armes.

— Qu'attends-tu de moi exactement ? demanda-t-elle d'un ton résigné.

— J'ai découvert en Espagne le Triangle du Feu ainsi qu'un parchemin crypté de plusieurs pages. Associons-nous pour trouver la pierre philosophale de Cylenius, et partageons son pouvoir. Nous seules en sommes dignes. À nous deux, nous incarnons le but ultime de l'alchimie : la perfection, Cassandra, la perfection !

Sa sœur la contempla d'un air incrédule.

— Es-tu sérieuse ?

— Bien sûr ! Je rêve de ce moment depuis si longtemps. Toi et moi réunies, comme avant...

Son regard se fit vague, envahie qu'elle était par la nostalgie du passé, puis son visage rayonna d'excitation.

— Je veux que tout redevienne comme avant... Ensemble, nous sommes invincibles, nous pouvons soulever des montagnes...

Ses traits s'assombrirent subitement, et ce fut d'une voix tendue par l'appréhension qu'elle reprit la parole.

— Je t'en prie, ne me rejette pas. Je ferai ce que tu voudras, mais je t'en supplie, ne me laisse pas encore. Nous ne sommes pas obligées d'être ennemies, nous ne sommes pas condamnées à nous affronter ; au contraire, nous pouvons collaborer, nous entraider...

Chaque mot qui sortait de la bouche de sa sœur entaillait la chair de Cassandra tel un couteau chauffé à blanc. La tête lui tournait, et elle se sentait fiévreuse.

— Je te laisse le temps de la réflexion, ajouta Angelia en se dirigeant vers la porte à pas lents. Pense à ce que je viens de dire. Je sais que tu prendras la bonne décision : ce qui existe entre nous, personne ne peut le détruire, et surtout pas toi, Cassandra.

Elle poussa le battant et sortit dans le couloir où l'attendaient ses sbires avec Charles Werner. Le vieil homme faisait peine à voir : il tremblait de tous ses membres et son visage était couvert de sueur. Il adressa de nouveau à Cassandra un regard tragique, appel au secours muet et vibrant de désespoir. Mais la jeune femme détourna les yeux.

— Que comptes-tu faire de lui ? demanda-t-elle d'une voix atone.

— Pourquoi poser une question dont tu connais déjà la réponse ?

rétorqua Angelia. Va-t'en maintenant.

— Non, hésita Cassandra.

— Va-t'en ! répéta sa sœur d'un ton féroce. Tu ne le sauveras pas, pas plus que tu n'as sauvé les autres. Il ne le mérite pas du reste, car sa vie n'a été qu'une longue suite de péchés. Il mourra cette nuit, et tu ne peux rien y faire. Soit tu t'en vas, soit tu assistes à son exécution, libre à toi.

Cassandra pâlit et sa vue se brouilla. Elle n'avait plus le courage de protester. Elle se sentait annihilée, sans force, écrasée par le poids de la fatalité.

Presque contre sa volonté, ses jambes la portèrent vers l'entrée de la maison.

— Je m'en vais, chuchota-t-elle en évitant soigneusement le regard de Werner.

Angelia sourit.

— Vas-y, mais tu finiras par me rejoindre un jour ou l'autre, c'est inéluctable. Nous ne nous sommes pas retrouvées pour être séparées de nouveau. À bientôt, grande sœur...

Dans un état second, Cassandra pivota sur elle-même, remonta le couloir et émergea de la maison d'un pas incertain. Une dizaine d'hommes, visage masqué et pistolet au poing, étaient postés autour du cottage, silencieux et terribles. Les traits figés, Julian se tenait immobile près de la grille. Gabriel, l'air malheureux, le couvrait à distance d'un regard angoissé. Nicholas était là également ; il avait sans doute été repéré par Angelia et son escorte au moment de leur arrivée. Son visage était menaçant, et sa main jouait nerveusement avec la crosse de son arme. Il brûlait certainement d'en découdre avec la responsable de la mort de son père, mais il était réduit à l'impuissance par la supériorité numérique des hommes du Cercle.

Cassandra se retourna brusquement vers la porte, en proie à un remords mêlé de pitié. Werner avait échoué si près du but... Elle porta la main à la poche de son manteau où se trouvait le carnet de cuir noir, désormais inutile. La couverture était froide au toucher, et ce contact la fit tressaillir.

Chapitre IV

Un silence de mort régnait dans la chambre de Julian. Assis sur le canapé devant la cheminée, celui-ci n'avait pas esquissé un geste ni prononcé une parole depuis leur retour au manoir voilà près d'une heure. Terriblement oppressé, Gabriel s'était recroquevillé à l'extrémité opposée du sofa et ne le quittait pas des yeux, se préparant au désastre imminent. Ses pensées ne cessaient de tourbillonner dans sa tête, le torturant sans relâche.

Et voilà, tout était fini.

Il avait perdu.

Rien de plus juste d'ailleurs, car il ne méritait pas une telle félicité. Il n'était pas digne de Julian, il ne l'avait jamais été, il ne le serait jamais : le poids de ses crimes pesait trop lourd sur ses épaules, et les souillures de son corps et de son âme ne pouvaient être effacées.

Il s'attendait à ce dénouement, et pourtant il le subissait de plein fouet, comme un violent coup de poing qui l'aurait laissé groggy. Peut-être, contre toute raison, avait-il espéré... non, c'était ridicule, et présomptueux de sa part. Qu'avait dit Charles Werner déjà ? « Au fond de toi, tu as toujours su que cette relation était vouée à l'échec. » Il avait raison, bien sûr. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Sa rencontre avec Julian l'avait plongé dans une crainte constante, la crainte que tout s'arrête brusquement. Le matin qui avait suivi leur première nuit ensemble, l'angoisse lui avait vrillé le cœur à son réveil. Il n'avait pas osé ouvrir les yeux immédiatement, terrifié à l'idée que Julian pût ne plus être là, anéanti par la pensée de se réveiller seul dans la triste mansarde.

L'incertitude devenant intolérable, il s'était résigné à affronter la réalité. Lentement, très lentement, il avait levé ses paupières, redoutant de découvrir que toute la nuit n'avait été qu'un rêve.

Mais Julian était bien là, endormi près de lui.

Une sensation inconnue avait alors inondé le jeune homme. Une merveilleuse sensation de soulagement et de bien-être, si extraordinaire qu'il en avait eu le souffle coupé. Mais ce prodigieux éclat de bonheur s'était rapidement brisé, et il n'avait cessé depuis de vivre dans la peur de perdre Julian. À chaque fois que celui-ci le quittait, il s'imaginait ne jamais le revoir, et à chaque fois il était étonné de le voir réapparaître et de bénéficier ainsi d'un sursis supplémentaire. Il ne faisait cependant aucun doute qu'un jour

prochain Julian se détournerait de lui pour de bon.

Et voilà, ce jour était finalement arrivé.

Gabriel serra les poings. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes jusqu'au sang, mais il ne sentit pas la douleur, trop occupé qu'il était à s'efforcer de ne pas pleurer. C'était étrange, il avait vécu sans émotions pendant des années, et aujourd'hui il devait se contraindre à les refouler.

Qu'allait-il devenir maintenant ? Comment pourrait-il continuer à vivre sans Julian ? La perspective de retomber dans la solitude qui avait été si longtemps la sienne lui était insoutenable. Sa rencontre avec Julian était la première bonne chose qui lui soit arrivée dans l'existence. Grâce à lui, il avait pu avoir une brève vision du paradis avant d'en être chassé. L'épreuve était douloureuse, et cruelle, mais il n'avait pas le droit d'en vouloir à Julian, car c'était lui, Gabriel, qui n'était pas à sa place dans cet éden. Julian avait essayé de l'aider, mais certains péchés ne pouvaient être pardonnés, même par le cœur le plus généreux. Par sa faute, Julian se sentait offensé, humilié, peut-être même sali. Comment l'en blâmer ?

À l'autre bout du canapé, Julian ébaucha soudain un mouvement vers lui, et son cœur cessa de battre. Tétanisé, il se recroquevilla un peu plus, ferma les yeux et attendit la sentence. Allait-il le renvoyer tout de suite, lui enjoindre de quitter les lieux sur-le-champ et de ne plus jamais chercher à le revoir ? La conclusion était si rapide... Il aurait aimé disposer d'un peu plus de temps pour se préparer, mais c'était trop demander, bien entendu, car il ne méritait pas une telle faveur.

Brusquement, les bras de Julian se refermèrent sur lui.

— Pardonne-moi...

Dérouté, Gabriel crut avoir mal entendu. Il demeura parfaitement immobile, le souffle suspendu.

— Pardonne-moi..., chuchota de nouveau Julian contre son épaule. Pardonne-moi d'avoir été aveugle à ta souffrance... Je n'avais rien compris...

Le lord releva la tête et Gabriel rencontra avec stupéfaction son regard bouleversé et chargé de remords.

— J'ai été stupide, je n'avais pas réalisé...

— Ce n'est pas à toi de t'excuser, murmura Gabriel, embarrassé par cette attitude si peu conforme à ses prévisions.

— Ne me fuis pas..., implora Julian. Je t'accepte tel que tu es, ton passé n'a aucune importance...

« Je t'accepte tel que tu es »... Abasourdi, Gabriel ne pouvait croire ce qu'il venait d'entendre. C'était trop beau pour être vrai... Éperdu de reconnaissance, il répondit à l'étreinte de, Julian, le serra dans ses bras à l'étouffer. Des larmes se mirent à couler sur ses joues. Il n'avait plus pleuré depuis une éternité, même dans les pires moments de sa

misérable existence, mais aujourd'hui la digue était rompue, lui apportant une délivrance à laquelle il ne croyait plus.

Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'être pardonné.

Assis dans le lit, Julian veillait sur le sommeil de Gabriel. Un léger sourire flottait sur les lèvres du jeune homme, dont le feu qui crépitait dans la cheminée éclairait le beau visage. Seigneur, comment pouvait-il encore sourire avec le boulet d'afflictions qu'il traînait derrière lui ? La simple pensée du supplice enduré par Gabriel durant les années où il se prostituait lui soulevait le cœur. Il n'était qu'un enfant alors, trop jeune et vulnérable pour être ainsi confronté à la perversité des adultes. Était-ce dans cette maison close qu'il avait tenté de se suicider en s'ouvrant les veines ? Et ses cheveux blancs étaient-ils le reflet du terrible traumatisme qu'il avait subi ?

Julian avait conscience de mener une existence privilégiée à l'abri du besoin et de l'insécurité. Il lisait assez assidûment les journaux pour ne pas ignorer que la misère et la criminalité gangrenaient l'Angleterre, mais ces notions demeuraient abstraites à ses yeux car il n'y avait jamais été confronté en personne. En outre, dans le monde feutré au sein duquel il évoluait, on n'abordait pas ces questions, ou alors très superficiellement pour évoquer le déclin de la morale et la décadence de la société. Les classes supérieures préféraient vivre dans l'ignorance volontaire du laid et du sordide afin de préserver leur tranquillité d'esprit. Lui-même avait agi de la sorte, et il en éprouvait de la honte à présent.

Certes, une profonde blessure lui avait été infligée voilà cinq ans par sa propre épouse, la personne qu'il aimait et respectait le plus au monde, mais cette douleur appartenait désormais au passé, et elle lui semblait presque dérisoire au regard des souffrances supportées par Gabriel.

En ce moment de parfaite sérénité qui précédait l'aube, Julian voyait les choses avec une redoutable clarté. Pour survivre, Gabriel n'avait eu d'autre choix que de se cuirasser contre toute émotion. Son insensibilité à la mort, la sienne comme celle d'autrui, était terrifiante et en même temps compréhensible au vu des révélations de Charles Werner. Il avait certes commis des crimes atroces, mais ne possédait-il pas des circonstances atténuantes qui plongeaient leurs racines dans la période précédant son entrée au sein du Cercle du Phénix ? À plusieurs reprises au cours des dernières semaines, Julian s'était réveillé au cours de la nuit. À ses côtés, les yeux grands ouverts, Gabriel ne dormait pas, en proie à une inquiétude visible. Il l'avait observé à la dérobée, mais n'avait soufflé mot car il avait compris instinctivement que le jeune homme refuserait de lui dévoiler la source de son angoisse. Aujourd'hui, il savait ce qui le tourmentait alors.

Werner avait essayé de l'éloigner de Gabriel en lui dévoilant son passé, mais il avait sous-estimé la force de ses sentiments. Seul un bien piètre amour aurait pu être ébranlé par la divulgation de ce secret. Werner avait obtenu l'effet inverse de celui escompté : jamais Julian ne s'était senti si proche de Gabriel, comme si le mur invisible qui les séparait encore s'était volatilisé.

Le silence de la chambre n'était troublé que par la respiration paisible de Gabriel. Dans un geste plein de tendresse, Julian passa sa main dans les soyeuses mèches blanches du jeune homme, puis se pencha vers lui et caressa délicatement les cicatrices sur ses poignets.

À cet instant précis, il se jura de veiller à ce qu'à l'avenir le malheur n'ait plus de prise sur Gabriel.

*

Quelque part dans le manoir, une horloge sonna la demie de quatre heures. Perturbée par sa confrontation avec Angelia et le sort de Werner, Cassandra se tournait et se retournait dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil.

Dès leur retour au manoir, la jeune femme avait relaté aux Ward qui les attendaient impatiemment dans le grand salon — Jeremy étant retenu à Londres par son travail — l'irruption de Lady Killinton et la condamnation à mort de son second. Elle avait en revanche passé sous silence les déclarations de Werner au sujet de Gabriel, ainsi que les propos qu'elle-même avait échangés avec sa sœur. Ces détails intimes ne regardaient personne.

Avec son cynisme habituel, Nicholas s'était réjoui d'apprendre que Werner avait été mis hors de combat sans même qu'ils aient à s'en mêler (ne serait-ce pas formidable si tous les membres du Cercle s'entretuaient ainsi, leur assurant une victoire sans fatigue ?), puis, les effets de l'heure tardive se faisant sentir, tout le monde était monté se coucher.

Julian avait le visage fermé au moment de se retirer dans sa chambre, et Gabriel semblait très abattu. Naturellement, il fallait s'attendre à une mauvaise surprise de ce genre à son sujet, mais la prévisibilité de la révélation n'atténuait en rien son caractère désagréable. Gabriel demeurait toutefois une énigme à ses yeux : il s'était prostitué, avait œuvré pour le compte d'une société criminelle, et pourtant il ne ressemblait en rien aux individus qui hantaient le monde souterrain de la pègre, milieu qu'elle-même avait côtoyé de près à une époque. Il savait lire et écrire, et surtout possédait une élégance et une distinction innées pour le moins surprenantes chez un garçon affligé d'un passé aussi sordide.

Brusquement, sans crier gare, l'image d'Angelia s'imposa de nouveau à

Cassandra.

Excédée, la jeune femme renonça pour l'heure à dormir. Bien décidée à chasser sa sœur de son esprit, elle résolut d'aller chercher un livre à la bibliothèque. Une bonne lecture lui changerait les idées.

Un froid vif la saisit à la gorge dès qu'elle sortit de sa chambre. Cassandra, que son fin peignoir de batiste ne réchauffait guère, dévala l'escalier et s'empressa de se réfugier dans la bibliothèque où elle eut la surprise de trouver Andrew, occupé à examiner un rayonnage. Il se tourna vers elle sans sourire, encore contrarié par tout ce qu'elle lui avait caché au cours des semaines précédentes.

— Il semblerait que nous ayons eu la même idée, dit-il d'une voix un peu sèche.

Une fois de plus, Cassandra nota avec inquiétude ses traits tirés.

— Tu as l'air épuisé, fit-elle remarquer d'un ton abrupt.

Andrew tressaillit imperceptiblement.

— Oui, j'ai eu beaucoup de travail ces derniers jours. Avec l'arrivée du froid, les malades se multiplient.

Cassandra fronça un sourcil sceptique mais n'insista pas. Andrew pouvait se montrer terriblement têtu, et s'il ne souhaitait pas révéler ce qui le préoccupait, elle ne parviendrait pas à l'y contraindre.

— Fais attention à toi, recommanda-t-elle simplement avec une douceur qui l'étonna elle-même et lui valut un coup d'œil déconcerté d'Andrew, dont la rancune s'évanouit d'un coup. Ne te surmène pas.

— Julian et Gabriel paraissaient troublés tout à l'heure, déclara-t-il après un silence embarrassé. Que s'est-il passé ?

Cassandra hésita.

— Eh bien... disons que Charles Werner s'est fait une joie de nous éclairer sur le passé de Gabriel.

— Oh... j'imagine que ce ne devait pas être très reluisant. Pauvre Gabriel..., ajouta-t-il d'une voix pensive. Il m'a l'air d'un garçon qui n'a jamais eu beaucoup de chance dans la vie. Je dois être fou, mais je ne peux m'empêcher de le plaindre en dépit de ses crimes.

— Il me fait aussi cette impression, acquiesça Cassandra. Quelque chose en lui émeut profondément.

Andrew hocha la tête.

— Toi aussi tu paraissais bouleversée à ton retour. À cause de ta sœur ?

Nulle curiosité indiscreète chez lui. Cassandra ne lut dans son regard qu'un sincère désir de la reconforter qui la toucha au-delà de toute expression. Troublée, elle s'appuya contre le manteau de la cheminée et fixa distraitement les braises encore rougeoyantes dans l'âtre.

— J'ai réalisé une chose importante cette nuit, confia-t-elle d'une voix à peine plus haute qu'un murmure. J'ai réalisé...

Cassandra releva le menton dans un geste de défi.

— J'ai réalisé que je l'aimais... malgré tout.

Très pâle, elle prit une forte inspiration avant de poursuivre.

— Aussi loin que remontent mes souvenirs, nous avons toujours été ensemble. Nous errions sans attaches, sans foyer. Je ne me rappelle pas de mes parents, ni d'aucun autre membre de ma famille. Juste Angelia... Alors, je l'aime, malgré ce qu'elle est...

Sa voix se brisa, et elle cacha son visage dans ses mains. Compatissant, Andrew effleura du doigt la joue de la jeune femme.

— Tu n'as pas à culpabiliser, voyons. Tes sentiments sont tout à fait naturels. Quels que soient ses crimes, Angelia reste ta sœur.

Il se tenait si près d'elle à présent qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps et son souffle sur sa peau. La lumière des lampes les enveloppait dans un halo rassurant qui les isolait du monde. En l'espace d'une seconde, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, elle se retrouva blottie dans ses bras, le cœur en totale déraison. Puis leurs lèvres se joignirent en un long et délicieux baiser.

Soudain, le corps d'Andrew se contracta comme sous l'effet d'une violente douleur, et il desserra son étreinte. Cassandra et lui se dévisagèrent, haletants et désorientés ; l'intensité du moment les avait pris de court tous les deux.

Andrew fut le premier à reprendre ses esprits. L'air paniqué, il recula vers la porte.

— Je... nous n'aurions pas dû faire cela...

Le retour à la réalité fut brutal pour Cassandra. Abasourdie, elle le contempla comme s'il était devenu fou.

— Quoi ?

— Oublions ce qui vient de se passer, cela vaut mieux, lâcha-t-il d'une voix fébrile. Bonne nuit.

Et il sortit précipitamment de la bibliothèque. Cassandra, stupéfaite, entendit ses pas résonner dans le couloir dallé et l'escalier, puis un silence assourdissant engloutit le manoir.

Chapitre V

Cassandra galopait depuis des heures dans le parc du manoir. Peine perdue : elle ne parvenait pas à s'affranchir des inquiétudes qui la tenaillaient depuis les événements de la nuit.

Le souvenir d'Angelia continuait à l'obséder, et, comme si cela ne suffisait pas, l'étrange attitude d'Andrew l'avait complètement désarçonnée. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi celui-ci l'avait repoussée. Se pouvait-il qu'elle se soit fourvoyée sur la nature des sentiments qu'il lui portait ? Elle avait toujours tenu pour acquis qu'Andrew était amoureux d'elle, mais elle réalisait maintenant à sa grande honte que cette conviction n'était peut-être que le fruit d'un orgueil déplacé. Son cœur se serra douloureusement à cette pensée ; l'idée qu'Andrew pût ne rien éprouver à son endroit l'ébranlait à un point qui la surprenait elle-même, comme si des années de confortable certitude s'effondraient d'un coup, la laissant tremblante et égarée.

Une alternative consolante traversa son esprit. Peut-être Andrew l'aimait-il, après tout. Simplement, guidé par sa fierté, il avait voulu la punir de l'indifférence qu'elle lui avait manifestée durant si longtemps.

Non, cela ne tenait pas debout. D'abord, ce type de comportement ne ressemblait en rien à Andrew, et puis son visage ne reflétait pas une blessure d'orgueil quand il l'avait rejetée, seulement de la crainte ; la manière dont il avait quitté la bibliothèque ressemblait d'ailleurs fort à une fuite.

Alors... pourquoi ?

Perplexe, Cassandra regagna le manoir au galop. Elle mit pied à terre dans l'allée en gravier, confia les rênes du cheval au palefrenier venu à sa rencontre et pénétra dans le hall. D'un geste nerveux de la main, elle épousseta sa tenue d'amazone bleu roi, puis entra dans le grand salon. Elle n'avait pas à redouter d'y trouver Andrew puisque celui-ci était parti de bonne heure le matin pour Londres. En revanche, Jeremy, vêtu de son éternel manteau à pèlerine râpé, l'attendait près du feu en se balançant d'un pied sur l'autre, l'air très agité.

— Oh, M. Shaw, il s'est passé bien des choses en votre absence, déclara Cassandra en posant son chapeau d'écuyère, semblable à un haut-de-forme, sur un guéridon près de la porte.

— Si vous comptez m'annoncer la mort de Charles Werner, je suis déjà au courant, répondit Jeremy en agitant plusieurs journaux qu'il tenait

à la main. La nouvelle est dans les éditions du matin.

Cassandra s'approcha de lui, intriguée, et prit un des journaux qu'elle feuilleta. Un titre en grosses lettres attira aussitôt son attention :

Meurtre crapuleux au cœur de la Cité

Aux alentours d'une heure trente, ce matin, près de l'église Saint-Clément, le policier de ronde a trouvé un gentleman qui gisait étendu face contre terre. Le malheureux était mort, tué de deux coups de couteau dans la poitrine. Le corps a pu être rapidement identifié : il s'agit de M. Charles Werner, directeur de la banque Russell, sise dans King William Street. Le mobile de ce sordide assassinat était probablement le vol, car la montre et le portefeuille de l'infortuné gentleman n'ont pu être retrouvés.

Cassandra leva les yeux vers Jeremy qui affichait une expression dubitative.

— Il a travaillé tard et a été la cible d'un voleur en sortant de sa banque, point final. Tout cela est d'une simplicité biblique, et cependant j'ai peine à croire que les choses se soient réellement passées ainsi.

Il jeta un coup d'œil interrogateur à Cassandra afin qu'elle confirme son intuition. La jeune femme hocha la tête et lui relata les événements de la nuit.

— Les hommes de main de Lady Killinton se sont probablement débarrassés du corps de Werner dans la Cité pour ne pas éveiller les soupçons, et ils se sont arrangés pour faire croire à un banal larcin qui aurait mal tourné.

— Quoi qu'il en soit, conclut Jeremy d'un ton féroce, la mort de Werner est une excellente nouvelle, puisqu'elle signe la fin du Cercle du Phénix. C'est presque trop beau pour être vrai.

Le visage de Cassandra s'assombrit.

— Sans doute, mais le véritable cerveau du Cercle est toujours en vie.

— Lady Killinton ? souffla Jeremy sans chercher à dissimuler son incrédulité.

— Bien sûr. Ne la sous-estimez pas, M. Shaw, elle est redoutable, et... Elle s'interrompit car Gabriel venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte, l'air complètement perdu. Il poussa un soupir de soulagement en voyant Cassandra.

— Je vous cherchais, murmura-t-il. J'ai un service à vous demander. Jeremy se leva d'un bond, irrité par cette intrusion.

— Je m'en vais, grogna-t-il, et il quitta la pièce sans même jeter un regard à Gabriel.

Cassandra soupira et se tourna vers le jeune homme.

— En quoi puis-je vous être utile ?

Gabriel s'approcha de la cheminée et son regard tomba sur le journal que Cassandra tenait encore à la main. Sans un mot, elle le lui tendit, ouvert à la page évoquant l'assassinat de Charles Werner. Gabriel

parcourut l'article sans sourciller. Son visage n'exprimait aucune émotion, à croire que Werner n'avait été pour lui qu'un parfait étranger. Cependant, arrivé au terme de sa lecture, il releva les yeux vers Cassandra et déclara contre toute attente :

— Les obsèques ont lieu jeudi après-midi. J'aimerais y aller.

Déconcertée, Cassandra ne sut que répondre. Pourquoi diable ce garçon souhaitait-il se rendre à l'enterrement de son tortionnaire ? Pas pour lui rendre un dernier hommage tout de même ? À sa place, elle n'aurait éprouvé qu'aversion et rancune.

— Quelqu'un pourrait-il m'y emmener ? ajouta le jeune homme après un silence.

— Bien sûr, acquiesça Cassandra, revenue de sa surprise. Je tiendrai une voiture à votre disposition, et un de mes domestiques vous conduira au cimetière.

— Je vous remercie.

Gabriel s'apprêtait à partir lorsque Cassandra le retint, mue par une impulsion soudaine.

— Attendez.

Il s'immobilisa et lui jeta un regard interrogateur.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés auparavant ? demanda Cassandra à brûle-pourpoint.

Plus elle regardait Gabriel, plus elle avait le sentiment de le connaître. Celui-ci la dévisagea avec une surprise non feinte puis secoua la tête.

— Non, je ne crois pas.

— Pourtant, votre visage me semble familier...

Cassandra essayait de mettre de l'ordre dans ses souvenirs, mais à mesure qu'elle réfléchissait, les images s'embrouillaient dans son esprit, aussi ne tarda-t-elle pas à renoncer.

— Cela me reviendra peut-être plus tard. Autre chose : saviez-vous que Charles Werner n'était pas le chef du Cercle du Phénix ?

Gabriel n'hésita qu'une seconde avant de hocher la tête.

— Oui, certains signes me l'avaient... suggéré. J'ai toujours pensé que M. Werner recevait des ordres de quelqu'un.

Il parlait lentement, choisissait chacun de ses mots avec soin. On sentait que la parole ne lui était pas familière.

— Et vous-même, poursuivit Cassandra, receviez-vous toujours vos ordres de Werner ?

Gabriel acquiesça de nouveau.

— Oui, sauf une fois. M. Werner m'avait confié une mission, mais une femme dont le visage était dissimulé par un voile m'a ordonné à la dernière minute de l'annuler.

— Angelia Killinton.

— Peut-être, je ne la connais pas. C'est la seule fois où je l'ai rencontrée.

— Cette femme est terrifiante, bien plus rusée et dangereuse que Werner...

Cassandra se tut brusquement, frappée par une idée subite. Un grand froid la saisit, et elle frémit, atterrée.

Quelle idiote elle faisait, pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

*

À l'entrée de Cassandra dans la salle de billard, Nicholas abandonna sa partie, posa la queue sur la table et la fixa d'un air interrogateur.

— Que se passe-t-il, ma très chère hôtesse ? On dirait que vous avez vu un fantôme.

Cassandra s'adossa à la porte et l'observa avec un calme factice.

— J'ai beaucoup réfléchi.

— Vraiment ? À quel sujet ?

— Je trouve Lady Killinton étonnamment bien renseignée sur nos faits et gestes, lâcha-t-elle avec répugnance.

Nicholas lui jeta un coup d'œil perçant mais sa voix demeura paisible et agréablement modulée.

— Que voulez-vous insinuer ?

— Comment a-t-elle été informée de mon entrevue avec Werner ? interrogea Cassandra en détachant chaque syllabe. Elle connaissait l'heure et le lieu du rendez-vous, et pourtant pratiquement personne n'était au courant de ces détails. Cela ne vous paraît-il pas étrange ?

— Elle emploie des espions très efficaces, voilà tout, rétorqua Nicholas en haussant les épaules. C'est bien le moins pour le chef d'une organisation aussi puissante que le Cercle du Phénix.

— Peut-être...

Les traits de la jeune femme reflétaient le scepticisme.

— Qu'essayez-vous de dire, Cassandra ? Qu'il y a un traître parmi nous ?

— C'est une possibilité à envisager, admit-elle à contrecœur.

Le visage de Nicholas devint grave.

— Je dois reconnaître que cette déplaisante idée m'a effleuré moi aussi. Mais qui parmi nous pourrait être à la solde du Cercle ?

— Pas Julian, et encore moins Andrew et Megan, affirma Cassandra d'un ton péremptoire. Je les connais depuis suffisamment longtemps pour ne pas douter de leur loyauté.

Les yeux bruns de Nicholas pétillèrent d'amusement.

— Cela ne prouve rien. Et puis, je ne veux pas vous vexer, mais Megan ne vous porte pas dans son cœur. Elle n'aurait guère de scrupules à vous trahir.

— Vous vous abusez. Megan ne m'aime pas, en effet, mais elle est franche, honnête et tout à fait incapable de dissimuler quoi que ce

soit. Elle ferait une bien piètre espionne ! J'ajoute qu'elle ne tromperait son frère pour rien au monde.

— Et Andrew est totalement hors de cause, bien entendu ?

Nicholas accompagna sa question d'un sourire moqueur qui creusa une fossette près de sa bouche.

— Bien entendu ! répliqua Cassandra d'un ton sec.

— Mais ne vous a-t-il pas paru quelque peu absent ces derniers jours ? Il paraît anormalement préoccupé...

— N'insistez pas, je refuse même d'envisager la possibilité de sa trahison. Andrew est mon plus vieil ami, il est comme un frère pour moi.

Nicholas laissa passer un silence avant de changer de cible.

— Et vos domestiques, sont-ils fiables ?

— Ils sont remarquablement discrets et fidèles, et n'auraient aucun intérêt à trahir ma confiance, bien au contraire, pour la bonne raison qu'ils me sont tous redevables d'une façon ou d'une autre. Du reste, nous avons pris soin de ne jamais évoquer le Cercle du Phénix ou Cylenius en leur présence.

Le sourire de Nicholas s'élargit et il s'appuya nonchalamment à la table de billard.

— Je vois. Si je suis votre raisonnement, les seuls suspects possibles sont donc Jeremy Shaw, Gabriel... ou moi-même. Lequel d'entre nous soupçonnez-vous ? Il me semble que vous avez déjà bien avancé sur cette question.

Cassandra se mordit la lèvre.

— Gabriel semble être le suspect idéal, et pourtant je n'y crois guère. Certes, il pourrait recevoir ses ordres directement de Lady Killinton, et avoir trahi Werner ; ne le portant pas dans son cœur, cela ne l'aurait sans doute pas gêné de le dénoncer et de le mener à une mort certaine. Seulement, je ne vois pas quel intérêt il trouverait à jouer ainsi double jeu. J'ai l'impression qu'à part Julian, tout l'indiffère.

Nicholas esquissa une moue ironique.

— Quel sentimentalisme ! Enfin, je suppose que vous avez raison, admit-il de bonne grâce. Ce qui signifie qu'il ne reste que moi et Jeremy en lice.

Il avait prononcé ces derniers mots avec entrain, comme s'il n'était pas concerné. La situation paraissait l'amuser de plus en plus.

— Arrêtez-moi si je me trompe, Cassandra, poursuivit-il d'un ton badin, mais j'ai la désagréable impression que vous m'avez déjà condamné. Cette distinction doit-elle me flatter ou me vexer ?

Cassandra se raidit, déstabilisée par l'insouciance dont Nicholas faisait preuve alors qu'elle s'était attendue à une réaction offusquée. D'autant qu'il avait parfaitement raison : d'instinct, sans aucune preuve tangible, la jeune femme avait porté ses soupçons sur lui. De fait, le

caractère de Nicholas éveillait la méfiance. L'ironie dont il usait constamment pour garder les gens et les choses à distance donnait l'impression que rien ne le touchait en profondeur. Tout un pan de sa personnalité demeurait dans l'ombre, et ce côté énigmatique, pour séduisant qu'il fût, ne pouvait manquer de susciter maintes interrogations chez ceux qui le côtoyaient.

Surtout, Cassandra voyait en Nicholas une menace latente ; elle percevait chez lui, soigneusement dissimulée sous le vernis des apparences, une certaine cruauté qui ne demandait qu'une occasion pour bondir hors de sa tanière telle une bête sauvage. Cassandra avait encore en mémoire la scène au cours de laquelle il avait froidement abattu un homme de main du Cercle du Phénix dans le sanctuaire écossais.

— Je n'ai pas dit que je vous suspectais, mentit-elle, résolue malgré tout à lui offrir une chance de se défendre.

— Non ?

Nicholas l'enveloppa d'un regard qui lui parut empreint de tendresse. Confuse, elle regarda ailleurs.

— Vous devriez apprendre à faire confiance, Cassandra.

Il abandonna soudain sa posture nonchalante et ses traits se contractèrent.

— Dois-je vous rappeler que le Cercle du Phénix a assassiné mon père ? Nous n'étions pas proches, certes, mais je ne suis tout de même pas dénué de sentiment filial au point de collaborer avec ses meurtriers ! Et vous oubliez également que j'ai manqué être tué par Gabriel lors de notre expédition en Ecosse, ce qui, je pense, suffit à m'innocenter.

Cassandra tressaillit, ébranlée par la pertinence des arguments de Nicholas. Elle avait fait preuve de maladresse et en ressentait une vague culpabilité.

— Je vais vous donner mon opinion, poursuivit Nicholas en commençant à arpenter la salle d'un pas rapide. Libre à vous d'y accorder du crédit ou pas. Il n'est pas impossible, en effet, qu'un espion se soit infiltré au sein même du manoir. Toutefois, contrairement à vous, je soupçonne tout le monde, car chacun d'entre nous a matériellement eu la possibilité de fournir des renseignements au Cercle. Encore que certains soient plus suspects que d'autres...

— À qui pensez-vous ? ne put s'empêcher de demander Cassandra.

— Eh bien, à Jeremy par exemple, répondit l'avocat en se postant devant elle. Il nous a dit qu'il avait enquêté sur le Cercle, mais ne trouvez-vous pas curieux qu'il dispose d'une telle somme de données sur une organisation censée être secrète ? Comment connaissait-il le nom de Charles Werner ? J'ai du mal à croire qu'il ait pu découvrir si facilement l'identité d'un homme qui dépensait sans doute une énergie

folle à rester anonyme : il avait trop à perdre si ses méfaits venaient à être dévoilés au grand jour.

« Je sais ce que vous pensez : vous éprouvez de la sympathie pour Jeremy, moi aussi du reste, mais nous ne devons pas nous voiler la face. Il est toujours souriant, c'est vrai, mais peut-être n'est-il pas aussi souriant quand personne ne le regarde. D'ailleurs, j'ai noté chez lui un imperceptible changement depuis que nous l'avons rencontré pour la première fois ; on devine aujourd'hui sous son attitude enjouée une inquiétude sourde, une sorte de tourment intérieur qui le ronge, comme s'il dissimulait un grave secret. Je suis sûr que cela ne vous a pas échappé à vous non plus.

Nicholas se tut et fixa Cassandra avec une assurance teintée de curiosité.

— Jeremy est le plus acharné d'entre nous, objecta-t-elle faiblement. Nul plus que lui ne désire l'anéantissement du Cercle. Il nous a assez souvent reproché notre manque de zèle ou notre comportement trop magnanime envers Gabriel !

— Justement, sa conduite ne vous paraît-elle pas excessive pour un simple journaliste, aussi ambitieux soit-il ? Au demeurant, il se plaint beaucoup, mais il est toujours là, non ?

L'espace d'un éclair, Cassandra revit le visage de Jeremy après qu'ils aient surpris Gabriel fouillant sa chambre, la haine féroce et indicible qui avait déformé ses traits, alors qu'il s'imaginait que personne ne pouvait le voir. Jamais elle ne l'aurait cru capable d'un tel sentiment, et cette découverte l'avait effrayée. Durant quelques terribles secondes, elle avait eu sous les yeux un deuxième Jeremy, totalement différent de celui qu'elle connaissait. Le plus alarmant était que cette facette ténébreuse de la personnalité du journaliste n'avait probablement pas disparu : elle était toujours là, tapie dans les profondeurs opaques de son âme, prête à resurgir à n'importe quel moment...

— Cassandra ?

Elle releva la tête et se força à sourire à Nicholas.

— Vous savez vous montrer très convaincant, dit-elle d'une voix un peu rauque. Rien d'extraordinaire à cela puisque c'est votre métier : vous devez être redoutable dans l'enceinte d'un tribunal. J'aimerais vous entendre plaider un jour.

Le doute s'était insinué en elle. Se pouvait-il qu'elle se soit trompée ? Il n'y avait peut-être pas de délateur, et s'il y en avait un, ce n'était peut-être pas Nicholas, mais Jeremy... ou une tierce personne.

Ébranlée dans ses certitudes, Cassandra ne savait plus à quoi s'en tenir. Une seule évidence s'imposa à son esprit : elle devrait désormais se tenir sur ses gardes.

Nicholas s'approcha d'elle et prit sa main dans la sienne. Il paraissait

très grave tout à coup.

— Je dois vous dire quelque chose à propos d'Andrew. Je ne le fais pas de gaieté de cœur, mais cela pourrait être important.

Cassandra se raidit, soudain plus inquiète que jamais.

— Allez-y, souffla-t-elle, je vous écoute.

— Contrairement à ce qu'il prétend, il ne passe pas toutes ses journées à Londres à travailler. À plusieurs reprises, il a pris le train pour se rendre à Chelmsford dans l'Essex...

— Vous l'espionnez ! le coupa Cassandra, outrée. De quel droit...

— Je vous l'ai dit, je soupçonne tout le monde, rétorqua Nicholas avec impatience. Et l'attitude d'Andrew me paraît extrêmement suspecte.

Qui va-t-il voir là-bas ? Et pourquoi en fait-il un secret ?

— Peut-être rend-il visite à des patients ? suggéra Cassandra sans conviction.

— À Chelmsford ? Il n'en a pas assez à Londres ?

— Il y a forcément une explication, murmura-t-elle.

— Même Megan semble l'ignorer, je l'ai interrogée discrètement à ce sujet.

La main de Nicholas enserra son poignet.

— Jeremy n'a-t-il pas dit qu'Angelia Killinton possédait une résidence dans l'Essex, non loin de Chelmsford justement ?

Cassandra blêmit. D'un geste brusque, elle se dégagea de l'étreinte de Nicholas.

— Non, se révolta-t-elle, jamais Andrew n'entretiendrait de relations avec une femme telle qu'Angelia, jamais il n'accepterait d'œuvrer pour son compte. Oubliez cette idée monstrueuse.

Nicholas eut un soupir exaspéré.

— Je n'écarte pas cette hypothèse, quoi que vous en pensiez. Du reste, j'ai l'intention de le suivre la prochaine fois pour en avoir le cœur net.

— C'est inutile, riposta sèchement Cassandra. Je parlerai à Andrew et il me dira la vérité. Je suis certaine qu'il me fournira une explication convaincante.

— Mais bien sûr, ironisa-t-il. Faites comme vous l'entendez, mais si vous n'obtenez pas de résultats, j'agirai à ma façon...

— Je n'en doute aucunement, Nicholas.

Chapitre VI

Le jeudi suivant, Gabriel s'apprêta pour les funérailles de Charles Werner. Il finissait de boutonner le par-dessus noir agrémenté d'un col d'astrakan que Julian lui avait offert quelques jours plus tôt lorsque ce dernier pénétra dans la chambre. Surpris, il s'arrêta sur le pas de la porte. Gabriel ne s'étant encore jamais aventuré hors du manoir sans lui, ces préparatifs de départ ne pouvaient que le prendre au dépourvu.

— Tu sors ? Où vas-tu ? s'enquit-il avec une curiosité inquiète.

— À l'enterrement de M. Werner, répondit le jeune homme d'une voix ténue en évitant de le regarder. Miss Jamiston a accepté de me prêter sa voiture.

Tombant des nues, Julian se figea. Il avait mal entendu, c'était la seule explication possible à cette aberration. Au prix d'un effort considérable, il parvint à se maîtriser, et c'est d'un ton presque serein qu'il pria Gabriel de répéter ce qu'il venait de dire.

— Tu as très bien compris, murmura Gabriel en triturant nerveusement ses gants.

Julian eut l'impression d'avoir été souffleté. La colère monta en lui, froide et impérieuse.

— Puis-je savoir pourquoi tu souhaites te rendre aux obsèques de cet homme ? demanda-t-il d'une voix frémissante de rage contenue.

Gabriel resta silencieux, les yeux toujours baissés. Sa peau avait pris l'aspect d'un masque de cire.

— Et regarde-moi quand je te parle ! s'emporta Julian en avançant d'un pas.

Gabriel tourna vers lui un visage torturé qui échoua cependant à l'attendrir.

— Tu tenais à Werner, n'est-ce pas ? Peut-être même l'aimais-tu ?

Julian criait à présent. Quelqu'un aurait pu l'entendre, mais il n'en avait cure. Le brûlant sentiment de jalousie qu'il avait réussi à contenir jusque-là venait de briser sa cage et lui mordait le cœur. Il pouvait faire abstraction des nombreux clients que Gabriel avait eus à l'époque où il se prostituait, car ce n'étaient que des silhouettes sans visage et sans nom, trop abstraites pour susciter une véritable jalousie. Charles Werner à l'inverse était bien réel. Individu de chair et de sang, il avait tenu Gabriel dans ses bras, l'avait possédé chaque fois qu'il le désirait. Les imaginer ensemble brisait Julian, et la pensée que Gabriel

pût éprouver ne fût-ce qu'un peu d'affection à l'égard de Werner lui était insupportable.

— Non, ce n'est pas ça, souffla Gabriel d'une voix éteinte, l'air malheureux.

— Tu le laissais te toucher pourtant ! Sans doute sa présence t'était-elle plus agréable que tu ne veux bien l'admettre !

Gabriel rougit et ses traits délicats se crispèrent.

— Tu ne comprends pas, se défendit-il d'une voix raffermie. Je ne ressentais rien pour lui... rien du tout... Depuis... ça, plus rien n'avait d'importance.

Il releva ses manches et montra les cicatrices qui balafraient ses poignets.

Julian le fixa dans les yeux, hésitant visiblement sur le crédit à accorder à ses propos.

— Tu ne ressentais donc pas d'amour pour lui ? interrogea-t-il avec espoir.

— Non, certainement pas de l'amour, répliqua Gabriel d'une voix dure qu'il ne lui connaissait pas. Jamais.

La fureur de Julian était retombée, mais l'incompréhension persistait, lui laissant un goût amer dans la bouche.

— Alors pourquoi veux-tu te rendre à son enterrement ?

Gabriel soupira avec lassitude.

— C'est difficile à expliquer. J'en ai besoin, c'est tout. S'il te plaît, ne m'en empêche pas...

Son regard se fit suppliant tandis qu'il prenait la main de Julian.

— Je n'en ai pas l'intention, le rassura celui-ci, submergé par le remords. Tu es libre de faire ce que bon te semble.

Il ne comprenait pas l'attitude de Gabriel, mais il avait dès leur première rencontre décidé de lui faire confiance, et il se refusait à changer de ligne de conduite.

— Merci, murmura Gabriel en lui offrant un sourire radieux.

Ce fut sa récompense.

Ils descendirent ensemble et Julian regarda s'éloigner la voiture qui emportait Gabriel vers Londres. Il se sentait oppressé, comme si son amant le quittait pour toujours. À pas lents, il regagna le manoir. Sur le palier du premier étage, il croisa Cassandra, absorbée dans la contemplation d'une toile du Caravage, *La Mort de la Vierge*, accrochée à la place d'honneur. Elle se tourna vers lui, un léger sourire aux lèvres.

— J'aime passionnément ce tableau, déclara-t-elle avec chaleur. Je ne vous remercierai jamais assez de me l'avoir offert.

— Vous en aviez tellement envie. Au moins n'avez-vous pas eu à sortir des limites de la légalité pour l'obtenir !

Le sourire de Cassandra s'élargit. Et pour cause, c'était ce tableau

qu'elle convoitait lorsqu'elle s'était introduite par effraction chez Julian quatre ans plus tôt. Non seulement celui-ci ne l'avait pas livrée à la police, mais il avait poussé la générosité jusqu'à lui faire présent de la toile au moment de son départ du château.

Une certaine gêne s'insinua soudain sur le visage de la jeune femme, et elle changea brutalement de sujet.

— J'ai prêté mon attelage à Gabriel pour qu'il puisse se rendre à l'enterrement de Werner. J'espère que cela ne vous contrarie pas.

Julian fronça les sourcils.

— Il aurait pu utiliser le mien, mais je crois qu'il préférerait m'informer au dernier moment de son projet. Il devait se douter que je ne ferais pas montre d'un grand enthousiasme.

— Se trompait-il ?

Julian pivota vers Cassandra, la mine grave.

— Non. Je me suis même mis en colère au début, ce qui était stupide de ma part : il est illusoire de penser qu'on peut contrôler les sentiments des gens. J'ignore pourquoi Gabriel voulait aller aux obsèques d'un homme qui lui a fait tant de mal, mais il faut accepter l'idée que l'on ne peut pas tout savoir des personnes que l'on aime. C'est déchirant, mais inévitable. On peut juste faire confiance. C'est un risque que l'on choisit de prendre... ou pas.

Il fixa Cassandra d'un air entendu.

— J'ai décidé de prendre ce risque. Peut-être devriez-vous en faire autant.

La jeune femme rougit imperceptiblement et détourna le regard.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, affirma-t-elle d'un ton dégagé.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de Julian.

— Ne le prenez pas mal, Cassandra, mais vous avez une sérieuse tendance à vous voiler la face. À l'époque de notre rencontre, vous m'avez parlé d'un homme qui occupait une place essentielle dans votre vie, un homme pour qui vous accepteriez de vous ranger s'il en exprimait le souhait... C'est d'ailleurs ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

Cassandra hocha doucement la tête.

— Mon dernier cambriolage a mal tourné. J'ai été blessée gravement et ne suis parvenue à m'enfuir que de justesse. C'est Andrew qui m'a soignée. Il était si inquiet pour moi qu'il m'a fait jurer de ne jamais recommencer. Je n'ai pas eu le cœur de le décevoir : j'ai promis de renoncer à mes penchants criminels et de rentrer dans le droit chemin, et j'ai tenu parole. Je n'ai pas failli depuis ce jour... à deux exceptions près cependant : l'horloge à eau de Cylenius et le carnet de Werner. Mais c'était pour la bonne cause...

Elle esquissa un pâle sourire.

— Je ne suis pas certaine d'avoir votre courage, Julian. La vérité est

que j'ai peur...

Julian posa sa main sur le bras de la jeune femme dans un geste compatissant.

— Mieux vaut affronter sa peur qu'éprouver des regrets, Cassandra. Faire confiance, s'abandonner, abattre ses défenses, c'est douloureux, mais c'est aussi le meilleur moyen de dire qu'on aime. Je ne prétends pas que ce soit facile, ajouta-t-il avec une petite grimace, mais réfléchissez-y.

Il fit alors volte-face et se dirigea vers sa chambre, laissant Cassandra songeuse devant le tableau. Oui, elle avait peur d'admettre ses sentiments, mais elle était aussi ébranlée par les révélations de Nicholas. Andrew lui inspirait une confiance aveugle, et cependant elle devait admettre qu'il ne se montrait pas entièrement franc avec elle.

Cassandra ne savait plus que penser.

*

Un vent mordant soufflait sur le parc et les premières gouttes d'une pluie lourde cognaient contre les hautes fenêtres du salon. La nuit tombait, et il faisait déjà très sombre dans la pièce que seul éclairait le feu dans l'âtre.

Assise près de la cheminée, Cassandra, nauséuse, referma lentement le carnet de Charles Werner. Trop préoccupée durant les derniers jours pour songer à y jeter un coup d'œil, elle l'avait retrouvé par hasard dans sa table de chevet au cours de l'après-midi. À l'issue d'une longue réflexion, et puisque cela ne risquait plus de faire du tort à son propriétaire, elle s'était décidée à en forcer la serrure.

Bien mal lui en avait pris.

À présent qu'elle connaissait le contenu du carnet, elle regrettait amèrement sa curiosité. L'ouvrage qu'elle tenait entre les mains se révélait être un véritable condensé de la perversion humaine. Werner avait collectionné les très jeunes amants tout au long de sa vie en en tirant manifestement une jouissance sans limite. Il s'était délecté à décrire dans ce carnet de luxure les relations charnelles qu'il entretenait avec eux, au moyen d'une écœurante abondance de détails et à grand renfort de dessins, voire de photographies. Les pages s'égrenaient inexorablement, toutes plus sordides les unes que les autres, dans un insoutenable et pathétique déballage de vice. C'était ignoble. Il n'était pas étonnant qu'Angelia ait pu manœuvrer Werner à sa guise grâce à ce carnet. Cet homme s'enorgueillissait de sa propre perversité, mais celle-ci s'était en définitive retournée contre lui.

Cassandra se figea soudain, horrifiée. Silencieux comme un chat, Gabriel, de retour de Londres, venait de pénétrer dans le salon. Elle

fut saisie de panique à l'idée qu'il voie le livre, car Gabriel était en quelque sorte le héros de ce carnet maudit. Faisant montre d'une répugnante fascination à son égard, Werner ne se lassait pas de l'évoquer au fil des pages, accumulant les descriptions les plus scabreuses. Cassandra comprenait mieux pourquoi le jeune homme avait désespérément tenté de s'emparer du carnet : la pensée que Julian pût découvrir les humiliations et la dégradation dont il avait été victime devait le rendre malade. Elle aurait réagi exactement de la même façon à sa place.

Il était trop tard néanmoins pour cacher le livre. En l'apercevant sur les genoux de Cassandra, le jeune homme se statufia. Nul doute qu'il l'avait reconnu au premier coup d'œil.

Lentement, comme hypnotisé, il s'approcha de Cassandra et lui prit le carnet des mains. Pétrifiée, celle-ci ne put ébaucher le moindre geste pour l'en empêcher. D'une main tremblante, Gabriel feuilleta les pages et pâlit atrocement à la vue de certaines d'entre elles. Cassandra aurait voulu le supplier d'arrêter de se torturer, mais aucun son ne filtra de sa gorge. Incapable de le regarder en face, les minutes qui suivirent lui parurent une éternité.

Enfin, Gabriel referma le carnet d'un coup sec. Livide, il se dirigea d'un pas chancelant vers la cheminée et demeura un instant immobile à contempler le feu. Puis il se mit à arracher rageusement les pages par poignées avant de les jeter dans les braises qui rougissaient dans l'âtre. Il les regarda se consumer jusqu'à la dernière, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres du livre infâme.

Chapitre VII

La brume grignotait sournoisement la pelouse du parc, se rapprochant du manoir Jamiston qu'elle n'allait pas tarder à emprisonner au creux de sa main blanche.

Sur le pas de la porte, grelottant de froid et d'appréhension, Andrew hésitait à frapper. La perspective d'être confronté à Cassandra, qu'il n'avait pas revue depuis le baiser qu'ils avaient échangé voilà cinq jours, le remplissait de crainte. Il savait que la jeune femme s'était rendue à plusieurs reprises à Londres pour lui parler, en vain puisqu'à chaque fois il était absent de son domicile. Il ne pouvait fuir plus longtemps sans susciter de légitimes interrogations. Son étrange conduite – la manière dont il l'avait repoussée après leur étreinte puis évitée par la suite – ne plaiderait guère en sa faveur.

Pourquoi fallait-il que cela arrive maintenant ? Pourquoi Cassandra qui, selon ses propres dires, l'avait toujours considéré comme un frère, se décidait-elle aujourd'hui à franchir la barrière qui séparait l'amitié de l'amour ? Ces questions formaient un maelström dans sa tête et menaçaient de le rendre fou.

Il devait parler à la jeune femme pour tenter de déchiffrer son attitude. Peut-être avait-elle agi uniquement sous le coup de l'émotion ? Il était clair que Cassandra n'était pas dans son état normal lorsqu'ils s'étaient embrassés : sa rencontre avec sa sœur avait affecté son jugement en profondeur. Auquel cas, le baiser ne signifiait rien. Mais était-ce réellement ce qu'il souhaitait ?

Dans quelques instants, il serait fixé sur les intentions de Cassandra, et si ses craintes (ou ses espérances ?) se confirmaient, il aurait un choix douloureux à faire.

Andrew respira un grand coup, prit son courage à deux mains et fit jouer le marteau avec une ardeur excessive. Presque immédiatement, Stevens vint lui ouvrir et l'invita à entrer. Andrew obtempéra, ne sachant trop s'il franchissait le seuil du paradis ou celui de l'enfer.

*

D'un geste distrait, Cassandra fit glisser de quelques pouces vers la droite le vase de Sèvres qui ornait la cheminée de sa chambre. Son esprit ne cessait de vagabonder, l'empêchant de se concentrer ne fût-ce qu'une minute sur une occupation précise.

Pour la première fois depuis quinze ans, elle se sentait assez forte pour assumer ses sentiments. Toutes ces années, elle avait vécu dans la peur : peur d'elle-même, peur des autres, peur de l'inconnu. À présent que la menace sourde et informe qui planait sur sa vie s'était matérialisée sous les traits de sa sœur disparue, la lancinante sensation d'angoisse qui la paralysait s'était évaporée. Il était temps pour elle d'aller de l'avant... notamment vis-à-vis d'Andrew. Désormais, elle n'avait plus aucune excuse.

Andrew... Elle avait réussi à se persuader qu'elle l'aimait comme un frère alors qu'il représentait bien plus que cela à ses yeux. Cassandra avait beaucoup réfléchi au cours des derniers jours. Elle avait conscience que pour se protéger, elle s'était volontairement leurrée, mais aujourd'hui, elle regardait les choses en face, et l'évidence lui apparaissait dans sa lumineuse simplicité. Julian avait raison, mieux valait affronter sa peur qu'éprouver des regrets. Quel que fût le secret d'Andrew, il ne changerait pas la nature de ses sentiments à son égard. Une dernière inquiétude assaillait toutefois la jeune femme : Andrew lui pardonnerait-il le mal qu'elle lui avait infligé en le dédaignant ? Oui, il lui pardonnerait, décida-t-elle, car elle accomplirait l'impossible pour réparer son erreur.

Un coup frappé à la porte la fit sursauter. Avant qu'aucun mot n'ait pu franchir ses lèvres, Andrew entra, l'air anxieux.

— Cassandra...

Prise au dépourvu, la jeune femme s'était figée. Péniblement, elle parvint à articuler une phrase.

— Bonsoir, Andrew... Il fait un temps épouvanta...

Elle s'interrompit net, atterrée. Mais que racontait-elle là ? Comme si quelqu'un se préoccupait du temps qu'il faisait ! Elle allait le faire fuir en débitant de telles fadaïses !

Cassandra toussota pour se donner une contenance avant de reprendre la parole.

— Voilà plusieurs jours que tu n'es pas venu...

Dieu qu'elle se sentait empruntée ! Elle n'était vraiment pas douée pour les discours sentimentaux. Angelia, elle, aurait su d'instinct comment gérer la situation.

L'espace d'une seconde, elle envia sa sœur, sûre de sa beauté et de son pouvoir de séduction.

Andrew ne paraissait guère plus à l'aise qu'elle. Très raide, il se tenait gauchement au milieu de la chambre, le regard fuyant.

— Oui, j'ai eu beaucoup de travail, s'excusa-t-il d'une voix faible.

Il se tut un instant, puis déclara très vite :

— À propos de l'autre nuit...

Cassandra tressaillit. L'heure de vérité avait sonné. Un frémissement parcourut ses membres tandis qu'elle répétait en écho :

— À propos de l'autre nuit...

Andrew s'était tu, ne sachant visiblement plus quoi dire. Bonté gracieuse, attendait-il qu'elle prenne les choses en main ? Dans ce cas, ils étaient mal partis.

La chambre parut soudain saturée de silence. Seul le bruit de leurs respirations venait troubler le calme crépusculaire qui s'était insinué entre les murs en même temps que s'étendait l'ombre de la nuit.

Cassandra distinguait mal les traits d'Andrew à présent, et cela lui rendit son assurance ; la gêne l'abandonna et son corps se détendit. Il devait éprouver la même sensation, car il se rapprocha d'elle à la toucher et plongea son regard dans le sien. Ses yeux verts étincelaient dans la semi-obscurité, et Cassandra ressentit comme une brûlure sur sa peau qui la fit légèrement reculer. Andrew ébaucha un mouvement pour la retenir, et ses mains se resserrèrent avec douceur sur les bras de Cassandra.

La gorge nouée, celle-ci baissa la tête.

— Pardonne-moi, souffla-t-elle d'une voix altérée. Je me suis montrée stupide, et cruelle... À cause de mon égoïsme, tu as souffert inutilement... J'aurais pu te rendre heureux, mais j'ai délibérément refusé de le faire... Pardonne-moi, je t'en prie...

Tandis qu'elle parlait, Andrew avait relâché son étreinte et reculé d'un pas.

— Cassandra, avant que tu ne poursuives, je dois te dire quelque chose.

Ces mots, prononcés avec dureté, firent à Cassandra l'effet d'une douche froide. Elle lui ouvrait son cœur, et voilà tout ce qu'il trouvait à répondre ? La déception et la colère sourdaient dans sa poitrine.

— Cela a-t-il un rapport avec tes fréquents voyages à Chelmsford ? rétorqua-t-elle d'un ton rogue.

Andrew encaissa le choc.

— Comment...

— Nicholas t'a suivi.

— Quoi ?

Ce n'était pas une question, mais un véritable rugissement de colère.

— Il pense que tu es un espion à la solde d'Angelica Killinton et que tu lui rends visite dans l'Essex où elle possède un manoir, continua Cassandra, impitoyable.

Andrew serra les poings.

— Est-ce aussi ce que tu penses ? demanda-t-il d'une voix rageuse où perçait cependant une note d'inquiétude.

— Je ne sais plus que croire, mentit Cassandra, bien décidée à le mettre au pied du mur. Pourquoi nous avoir menti en prétendant passer tes journées à Londres à travailler ?

— Je n'ai pas à te rendre compte de mes faits et gestes ! vociféra

Andrew au comble de la fureur.

— Je ne t'en demande pas tant ! cria Cassandra à son tour. Je veux juste la vérité !

— Tu veux la vérité ? gronda-t-il en lui saisissant le bras. Eh bien, je vais te la dire ! Je souffre d'une maladie de cœur qui peut me tuer d'une minute à l'autre. Et si j'allais à Chelmsford, c'était pour y consulter un confrère spécialisé dans ce type d'affections ! Es-tu satisfaite ?

Il se tut, haletant, et lâcha le bras de Cassandra.

— C'est une maladie de forme insidieuse, poursuivit-il plus calmement, qui sans aucun autre symptôme alarmant que la fatigue, condamne à une mort certaine. Je peux encore vivre des mois, comme je peux mourir ce soir. Nul médecin ne peut se prononcer de façon plus précise.

Il ajouta dans un souffle :

— C'est la même maladie qui a emporté ma mère...

Assommée, Cassandra luttait pour saisir le sens des paroles de son ami. Andrew s'était reculé et l'observait en silence.

— La plaisanterie est cruelle, finit-elle par balbutier.

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— Je ne te crois pas.

— C'est pourtant la vérité.

— Il y a forcément un moyen de te soigner.

— Il n'y en a pas. C'est une maladie incurable.

Cassandra avait l'impression qu'un étau lui enserrait le crâne. Elle passa une main tremblante dans ses cheveux, cherchant à rassembler ses pensées, puis se mit à arpenter la chambre d'un pas fébrile.

— C'est impossible, impossible, psalmodiait-elle, au bord de la nausée. Son cœur battait comme un tambour, la sueur perlait à son front. Elle se figea soudain, traversée par une idée subite.

— Est-ce pour cette raison que tu souhaites tant voir Megan se marier ? Tu crains de ne bientôt plus être là pour veiller sur elle...

Andrew hocha la tête.

— Je vis depuis des années avec l'idée de ma propre mort, j'y suis habitué, mais je m'inquiète pour ceux qui vont rester. Je ne veux pas que Megan se retrouve seule lorsque j'aurai disparu. Si elle était mariée, je pourrais partir tranquille. Mais même si elle ne trouve pas d'époux, j'ai beaucoup travaillé et accumulé assez d'argent pour qu'elle puisse subvenir à ses besoins après mon départ. Elle ne manquera de rien.

Il parlait avec un tel détachement de sa mort prochaine que Cassandra en fut révoltée. N'avait-il donc aucun égard pour les sentiments qu'elle lui portait ? Ne se rendait-il pas compte que chaque mot qu'il prononçait la blessait comme un coup de poignard ? Ses pires craintes

se confirmaient : Andrew ne ressentait rien pour elle, rien d'autre qu'une fraternelle amitié. Elle était prise à son propre piège.

— Tu ne m'aimes donc pas ? chuchota-t-elle d'un ton vibrant de désespoir.

Andrew tressaillit.

— Personne ne t'aime autant que moi, Cassandra, tu le sais.

Il avait parlé à voix basse, comme à contrecœur.

— Alors prouve-le-moi !

Andrew semblait écartelé entre deux désirs contradictoires. Un long moment, il resta ainsi, déchiré et irrésolu, puis, soudain, il parut renoncer à lutter.

— Personne ne t'aime autant que moi, répéta-t-il fermement en se rapprochant à nouveau de Cassandra.

La jeune femme retint son souffle. Elle leva la main et caressa les mèches sombres d'Andrew. Une immense bouffée de tendresse l'envahit alors, et elle éprouva la certitude d'être enfin honnête avec elle-même.

Andrew la serra contre lui, respirant avec délice l'odeur de sa peau et de sa chevelure. Submergée par une enivrante sensation de plénitude, Cassandra s'abandonna de longues minutes entre ses bras avant de se dégager doucement de son étreinte et de lui prendre la main. Ses cheveux blonds formaient un halo doré dans la pénombre de la chambre.

— Ne perdons pas de temps, murmura-t-elle. Nous avons tant d'années à rattraper...

*

Le surlendemain, alors que la nuit tombait sur le manoir, Jeremy, les cheveux en bataille, fit irruption comme une tornade dans le grand salon où se trouvaient réunis Cassandra, Nicholas et Andrew.

— Brrr... il fait un froid de canard dehors..., lança-t-il à la cantonade en traversant la pièce au pas de charge pour aller se réchauffer près du feu. Suis-je le dernier ?

— Non, Julian et Gabriel ne sont pas arrivés.

— Encore en train de roucouler dans un coin, je suppose, commenta-t-il d'un air dégoûté.

La seule idée de ces deux-là se vautrant sans honte dans la luxure lui soulevait le cœur.

— Pas du tout, rétorqua sèchement Cassandra. Julian a emmené Gabriel au British Museum.

Jeremy se laissa tomber comme une masse sur le fauteuil le plus proche et émit un grognement désapprouvateur.

— Cela devient ridicule à la fin ! Il le traîne partout, dans les musées,

les boutiques, les salles de concert. Comme si ça pouvait l'intéresser ! Lord Ashcroft ferait mieux de se consacrer à la traduction du parchemin de Cylenius !

— Le décryptage est extrêmement complexe, et il y passe déjà le plus clair de son temps, protesta Cassandra. La tâche est d'autant plus fastidieuse que le texte est en latin et doit être retraduit en anglais.

À ce moment, Megan entra dans la pièce, un livre à la main, et jeta un coup d'œil suspicieux à son frère et Cassandra qui étaient assis l'un près de l'autre sur le canapé. Elle avait flairé un changement dans la nature de leurs relations, et cela lui déplaisait au plus haut point. Sans un mot, elle alla s'asseoir près de la cheminée et se plongea ostensiblement dans sa lecture.

Peu après, Julian pénétra à son tour dans le salon, la mine perplexe et le regard troublé. Cinq paires d'yeux interrogateurs convergèrent aussitôt vers lui.

Le lord hésita quelques instants avant de répondre à la question muette qui lui était adressée.

— Je m'en doutais un peu à dire vrai, déclara-t-il d'une voix lente. Certains signes le laissaient prévoir, mais mes soupçons n'ont été confirmés qu'aujourd'hui. Gabriel...

Indécis, il se tut.

Tous s'étaient redressés dans leur fauteuil, haletants.

— Eh bien quoi, Gabriel ? le pressa Jeremy avec une impatience fébrile.

— Il n'a aucun sens de l'orientation ! laissa tomber Julian d'un air consterné. Jamais je n'ai vu une chose pareille. Il a réussi à se perdre dans le musée ! J'ai mis une demi-heure à le retrouver. Je crois que si je n'avais pas été là, il serait encore en train de chercher la sortie !

Jeremy le regarda avec des yeux ronds.

— C'est impossible, voyons. Vous exagérez forcément. Un assassin aussi redoutable ne peut être affecté d'une telle tare !

Julian haussa légèrement les épaules.

— Cependant... en l'observant bien, on se rend compte qu'il n'est jamais très sûr de la direction à prendre...

Il se tourna vers Cassandra et la prit à témoin.

— Rappelez-vous les difficultés qu'il a éprouvées à nous conduire au lieu du rendez-vous avec Werner. Nous avons cru qu'il faisait preuve de mauvaise volonté, mais en réalité il ne se rappelait sans doute que vaguement du chemin de la maison... une maison où il s'était pourtant rendu à maintes reprises par le passé..., ajouta-t-il, la mine sombre.

Peu convaincue, Cassandra secoua la tête. Non, cela ne tenait pas debout.

— En tout cas, nous savons maintenant pourquoi il vous suit partout

comme un petit chien, ironisa Nicholas. Parce qu'il a peur de se perdre !

À cet instant, Gabriel poussa la porte du salon, très élégant avec ses bottillons de cuir fin, son pantalon de soie gris perle et sa chemise blanche à col montant qui lui donnait l'air d'un prince de conte de fées. Il semblait passablement confus, et les visages empreints de curiosité qui se tournèrent vers lui ne firent qu'accroître sa gêne.

— Alors il paraît que vous n'avez aucun sens de l'orientation ? lâcha Jeremy avec son tact habituel. Que vous vous perdriez dans une boîte à chaussures ?

— M. Shaw, ce n'est pas drôle !

Furieux, Julian le foudroyait du regard.

— C'est la vérité, murmura Gabriel. Je suis incapable de me repérer dans une ville ou un bâtiment. Il faut dire que je ne suis jamais beaucoup sorti au cours de ma vie, précisa-t-il sur un ton d'excuse. La plupart du temps, j'étais enfermé. Alors, je ne suis pas habitué...

Cassandra le fixait avec une stupéfaction mêlée d'incrédulité.

— Mais comment faisiez-vous pour votre... -elle hésita sur le terme à employer – travail ?

Gabriel se raidit comme à l'évocation d'un souvenir désagréable.

— Je ne connaissais jamais les noms ni les adresses de mes... de mes victimes, expliqua-t-il d'une voix mal assurée. Une voiture du Cercle me conduisait à chaque fois sur les lieux, et me ramenait ensuite chez moi.

— Et une fois que vous étiez sur place ? Les intéressés ne vous attendaient tout de même pas tranquillement sur le pas de leur porte pour vous éviter d'avoir à les chercher à l'intérieur !

— M. Werner me décrivait toujours les lieux avec précision, et il me faisait des plans pour que je ne me perde pas.

— Cela explique la multitude de plans et de cartes que j'ai trouvés chez toi, commenta Julian, satisfait d'avoir résolu cette énigme.

— Et vos victimes ? s'obstina Cassandra. Comment les reconnaissiez-vous si vous ignoriez leur identité ?

— Le plus souvent, M. Werner me les désignait à l'avance dans un lieu public.

Jeremy, qui avait écouté ce dialogue avec un intérêt passionné, se pencha vers Megan.

— Je commence à me demander si ce garçon n'est pas un peu simplet, chuchota-t-il à son oreille.

— Pour un homme, je vous trouve affreusement mauvaise langue ! le rabroua la jeune fille sur le même ton.

Jeremy arbora une expression indignée.

— Vous le défendez ? Vous partagiez pourtant mon opinion à son sujet il n'y a pas si longtemps : vous disiez qu'il était dangereux, et

qu'il fallait s'en méfier comme de la peste !

— C'est vrai, répondit gravement Megan, mais j'ai changé d'avis. Un garçon aussi beau ne peut pas être totalement mauvais.

Jeremy leva les yeux au ciel, effaré.

— Êtes-vous sérieuse ? C'est de loin la réflexion la plus stupide que j'aie jamais entendue !

Vexée, Megan se détourna de lui.

— Et puis, il n'est pas si beau que ça, ajouta le journaliste d'un air dédaigneux. Il faut aimer le genre frêle et efféminé...

Megan haussa les épaules dans un geste de souverain mépris.

— Il n'est ni frêle ni efféminé ! Vous êtes simplement envieux. Un sentiment bien compréhensible d'ailleurs : rares sont les personnes pouvant se targuer de posséder un visage d'ange comme le sien.

— Oh ! fit Jeremy, trop scandalisé par l'accusation de jalousie pour trouver une meilleure repartie.

De son côté, Cassandra poursuivait son interrogatoire.

— Lorsque vous êtes venu ici la première fois pour dérober le Triangle, je suppose que vous avez utilisé le plan du manoir que Julian m'a montré et qu'il a trouvé chez vous ?

Gabriel hocha la tête.

— J'avais mémorisé l'emplacement des pièces avant de venir.

Cassandra sourcilla : la pensée d'un inconnu s'introduisant chez elle pour étudier la disposition des lieux n'était guère plaisante.

Gabriel s'apprêtait à ajouter quelque chose quand Nicholas posa une autre question :

— Et en Ecosse ? demanda-t-il brusquement. Par quel miracle avez-vous réussi à sortir du labyrinthe et du sanctuaire ?

— Cela a été difficile, avoua le jeune homme. J'essayais de vous suivre de près en me guidant à vos voix et au bruit de vos pas, mais à la fin, je me suis perdu, et M. Werner a été obligé de venir me chercher.

— Grotesque ! lâcha Jeremy.

— Les coulisses du crime sont pleines de surprises..., commenta pensivement Andrew.

Nicholas haussa les épaules.

— Après ce palpitant interlude, je crois que nous devrions revenir aux choses sérieuses. Vous souhaitiez nous entretenir d'un sujet, Lord Ashcroft ?

— En effet, répondit Julian en sortant un paquet de feuilles pliées de la poche de sa veste. J'ai terminé tout à l'heure le décryptage du parchemin découvert avec le Triangle de l'Eau en Écosse, mais le résultat n'est guère probant.

— Que voulez-vous dire ?

Julian poussa un soupir et entreprit de lire à haute voix le début du document.

— « L'œuvre majeure de l'Adeptat est la réintégration du sous-multiple humain dans l'Unité divine. L'Adepté est celui qui peut, toutes les fois qu'il le désire, maîtriser entièrement son Moi sensible extérieur, pour s'abstraire en Esprit, et plonger par l'orifice du Moi Intelligible interne dans l'Océan du soi collectif divin où il reprend conscience des arcanes complémentaires de l'Éternelle Nature et de la Divinité. L'Adepté est celui qui peut quitter son effigie terrestre, en corps astral ou éthéré, pour aller puiser dans l'Océan astral la solution des mystères qu'il recèle. »

Julian interrompit sa lecture et regarda ses compagnons. Megan avait du mal à réprimer un fou rire nerveux et Jeremy roulait des yeux effarés.

— Ce passage est représentatif du reste, soupira-t-il.

— Mon Dieu..., souffla Cassandra. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le sens est assez obscur.

— J'admets que ce texte n'est pas très clair, concéda Julian.

— Pas très clair ? C'est un euphémisme, grommela Jeremy.

Un éclair passa dans les yeux de Julian et il toisa le journaliste avec hauteur. Presque inconsciemment, Jeremy courba les épaules. Sous ses apparences d'homme parfait, Julian cachait un grave défaut : il était extrêmement rancunier. Jeremy l'avait mortellement offensé en évoquant son intimité avec Gabriel, et il n'avait accepté ses excuses que du bout des lèvres.

— Je suis persuadé que ma traduction est correcte, répliqua-t-il d'un ton acerbe.

— Cylenius a pris un malin plaisir à brouiller les pistes, maugréa Nicholas.

— Le document dans son intégralité serait sans doute plus compréhensible, ajouta Julian. Sans l'autre partie du parchemin détenue par Angelia Killinton, je crains que nous ne soyons dans une impasse.

À ces mots, Cassandra tressaillit violemment. La lumière venait de se faire en elle, lui indiquant avec une redoutable clarté la voie à suivre. Ses lectures sur l'alchimie lui étaient revenues en mémoire : la pierre philosophale guérissait non seulement les métaux vils de leur infériorité en les transformant en or, mais par analogie elle guérissait aussi l'homme de toute espèce de maladies ou d'infirmités. Elle chassait la lèpre, l'épilepsie, l'apoplexie, la surdité, la cécité ou la folie. La pierre philosophale avait donc le pouvoir de sauver Andrew. Si la médecine humaine ne pouvait rien pour lui, la pierre, elle, serait assez puissante pour le soigner.

Le cœur de Cassandra battit plus vite. C'était un espoir ténu, un espoir fou, mais le seul auquel elle pouvait se raccrocher.

Imaginer la vie sans Andrew... Non, c'était au-dessus de ses forces. Pour garder l'homme qu'elle aimait, une seule option s'offrait à elle :

pactiser avec sa sœur, avec le crime incarné.

Chapitre VIII

De longues et pâles traînées de brume chatoyaient dans l'air frais du matin, recouvrant Hyde Park d'une vapeur argentée. Bien que l'heure ne fût guère avancée et que le parc fût nettement moins fréquenté que durant la Saison, de somptueux équipages avec cocher et laquais en livrée sillonnaient déjà les allées gravillonnées, tandis que quelques cavaliers et amazones de la haute société rivalisaient d'élégance sur leurs magnifiques montures.

D'un mouvement nerveux des rênes, Cassandra lança son cheval au trot sous les frondaisons de Rotten Row. Elle avait décidé de rencontrer Angelia en terrain neutre, peut-être parce qu'elle se sentirait ainsi moins vulnérable. Malgré tout, l'angoisse et le doute lui tordaient le cœur ; chaque seconde qui passait renforçait l'idée qu'elle était sur le point de commettre une tragique erreur. Sa résolution mise à mal, Cassandra songea à rebrousser chemin, mais à cet instant Angelia apparut au détour de l'allée, chevauchant avec panache un fringant alezan.

Toujours à la pointe de la mode, la jeune femme avait revêtu une superbe tenue d'équitation à l'exquise teinte pourpre. Légèrement (et délibérément) trop ajusté, l'habit flattait sa silhouette. Son chapeau d'écuyère, semblable à un haut-de-forme, était posé avec une désinvolture étudiée sur sa brillante chevelure noire. Elle avait fière allure, et le savait. Même les plus gentlemen des hommes se retournaient sur son passage, et elle ne manquait pas d'adresser à chacun de ses admirateurs un sourire plein de coquetterie.

Cassandra se crispa, agacée : pourquoi diable sa sœur donnait-elle constamment l'impression d'être en représentation ? Ne pouvait-elle, de temps à autre, agir sans affectation et avec naturel ?

Angelia immobilisa sa monture en l'apercevant, et les deux sœurs se firent face en silence. Puis Angelia murmura d'une voix rauque :

— Cassandra... Tu acceptes enfin de me voir...

Cassandra baissa la tête et le grand chapeau de mousquetaire qu'elle portait dissimula son expression au regard avide d'Angelia ; elle ne souhaitait à aucun prix lui révéler son trouble.

Angelia soupira d'un air résigné et détourna les yeux.

— Pourquoi voulais-tu me rencontrer aujourd'hui ?

Cassandra, dont la prestance et la beauté rivalisaient aisément avec celles de sa sœur, réalisa soudain qu'à une dizaine de mètres de là, un

groupe de messieurs bien nés les regardait avec insistance en échangeant forces murmures admiratifs. Deux belles femmes dans un lieu public attiraient trop l'attention pour espérer pouvoir discuter en paix.

— Éloignons-nous d'ici, lança brusquement Cassandra.

Elles quittèrent l'allée fréquentée et se réfugièrent près d'un bosquet qui les dissimulait aux yeux des autres promeneurs. Ni l'une ni l'autre ne mit pied à terre. Les deux sœurs demeurèrent en selle à se dévisager mutuellement, Cassandra rongée par l'appréhension, Angelia par la curiosité.

Le silence s'éternisant, Cassandra avala sa salive et dit très vite :

— Je suis venue négocier.

Voilà, c'était fait, elle ne pouvait plus revenir en arrière. Du coup, elle se sentit beaucoup mieux.

— Négocier ? répéta Angelia en haussant un sourcil intrigué.

— Je te propose une alliance. Unissons nos forces pour découvrir la pierre de Cylenius.

Les rênes négligemment posées sur son bras plié, Angelia éclata de rire.

— Aurais-tu perdu l'esprit ? Toi qui ne cesses de me fuir depuis que nous nous sommes retrouvées, tu me proposes maintenant une association ? Pardonne ma surprise, mais je ne comprends plus.

— Je suis parfaitement sérieuse, rétorqua Cassandra.

Sa sœur cessa de rire, et son expression se durcit. Elle se pencha en avant et caressa l'encolure de son cheval d'un air pensif.

— Admettons... Mais quelle est la raison de ce revirement ? Car il y en a une, tu ne me feras jamais croire le contraire.

Cassandra agita sa cravache avec nervosité.

— Quelle importance ? Contente-toi d'écouter mon offre : nous allons mettre en commun tous les indices dont nous disposons, à commencer par le carnet de Thomas Ferguson que tu as subtilisé.

— Ce carnet n'est plus d'aucune utilité à présent, la coupa Angelia. Ferguson ignorait où se trouvait le dernier sanctuaire.

La déception noua la gorge de Cassandra ; un espoir dans sa lutte pour sauver Andrew venait de s'éteindre. Comme si elle avait ressenti les tourments qui l'habitaient, sa monture piaffa et s'agita. Cassandra hésita une seconde sur la conduite à tenir, mais il était trop tard pour reculer.

— Nous avons trouvé un document dans le sanctuaire de l'Eau, révélait-elle, les joues brûlantes de honte. Un document codé, que Julian Ashcroft est parvenu à déchiffrer. Malgré cela, le sens en demeure énigmatique. J'espérais que tu pourrais nous aider à y voir plus clair... Angelia ne répondit pas aussitôt. Elle jaugeait sa sœur d'un œil perçant, essayant de lire en elle.

— Comme tu le sais, dit-elle enfin, j'ai moi aussi découvert un parchemin crypté dans le sanctuaire du Feu, en Espagne. Même après un décodage partiel, sa signification n'est guère limpide.

Les battements du cœur de Cassandra s'accéléchèrent ; tout n'était pas perdu.

— Si nous réunissons les deux documents, je suis persuadée que nous détiendrons la clé de l'énigme.

— Et où est le piège ? questionna Angelia d'un air soupçonneux.

— Il n'y en a pas. Réfléchis : nous avons chacune deux Triangles en notre possession, tu ne peux donc rien sans moi et je ne peux rien sans toi. Nous n'avons pas le choix : à moins que tu n'aies une meilleure idée, nous sommes obligées de collaborer.

Angelia sourit en lissant ses manchettes en dentelle.

— Je pourrais te prendre ton parchemin de force, déclara-t-elle avec une moue sournoise, et j'aurais ainsi l'avantage.

— Inutile d'y songer : je n'hésiterai pas à le détruire plutôt que de le laisser tomber entre tes mains.

— Ce ne serait pas très gentil, et guère avisé, commenta Angelia. Bien, admettons que nous trouvions la pierre, qu'en ferons-nous ?

— Nous la partagerons. Chacune de nous pourra l'utiliser à sa convenance.

— Je vois. À présent, je suppose que tu veux que je te remette mon parchemin.

Cassandra hocha la tête et fixa sa sœur d'un air déterminé.

— Julian est la personne la plus qualifiée pour venir à bout du mystère. Lui seul est capable de découvrir le sens caché des documents.

Angelia demeura longtemps silencieuse, son regard violet braqué sur sa sœur.

— D'accord, dit-elle enfin. J'accepte ton offre. Mais je présume que tes amis ne sont pas au courant de notre rencontre ?

— Non, en effet. Notre arrangement devra rester secret, et nous devons agir avec discrétion.

Le visage d'Angelia se crispa soudain.

— Ne me trahis pas, murmura-t-elle, et c'était plus une supplique qu'une menace.

— Je ne te trahirai pas, assura Cassandra avec gravité. Je t'en donne ma parole, Angelia.

*

Cassandra posa les documents sur le bureau de Julian. Surpris, celui-ci releva la tête, refermant l'ouvrage dans lequel il était plongé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le parchemin qui était dissimulé dans le sanctuaire du Feu. Je pense qu'il complète le nôtre.

— Par quel miracle l'avez-vous en votre possession ? s'exclama Julian, stupéfait. N'était-il pas détenu par Lady Killinton ?

Sans attendre la réponse, il s'empara d'une main fébrile des documents jaunis et examina attentivement le texte crypté. Puis il lut sa traduction sur les autres feuillets qu'avait apportés Cassandra et son visage s'obscurcit.

— Cela ne nous avance guère, dit-il d'un ton désappointé. Là encore, il s'agit d'un fatras incompréhensible de formules alambiquées et de phrases nébuleuses. Je vois mal comment ces parchemins, même réunis, pourraient nous être d'une quelconque utilité.

— N'abandonnez pas, le pressa vivement son amie. Ces parchemins ne pouvaient se trouver par hasard avec les Triangles. Je suis convaincue qu'ils nous aideront à découvrir le cinquième élément et l'emplacement du dernier sanctuaire, celui où est cachée la pierre philosophale.

Sa voix tremblait en prononçant ces derniers mots, et elle tenta de réfréner son agitation. Mais son trouble n'avait pas échappé à Julian qui l'observait avec un mélange d'inquiétude et de circonspection. Elle lui cachait quelque chose de grave, il en était persuadé.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Cassandra, dit-il avec lenteur. Comment avez-vous obtenu ces documents ?

Cassandra hésita, mal à l'aise. Bien sûr, elle savait que Julian poserait des questions, même si elle aurait préféré qu'il s'en abstienne, et pourtant elle se sentait terriblement prise au dépourvu. Et terriblement honteuse et fautive par-dessus le marché, ce qui n'avait rien d'agréable.

— Cassandra ?

La jeune femme s'assit et prit une légère inspiration destinée à lui insuffler du courage. Elle raconta alors en quelques mots à Julian son entrevue avec sa sœur et le marché qu'elles avaient conclu à son initiative dans le but de trouver la pierre philosophale.

— Je ne comprends pas, objecta Julian, les sourcils froncés, lorsqu'elle eut terminé son récit. Depuis quand cette pierre est-elle importante au point de vous compromettre avec une femme aussi dangereuse que Lady Killinton ?

— Depuis que je sais qu'Andrew est mourant, laissa échapper Cassandra d'un ton brusque.

Elle n'avait pas eu l'intention d'en parler, mais ce secret l'étouffait, et elle était soulagée de pouvoir en partager le poids avec un ami.

— Mourant ? répéta Julian, horrifié.

— Oui, il souffre d'une maladie de cœur incurable, expliqua Cassandra d'une voix fêlée. Et cette maladie va finir par le tuer, c'est inéluctable.

— Mon Dieu, je suis sincèrement navré, murmura Julian, sous le choc de cette macabre révélation. Voilà pourquoi il semblait si fatigué depuis quelque temps...

— La pierre philosophale est réputée guérir toutes les affections, elle pourrait sauver Andrew ! ajouta-t-elle avec exaltation. C'est sa seule chance désormais puisque la médecine le condamne !

— Je compatis à votre souffrance, Cassandra, mais nous allier à Lady Killinton me paraît très risqué. Vous savez à quelles extrémités elle est capable de recourir pour arriver à ses fins. Et l'enjeu est de taille...

— C'est de la folie, je ne le sais que trop, admit Cassandra, mais mon unique priorité est de sauver Andrew, et je le sauverai, même si je devais pour cela pactiser avec le diable en personne !

Julian secoua la tête d'un air incrédule.

— Même si cette pierre existe et que nous la trouvions, dit-il doucement, peut-être ne possède-t-elle pas le pouvoir de guérison que lui attribue la légende. Vous fondez vos espoirs sur un mythe, une chimère, en avez-vous conscience ?

Les traits de Cassandra se durcirent et elle planta un regard sévère dans le sien.

— C'est la seule chance d'Andrew, s'entêta-t-elle. Nous devons essayer. Julian n'insista pas. Il savait que c'était peine perdue : jamais il ne pourrait vaincre l'obstination de Cassandra. Il se borna donc à l'assurer de son soutien.

— Je vous aiderai de mon mieux, vous pouvez compter sur moi. Je vais me pencher sur ces documents : il est possible qu'un autre code y soit dissimulé, à moins qu'un détail ne nous ait échappé.

Les yeux de Cassandra brillèrent, et elle parut un instant sur le point de pleurer.

— Merci, Julian, je vous suis infiniment reconnaissante...

Sa voix se brisa. Elle se leva soudain et quitta la pièce pour cacher ses larmes. Julian demeura seul, en proie à l'inquiétude. Cassandra lui faisait de la peine ; jamais il ne l'avait vue si triste, si vulnérable. Sa décision de s'allier avec le chef du Cercle du Phénix relevait de la démence, mais ses actes insensés étaient dictés par l'amour, et il était bien le plus mal placé pour la juger.

*

Ses cheveux blonds éparés sur l'oreiller, Cassandra regardait Andrew dormir, et la certitude d'avoir fait le bon choix se renforçait à chaque seconde. Quel que soit le prix à payer, elle lui sauverait la vie comme il avait sauvé la sienne voilà quinze ans, quand il l'avait découverte, au cœur de l'hiver, à moitié morte de faim et de froid dans une ruelle de Londres, et qu'il avait convaincu son père de la ramener chez eux.

Elle ne se souvenait plus comment elle avait abouti dans la capitale ; après la tentative d'assassinat de sa sœur, sans doute avait-elle erré dans l'inconnu, l'esprit en déroute, jusqu'à échouer à Londres. Ce qu'elle savait, en revanche, c'était que la chance avait enfin frappé à sa porte au moment où elle avait rencontré Andrew.

Celui-ci ouvrit les yeux et son premier geste fut d'attirer Cassandra à lui.

— À quoi penses-tu ? sourit-il.

La jeune femme se redressa sur un coude et le fixa gravement.

— À une idée folle... Je pense que nous devrions nous marier.

Andrew demeura la bouche ouverte, se demandant visiblement si Cassandra ne se moquait pas de lui.

— Ce... ce n'est pas drôle, bredouilla-t-il, médusé.

— Je ne plaisante pas. Je n'ai même jamais été aussi sérieuse.

Andrew la dévisagea en silence, puis ses traits s'obscurcirent.

— Est-ce de la pitié de ta part ? interrogea-t-il d'une voix sèche. À moins que ce ne soit de la culpabilité ?

— Bien sûr que non ! se révolta Cassandra. Comment oses-tu proférer de telles horreurs !

— Excuse-moi, rétorqua Andrew froidement, mais j'essaie de trouver une explication rationnelle à ce mariage précipité.

Atterrée, Cassandra secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de pitié ou de culpabilité, juste d'amour, dit-elle à voix basse.

— C'est de la folie, murmura-t-il, et toute trace de colère avait disparu dans sa voix. Est-ce réellement ce que tu souhaites ? Épouser un mort en sursis ?

— Qu'y aurait-il là de si extraordinaire ? riposta Cassandra avec amertume. Tu sembles avoir une bien piètre opinion des sentiments que je te porte !

Andrew lui prit la main et la serra dans la sienne.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas te blesser. C'est juste que ta proposition m'a surpris. J'adorerais devenir ton époux, mais je ne dois pas céder à la tentation. T'imposer une union sans avenir serait très égoïste de ma part.

— Pourquoi es-tu si fataliste ? s'emporta Cassandra. Tu parles comme si tu étais déjà mort !

— À quoi bon se voiler la face ? soupira Andrew. Tu dois accepter la réalité telle qu'elle est.

— Jamais !

Cassandra avait presque crié. D'indignation, elle serra les poings.

— Jamais ! répéta-t-elle d'un ton farouche. Jamais je ne m'avouerai vaincue !

Elle ne parla pas cependant à Andrew de son entrevue avec Angelia et

de l'accord passé avec sa sœur, car elle savait qu'il n'aurait pas approuvé. Elle se contenta de se blottir contre lui, et les doigts d'Andrew glissèrent dans ses cheveux. Son regard s'était voilé, et il la contemplait d'un air de profonde tristesse.

— Cassandra... Je suis désolé...

— Si nous nous marions, le coupa Cassandra qui refusait d'abandonner la partie, et si... s'il t'arrivait quelque chose... je pourrais veiller sur Megan à ta place.

Andrew ne put s'empêcher de rire et il la serra plus fort contre son torse.

— Tu es vraiment entêtée ! N'utilise pas Megan pour parvenir à tes fins !

Cassandra rit aussi, puis son expression redevint sérieuse.

— Peut-être devrais-tu lui parler de ta maladie. Elle a le droit de connaître la vérité.

— Voilà des années que j'essaye, murmura Andrew, mais à chaque fois le courage me manque au moment fatidique. Elle est encore si jeune... Je répugne à lui infliger ce fardeau. Mais tu as raison : je ne peux pas reculer indéfiniment.

Cassandra l'encouragea d'un sourire. Subjugué, il se pencha vers elle pour l'embrasser.

*

La porte claqua violemment contre le mur et Megan, le visage défait et les yeux gonflés de larmes, fit irruption comme une furie dans la chambre de Cassandra.

Assise à lire près de la fenêtre, la jeune femme se leva à son entrée et murmura :

— Andrew t'a parlé...

— Oui, il m'a tout dit...

Megan tremblait de colère et ses ongles labouraient rageusement sa jupe.

— Alors vous voulez vous marier ? Tu ne prends pas un grand risque maintenant que tu sais qu'il est mourant ! Avec un peu de chance, tu seras veuve avant même que les vœux n'aient fini d'être prononcés !

— Megan !

Andrew, très pâle, était apparu sur le pas de la porte. Sa sœur serra les lèvres et le défia du regard.

— Pourquoi m'avoir menti si longtemps ?

— Je cherchais simplement à te protéger...

— Je n'ai pas besoin d'être protégée ! cria Megan. Son visage se chiffonna comme celui d'un enfant et elle s'effondra en sanglots dans les bras de son frère.

Celui-ci échangea un regard navré avec Cassandra.

*

En dépit des réticences de Megan, le mariage eut lieu trois jours plus tard dans une petite église paroissiale perchée sur une hauteur dominant Londres et le manoir Jamiston. C'était une antique bâtisse, flanquée de deux lourds arcs-boutants et surmontée d'une tour carrée. Seuls Megan et Julian étaient présents, car Cassandra craignait toujours qu'un espion se soit infiltré au manoir, et elle ne voulait pas que la nouvelle de son mariage parvienne aux oreilles d'Angelica. Elle ignorait quelle serait la réaction de sa sœur, mais craignait que dans un accès de jalousie celle-ci ne tente de s'en prendre à Andrew. Aussi jugeait-elle plus prudent de garder le secret, au moins à titre provisoire.

Peu importait du reste l'assistance. En cet instant unique, Andrew et Cassandra étaient seuls au monde et n'avaient d'yeux que l'un pour l'autre. Il leur semblait que leur mariage était la conclusion naturelle des liens de profonde affection qui s'étaient tissés entre eux au cours des années écoulées, et qu'il n'avait que trop tardé.

Dehors, les premières neiges de décembre voltigeaient dans un silence ouaté.

Chapitre IX

Avec un soupir de lassitude, Julian reposa sur ses genoux les traductions des parchemins découverts dans les sanctuaires de l'Eau et du Feu. Il était parvenu à la conclusion que le texte décrypté dont le sens paraissait si obscur au premier abord recelait un second message, dissimulé sous un autre code. Toutefois, la complexité de ce deuxième code se révélait telle qu'il n'en était toujours pas venu à bout.

Julian jeta un regard en coin à Gabriel qui lisait à ses côtés, ou plutôt qui faisait semblant de lire, l'air préoccupé.

À maintes reprises au cours des derniers jours, le jeune homme avait paru tourmenté par de sombres pensées, et son expression se faisait souvent lointaine. Ses démons intérieurs le rongeaient-ils de nouveau ? Auquel cas, pourquoi ne se confiait-il pas à lui au lieu de se cloîtrer dans le mutisme ? Ce silence blessait Julian. Gabriel n'avait-il pas encore compris qu'il pouvait tout lui dire ? Il l'aiderait sans le juger. Il lui avait déjà prouvé son amour en acceptant les facettes les plus ignominieuses de son passé : la prostitution, les meurtres, Werner... Que pouvait craindre Gabriel à présent ?

L'idée que des secrets puissent se dresser entre eux était insupportable à Julian. C'étaient les non-dits et la dissimulation qui avaient brisé son mariage avec Aerith, et il se battait pour que l'histoire ne se répète pas.

Presque à son insu, l'appréhension s'était infiltrée dans chaque parcelle de son corps, et il éprouvait maintenant une violente anxiété dont il connaissait parfaitement la raison.

Gabriel lui échappait, et il ne savait que faire pour le retenir.

Le lord secoua la tête. Il ne devait pas se torturer en vain. Surpris par son mouvement, Gabriel le regarda et lui adressa un sourire inquiet que Julian s'efforça de lui rendre avant de reporter son attention sur les parchemins de Cylenius.

Il lui fallut encore trois jours pour parvenir au terme de son labeur. Au fur et à mesure qu'il progressait dans le décryptage des documents, sa surprise et son incrédulité augmentaient, et lorsqu'il eut mis le point final à la traduction, sa plume se figea et il demeura abasourdi. La foudre s'abattant au milieu de la pièce n'aurait pas engendré une plus grande stupeur que le contenu des parchemins, car les conséquences qu'il impliquait donnaient littéralement le vertige. Cette incroyable issue surpassait de loin les hypothèses les plus folles échafaudées par

Julian et ses compagnons. Tel était donc le secret du cinquième élément, celui qui devait indiquer l'emplacement du dernier sanctuaire.

Julian se leva brusquement, décidé à en avoir le cœur net. Il fila prévenir Gabriel qu'il s'absentait durant quelques heures et, sans lui laisser le temps de répondre, descendit faire préparer sa voiture. Cassandra, Nicholas, Jeremy et les Ward étant absents, il ne perdit pas de temps à justifier son départ précipité, et moins d'une heure plus tard il se trouvait à Londres, dans Berkeley Square.

Avant même qu'il n'ait eu le temps de signaler sa présence en sonnant, la porte s'ouvrit et Julian se retrouva face à Dolem, pâle silhouette drapée de mousseline noire, ses cheveux blonds cendrés lui tombant droit jusqu'à la taille comme un pan de soie. Ils demeurèrent silencieux quelques secondes, se jaugeant mutuellement, puis Dolem demanda :

— Que désirez-vous, Lord Ashcroft ?

Julian l'observa avec acuité, puis déclara à voix basse :

— Je viens voir un miracle, je viens voir une créature fantastique dont l'existence défie à un degré jamais atteint auparavant les lois de la nature.

— Parleriez-vous de moi ? Je crains que vous ne me donniez trop d'importance, se gaussa Dolem. À qui donc croyez-vous avoir affaire en réalité ?

— À un homonculus, repartit calmement Julian.

Le sourire de Dolem s'élargit et elle s'effaça pour laisser entrer son visiteur dans le hall carrelé de noir et de blanc.

— Un homonculus ? Qu'est-ce donc ?

— Un être humain créé artificiellement, répondit Julian sans la quitter des yeux, comme vous ne pouvez manquer de le savoir. Dans leur orgueil, les alchimistes crurent pouvoir égaler Dieu en créant de toutes pièces des êtres animés. Selon la légende, Albert le Grand aurait construit un automate en bois auquel il aurait donné la vie par de puissantes conjurations. Paracelse alla encore plus loin et prétendit créer un être vivant en chair et en os, l'homonculus, à partir de la seule semence masculine enfermée dans un alambic et nourrie de sang humain.

Dolem ferma les yeux et récita dans un intense murmure :

— *« Renfermez pendant quarante jours, dans un alambic, de la liqueur spermatique d'homme ; qu'elle s'y putréfie jusqu'à ce qu'elle commence à vivre et à se mouvoir. Après ce temps, il apparaîtra une forme semblable à celle d'un homme, mais transparente et presque sans substance. Si, après cela, on nourrit tous les jours ce jeune produit, prudemment et soigneusement, avec du sang humain et qu'on le conserve pendant quarante semaines à une chaleur constamment égale à celle du ventre d'un cheval, ce*

produit devient un vrai et vivant enfant, avec tous ses membres, comme celui qui est né de la femme, et seulement beaucoup plus petit ».

Elle se tut et rouvrit les yeux.

— Un extrait de *De natura rerum*, le fameux traité de Paracelse dans lequel il décrit le procédé permettant de concevoir un homonculus. La paternité de ce miracle ne lui revient pas cependant, car Cylenius y était parvenu longtemps avant lui...

— C'était donc vrai, souffla Julian, sidéré par la confirmation de son hypothèse. Vous êtes un homonculus, et Cylenius est votre... créateur. Les yeux écarquillés, il fixait la voyante avec autant d'effarement que si elle s'était soudain mise à danser le menuet au milieu du hall. Il avait espéré qu'elle démentirait son assertion, qu'elle se moquerait de lui, mais ses espoirs étaient déçus.

Dolem souriait toujours, d'un sourire curieusement teinté de soulagement.

— Comment avez-vous deviné ?

— Grâce à deux parchemins cryptés que Cylenius avait dissimulés avec les Triangles de l'Eau et du Feu. Je les ai déchiffrés, mais leur signification demeurait obscure. En vérité, ils recelaient un second message, caché sous un autre code. Ce nouveau texte décrivait les étapes d'une singulière et inquiétante expérience : la fabrication d'un être humain en dehors du processus naturel. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Cylenius prétendait avoir mené à bien cette expérience et conçu une créature d'une perfection sans taches, qu'il appelait le « cinquième élément ». Cette créature, une femme alliant une beauté surnaturelle à une intelligence hors du commun, possédait le don de voir le passé et l'avenir, ainsi que la capacité de lire dans le cœur des hommes. Le nom de cette immortelle était Dolem...

Celle-ci hocha la tête.

— Cylenius était très espiègle, il adorait brouiller les pistes, plus encore que ne le voulait la tradition. Votre sagacité mérite une récompense. Suivez-moi, je vais vous montrer quelque chose d'unique. Elle se dirigea vers un escalier qui menait au sous-sol, et Julian lui emboîta le pas, tiraillé entre curiosité et appréhension, jusqu'à une porte massive qu'elle ouvrit. Ils pénétrèrent alors dans une pièce de vastes dimensions, sombre mais bien aérée, propre et parfaitement en ordre.

— Mon laboratoire, annonça laconiquement Dolem.

— Situé comme il se doit à l'abri des regards indiscrets, compléta Julian en englobant la salle d'un regard captivé.

Face à la porte, gravée au stylet dans la pierre tendre, se lisait en caractères gothiques la pensée fondée sur le dogme de l'unité qui résumait toute la philosophie de l'alchimie : « *Omnia ab uno et in unum omnia.* » Des étagères fixées aux murs supportaient des fioles et des

flacons soigneusement alignés, remplis d'émulsions opalescentes et de liquides opaques. Un soufflet aux flancs de cuir ridés était posé près d'une large forge couverte de vases, d'alambics, de cornues, de matras, de coupelles et de creusets rangés dans un ordre méticuleux. Au centre de la pièce se dressait une immense table en chêne sur un coin de laquelle s'entassaient de gros livres lourdement ferrés, de vénérables grimoires et des manuscrits jaunis aux bords déchiquetés criblés de notes et de formules. Une armoire massive et dix lampes à huile complétaient le décor.

Aucun bruit, en provenance de la rue ou de la maison, ne venait troubler la tranquillité studieuse de l'endroit.

Julian était étonné. Dans son imagination, le laboratoire d'un alchimiste s'apparentait à peu de chose près à l'ancre d'un sorcier, mais la pièce n'avait qu'un lointain rapport avec cette image d'Épinal.

— Je m'attendais à quelque chose de plus... spectaculaire, avoua-t-il, vaguement dépit.

Dolem le transperça du regard.

— Qu'entendez-vous par « spectaculaire » ? interrogea-t-elle d'un ton sec.

— Eh bien, je ne saurais dire exactement... un fatras d'appareils biscornus, des crânes sur les étagères, des squelettes d'animaux pendus au plafond, des fœtus humains dans des bocaux, des inscriptions cabalistiques sur les murs écrites avec du sang, enfin ce genre de choses... C'est ridicule, je sais, ajouta-t-il avec un sourire penaud.

Dolem soupira avec ostentation, montrant par là le souverain mépris que lui inspiraient ces préjugés béotiens.

— Sachez que le véritable alchimiste ne conserve que ce qui est utile à sa quête : soufflet, parchemins, athanor et œuf philosophique entre autres. Il n'y a pas de place pour le superflu dans son laboratoire. L'art d'Hermès repose sur la simplicité : « Une seule âme, une seule matière, un seul vase », et par conséquent les appareils de l'adepte sont en nombre restreint.

Elle se dirigea vers un coin obscur de la pièce où se profilait une forme insolite surmontée de ce qui ressemblait à une petite tour.

— Voici la pièce maîtresse de la réalisation du Grand Œuvre, l'athanor, annonça-t-elle avec un grave respect. J'ai fabriqué moi-même ce fourneau, comme tous mes autres instruments du reste.

D'un ton cérémonieux, Dolem entreprit de décrire l'appareil.

— Comme vous pouvez le voir, il est constitué de trois parties. La partie inférieure, qui contient le foyer, est percée de trous laissant passer l'air extérieur, et possède une porte. La partie intermédiaire comporte trois saillies en triangle sur lesquelles doit reposer l'Œuf philosophique. Deux trous opposés, fermés par des parois de cristal, permettent de voir ce qui se passe à l'intérieur. Enfin, la partie

supérieure, en forme de dôme, sert à réverbérer la chaleur. Cette structure spécifique permet à l'alchimiste de mener à son terme le Grand Œuvre.

— Cependant, fit remarquer Julian, ce fourneau n'est pas un gage absolu de réussite puisque vous-même avez échoué à obtenir la pierre philosophale.

Dolem pinça les lèvres et ne répondit rien.

— Et l'autel ? demanda brusquement Julian.

La voyante lui jeta un regard aigu puis lui tourna le dos.

— L'autel ? Expliquez votre pensée.

— Il me semblait que les adeptes ne cherchaient pas à réussir la transmutation pour la richesse qu'elle procurait, mais parce qu'elle permettait de s'unir à Dieu. L'alchimie est une en son essence mais double dans sa manifestation : l'alchimie matérielle visant à créer la pierre philosophale a pour pendant une alchimie spirituelle dans laquelle la pierre symbolise l'âme de l'homme. L'alchimiste pratique simultanément l'Œuvre mystique et l'Œuvre physique. Il doit en effet se transformer lui-même avant de pouvoir espérer transformer une matière quelconque : le spirituel domine et détermine le matériel. L'adepte doit donc se purifier moralement afin de pouvoir bénéficier du secours divin qui lui permettra d'accomplir le Grand Œuvre. C'est pour cette raison que je suis surpris de ne pas voir d'autel ici. Je pensais que l'oratoire devait se confondre avec le laboratoire, ou du moins s'en trouver proche, puisque la prière est inextricablement liée aux manipulations pratiques de l'alchimie.

Dolem tressaillit et se retourna lentement.

— Vous avez raison, dit-elle à voix basse. Pour le véritable alchimiste, le travail ne va pas sans la prière. La révélation du secret matériel de l'Œuvre est un don de Dieu, d'où le nom qui est parfois donné à l'alchimie d'Art sacré, ou sacerdotal. Elle réalise ainsi l'union de la création et du créateur, de la science et de la religion, de Dieu et de la nature...

À la surprise de Julian, Dolem poussa un soupir à fendre l'âme. Toute trace de condescendance avait disparu de sa voix lorsqu'elle reprit la parole. Seule une immense tristesse l'habitait à présent.

— Je crois que c'est là la raison de mon échec. Durant des siècles, j'ai tenté de fabriquer la pierre philosophale, et je n'y suis jamais parvenue en dépit de toutes les connaissances théoriques que j'ai pu accumuler. La foi est indispensable pour réussir le Grand Œuvre, mais le fait est que c'est un sentiment que j'ignore, tout comme le besoin de prier m'est étranger. Je ne suis tout simplement pas assez humaine pour être digne de recevoir l'appui de Dieu dans ma tâche...

Un sourire las étira ses lèvres pâles. Son échec semblait l'affecter profondément, ce qui ne manqua pas de troubler Julian. Celui-ci

réfléchit quelques secondes tout en examinant un masque de verre posé sur la table et destiné à protéger le visage de l'alchimiste durant la cuisson de la matière.

— J'ai du mal à comprendre, dit-il enfin. Vous possédez la richesse et l'immortalité, les deux motivations principales des hommes dans leur quête de la pierre philosophale. Pourquoi tentez-vous de la fabriquer ? Qu'espérez-vous en obtenir que vous n'ayez déjà ?

— L'immortalité..., répéta Dolem en écho, le regard lointain. Vous faites erreur, être immortelle implique d'être humaine à la base, or je ne possède qu'un simulacre de vie, je ne suis qu'une pâle copie d'être humain, une poupée sans âme...

Une soudaine rougeur monta à ses joues et elle s'anima, en proie à une folle excitation.

— La pierre philosophale transforme les métaux en or, guérit rapidement n'importe quelle maladie et agit sur les plantes en les faisant croître en quelques heures. Ces trois propriétés n'en constituent qu'une seule en réalité : le renforcement de l'activité vitale. La pierre philosophale est une condensation énergétique de la vie dans une petite quantité de matière, et elle agit comme un ferment sur les corps en présence desquels on la met. Un peu de pierre suffit pour développer la vie contenue dans un corps quelconque.

La voix de Dolem avait monté d'une octave et résonnait, aiguë, aux oreilles de son visiteur.

— Comprenez-vous ce que cela signifie ? La pierre, c'est la Vie ! La Vie ! Voilà pourquoi je la désire tant !

Un silence incrédule lui fit écho, puis Julian avança prudemment :

— Si je comprends bien, vous ne voulez plus être immortelle. Vous voulez vivre et mourir comme tout un chacun, c'est bien cela ?

Dolem retrouva comme par miracle sa sérénité coutumière.

— Exactement, répondit-elle d'un ton froid.

— Mais pourquoi désirez-vous tellement devenir humaine ?

— Pour la même raison peut-être que les hommes veulent devenir immortels, répartit Dolem avec calme.

Julian eut beau méditer cette réponse sibylline, sa signification s'obstina à lui échapper.

— Voici la raison pour laquelle je cherche désespérément à obtenir la pierre philosophale, conclut Dolem dans un murmure. Votre curiosité est-elle satisfaite à présent ?

— Mais Cylenius, votre créateur, ne vous a-t-il pas révélé le secret de la fabrication de la pierre ? interrogea Julian sans répondre à sa question.

Le regard de l'homonculus se voila et elle eut un petit rire désabusé.

— À ses yeux, je n'étais qu'une marionnette élaborée dont la conception le remplissait d'orgueil, lâcha-t-elle avec amertume.

Jamais il ne m'a considéré comme un disciple digne de se voir enseigner les arcanes du Grand Œuvre.

— Et cependant, il a fait de vous la gardienne de la pierre philosophale, objecta Julian. Il se fiait à votre jugement puisqu'il vous a confié son bien le plus précieux. N'est-ce pas là une extraordinaire marque de confiance ?

Dolem le contempla avec stupéfaction, comme si elle voyait les choses sous cet angle pour la première fois, puis une brève lueur de reconnaissance illumina ses traits fins.

— Peut-être, admit-elle avec un sourire. Quoi qu'il en soit, je n'ai plus besoin de chercher à concevoir la pierre puisque celle que Cylenius a créée se trouve désormais à portée de main. Quelle frustration cela a été pour moi durant trois cents ans de connaître sa cachette sans pouvoir y accéder ! Car sans les Triangles élémentaux et le Soleil d'or, le dernier sanctuaire reste inaccessible... Par malheur, mes pouvoirs de divination ne m'étaient d'aucune utilité pour les trouver.

— Vous avez donc l'intention de révéler son emplacement, commenta Julian. Mais ne vaudrait-il pas mieux que la pierre philosophale demeure scellée à jamais ? Si elle tombait entre de mauvaises mains, les conséquences pourraient être terribles...

— Vous croyez donc à son existence maintenant ? ironisa Dolem. Vous me teniez un discours bien différent il y a encore peu ! Pour répondre à votre question, ni vous ni moi ne sommes libres de décider de la suite des événements. Deux sœurs sont destinées à trouver la pierre en unissant leurs efforts. Il n'y a pas d'autre alternative. Le dénouement est écrit depuis des siècles, et le jour fatidique est arrivé.

— Deux sœurs ? répéta Julian, perplexe. De qui s'agit-il ?

— Vous les connaissez : Cassandra Jamiston et Angelia Killinton. Elles sont les deux roses hermétiques, la rouge et la blanche, qui symbolisent le Soufre et le Mercure.

Stupéfait, Julian ne réagit pas. Cassandra était donc la sœur d'Angelia Killinton ? Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Voilà du moins qui éclairait d'un jour nouveau sa surprenante réaction quand elle avait vu Lady Killinton lors du bal.

La voix de Dolem le ramena au présent.

— Vous ne devez parler à personne de votre découverte à mon sujet, disait-elle. Le cinquième élément doit se révéler de lui-même. Il m'appartient de choisir le moment où j'entrerais en scène et dévoilerai ma véritable identité.

Julian acquiesça d'un hochement de tête.

— Je vous saurai gré également de garder secrète la teneur de notre conversation, et surtout mon désir de devenir humaine...

— Telle était mon intention.

Il y avait quelque chose d'intime dans cet aveu, et il lui aurait répugné

d'en faire part à autrui.

— Parfait. Il est temps maintenant que vous preniez congé.

Elle le raccompagna à la porte et Julian la quitta, l'esprit troublé par la cascade de révélations qui avait déferlé au cours des dernières heures. Sur le chemin du retour, sa pensée ne cessa de voler vers Dolem. Cette femme était paradoxale ; elle méprisait et ne cessait de critiquer les hommes, et pourtant elle souhaitait par-dessus tout devenir humaine. Et pour cela, elle était prête à courir le risque d'extraire la pierre philosophale de sa cachette. Finalement, l'espoir de sauver Andrew qui animait Cassandra se réaliserait peut-être.

Revenu au manoir, Julian se dirigea vers ses appartements, mais au lieu de remonter le couloir, il s'immobilisa sur le palier du premier étage, soudain soucieux, et sa main posée sur la rampe se crispa légèrement. D'où venait ce sentiment qu'il risquait de basculer dans l'abîme d'un instant à l'autre ?

Lorsqu'il pénétra dans sa chambre, la première chose qui accrocha son regard fut l'enveloppe déchirée jetée par terre. Sur la surface d'un blanc éclatant se détachait une écriture pâle et appliquée qu'il reconnut immédiatement. La timide écriture de sa mère.

Assis sur le lit, Gabriel tenait entre ses mains une feuille qu'il fixait d'un œil atone.

— Tu t'es permis d'ouvrir mon courrier ! s'exclama Julian, choqué par cette indécatesse.

Gabriel ne répondit pas, mais le sang déserta son visage. Une fraction de seconde, Julian eut la sensation de vaciller au bord de la gueule d'un monstre impatient de l'engloutir corps et âme.

— Que se passe-t-il, Gabriel ? s'enquit-il bien qu'il se doutât de la réponse.

Le jeune homme laissa tomber machinalement :

— Tu as une fille...

Son expression changea ; ses traits s'altérèrent.

— Tu as une fille..., répéta-t-il d'une voix hachée.

Julian vint s'asseoir à ses côtés.

— Oui, confirma-t-il avec la désagréable impression d'être dans son tort, car il avait jusqu'à présent volontairement passé sous silence l'existence de Laura. Je suppose que j'aurais dû t'en parler avant, mais je n'ai jamais trouvé le bon moment pour le faire. Pardonne-moi.

D'un geste rageur, les doigts de Gabriel se refermèrent sur la lettre pour n'en faire qu'une boule informe, écrasée dans son poing tremblant. Ses yeux d'ordinaire si calmes reflétaient une brûlante colère qui effraya Julian.

— Tu m'as menti, lâcha Gabriel en lui jetant un regard hargneux.

Instinctivement, Julian eut un mouvement de recul ; Gabriel s'était levé et le dominait de toute sa taille, les muscles tendus à l'extrême.

— Pourquoi réagis-tu de manière aussi excessive ? Tu n'as aucune raison de t'emporter...

Ces paroles qui se voulaient apaisantes ne firent qu'attiser la fureur du jeune homme.

— Ma réaction n'est pas excessive ! Comment as-tu pu... Je croyais que...

La souffrance s'inscrivit sur ses traits et il parut soudain très vulnérable. Julian se leva à son tour et le saisit avec force par les épaules.

— Que croyais-tu, Gabriel ? interrogea-t-il d'un ton pressant. Voyons, l'existence de ma fille ne change rien à notre relation.

Son cœur se serra devant le visage bouleversé de son amant. Celui-ci baissa les yeux et répondit d'une voix sourde :

— Tu ne comprends pas. Cela change tout pour moi. Je pensais... je pensais que tu avais besoin de moi !

Il avait poussé un véritable cri de désespoir dont l'écho parut se répercuter entre les murs de la chambre.

— Bien sûr que j'ai besoin de toi, ne sois pas ridicule !

Ébranlé, Julian avait haussé le ton. La panique le gagnait. Il sentait confusément que Gabriel et lui se trouvaient à un carrefour qui risquait de leur être fatal.

— C'est faux ! cria Gabriel. Tu as un enfant, tu n'as pas besoin de moi ! Je ne te suis pas indispensable ! Tu finiras par m'abandonner, par me trahir !

Julian se redressa. Non, il ne laisserait pas leurs chemins se séparer. Il lutterait contre la fatalité qui le poursuivait, il lutterait pour que ses pires appréhensions ne se réalisent pas.

Gabriel paraissait si désespéré qu'il voulut le prendre dans ses bras pour le rassurer, mais le jeune homme le repoussa.

— Non, ne me touche pas..., chuchota-t-il sans le regarder.

Julian tendit la main vers lui.

— Gabriel, l'implora-t-il, s'il te plaît, ne gâche pas tout.

Gabriel releva vivement la tête, l'air blessé.

— C'est toi qui as tout gâché, Julian.

Un long moment, ils restèrent silencieux l'un en face de l'autre. Un fossé semblait s'être creusé entre eux, qui s'agrandissait inexorablement de seconde en seconde. Conscient du danger, Julian cherchait fébrilement un moyen de recoller les morceaux. S'il échouait, le gouffre serait bientôt infranchissable.

Il en était encore à imaginer des paroles réconfortantes lorsque Gabriel ajouta d'une voix à peine audible :

— Je ne crois pas que je pourrai le supporter...

Le cœur de Julian se fendilla à ces mots. Il se força toutefois à arborer une expression irritée destinée à dédramatiser les propos de Gabriel et

à conjurer le spectre de la rupture qui se profilait dans la chambre, l'emplissant de terreur.

— C'est grotesque ! s'écria-t-il avec une exaspération feinte. Je préférerais quand tu ne parlais pas, au moins tu ne disais pas de sottises ! La plaisanterie a assez duré maintenant, ressaisis-toi !

Gabriel s'approcha de lui. Toute trace de colère avait disparu de son visage. Seul se lisait à présent sur ses traits un chagrin sincère.

— Pardon, mais je ne veux pas te partager avec quelqu'un d'autre, même si ce quelqu'un est ta fille. Ce serait trop dur...

— Gabriel...

La voix de Julian se brisa. Il dut mobiliser toute sa volonté pour achever sa phrase.

— ... ne fais pas ça... Je t'en prie...

— Pardon, répéta Gabriel dans un murmure.

Julian se rassit lourdement sur le lit et déclara d'un ton empreint de lassitude :

— Tu n'as jamais cru sérieusement que nous puissions avoir un avenir ensemble, n'est-ce pas ? La vérité, c'est que tu as peur. L'idée d'être abandonné t'angoisse tellement que tu préfères prendre l'initiative de la séparation. Ton comportement est pathétique...

Gabriel tressaillit, visiblement troublé.

— Non, c'est faux, répondit-il néanmoins. Ne sois pas injuste, Julian. Ce n'est pas moi le problème.

Les mains du lord se contractèrent sur ses genoux. Il décocha à Gabriel un regard chargé de rancœur et d'amertume.

— Bien sûr que c'est toi le problème ! Tu saisis le premier prétexte venu pour tout détruire ! Tu n'essaies même pas de nous donner une chance ! Mais j'aurais dû m'y attendre : ce que je lis dans tes yeux depuis le début, ce n'est pas de l'amour, juste de la perplexité, comme si tu avais toujours su que notre relation était vouée à l'échec. Tu n'as jamais cru en nous, jamais !

Si, il y avait cru. La nuit de l'entrevue avec Werner, la nuit où Julian lui avait déclaré qu'il l'acceptait tel qu'il était, il avait imaginé l'espace de quelques heures que tout était possible. Mais les vieux démons avaient rapidement repris le dessus et le doute s'était une nouvelle fois insinué dans son esprit perturbé. L'illusion d'un bonheur accessible s'était dissipée aussi vite qu'elle était apparue.

Lentement, Gabriel s'assit près de Julian.

— Je n'y arriverai pas, murmura-t-il. J'ai pensé un instant en être capable, mais je me trompais, c'est au-dessus de mes forces... Ça ne marchera pas, et c'est entièrement de ma faute...

Julian parut se recroqueviller sur lui-même. La voix de son amant parvenait assourdie à ses oreilles, comme si elle avait franchi une très longue distance.

— M'aimes-tu un peu, Gabriel ? soupira-t-il d'un ton désabusé. M'aimes-tu un peu malgré tout ?

L'air malheureux, le jeune homme ne répondit pas. Sans ménagement, Julian emprisonna son bras et vrilla son regard dans le sien.

— Je ne peux pas me battre seul, Gabriel ! Tu dois m'aider !

Sans rien dire, Gabriel se pencha vers lui et déposa un long baiser sur ses lèvres. Puis il se leva et se dirigea vers la porte.

Julian se dressa d'un bond, frémissant de rage.

— Si tu t'en vas..., balbutia-t-il, si tu t'en vas... ne reviens jamais ! Tu m'entends ? Je ne veux plus jamais te revoir !

Gabriel s'immobilisa, la main sur la poignée. Durant quelques secondes, il parut hésiter. Julian retint son souffle, le cœur au bord de l'explosion. Finalement, Gabriel ouvrit la porte et sortit de la chambre. Le battant se referma dans un claquement sec, et ce fut comme si, en partant, il avait emporté la lumière.

Abandonné dans les ténèbres, Julian étouffa un sanglot.

*

Lorsque Jeremy arriva pour le souper, Cassandra et Nicholas le mirent au courant du départ impromptu de Gabriel. À l'annonce de la nouvelle, le journaliste pâlit affreusement.

— Parti... comment ça, parti ? bredouilla-t-il d'un air pitoyable. Vous ne voulez pas dire... parti définitivement, n'est-ce pas ?

Nicholas haussa les épaules et lui jeta un regard scrutateur.

— On dirait bien que si. Pourquoi semblez-vous si atterré ? Après tout, vous ne vous êtes jamais privé de dire tout le mal que vous pensiez de la relation entretenue par Lord Ashcroft avec ce garçon. Rappelez-vous, vous traitiez Gabriel de monstre, de criminel sanguinaire... Son départ devrait vous soulager. Encore que vu son sens de l'orientation, il est peut-être toujours dans le manoir à errer désespérément pour trouver la sortie !

Envahi par la rage, Jeremy serra si fort les poings que ses jointures blanchirent.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter ! La situation est grave. Au moins, quand il était ici, nous pouvions le surveiller. Maintenant qu'il est en liberté dans la nature, il est redevenu incontrôlable, donc terriblement dangereux !

— Je m'inquiète surtout pour Julian, le coupa Cassandra d'un air anxieux. Il doit être anéanti. J'ai essayé d'aller lui parler mais il a refusé de m'ouvrir.

Et de fait, Julian demeura prostré dans sa chambre durant plusieurs jours. Les domestiques lui apportaient des repas auxquels il touchait à peine, et il se refusait à parler à quiconque. Le sentiment de

souffrance mêlé d'injustice et de rancune qui l'accablait l'empêchait de se ressaisir. Il ne pouvait que maudire la malchance qui le poursuivait et contempler, impuissant, le désastre de sa vie. Surtout, une atroce sensation de manque le consumait, si douloureuse qu'il avait parfois l'impression qu'il allait brusquement cesser de respirer.

Un soir, au moment où l'azur du ciel s'assombrissait tandis que les premières étoiles s'allumaient, timides encore, Jeremy vint troubler sa retraite. Après avoir frappé, il entra dans la chambre, livide, et se figea devant Julian qui se leva d'un bond, le cœur battant. Gabriel était-il revenu au manoir ? Un silence tendu et vibrant s'instaura dans la pièce. Julian interrogea le journaliste du regard, mais celui-ci paraissait incapable de proférer un mot.

— Que se passe-t-il ? le pressa Julian.

— Je... Quelque chose de terrible est arrivé. Le cœur de Julian se glaça. Gabriel...

— Eh bien, parlez donc ! supplia-t-il, sur le point de défaillir d'angoisse.

Jeremy baissa la tête et murmura :

— Andrew est mort.

Chapitre X

Un vent glacial soufflait en rafales de la mer du Nord, crachant de la neige fondue sur les tombes grisâtres disséminées dans le cimetière. Grelottante et hébétée, la foule se dispersait à présent, grappes sombres dans les allées humides et boueuses. Le col de leur manteau relevé, Julian et Jeremy se dirigeaient à pas lents vers le portail de fer forgé. Derrière eux, Nicholas donnait le bras à une Megan pantelante toute de noir vêtue qui marchait comme une somnambule, les yeux perdus dans le vague.

— Il y avait un monde fou, souffla Jeremy, impressionné. Le docteur Ward était vraiment très apprécié.

Julian se contenta de hocher la tête ; il n'avait pas le cœur à parler.

Andrew était mort dans son cabinet, entre deux consultations. Sans qu'aucun signe ne l'eût laissé prévoir, son cœur miné par la maladie avait tout à coup cessé de battre, et un de ses domestiques était venu prévenir Megan au manoir. Ce décès si brutal les avait tous profondément choqués, et les funérailles s'étaient déroulées dans une atmosphère baignée de recueillement et d'émotion qui n'avait laissé personne indemne.

D'ordinaire inébranlable, Nicholas lui-même avait la tête ailleurs. Ses pensées se focalisaient sur Cassandra, restée au manoir sous la surveillance de sa femme de chambre. Depuis l'annonce de la mort d'Andrew, elle demeurait prostrée dans ses appartements, blottie devant le feu qu'elle contemplait d'un air lointain. Elle ne bougeait pas, ne parlait pas, ne mangeait pas, ne pleurait pas. Les tentatives désespérées de Julian, Nicholas et Jeremy pour lui arracher un mot s'étaient heurtées à un mur d'indifférence que rien ne semblait devoir ébrécher. Recluse dans une prison dont elle seule détenait la clé, Cassandra ne les voyait même pas. On aurait dit qu'elle s'était transformée en statue de marbre. À ce rythme-là, elle allait finir par tomber vraiment malade.

Cette réaction si excessive, si peu conforme au tempérament de la jeune femme, suscitait chez Nicholas une incompréhension inquiète. Il aurait préféré la voir pleurer, crier, hurler. Cela aurait au moins prouvé qu'elle était toujours vivante. Tandis que là...

Le jour suivant, sans crier gare, un déluge s'abattit sur le manoir Jamiston. Une pluie torrentielle partit à l'assaut du toit qui résonna comme un tambour sous l'ardeur de ses coups, avant de s'attaquer au parc qu'elle transforma rapidement en une vaste étendue boueuse et impraticable. L'eau dégouttait sans relâche de la gouttière du toit, des pierres en saillie, des rebords des fenêtres, du porche, des pignons et du lierre qui couvrait les murs par endroits. Le crépitemment incessant des gouttes qui venaient battre contre les vitres se mêlait aux gémissements du vent dans un sinistre vacarme.

Recroquevillée dans un coin de sa chambre à même le sol, Megan pleurait en silence. Elle souffrait au point d'être persuadée que ce calvaire ne s'arrêterait jamais. Tout son univers s'était effondré avec la disparition d'Andrew, et elle se sentait atrocement seule et vulnérable, avec comme un trou béant au milieu de la poitrine. Qu'allait-elle devenir ?

Quelqu'un frappa deux coups légers à la porte et entra sans attendre de réponse. Jeremy, car c'était lui, jeta plusieurs coups d'œil circulaires à la pièce avant d'apercevoir enfin Megan, dissimulée par un fauteuil. Sans un mot, il vint s'asseoir près d'elle et posa maladroitement sa main sur l'épaule de la jeune fille. Megan aurait voulu lui crier de partir, mais les sanglots qui menaçaient de l'étouffer l'empêchèrent de proférer un son. Ils restèrent ainsi quelques minutes, plongés dans un mutisme douloureux, puis Jeremy rompit le silence.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit-il à voix basse. Oui, je le comprends beaucoup mieux que vous ne pouvez l'imaginer.

Pour le coup, Megan retrouva l'usage de la parole.

— J'en doute fort ! rétorqua-t-elle avec sauvagerie.

Jeremy ne prit pas garde à l'objection.

— Ce chagrin, je l'ai connu moi aussi, poursuivit-il d'un ton lointain. Voyez-vous, ma mère est morte peu après mon premier anniversaire, et c'est mon père qui m'a élevé seul. J'adorais mon père... C'était un modèle à mes yeux...

Sa voix vacilla telle une flamme exposée à un souffle de vent. On le devinait submergé par une intense émotion, comme si une vieille blessure s'était rouverte et que le sang invisible coulait de nouveau à flots.

— Nous étions très proches..., ajouta-t-il au prix d'un violent effort.

Il ne s'adressait plus à Megan à présent ; il se parlait à lui-même.

— Mais il m'a quitté à son tour voilà deux ans... J'ai vécu sa disparition comme un déchirement. Je ne m'en suis toujours pas remis d'ailleurs...

Près de lui, Megan étouffa une plainte.

— Allez-vous-en..., gémit-elle. Je vous en supplie, allez-vous-en... Vous ne comprenez pas... Jamais personne ne pourra m'aimer comme

lui m'aimait... Partez...

Jeremy parut émerger d'un rêve. Lentement, il se redressa et gagna la porte.

— On souffre tellement qu'on croit qu'on va cesser de respirer, murmura-t-il avant de sortir, mais c'est faux. On continue à vivre malgré tout. On est en miettes, mais on continue à vivre...

Les heures passèrent, et une colère sourde s'insinua en Megan, irriguant ses veines d'une lave brûlante. Andrew était un être authentiquement bon et généreux ; il s'était toujours soucié d'autrui plus que de lui-même, faisant passer les intérêts des autres avant les siens, et pourtant il était mort. Où était la justice là-dedans ? Sa colère bifurqua alors vers Cassandra. Cassandra qui avait tant fait souffrir Andrew alors qu'il était la seule personne à se préoccuper vraiment d'elle. Cassandra qui avait détenu pendant des années le pouvoir de le rendre heureux mais n'en avait usé qu'au tout dernier moment. Megan aurait aimé pouvoir la rendre responsable de la mort de son frère. La détester l'aurait soulagée, mais elle savait que ce n'était la faute de personne.

Soudain, une envie folle de rentrer chez elle, de retrouver le foyer qu'elle partageait avec Andrew, l'envahit. La proximité de Cassandra lui était devenue insupportable, et le sol du manoir lui brûlait les pieds.

Péniblement, Megan se mit debout et s'enveloppa dans une cape. Elle avait tant pleuré que ses cheveux lui collaient au visage, mais elle se moquait bien d'avoir l'air présentable. Elle descendit dans le hall sans croiser personne et sortit sur le perron balayé par le vent et la pluie, résolue à braver les éléments déchaînés pour rejoindre son foyer.

*

Nicholas, Julian et Jeremy discutaient dans le grand salon lorsque la femme de chambre de Cassandra fit irruption en courant dans la pièce.

— Miss Jamiston a disparu ! glapit-elle, en proie à une panique échevelée.

Les trois hommes se dressèrent comme des ressorts.

— Disparu ? Comment est-ce possible ? Vous deviez la surveiller !

— Je ne me suis absentée que quelques minutes pour lui préparer du thé, mais à mon retour, elle avait quitté sa chambre. Douglas, le palefrenier, m'a dit qu'elle avait pris un cheval...

— Un cheval ! l'interrompt Nicholas. Par ce temps, c'est de la folie, on n'y voit pas à deux pas !

— A-t-elle précisé où elle comptait aller ? interrogea Julian, le front barré par un pli soucieux.

La femme se tordait les mains de désespoir.

— Non, elle a refusé de le dire à Douglas. Il a bien essayé de la dissuader de sortir par cette pluie, mais elle n'a rien voulu entendre ! L'air anxieux, le palefrenier, qu'ils trouvèrent dans les écuries, confirma le récit de la femme de chambre.

— Nous devons retrouver Cassandra au plus vite, décréta Nicholas une fois de retour au salon. J'espère qu'elle n'a pas quitté sa léthargie pour commettre l'irréparable...

Julian sursauta.

— Non, certainement pas ! protesta-t-il avec vigueur. Jamais Cassandra n'attenterait à sa vie, elle a beaucoup trop de courage pour cela !

— Son attitude des derniers jours tendrait pourtant à montrer qu'elle n'est pas aussi forte qu'elle essaie de le faire croire, rétorqua Nicholas à voix basse. La mort d'Andrew a exposé sa vulnérabilité en pleine lumière.

— Mais où la chercher ? s'inquiéta Jeremy. Elle peut être n'importe où...

— Nous pouvons déjà quadriller le domaine, proposa Nicholas. Peut-être n'a-t-elle pas quitté les environs du manoir.

Les autres hochèrent la tête et se dirigèrent immédiatement vers la porte, conscients que chaque minute était précieuse. Nicholas s'apprêtait à les suivre lorsqu'une idée subite traversa son esprit. Et si...

*

La pluie drue continuait à cribler le ciel, noyant les alentours dans une obscurité floue et creusant la route de dangereuses ornières, tandis qu'un vent furieux soufflait en rafales. Nicholas galopait à bride abattue vers Londres, insoucieux du danger. Si son intuition était juste, il trouverait Cassandra là-bas.

Depuis la mort d'Andrew, la jeune femme lui inspirait une inquiétude croissante. La veille de l'enterrement, il l'avait surprise dans la chapelle où était exposé le corps d'Andrew. Se croyant seule, elle s'était approchée à pas lents du cercueil. Vêtue de blanc, le teint exsangue, elle ressemblait à un fantôme. Elle avait caressé la joue d'Andrew, puis avait sorti une petite paire de ciseaux et coupé une de ses mèches qu'elle avait précieusement serrée dans son poing. Elle s'était ensuite penchée et avait longuement pressé ses lèvres sur les siennes. Lorsqu'elle s'était redressée, son regard, son visage, son corps tout entier manifestaient une souffrance si intense, une douleur si poignante, que Nicholas avait craint un instant qu'elle ne fût devenue folle. Les émotions de cette femme étaient d'autant plus violentes

qu'elle ne les exprimait pas.

Une fois dans la capitale, la progression de Nicholas devint plus aisée. Le mauvais temps avait chassé badauds et marchands ambulants des rues, et seuls quelques fiacres et cabs circulaient encore. Dès lors, il ne fut pas long à atteindre son but.

Au détour d'une avenue, les grilles du cimetière surgirent soudain devant ses yeux, imposantes et sinistres. Il mit aussitôt pied à terre devant l'entrée, serra son manteau contre sa poitrine et se dirigea tant bien que mal vers la partie la plus récente du cimetière, là où étaient regroupées les tombes fraîchement creusées. De la terre gorgée d'eau s'élevaient des senteurs humides et vaguement écœurantes. Durant plusieurs minutes qui lui parurent des siècles, Nicholas pataugea dans les allées boueuses, avant de distinguer enfin à travers le rideau de pluie la sépulture d'Andrew. Il s'immobilisa et mit ses mains en visière pour tenter de percer les ténèbres. Son cœur bondit alors dans sa poitrine : à demi couchée, une forme sombre se détachait sur le marbre gris de la tombe.

Submergé par l'angoisse, Nicholas se précipita vers la silhouette statufiée. Il s'agissait bien de Cassandra ; les bras repliés sous sa tête, la jeune femme s'était recroquevillée près de la pierre tombale, indifférente à l'averse qui la trempait jusqu'aux os.

Nicholas la saisit par les épaules.

— Cassandra, hurla-t-il pour couvrir les rugissements du vent, Cassandra, vous m'entendez ? C'est moi, Nicholas !

Elle ne répondit pas.

— Cassandra ! J'ai besoin de vous, faites un effort !

Les lèvres de la jeune femme frémirent. Nicholas dut approcher son oreille tout près de son visage pour saisir ses propos.

— Andrew...

Nicholas prit son menton entre ses mains et la força à le regarder.

— Cassandra, l'endroit est mal choisi pour vous lamenter sur votre sort. Si vous restez ici, vous allez attraper une pneumonie !

Cassandra essaya de le repousser, mais la force lui manqua.

— Laissez-moi, murmura-t-elle avec une infinie tristesse, vous ne pouvez pas comprendre...

Autour d'eux, on n'entendait plus que le crépitement mélancolique des gouttes de pluie dans les flaques qui parsemaient le cimetière.

— Que vais-je devenir sans Andrew ? chuchota Cassandra. J'ai tellement besoin de lui... C'est trop injuste. À cause de moi, il a souffert pendant des années, et pourtant je... Tout ce gâchis par ma faute... Je ne pourrai jamais me le pardonner...

— Ce n'est pas une raison pour faire n'importe quoi ! s'écria Nicholas avec colère. Nous nous inquiétons pour vous !

La voix de Cassandra se brisa.

— C'est de ma faute... La mort d'Andrew est une punition pour avoir pactisé avec Angelia. Quelle ironie... Je me rapproche de ma sœur, et Andrew meurt presque aussitôt...

— Angelia Killinton est votre sœur ? s'exclama Nicholas en faisant un pas en arrière.

— Dolem m'avait mise en garde, poursuivit Cassandra qui ne semblait pas l'avoir entendu. J'allais retrouver ce que j'avais perdu, et perdre ce que j'allais trouver, et c'est exactement ce qui s'est passé. Je ne le supporterai pas, c'est trop cruel...

Elle n'acheva pas sa phrase ; les sanglots l'étouffaient. Les larmes si longtemps contenues jaillirent dans un flot irrépressible. Nicholas se résolut à serrer la jeune femme contre lui et la berça doucement.

— Pleurez, murmura-t-il en lui caressant les cheveux, il n'y a plus que cela à faire.

Lorsque le flot des larmes se tarit enfin, laissant Cassandra épuisée, il avait cessé de pleuvoir, et un timide rayon de soleil transperçait le ciel délavé.

Nicholas se mit debout et ébaucha un mouvement pour l'aider à se relever.

— Rentrons. Les autres doivent se faire un sang d'encre.

Docile, Cassandra lui tendit la main. La tristesse était toujours là, nichée au creux de sa poitrine, mais elle se sentait plus calme. Il lui semblait qu'une partie de son chagrin avait été balayée par le raz de marée de ses pleurs.

Ce répit fut de courte durée toutefois car dès leur retour au manoir, Julian se précipita à leur rencontre, l'air à la fois soulagé et inquiet.

— Cassandra, Dieu merci, vous allez bien. Mais nous avons un nouveau problème : Megan a disparu à son tour ! Elle est introuvable. À ce moment, Jeremy gravit les marches du perron, trempé de la tête aux pieds.

— Je reviens de la gare, haleta-t-il. Megan a pris le train pour Londres en début d'après-midi. Je suppose qu'elle est rentrée chez elle.

— Elle ne doit pas rester seule, objecta Nicholas d'un air soucieux. Je vais aller la chercher et la ramener ici.

Il se dirigeait déjà vers la porte quand Stevens s'approcha, porteur d'une enveloppe scellée qu'il remit à Cassandra.

— Ceci est arrivé pour vous en votre absence, Miss Jamiston.

Saisie d'un mauvais pressentiment, Cassandra déchira l'enveloppe et pâlit à la lecture du message.

— Inutile de vous déplacer, jeta-t-elle d'une voix brève à Nicholas.

— Qu'est-ce donc ?

— Une invitation à dîner de la part d'Angelia Killinton. Elle détient Megan.

Chapitre XI

Semblable à une œuvre d'art, la longue table vernie, dressée pour deux personnes mais qui aurait pu facilement en accueillir douze, miroitait et ruisselait de lumière. Les verres en cristal et l'argenterie étincelaient à la lueur de centaines de bougies écarlates brûlant dans des candélabres en argent. Des porcelaines de Sèvres du plus grand prix voisinaient avec des corbeilles débordant de fruits exotiques. De splendides fleurs de serre, artistement disposées dans trois vases plats en milieu de table, complétaient ce luxueux tableau hédoniste, auquel Cassandra n'avait cependant jeté qu'un rapide coup d'œil.

À vingt heures précises, elle s'était présentée à la résidence Killinton à Grosvenor Square. Un domestique stylé d'origine asiatique l'avait introduite sans un mot dans le hall puis guidée jusqu'à la salle à manger où l'attendait sa sœur, assise à un bout de la table. Vêtue d'un chatoyant rouge ponceau, Angelia avait enroulé sa chevelure noire en diadème au-dessus de son front. Elle se leva précipitamment à l'entrée de Cassandra et tendit les bras vers elle, le visage radieux.

— Où est Megan ? demanda Cassandra avec froideur, coupant court à toute démonstration d'affection.

Angelia laissa lentement retomber ses bras le long de son corps. Si elle fut déçue par le manque de chaleur de sa sœur, elle n'en laissa toutefois rien paraître.

— Assieds-toi, proposa-t-elle d'un air conciliant, nous discuterons ensuite.

— Où est Megan ? répéta Cassandra en obtempérant de mauvaise grâce.

— Elle est parfaitement en sécurité, la tranquillisa Angelia qui se rassit à son tour, l'air soulagé comme si elle avait craint que Cassandra ne prenne la fuite. Si tu acceptes de coopérer avec moi, elle te reviendra saine et sauve. Je sais que tu trouves mon attitude méprisante, se hâta-t-elle d'ajouter, mais tu ne me laisses pas le choix.

La main de sa sœur se crispa sur la nappe empesée.

— Je vois, tout est toujours de ma faute, je suis la seule responsable de tes crimes. C'est un peu facile, tu ne penses pas ?

Angelia poussa un soupir contrarié.

— Oh, ma chérie, tu ne vas pas recommencer... La petite constitue simplement une assurance au cas où tu songerais à remettre en cause notre pacte. Ces derniers temps, tu t'es éloignée de notre quête,

j'essaie juste de te motiver un peu...

Elle se pencha brutalement en avant.

— Cet homme...

— Quel homme ? fit Cassandra, interloquée.

— Ton ami Andrew Ward. Sa mort a dû profondément t'affecter. J'en suis navrée, et sache que je partage ta peine.

Cassandra se raidit. Elle réalisa soudain que le gaz devait être allumé à fond car la température dans la pièce était suffocante. Elle avait l'impression de se trouver dans une étuve, et le regard inquisiteur dont la couvait Angelia contribua à augmenter son malaise. Que savait exactement sa sœur de sa relation avec Andrew ? Le moins possible, c'était à espérer, mais son expression était indéchiffrable. Avait-elle compris que Cassandra n'avait trahi ses amis que pour sauver Andrew et qu'elle n'avait plus aucun intérêt désormais à trouver la pierre philosophale ?

— Que peux-tu comprendre à ma peine ? lança sèchement la jeune femme, aucune autre réplique ne lui venant à l'esprit.

— Quand tu souffres, je souffre. Je ne puis rester insensible à ta douleur.

Angelia paraissait sincère, et Cassandra en fut ébranlée, ce qui lui valut aussitôt une bouffée d'angoisse.

Le domestique qui l'avait accueillie à son arrivée pénétra de nouveau dans la salle à manger, les bras chargés d'un lourd plateau en vermeil. Avec une grande économie de gestes, il servit l'entrée, une salade de homard, remplit les verres des deux femmes d'un vin de Moselle frappé, puis se retira silencieusement.

— Une demi-guinée la bouteille, commenta Angelia en observant sa sœur à travers la robe ambrée du vin. Dire qu'à une époque nous mourions de faim...

— Je n'ai que des souvenirs très flous de notre passé, avoua Cassandra dont la curiosité était éveillée. Raconte-moi...

Le beau visage d'Angelia s'assombrit et elle fronça les sourcils.

— Cela n'en vaut pas la peine, dit-elle d'un ton bref.

— Mais...

— Tu ferais mieux de manger, enjoignit-elle d'une voix frémissante de colère.

Cassandra la contempla avec stupéfaction, désarçonnée par ce brusque changement d'humeur. Elle aurait voulu discuter plus avant de leur passé commun, mais il était évident qu'Angelia souhaitait clore le sujet et qu'il serait inutile, voire dangereux, de tenter de la faire changer d'avis. Elle se résigna donc et s'apprêtait à entamer l'entrée lorsqu'un soupçon traversa son esprit. La fourchette suspendue en l'air, elle scruta avec méfiance le contenu de son assiette.

— La nourriture n'est pas empoisonnée si c'est ce que tu crains, lança

Angelia d'un air froissé de l'autre bout de la table.

À son grand effroi, Cassandra crut voir des larmes briller dans les yeux de sa sœur. La suspicion qu'elle manifestait à son endroit semblait la peiner profondément, et Cassandra ne put s'empêcher de se sentir coupable, ce qui était le comble. Pour se racheter (avait-elle perdu la tête ?), elle attaqua avec appétit la salade de homard.

Angelia retrouva aussitôt sa bonne humeur et se mit à babiller gaiement sous le regard déconcerté de Cassandra. Avait-elle toujours été aussi versatile ? Cassandra n'en savait rien.

— J'ai vécu quelques années en Asie, à Hong Kong et en Chine, déclara Angelia sur le ton de la conversation mondaine. Le savais-tu ?

— Oui, c'est d'ailleurs là-bas que tu as rencontré ton époux, Lord Killinton.

— Le cher homme, susurra Angelia avec un sourire attendri. Paix à son âme. Mais ce n'est pas le plus important.

— Ah ? fit Cassandra, s'attendant au pire.

— Non, le plus important est que j'ai découvert l'alchimie en Asie. Peut-être as-tu entendu parler du taoïsme ? Cette école de pensée, qui se réclame du sage Lao-Tseu, est apparue en Chine vers le IV^e siècle avant Jésus-Christ ; c'est elle qui a donné naissance aux premières recherches d'ordre alchimique en Asie. Le taoïsme distingue deux principes complémentaires, le yin, féminin, et le yang, masculin. Tout dans le monde s'explique par la lutte et la réunion de ces deux principes. Cette doctrine sous-tend la théorie alchimique et trouve son apogée avec la pierre philosophale, dont le propre est d'unifier les contraires.

— Très instructif, commenta poliment Cassandra, qui aurait de loin préféré s'entretenir du sort de Megan.

— C'est ce thème de la jonction des contraires qui rend l'alchimie si fascinante à mes yeux, poursuivit Angelia avec animation. Le Cosmopolite disait que « celui qui ne descend pas ne montera pas », et Ripley a écrit qu'il fallait passer par « la porte de la noirceur » avant de gagner la « lumière permanente ». Quelle remarquable lucidité, n'est-ce pas ? Un Dieu qui n'est que Bien est mutilé, incomplet. Dieu doit être conciliation des contraires, tout comme la pierre philosophale qui transcende les conflits internes et ramène à l'unité. L'alchimie ne rejette pas le mal, elle l'assimile et le transforme, refusant ainsi tout manichéisme, à l'inverse de la doctrine chrétienne. Voilà à mon sens ce qui fait son intérêt et sa force.

— Je constate en tout cas que tu maîtrises ton sujet, remarqua Cassandra, impressionnée malgré elle. Rien d'étonnant à cela puisque tu y puises des concepts qui arrangent ta morale.

Angelia baissa la voix et affirma avec une gravité sinistre :

— Toute obscurité porte secrètement en elle son contraire, et le mal

est préparation au bien. On ne peut atteindre le ciel sans avoir au préalable fait le détour par l'enfer, c'est la seule et unique vérité en ce monde.

Cassandra frémit ; le sérieux avec lequel sa sœur s'était exprimée avait suscité en elle un trouble déplaisant. Comme pour la surprendre à nouveau, Angelia secoua la tête et lui adressa un magnifique sourire.

— Le ciel est proche si tu consens à m'aider. Lorsque la pierre philosophale sera à moi, une vie de bonheur éternel s'ouvrira devant nous... Je rêve de ce jour depuis des années, et ma rencontre fortuite avec Thomas Ferguson à Hong Kong a accéléré le destin...

Cassandra reposa bruyamment ses couverts sur son assiette.

— Tu connaissais personnellement Ferguson ? s'exclama-t-elle, suffoquée.

— Bien entendu, puisqu'il travaillait pour moi.

Cassandra allait de surprise en surprise. Voilà une nouvelle qui risquait fort de faire bondir Nicholas.

— C'est donc sur tes ordres que Ferguson s'est lancé à la recherche de la pierre philosophale de Cylenius ?

— Non, les choses ne se sont pas passées ainsi, corrigea Angelia.

À ce moment, le domestique asiatique réapparut dans la salle à manger avec la suite du dîner, un civet de chevreuil qui dégageait un fumet succulent, et Angelia attendit qu'il ait quitté la pièce pour poursuivre son récit.

— Je fis la connaissance de Thomas Ferguson à l'occasion d'un thé donné par une relation commune, un ancien professeur de Cambridge à la personnalité si insipide que je suis bien incapable de me rappeler son nom. Lors de cette première rencontre, Ferguson m'apparut comme un homme passablement excentrique, mais doté d'une grande culture et d'une intelligence méticuleuse. Il avait cependant le défaut d'être un peu trop bavard pour son bien. Il nous raconta en effet qu'il parcourait l'Asie dans un but précis, celui de retrouver une pierre philosophale fabriquée au XIV^e siècle par un alchimiste pragois du nom de Cylenius ! Ses yeux brillaient tandis qu'il nous contait sa quête, et il ressemblait à un enfant qui se serait vu offrir le jouet de ses rêves. Bien entendu, toutes les personnes présentes le toisèrent avec une commisération dédaigneuse, et il acquit ce jour-là une réputation d'illuminé au sein de la colonie anglaise de Hong Kong.

— Mais toi, tu l'as cru ? l'interrompit Cassandra d'un air dubitatif.

— Aussi invraisemblables qu'ils parussent, les propos de Ferguson avaient aiguisé ma curiosité. Je résolus d'en apprendre davantage et l'invitai à dîner chez moi. Il accepta avec empressement, flatté de l'intérêt qu'une aristocrate séduisante et fortunée telle que moi lui portait (Cassandra leva les yeux au ciel). Je le revis par la suite à plusieurs reprises. Grâce à ma connaissance de l'alchimie et à la

flagornerie dont j'usais à son égard, je parvins à gagner sa confiance au point qu'il consentit à me montrer ses plus précieux trésors...

Angelia se tut quelques secondes. Les yeux clos et une expression recueillie sur le visage, elle parut revivre ce moment crucial. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'un ton exalté.

— Ferguson m'apporta un soir le Soleil d'or et le Triangle de la Terre, le seul alors en sa possession. Aussitôt que je vis ces objets, je *sus* que Ferguson n'avait pas été victime d'une mystification. Une certitude aveuglante et inébranlable m'habita à compter de ce jour : Cylenius avait réellement existé, il était parvenu à fabriquer la pierre philosophale, et celle-ci reposait depuis des siècles dans une cache secrète, attendant qu'une personne digne de la posséder l'arrache enfin à l'obscurité.

— Et je suppose que tu es l'heureuse élue ? lança Cassandra d'un ton sarcastique.

Angelia sourit.

— Pourquoi pas ? Ma rencontre avec Ferguson ne peut être le fruit du hasard...

— Tu me déçois, je ne te pensais pas si crédule !

Loin de se vexer, sa sœur éclata de rire.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? Mais peut-être avais-je simplement envie, ou besoin, de croire à l'histoire de Cylenius...

Les deux sœurs demeurèrent silencieuses quelques instants. Du bout de sa fourchette, Angelia jouait distraitement avec sa nourriture, les yeux perdus dans le vague.

— Où Ferguson avait-il trouvé le Soleil d'or et le premier Triangle ? demanda soudain Cassandra pour rompre le silence qui commençait à devenir oppressant.

Angelia parut s'extraire d'un songe. Elle cligna des paupières et rassembla ses esprits.

— Où il les a trouvés ? En Egypte.

— En Egypte ?

— Quoi de plus naturel ? L'Egypte est après tout le berceau des arts alchimiques. Le terme « alchimie » vient du mot grec *khêmia*, lui-même issu de l'égyptien *kemit* signifiant « terre noire ». Or l'Egypte était surnommée le « pays noir » dans l'Antiquité.

— Je discerne mal le lien entre l'Egypte et l'alchimie telle que nous la connaissons, observa Cassandra d'un air perplexe.

— Il est pourtant flagrant, la détrompa Angelia, la voix teintée d'un léger reproche. L'essentiel de l'imagerie et de l'appareillage matériel et spirituel de l'alchimie occidentale trouve ses racines dans le pays noir : la succession chromatique des opérations, la primauté symbolique de l'or, la maîtrise du feu, les principes féminin et masculin, l'ouroboros, l'athanor, l'Œuf philosophique, la notion même

de pierre divine, émanation de Rê, tout cela existait déjà dans l'Égypte antique. En outre, les signes alchimiques, comme ceux de l'eau, de l'or et de l'argent par exemple, découlent des hiéroglyphes égyptiens. Te faut-il d'autres preuves ? L'alchimie est fille de l'Égypte, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Tu... tu as sans doute raison, balbutia Cassandra, désorientée par ce déluge d'arguments.

— Et je ne t'ai pas encore révélé l'essentiel, poursuivit gravement Angelia. C'est à l'alchimie égyptienne que nous devons la cosmétique et la joaillerie ! Le rouge à lèvres dérive du « sang du dragon » qu'est le cinabre, ou vermillon, c'est-à-dire le sulfure de mercure pulvérisé. Le fard des paupières vient du collyre d'antimoine, le *kôhol* des Arabes. Quant aux parures, bijoux et diamants, ils sont également issus de l'art alchimique. N'est-ce pas prodigieux ?

Cassandra crut un instant que sa sœur plaisantait, mais Angelia semblait parfaitement sérieuse. Elle réprima un soupir de consternation.

Indifférente, Angelia continuait son exposé.

— L'alchimie fut ensuite transmise aux Hébreux, peut-être par l'intermédiaire de Moïse comme le prétend la légende, et de là se répandit par le monde. L'alchimie dans son acception occidentale s'est véritablement constituée en Grèce vers les II^e et III^e siècles. L'alchimie grecque est née de l'alchimie égyptienne, et un personnage archétypique assure la liaison entre les deux pays : Thot-Hermès...

Cassandra commençait à avoir mal à la tête. Les lumières éblouissantes de la salle à manger l'aveuglaient, et le bavardage incessant d'Angelia lui donnait la nausée. Elle aurait aimé que sa sœur se taise ne fût-ce que quelques secondes, mais Angelia semblait intarissable.

— Ce sont les Arabes qui ont finalisé les théories alchimiques. Ils ont joué un rôle de premier plan dans ce domaine. J'en veux pour preuve le grand nombre de mots arabes employés par les adeptes, tels qu'« alcool », « alambic » ou « élixir »...

Angelia s'interrompit soudain et dévisagea sa sœur.

— Te sens-tu bien ? s'enquit-elle avec anxiété. Tu es blême.

— J'ai juste la tête qui tourne, répondit faiblement Cassandra, les paupières closes.

Angelia se leva et s'empressa de lui servir un verre de cognac que Cassandra accepta avec reconnaissance. Au bout de quelques minutes, la jeune femme reprit des couleurs et la sensation de vertige se dissipa.

— C'est étrange, murmura-t-elle d'un ton soupçonneux, je ne suis jamais sujette à ce genre de malaise. Es-tu certaine de ne pas m'avoir empoisonnée ?

— Ne sois pas sott(e), voyons, se défendit Angelia, l'air soucieux. Si j'avais voulu t'empoisonner, tu serais déjà morte.

Elle semblait réellement inquiète. Cassandra en fut émue, et une vague de chaleur délicieusement réconfortante l'inonda.

— Je ne peux plus avaler une bouchée, prévint-elle en esquissant un geste d'excuse vers la table.

— Aucune importance. Nous pouvons poursuivre notre conversation sans dîner, si tu t'en sens capable, bien entendu.

Cassandra hocha la tête. Elle allait bien à présent.

— Raconte-moi comment tu as convaincu Ferguson de travailler pour toi.

— Oh, mon Dieu, cela n'a guère été difficile, révéla Angelia dans un éclat de rire. Comme je te l'ai dit, Ferguson avait trouvé le Soleil d'or et le premier Triangle en Egypte, et il parcourait alors l'Europe et l'Asie sur la piste des autres reliques de Cylenius. Il m'a avoué cependant connaître de graves difficultés financières. Ses voyages lui coûtaient une fortune et, malgré un héritage qu'il avait contracté quelques années auparavant, il s'était endetté plus que de raison pour poursuivre ses recherches. Je lui ai alors proposé un crédit illimité pour financer sa quête ; en échange, il devait me tenir informée régulièrement des progrès de ses investigations, et j'aurais naturellement droit à ma part du trésor s'il trouvait la pierre philosophale.

— Naturellement. Et il a accepté ce marché de dupes ?

— Tout le monde n'est pas aussi méfiant que toi, ma chérie, minauda Angelia avec un sourire enjôleur.

Cassandra haussa un sourcil sceptique.

— En vérité, soupira Angelia, Thomas Ferguson n'avait aucun désir de travailler pour mon compte. Il aurait de loin préféré garder son indépendance, mais il n'avait pas le choix s'il voulait continuer ses recherches. Il a longuement hésité, puis s'est résolu à accepter mon offre.

— Sa réticence était fondée. S'il s'était abstenu, il serait toujours en vie à l'heure actuelle, commenta froidement Cassandra.

Angelia secoua la tête.

— Quoi qu'il en soit, il consentit à collaborer avec moi. Peu de temps après, je rentrai en Angleterre et fondai le Cercle du Phénix dans le but de te retrouver (sourir appuyé de Cassandra). Néanmoins, je ne perdais pas de vue Ferguson puisque des espions à ma solde surveillaient en permanence ses moindres faits et gestes. Ses efforts finirent par porter leurs fruits, car il découvrit le deuxième Triangle en France, près de Paris. Le nom de la ville de Paris vient du celtique *par* et *Isis*, « la barque d'Isis », celle-ci désignant l'île de Lutèce, par allusion au temps où Lutèce possédait sur le futur emplacement de

Notre-Dame-de-Paris un temple consacré à la déesse égyptienne. Tu vois, on en revient toujours à l'Égypte.

— Certes, certes... Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je me suis rendue à Paris, où Ferguson et moi avons eu une altercation. Je lui ai demandé de me remettre le Triangle, mais il s'y est obstinément refusé. Par pure bonté d'âme, j'avais accepté de lui laisser le Triangle de la Terre et le Soleil d'or, mais il était hors de question que je renonce à cette nouvelle relique. Après tout, Ferguson ne l'aurait jamais découverte sans mon argent, ce n'était donc que justice que je la récupère ! s'enflamma Angelia.

Elle guetta l'approbation de sa sœur qui hocha vaguement la tête, sidérée par un tel aplomb.

— J'ai alors été obligée de menacer Ferguson, et il a pris peur. Comme je l'escomptais, il s'est senti en danger, c'est la raison pour laquelle il a mis en sûreté ses deux artefacts en les envoyant à des personnes de confiance, à savoir toi et son fils. Mes informateurs m'apprirent en outre qu'il avait chargé ce dernier de récupérer le Soleil d'or à Londres. Il l'y avait dissimulé lors d'un précédent voyage, mais mes espions n'avaient pu déterminer à quel endroit précisément. Aussi ai-je permis à Nicholas Ferguson de rentrer sain et sauf en Angleterre. Le plan initial consistait à le laisser prendre possession de l'objet et à l'éliminer ensuite, mais ton arrivée a bouleversé mes desseins puisque tu as surgi à temps pour empêcher l'assassinat. Nicholas Ferguson te doit la vie... ajouta Angelia avec un sourire ironique dont le sens échappa à Cassandra. Comme je souhaitais avoir au moins une carte en main, j'ai envoyé Gabriel voler ton Triangle. Il avait toutefois reçu l'ordre de ne te faire aucun mal, car je pensais que tu pouvais nous être utile. J'ignorais encore les liens qui nous unissaient à ce moment-là. En revanche, ta brillante carrière de voleuse n'avait aucun secret pour moi, et je supposais, à juste titre comme l'a prouvé la suite des événements, que ton passé se révélerait un atout dans la recherche de la pierre philosophale. Voilà, tu sais tout maintenant.

Angelia se leva et prit la main de sa sœur.

— Viens avec moi, je veux te montrer quelque chose.

Cassandra suivit docilement. Les deux femmes traversèrent un immense palier où de majestueux vases de Dresde contenant des plantes exotiques se dressaient sur des piédestaux de malachite et d'or, puis s'arrêtèrent devant une porte encadrée par deux imposantes statues de jade figurant des dragons.

— Dans les anciennes légendes d'Asie et d'Europe, c'est toujours un dragon qui est préposé à la garde des trésors, expliqua Angelia d'un ton confidentiel. Le dragon doit être tué pour pouvoir accéder aux pommes d'or des Hespérides ou à la Toison d'Or...

Angelia poussa le battant et pénétra dans une pièce plongée dans

l'obscurité. Remplie d'appréhension, Cassandra lui emboîta le pas. La lumière jaillit soudain et la jeune femme eut un haut-le-corps.

Sous ses yeux se dressait une gigantesque maison de poupées en bois peint et au toit couvert de minuscules tuiles. La façade ouverte laissait voir dix petites pièces meublées avec raffinement, ainsi qu'une profusion d'escaliers, balustrades, portes et fenêtres, le tout réparti sur trois étages. Assises dans la pièce figurant le salon devant un service à thé miniature, les deux poupées que Cassandra avait vues dans la chambre d'Angelia, la blonde et la brune, se faisaient face et semblaient échanger un sourire complice.

— Ne sont-elles pas adorables ? demanda Angelia en désignant les poupées du doigt d'un air extatique. Elles nous représentent.

— J'avais compris, merci, rétorqua sèchement Cassandra dont la tête recommençait à tourner dangereusement.

— Pearl et Ruby, les deux pierres jumelles..., ajouta sa sœur avec émotion.

Cassandra tressaillit. Pearl et Ruby... Ces deux mots accolés lui broyaient le cœur.

— C'est ainsi que notre mère nous surnommait lorsque nous étions petites... T'en souviens-tu ?

— Non, fit Cassandra d'une voix presque inaudible. Je n'ai aucun souvenir de notre mère...

Elle aurait donné n'importe quoi en cet instant pour retrouver les fragments perdus de son enfance. Des larmes montèrent à ses yeux, et Angelia posa sa main sur son bras dans un geste de consolation.

— À chaque fois que l'assassin tuait un homme pour le compte du Cercle du Phénix, il plaçait dans sa main une perle et un rubis. C'était un message à ton intention...

Le visage d'Angelia devint grave et une profonde souffrance se peignit sur ses traits. Ses doigts se resserrèrent sur le bras de sa sœur.

— Je suis morte le jour où nous avons été séparées...

Cassandra trouva la formule affreusement pompeuse et mélodramatique, et en même temps elle en fut bouleversée.

— Depuis, je ne cherche qu'à ressusciter, chuchota Angelia à son oreille. Et pour cela, j'ai besoin de toi et de la pierre philosophale. Tu vas m'aider à l'obtenir, et ta jeune amie restera en vie.

Cassandra ferma les yeux une seconde, consciente de la menace qui pesait sur Megan. Lorsqu'elle les rouvrit, son regard tomba sur les poupées tranquillement assises dans leur petit salon. Leurs yeux de verre, semblables à des billes de glace, brillaient d'un éclat qui lui parut sinistre, et un éclat de peur la transperça.

Subjuguée par les poupées, Cassandra sursauta quand le domestique d'Angelia entra dans la chambre et adressa quelques mots à sa maîtresse dans une langue inconnue. Celle-ci fronça les sourcils.

— Il semblerait que nous ayons de la visite. Une femme qui a refusé de décliner son identité.

Suivie de sa sœur, elle descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers le salon où les attendait la visiteuse. Avant même d'entrer dans la pièce, le frôlement d'une robe de soie sur le tapis parvint à leurs oreilles, tandis qu'un parfum douceâtre venait agacer leurs narines.

Cassandra retint son souffle.

— Serait-ce...

Debout devant la cheminée, une femme ôtait délicatement ses gants de chevreau noir. À l'entrée de son hôtesse, elle souleva avec une lenteur étudiée la voilette qui dissimulait son visage, et adressa un bref hochement de tête aux deux sœurs.

— Lady Killinton, Miss Jamiston.

— Dolem ! s'exclama Cassandra, médusée. Que faites-vous ici ?

Angelia afficha pour sa part un sourire ironique.

— Vous ici, quelle heureuse surprise ! Mais ne restez pas debout, prenez un siège.

— Vous vous connaissez ? demanda Cassandra, dépassée par les événements.

— Bien sûr, répondit Angelia. En compagnie de Thomas Ferguson, je lui ai moi aussi rendu visite pour obtenir des informations sur Cylenius.

Dolem s'assit et joignit ses longs doigts blancs.

— Je ne doute pas que l'objet de ma visite vous passionne, assura-t-elle d'un ton tranquille.

Visiblement, elle ménageait son effet, ce qui eut le don d'agacer Angelia.

— Pourquoi êtes-vous là ? s'enquit-elle avec impatience.

— Mais pour vous aider à obtenir la pierre philosophale de Cylenius, naturellement, assena la voyante sans se départir de sa sérénité.

Un silence incrédule accueillit ses paroles. Les yeux d'Angelia s'étrécirent et elle fixa Dolem d'un regard inquisiteur.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Je vais vous fournir la cinquième clé, la quintessence.

— Est-ce à dire que vous savez où elle se trouve ?

Dolem paraissait beaucoup se divertir à présent.

— Bien entendu.

— Alors ne nous faites pas languir ! explosa Angelia.

— Si tel est votre souhait...

Elle embrassa du regard les deux femmes avant d'articuler lentement :

— Je suis le cinquième élément.

Si Cassandra fut abasourdie par cette révélation, il n'en alla pas de même d'Angelia. Son regard étincela et elle s'approcha de Dolem à la toucher.

— Vous êtes un homonculus, n'est-ce pas ?
Un pli ironique apparut au coin des lèvres de la voyante.

— Un homonculus ? répéta Cassandra, interloquée.

— Un être créé hors de la femme à partir de la seule semence masculine, expliqua Angelia sans quitter Dolem du regard, et possédant les capacités intellectuelles et physiologiques de l'être humain. Lors de ses recherches, Thomas Ferguson a découvert que Cylenius avait pratiqué ce type d'expérimentations en essayant de fabriquer un être humain artificiel.

— Et il a réussi, commenta Dolem. J'en suis la preuve irréfutable. Cassandra était perdue.

— Mais vous nous aviez dit que le cinquième élément était un Triangle...

— Je n'ai jamais rien dit de tel, rétorqua Dolem en secouant la tête. Vous avez fait cette déduction seule, et il s'avère qu'elle est erronée.

— Si vous êtes une création de Cylenius... non, c'est impossible, vous auriez...

Cassandra calculait rapidement dans sa tête.

— Je suis née en 1399, j'ai donc quatre cent soixante et un ans. Comme le temps passe..., ajouta-t-elle d'un air rêveur.

— Votre âge n'a rien d'étonnant, renchérit Angelia, puisque vous êtes immortelle.

Cassandra sursauta.

— Oh, je t'en prie, ne me dis pas que tu la crois ?

— Il y a un moyen très simple de vérifier, murmura Angelia avec un sourire carnassier.

Elle sortit de la pièce et revint un poignard à la main. La longue lame étincela quand elle le tendit à Dolem.

— Allez-y, prouvez-nous vos dires.

Dolem prit le poignard et se leva. Cassandra se raidit ; que diantre voulait-elle faire avec cette arme ? Elle ne tarda pas à le découvrir : d'un geste rapide et assuré, Dolem s'enfonça la lame dans le ventre jusqu'à la garde. Horrifiée, Cassandra étouffa un cri, mais déjà Dolem retirait le poignard et le rendait à Angelia. Sa robe était déchirée et quelques gouttes d'un liquide rougeâtre (était-ce vraiment du sang ?) perlaient sur sa peau, là où la lame l'avait transpercée, et pourtant Dolem ne semblait pas se ressentir de sa blessure.

Elle continuait à sourire, imperturbable.

— Etes-vous convaincue ?

— Très impressionnant, admit Angelia en observant le poignard effilé avec fascination. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

Sidérée, Cassandra avait perdu l'usage de la parole. Elle ne pouvait accepter comme réel ce qui venait de se produire, et elle comprenait encore moins que sa sœur adhère si facilement à une histoire aussi

extravagante. Son désir d'obtenir la pierre philosophale était-il donc si fort qu'elle en avait perdu tout sens critique ? Un instant, elle se demanda si Dolem et Angelia ne s'étaient pas alliées pour la piéger. Mais non, il ne pouvait y avoir de trucage, Dolem s'était réellement poignardée sous leurs yeux.

Comme Cassandra ne répondait pas, Angelia reporta son attention sur Dolem.

— Vous disiez donc que vous vouliez nous aider à trouver la pierre de Cylenius ?

— Le moment est venu de la révéler au grand jour, et le destin vous a désignées, vous et votre sœur, pour accomplir cette tâche.

— Le destin ? railla Cassandra à qui cette énormité avait rendu l'usage de la parole.

— Parfaitement. Ce n'est pas un hasard si vous et votre sœur êtes devenues les confidentes privilégiées de Thomas Ferguson. Pas un hasard non plus que vous ayez si facilement trouvé les Triangles dans les sanctuaires de l'Eau et du Feu. Vous êtes les élues, et je suis venue vous guider vers le dernier sanctuaire.

— Alors nous partons en voyage ? demanda joyeusement Angelia. Et où allons-nous ?

— Là où tout a commencé. À Prague.

Chapitre XII

Les mains profondément enfoncées dans les poches de son manteau, Gabriel arpentait depuis des jours les rues sans fin de Londres. Il marchait au hasard, indifférent au tumulte environnant, à la foule qui battait le pavé, aux cabs et fiacres qui filaient en tous sens sur la chaussée humide. Des enfants le heurtaient à chaque instant, mais il n'en avait pas conscience. Il n'avait pas de but à atteindre, nulle part où aller. Ses pensées tourbillonnaient dans le vide. Il se sentait étranger au monde qui l'entourait, et Londres était pour lui comme une cité inconnue.

Ses pas le menèrent dans un petit square silencieux peuplé d'arbres nus et squelettiques, et son attention fut soudain attirée par une vaste bâtisse à la façade d'une blancheur immaculée, aux volets pimpants et aux stores baissés devant laquelle il s'arrêta. Son pouls s'était accéléré. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, mais ce bâtiment faisait remonter à la surface de sa mémoire de pénibles souvenirs. Car c'était dans cette maison, ou dans une autre très semblable, qu'on l'avait prostitué durant sept ans.

Les cicatrices qui marquaient ses poignets s'enflammèrent. Avec une brutalité étourdissante, une image s'imposa à son esprit. L'image de son premier client, un bourgeois arrogant qui l'avait possédé avec une brutalité empreinte de sadisme.

Le cœur au bord des lèvres, Gabriel se détourna du bâtiment. Pourtant, tout au début, en comparaison de son ancienne vie où la misère constituait son pain quotidien, cet endroit lui était apparu comme le paradis terrestre. Non pas qu'on l'y ait traité avec bonté et gentillesse, mais du moins mangeait-il son content et n'était-il pas molesté. Il avait très vite déchanté toutefois lorsqu'il avait compris ce qu'on exigeait de lui en contrepartie. Son travail avait largement payé les menus bienfaits dont il avait bénéficié. À cette pensée, il se crispa comme si une lame chauffée à blanc s'enfonçait dans sa chair et un spasme de dégoût le parcourut. C'était un miracle qu'il eût survécu à toutes ces épreuves.

Puis Charles Werner avait modifié le cours de son existence en l'extirpant de cet enfer pour le plonger dans un autre. Maigre consolation : de victime, il était devenu bourreau.

Il vivait alors comme un somnambule, sans attaches, sans espoir, sans passion, coupé du monde réel, plongé dans un sommeil perpétuel dont

il ne tentait même pas de s'extraire. Jusqu'à ce que sa rencontre avec Julian brisât le carcan qui l'emprisonnait, et que là, enfin, il trouvât un sens à sa vie.

Et qu'avait-il fait ensuite ? Il s'était enfui. De son plein gré, il avait renoncé au bonheur qui s'offrait à lui. Julian avait vu juste : la peur dictait sa conduite.

Conscient de la précarité de leur relation, il avait pleinement savouré chaque seconde passée avec Julian. Dans son for intérieur, il était convaincu que l'amour que celui-ci lui portait volerait en éclats au contact de la boue de son passé. Mais il s'était mépris : lorsque cet instant redoutable était arrivé, Julian, à sa grande surprise, ne l'avait pas quitté. Mieux encore, il ne l'en avait aimé que plus.

Alors la crainte s'était insinuée en lui, semblable à une bête sauvage nichée dans ses entrailles qui l'aurait lacéré de l'intérieur sans jamais lui laisser de répit. Le sentiment d'avoir une chance extraordinaire ne cessait d'être contrebalancé par l'angoisse de perdre ce bonheur. C'était comme les deux faces d'une même pièce : d'un côté, la félicité ; de l'autre, la peur constante, dévastatrice, qui constituait son revers. La première ne pouvait aller sans la seconde. Dès le début, il avait senti confusément qu'il ne méritait pas l'amour que lui offrait Julian, et ce sentiment n'avait fait que croître avec le temps, le plongeant dans un malaise auquel il ne parvenait pas à s'arracher.

La douleur devenant insoutenable, il avait décidé de fuir, annihilant du même coup ce qu'il se sentait incapable de construire. Les souillures de son corps et de son âme, le poids de ses crimes rendaient impossible tout avenir avec Julian. Le poids de ses crimes...

Gabriel eut un haut-le-corps. Il se rappelait... Une scène enfouie dans sa mémoire venait de resurgir en pleine lumière, un visage oublié dansait devant ses yeux comme pour lui indiquer le chemin à suivre. Il resta immobile, comme assommé. Oui, il savait à présent ce qu'il devait faire, et cette soudaine illumination effaça en lui le doute et la crainte.

Longtemps, très longtemps, il demeura sans bouger à contempler la maison. Puis, après un dernier regard, il fit demi-tour et replongea dans la foule dense et bruyante.

Il était temps pour lui d'affronter son passé et d'expier ses fautes.

*

Les préparatifs du voyage venaient de s'achever au manoir Jamiston, et le départ pour Londres, où le groupe devait prendre le train, était imminent.

Cassandra enfila son manteau de velours noir dans le hall lorsqu'elle fut rejointe par Jeremy.

— Avez-vous vu Lord Ashcroft ? s'enquit-il. Nous ne le trouvons nulle part.

La jeune femme leva la tête, surprise.

— Il était dans le salon il y a un quart d'heure à peine.

— Il n'y est plus. Le salon est désert, tout comme sa chambre, le bureau, le salon de musique, la salle à manger, la salle de billard et la bibliothèque. J'espère qu'il ne s'est pas trop éloigné, il ne faudrait pas que nous manquions le train.

Mue par une idée subite, Cassandra se dirigea vers le couloir.

— Je crois savoir où le chercher.

Sans expliciter davantage sa pensée, elle gagna la tour où Gabriel avait été enfermé les premiers jours de sa détention au manoir. Comme elle s'y attendait, la porte de la mansarde était entrouverte.

Elle poussa le battant. Julian était là, assis sur le bord du lit de fer-blanc, le regard éteint.

Cassandra vint s'installer à ses côtés mais ne souffla mot. Son ami et elle partageaient la même souffrance, une souffrance intolérable que le langage humain échouait à retranscrire.

D'une voix étrangement lointaine, Julian rompit le premier le silence.

— Depuis le jour où je l'ai rencontré, j'ai l'impression d'être à la dérive... Je le sentais si loin de moi... et j'étais incapable de le ramener...

Une note de désespoir perça dans sa voix.

— Qu'allons-nous faire maintenant, Cassandra ?

Les traits de la jeune femme se crispèrent douloureusement.

— Tenter de survivre, je suppose, murmura-t-elle. Que pouvons-nous faire d'autre ?

Elle se tut quelques instants, puis reprit :

— Vous n'êtes pas obligé de venir à Prague avec nous. Le voyage risque d'être très dangereux. Vous devez penser à Laura, à vos proches, et uniquement à eux. S'il vous arrivait malheur...

Julian eut un sourire sans joie.

— Actuellement, seule la pensée de ma fille parvient à m'apporter un peu de réconfort. J'aimerais la rejoindre, elle me manque tellement... Mais malgré cela, je sens que je dois aller au bout de cette aventure. Je vous accompagnerai donc à Prague. Peut-être pourrai-je vous être utile là-bas. De plus, vous faites partie de mes proches, Cassandra...

La jeune femme posa sa main sur celle de Julian et la pressa doucement.

Autour d'eux, le silence tissa ses fils, formant un cocon protecteur autour de leurs cœurs en ruines.

Troisième partie

Chapitre I

De longues traînées roses et mauves commençaient à teindre le ciel de Prague, annonçant le crépuscule. Accoudée à la fenêtre, Cassandra contemplait d'un œil morne le panorama qui s'étendait sous ses yeux : au pied de l'hôtellerie serpentait la Vltava, enjambée par le pont Charles, tandis que se découpaient fièrement sur l'autre rive le Château de Prague et la cathédrale Saint-Guy. Des milliers de fenêtres emprisonnaient le soleil couchant, et des auréoles dorées brillaient à la pointe des tours. Toute la ville baignait dans une atmosphère empreinte de mystère et de romantisme. N'eût été la gravité de la situation, Cassandra aurait savouré sans retenue ce magnifique tableau.

Surexcitée, Angelia ne cessait de s'affairer à travers la chambre, ouvrant une armoire, fermant le tiroir d'une commode, déplaçant un objet.

Excédée par ce remue-ménage, Cassandra fit volte-face et apostropha sèchement sa sœur.

— Cesse de courir partout, tu me donnes le tournis.

— Que veux-tu, je ne tiens pas en place ! Voilà des années que je ne m'étais pas autant amusée. Et j'ai tant de vêtements à ranger !

— Personne ne t'a contrainte à voyager avec six malles, et encore moins à changer de tenue cinq fois par jour. Nous ne sommes pas à Londres, tu n'as pas d'obligations mondaines ici !

— Ce n'est pas parce que nous sommes en voyage qu'il faut se laisser aller, répondit Angelia d'un air choqué. Ne le prends pas comme une critique, mais tu devrais davantage prendre soin de toi et te préoccuper de ta garde-robe.

Cassandra fronça les sourcils. La mine enjouée, sa sœur vint se poster devant elle, mains sur les hanches.

— Ma chérie, tu es si acariâtre depuis notre départ de Londres ! Tu respires la maussaderie et la mélancolie. Tu penses encore à cet Andrew Ward ?

Cassandra se raidit. Elle voulut répondre mais Angelia continuait déjà sur sa lancée :

— Je conçois très bien que sa mort t'attriste, mais regardons les choses en face : vous n'aviez aucun avenir ensemble, c'était l'évidence même. Des femmes de notre trempe, belles et brillantes, ne peuvent que

s'abaisser en se liant durablement à un homme, et je ne parle même pas du mariage qui constitue le plus sûr moyen de gâcher sa vie. Car tu sais comme moi qu'aussitôt mariée, ton argent, tes biens, tes possessions, passeraient en intégralité aux mains de ton époux, et que tu deviendrais complètement dépendante de lui sur le plan matériel. Pire encore, tu devrais renoncer à ta liberté d'action et de pensée, ne plus avoir d'idées propres, n'être qu'obéissance et soumission. Le mariage est une prison à laquelle tu es condamnée pour le restant de ton existence. Non, ma chérie, aucun homme ne vaut de tels sacrifices. Le mariage ne peut se justifier que lorsque certaines conditions sont réunies : le futur époux doit être extrêmement riche, mais aussi extrêmement âgé. Mon défunt mari, Lord Robert Killinton – que Dieu ait son âme – réunissait ces deux qualités indispensables. Le cher homme..., murmura-t-elle d'un ton rêveur.

— Quel cynisme ! lança Cassandra, écœurée.

Angelia haussa les épaules en la couvrant d'un regard apitoyé.

— Le sentimentalisme est l'opium des faibles, assena-t-elle doctement en passant sa main dans ses cheveux couleur de nuit. Souviens-toi, ma chérie, les hommes n'existent que pour satisfaire nos caprices et nous permettre d'atteindre les buts que nous nous sommes fixés. Accessoirement, nous pouvons les aimer, à condition de veiller à ce que les sentiments ne prennent jamais le pas sur notre raison. Du reste, l'amour est éphémère, seuls les liens du sang sont indestructibles. C'est pourquoi il est si important que toi et moi restions toujours unies face à l'adversité !

Elle adressa à sa sœur un sourire lumineux. Cassandra soupira, accablée. Une boule se forma soudain dans sa gorge. L'évocation d'Andrew avait ravivé sa douleur. Elle se tourna précipitamment vers la fenêtre afin de masquer son trouble.

Angelia s'était remise à papillonner à travers la pièce, sa jupe vermeil virevoltant à chacun de ses pas.

— Pourquoi désires-tu tellement obtenir la pierre philosophale ? lui demanda brusquement Cassandra. Tu possèdes déjà plus d'argent que tu ne peux en dépenser.

— Ce n'est pas tant l'or qui m'intéresse que l'immortalité. Ne craindre ni la maladie ni la mort et conserver ma beauté pour l'éternité, tels sont les objectifs qui motivent ma quête.

Elle s'arrêta devant le miroir et observa son reflet avec ravissement. Cassandra réprima un sourire devant le spectacle de sa fatuité.

La jeune femme lui jeta un regard en coin.

— Et puis, ainsi que je te l'ai déjà expliqué, je souhaite que nous partagions cette immortalité. As-tu entendu parler des jumeaux de la mythologie grecque, Castor et Pollux ? Selon la légende, ils étaient si attachés l'un à l'autre qu'ils ne voulaient pas être séparés, même après

leur mort. Zeus, leur père, exauça ce vœu : il plaça les jumeaux dans le ciel et en fit la constellation des Gémeaux. Quelle fabuleuse histoire, soupira-t-elle d'un air extatique. Comme j'aimerais que toi et moi devenions aussi des étoiles jumelles !

Cette idée donna la chair de poule à Cassandra. Elle n'avait pour sa part aucun désir d'être coincée avec sa sœur pour l'éternité.

— Navrée de ternir ce tableau idyllique, mais tu sembles oublier un détail qui a son importance.

— Lequel ?

— Eh bien moi ! répliqua Cassandra avec agacement. Ne t'est-il pas venu à l'esprit que je ne souhaitais peut-être pas accéder à l'immortalité ? Et que je désire encore moins te voir y accéder, toi ? Si la pierre philosophale existe réellement, jamais je ne la laisserai tomber entre tes mains !

Le sourire d'Angelia s'effaça, ses traits se contractèrent, et ses prunelles prirent un reflet métallique.

— Que tu le veuilles ou non, martela-t-elle froidement en fixant sa sœur dans les yeux, je l'obtiendrai. Je travaille sur cette affaire depuis plus de cinq ans, j'y ai englouti des fortunes, il est absolument impensable que j'échoue si près du but.

Un instant, Cassandra avait oublié à quel point Angelia pouvait être dangereuse. Une brusque sensation d'étouffement s'empara d'elle, en même temps qu'elle ressentait le besoin irréprensible de quitter la pièce. Elle gagna vivement la porte et sortit sans laisser à Angelia le temps de réagir.

Une fois dans le couloir, elle respira plus librement, mais son répit fut de courte durée. Du coin de l'œil, elle perçut un mouvement sur le palier ; un homme braquait son regard d'aigle dans sa direction, la main posée sur la crosse de son pistolet. Cassandra soupira. Depuis le début de leur voyage, elle et ses amis étaient soumis à une surveillance constante de la part des membres du Cercle du Phénix. Leurs moindres faits et gestes étaient scrupuleusement rapportés à Angelia, et cette situation commençait à devenir pesante.

Exaspérée, Cassandra décida d'aller prendre l'air. Elle ne connaissait pas Prague et c'était l'occasion ou jamais de visiter la ville puisqu'ils repartaient le lendemain matin de bonne heure. Une agréable promenade en perspective si elle parvenait à faire abstraction de la présence des hommes d'Angelia sur ses talons.

Cassandra descendit l'escalier de l'hôtel, traversa le hall et déboucha dans la rue qu'elle remonta d'un pas pressé en direction du pont Charles ; la nuit n'allait pas tarder à tomber, et il était fort probable qu'Angelia impose une fois de plus un couvre-feu.

Sur l'autre rive, la haute colline que couronnait l'immense château des rois de Bohême était nappée des dernières lueurs du soleil. Cassandra

franchit le pont Charles, s'attardant devant les statues qui ponctuaient le parcours, et en particulier celle de saint Jean Népomucène. Au-dessous, le fleuve écumait contre les piliers de pierre.

De l'autre côté du pont, Cassandra rencontra Dolem et Julian en grande conversation. À quelques pas d'eux, trois individus à la mine sombre ne les lâchaient pas du regard.

Les traits tirés, Julian incarnait admirablement le désespoir à l'état brut. Cassandra savait qu'il ne cessait de se torturer au sujet de Gabriel, se demandant continuellement s'il se portait bien et s'il mangeait suffisamment. Seule la compagnie de Dolem paraissait le distraire quelque peu. Il est vrai que la conversation d'une femme née au XIV^e siècle ne pouvait que s'avérer passionnante. Dolem avait d'ailleurs à maintes reprises agrémenté le voyage de ses souvenirs, retraçant avec humour et finesse les événements dont elle avait été témoin au cours de sa longue existence. Cependant, Cassandra avait noté la distance qu'elle prenait vis-à-vis de ce qu'elle avait vécu : elle semblait n'être qu'une observatrice que rien ne touchait, un fantôme errant en terre étrangère.

Lorsque Cassandra les rejoignit, Dolem se tourna vers elle et lui adressa un sourire teinté de nostalgie.

— J'aime cette ville, murmura-t-elle, le regard fixé sur les flots de la Vltava. L'atmosphère ici n'est semblable à nulle autre. J'y reviens très souvent, et à chaque fois je retombe sous son charme. À l'époque de ma... naissance, Prague était considérée à juste titre comme la capitale occidentale de la magie et de l'alchimie. De nombreux adeptes et marchands de gemmes, philtres, élixirs ou talismans vivaient dans la ruelle d'or, la *zlata ulicka*, située dans l'enceinte du Château.

— Était-ce dans cette rue que vous viviez avec Cylenius ? lui demanda Julian.

— Oh non. Nous habitions une maison qui n'existe plus aujourd'hui et qui se trouvait en dehors de Prague, loin de l'agitation de la ville. Le Grand Œuvre réclame une assiduité constante qui ne laisse place à aucune distraction, de quelque nature qu'elle soit. Les véritables alchimistes sont des reclus volontaires, et leur renoncement au monde implique qu'ils habitent loin des hommes.

— C'est un véritable sacerdoce, commenta Cassandra.

— En effet. Tant de qualités et de sacrifices sont nécessaires pour obtenir la pierre philosophale... L'alchimiste doit être patient, assidu, persévérant, et lutter contre les passions qui l'assaillent ; il doit extirper de son âme orgueil, colère, jalousie, haine, hypocrisie, luxure, paresse, et surtout avarice, car celui qui n'a pas tué en lui le désir de l'or ne peut réussir le Grand Œuvre.

— Mais vous n'êtes pas toujours restés à Prague, observa Cassandra.

Vous nous avez dit que Cylenius avait beaucoup voyagé.

Dolem hocha la tête.

— Avant de s'installer ici pour entreprendre ses recherches, il sillonna le monde afin de parfaire ses connaissances alchimiques. Une fois qu'il eut réussi le Grand Œuvre, il mena de nouveau une vie vagabonde et anonyme à travers l'Europe, tentant de soulager la misère humaine grâce à la pierre philosophale...

L'homonculus se tut subitement, les yeux braqués sur un point de l'autre côté du pont. Julian et Cassandra suivirent son regard, mais ils ne virent qu'une foule indistincte qui grouillait le long du quai.

— Qu'avez-vous vu ? s'enquit Cassandra, sur la défensive.

Dolem demeura silencieuse un long moment, fixant toujours le quai opposé, puis elle tourna son pâle regard vers eux.

— Rien, répondit-elle avec un sourire. Je n'ai rien vu.

Le soleil venait de se coucher à l'horizon, déposant des traînées sanglantes sur le fleuve, lorsqu'un des hommes à la solde d'Angelia s'avança vers eux, la mine impérieuse.

— Il est temps de rentrer, aboya-t-il en les enveloppant d'un regard lourd de menace.

— Déjà ? se révolta Cassandra, qui n'entendait pas être traitée comme une petite fille.

La voix de l'homme se fit obséquieuse.

— Déjà, oui. Les ordres sont formels, Miss Jamiston.

N'ayant guère le choix, ils obtempérèrent à regret et firent demi-tour pour regagner l'hôtel.

*

Après avoir dîné en tête à tête avec sa sœur, Cassandra s'apprêtait à rejoindre la chambre qui lui avait été assignée pour la nuit. Elle devait reconnaître à sa grande honte qu'elle éprouvait un certain plaisir à la pétillante compagnie d'Angelia. Du plaisir mâtiné de culpabilité, certes, mais du plaisir tout de même. Sa présence éveillait en elle des émotions oubliées depuis longtemps, un mélange de nostalgie et d'affectueuse complicité qui lui étreignait le cœur. Et surtout, le sentiment de ne pas être seule, maintenant que l'homme qu'elle aimait avait disparu.

La main posée sur la poignée de sa chambre, elle tentait de clarifier ses pensées quand Nicholas surgit tout à coup près d'elle et l'entraîna sans ménagement dans la pièce dont il referma la porte derrière eux.

— Qu'est-ce qui vous prend ? protesta Cassandra en se libérant non sans mal de la poigne de fer de l'avocat.

Celui-ci vrilla ses yeux dans les siens comme s'il cherchait à sonder son esprit.

— Quel jeu jouez-vous, Cassandra ? demanda-t-il d'un ton féroce.

Surprise, elle le regarda sans comprendre.

— Répondez-moi ! J'exige des explications !

Cette sommation fit sortir Cassandra de ses gonds.

— J'ignore de quoi vous voulez parler ! riposta-t-elle sèchement.

Soyez plus clair, qu'attendez-vous de moi exactement ?

L'air soupçonneux, Nicholas se pencha vers elle. Leurs deux visages se frôlaient presque, et Cassandra pouvait sentir son souffle chaud sur sa peau. Il siffla à son oreille :

— Cette femme, Angelia Killinton, a fait assassiner mon père. Jamais je ne permettrai qu'elle atteigne ses objectifs !

— Alors nous poursuivons le même but, reparti Cassandra d'un ton acerbe.

Les yeux noirs de Nicholas brillèrent d'un éclat menaçant et Cassandra ne put s'empêcher de frémir.

— Vraiment ? fit-il d'un ton suspicieux. Vous ne pouvez nier toutefois que vous éprouvez de l'affection pour elle, cela crève les yeux. Lady Killinton est votre sœur après tout, comme elle ne cesse de le clamer à tous les vents.

Cassandra se raidit sous l'effet de la colère.

— Qu'insinuez-vous, Nicholas ? Que je puisse vous trahir, prendre parti pour Angelia ?

Il continuait à la jauger d'un regard perçant.

— À vous de me le dire, rétorqua-t-il sans aménité. De quel côté êtes-vous ? C'est à mon tour de vous suspecter aujourd'hui.

L'indignation de Cassandra s'estompa, chassée par une tristesse au goût amer. La méfiance dont Nicholas faisait preuve à son égard la blessait.

— Vous ne me faites pas confiance..., murmura-t-elle, les yeux baissés.

— Je dois avouer que je ne sais plus que penser...

Sa voix s'était curieusement radoucie. Quelque peu rassérénée par ce changement de timbre, Cassandra releva la tête et affronta Nicholas.

— Personne mieux que moi ne connaît le pouvoir de nuisance d'Angelia. Je ne la laisserai pas s'approprier la pierre philosophale. Mon seul but est d'en finir avec le Cercle du Phénix en mettant définitivement ma sœur hors d'état de nuire. Fiez-vous à moi.

Nicholas fit une moue sceptique.

— Angelia est intouchable... Elle est constamment entourée de gardes du corps, et elle est bien trop maligne pour se faire piéger.

Cassandra eut un sourire sombre.

— Elle a confiance en moi et me laisse l'approcher. Si l'occasion se présente, je n'hésiterai pas à... me débarrasser d'elle.

Nicholas la dévisagea d'un air incrédule.

— Vous iriez jusqu'à tuer votre propre sœur ?

Le sourire amer qu'arborait Cassandra s'élargit, et son regard devint aussi dur que celui d'Angelia.

— J'ai déjà essayé de l'assassiner une fois, répondit-elle froidement, mais elle en a réchappé. Je n'échouerais pas une seconde fois. Elle est trop dangereuse pour qu'on la laisse vivre, j'en ai conscience.

— Aurez-vous vraiment ce courage ? demanda Nicholas à voix basse. Cassandra pâlit, mais sa voix resta ferme.

— C'est la croix que je dois porter, et j'assumerai ce fardeau jusqu'au bout.

L'avocat parut hésiter. Il tendit la main vers Cassandra, puis se ravisa et retint son geste.

— D'accord, lâcha-t-il comme à regret. Je vous crois. Soyez prudente néanmoins : votre sœur a plus d'emprise sur vous que vous ne voulez bien l'admettre. Et vous êtes d'autant plus vulnérable que vous avez perdu Andrew...

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la chambre. Troublée, Cassandra s'approcha de la fenêtre et appuya son front au carreau. La fraîcheur de la vitre lui procura une agréable sensation d'apaisement, mais le mal était fait : le doute s'était emparé d'elle.

Chapitre II

Debout devant l'hôtellerie, les mains sur les hanches, Angelia admonestait ses hommes tandis qu'ils s'escrimaient à hisser ses nombreuses malles dans la voiture réservée aux bagages. Bien que l'heure fût matinale et la ville encore plongée dans le sommeil, le groupe se disposait à quitter Prague en direction du dernier sanctuaire. Angelia, qui trépignait d'impatience, se tourna vers Dolem et demanda avec brusquerie :

— Quelle est notre destination à présent ?

Dolem, qui paraissait en transe, comme souvent depuis le début de leur voyage, revint à la réalité.

— Nous devons faire route vers le nord-ouest.

— C'est un peu vague ! cingla Angelia.

— La pierre philosophale est cachée au cœur des Krušné Hory.

— Krušné Hory ?

— Les monts Métallifères, traduisit Dolem, et son regard brilla d'une lueur malicieuse. Le lieu est approprié, ne pensez-vous pas ?

La région de Bohême était constituée d'un vaste plateau bordé par des chaînes de montagnes : les hauteurs de la forêt de Bohême, les monts des Géants, les monts Métallifères. Ces derniers, qui s'étendaient sur environ cent trente kilomètres depuis le Fichtelgebirge jusque vers l'Elbe, formaient une frontière naturelle entre la Saxe et le nord de la Bohême. À partir du XVe siècle, la région des monts Métallifères, jusqu'alors peu peuplée, avait connu un développement extraordinaire grâce à la découverte de gisements d'argent et d'étain. Depuis, les activités minières n'avaient cessé de se renforcer.

— En effet, acquiesça Julian. Cylenius ne manquait pas d'esprit. Quoi de plus logique que de dissimuler la pierre dans les montagnes de minerai ?

— Inutile de perdre du temps en bavardages stériles, les tança Angelia. Partons !

Relevant les pans de son manteau pourpre bordé de cygne, elle s'empressa de gravir le marchepied de son attelage et appela Cassandra d'une voix stridente.

— Viens vite, chérie !

Nicholas jeta un coup d'œil railleur à Cassandra, qui crut également y lire une lueur de défi. Mal à l'aise, elle rejoignit sa sœur tout en maudissant sa nature exubérante. Julian, Jeremy, Nicholas et Dolem

prire place dans un autre attelage, tandis que Megan demeurait sous la surveillance des hommes d'Angelia dans une troisième voiture. La jeune fille semblait aller bien, mais Angelia n'avait pas autorisé Cassandra à lui parler malgré les menaces et suppliques dont celle-ci l'avait harcelée.

— Il faut bien que je te maintienne sous pression, avait-elle justifié avec un sourire papelard qui avait donné envie à sa sœur de la gifler.

Cassandra s'assit en soupirant face à Angelia et l'attelage s'ébranla dans un nuage de neige sale. Les unes à la suite des autres, les voitures quittèrent Prague pour se diriger vers la ville de Kladno, première étape de leur voyage vers les monts Métallifères.

— Nos compagnons de voyage ne sont guère agréables, gémit Angelia. Dolem est un monstre, Ferguson continuellement sur la défensive, et Lord Ashcroft d'humeur sinistre. Est-ce la perte de son amant qui le met dans cet état ?

Lovée sur les coussins de la banquette, elle jouait négligemment avec son petit manchon d'hermine.

— Je n'en sais rien, rétorqua Cassandra qui n'avait pas la moindre intention de commérer sur le compte de Julian. Du reste, je ne pense pas que ce soit notre affaire.

Angelia eut l'air déçu.

— Oh, c'est fort dommage. Nous aurons besoin de bonnes histoires pour meubler le long trajet qui nous attend.

— En parlant de Gabriel, j'ai l'impression de le connaître... Ne t'évoque-t-il rien ?

Angelia répondit d'un air indifférent :

— Non, absolument rien.

— Et pourtant, insista Cassandra, j'ai le sentiment de l'avoir déjà rencontré, il y a très longtemps... Je sais que tu ne veux pas parler du passé, mais il me reste tant de trous à combler dans ma mémoire...

Soudain très pâle, Angelia se raidit.

— Laisse le passé là où il est, dit-elle d'une voix brève, cela vaut mieux.

Mais Cassandra ne voulait pas lâcher prise.

— Te rappelles-tu de notre enfance, de nos parents ? Raconte-moi, Angelia, j'aimerais tant me souvenir...

— Non !

Furieuse, tremblante, Angelia avait presque crié.

— Non, répéta-t-elle plus calmement. Abandonnons ce sujet, s'il te plaît.

Cassandra renonça à regret, le cœur débordant de frustration. De quoi sa sœur avait-elle donc si peur ?

Le voyage dura plusieurs jours, durant lesquels le convoi parcourut de vastes plateaux neigeux bordés par des chaînes de montagnes dont les arêtes se découpaient sur le ciel d'un bleu pur. Le groupe traversa Kladno, Louny, Teplice, puis atteignit un village au pied des monts Métallifères. Là, Dolem déclara qu'ils devaient abandonner les voitures et poursuivre leur périple à cheval. Angelia en fut horrifiée.

— Et mes bagages ? protesta-t-elle. Je ne pourrai pas emmener mes malles à cheval !

— Je crains qu'il ne faille emporter que le strict nécessaire. Nous n'avons pas le choix : le chemin qui mène au sanctuaire est trop étroit pour être emprunté par des attelages.

Avec force soupirs et gémissements, Angelia se résigna à abandonner sa précieuse garde-robe à la surveillance d'un de ses hommes, et ils purent reprendre leur trajet. À la différence des versants nord des monts Métallifères dont l'inclinaison était douce, les pentes méridionales étaient extrêmement raides. La montée s'avéra donc laborieuse, d'autant qu'un vent froid soufflait sur les membres de l'expédition et leur cisailait le visage. Le chemin que leur indiqua Dolem serpentait à travers d'épaisses forêts aux arbres si rapprochés que leurs frondaisons ne laissaient pas filtrer la lumière du jour, aussi furent-ils soulagés, après des heures passées dans une quasi-obscurité, de resurgir enfin à l'air libre et de revoir le ciel. Ils se trouvaient dans une vaste carrière semée de baraquements qui paraissaient abandonnés. Au loin, l'entrée sombre d'une mine se découpait dans la roche.

— Autrefois, commenta Dolem, du fer, du cuivre et du plomb ont été extraits de cette mine jusqu'à ce que les gisements soient épuisés. Elle est désaffectée aujourd'hui, et les hommes sont depuis longtemps partis creuser ailleurs.

— Sommes-nous proches du sanctuaire ? s'impacienta Angelia que les considérations minières n'intéressaient que médiocrement.

— Nous y sommes presque, répondit Dolem en désignant un sommet qui se dressait devant eux.

— Dans ce cas...

Angelia jeta un regard aux alentours.

— ... je crois que seuls certains d'entre nous vont continuer le voyage. Tous frémirent à ces mots.

— Que veux-tu dire ? s'inquiéta Cassandra.

— Dolem va nous conduire toi et moi au sanctuaire. Peut-être serait-il bon que M. Ferguson vienne aussi au cas où nous aurions besoin d'un homme pour nous défendre, ajouta-t-elle d'un air narquois. Les autres resteront ici.

— Ce n'est pas ce qui était prévu ! se rebella Cassandra. Il est hors de

question que j'abandonne Megan, Julian et Jeremy !

— Tu n'es pas en position de discuter, ma chérie, rétorqua Angelia d'une voix suave. Rassure-toi, aucun mal ne leur sera fait... tant que tu te montreras docile en tout cas...

La menace était à peine voilée. Un de ses sbires s'approcha de Jeremy qui fit mine de se débattre, mais Julian l'arrêta d'un geste.

— Il est inutile de résister, soyez raisonnable. Ne vous inquiétez pas pour nous, ajouta-t-il à l'adresse de Cassandra. Vous nous retrouverez ici à votre retour.

Le sang de la jeune femme bouillonnait de colère, mais elle était prise au piège. Les hommes d'Angelia étaient armés et dangereux, sans même parler de leur supériorité numérique. Elle n'avait d'autre alternative que d'obtempérer.

La rage au cœur, Cassandra poursuivit donc sa route avec Dolem, Angelia et Nicholas, tandis que Julian, Jeremy et Megan demeuraient au camp sous la garde des hommes du Cercle.

Ils grimpèrent pendant encore une heure, avant de déboucher sur un éperon rocailleux situé à une centaine de mètres du sommet de la montagne. Dolem descendit alors de sa monture.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-elle en s'approchant de la muraille rocheuse qu'elle palpa.

Elle ne tarda pas à trouver ce qu'elle cherchait : une mince fissure verticale dans la roche, presque invisible à l'œil nu, et de largeur juste suffisante pour permettre le passage d'un être humain. Sans hésiter, Dolem se faufila dans la faille, aussitôt suivie par les autres. Ils débouchèrent dans une petite caverne et Dolem leur désigna un pan de la muraille.

À l'endroit qu'elle indiquait, un disque doré, dans lequel se découpaient quatre triangles creux, était encastré dans la paroi rocheuse.

— Voici l'entrée du dernier sanctuaire, annonça simplement Dolem.

Sans perdre une seconde, Angelia approcha le Soleil d'or de la paroi et disposa, sans les appliquer, les quatre triangles d'argent face aux quatre réceptacles d'or. Puis elle suspendit son mouvement et jeta un bref regard à Cassandra, quêtant son approbation. Celle-ci se contenta de hausser les épaules, comme si elle souhaitait se dédouaner de toute responsabilité dans la suite de cette affaire. Angelia parut déçue mais ne dit rien. Prenant une brusque inspiration, elle introduisit les triangles dans leurs réceptacles, emboîtant ainsi les deux cercles, puis se recula pour observer les conséquences de son geste.

Avec un grondement apocalyptique, un pan du mur bascula, soulevant un nuage de poussière. Derrière s'ouvrait une salle de forme triangulaire, agrémentée de quatre statues de marbre perchées sur des socles carrés dont chaque face était gravée d'une étoile à six branches.

Sur le sol recouvert de tomettes était tracé un gigantesque symbole qui leur était désormais familier, l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue.

Dolem s'agenouilla et passa sa main sur la tête de l'ouroboros.

— Le symbole de l'unité de la matière, leitmotiv de tous les alchimistes.

— La Matière première, et par conséquent la pierre philosophale, sont composées des quatre éléments unis, par une puissante cohésion, dans un état d'équilibre naturel et parfait, enchaîna Angelia en faisant lentement le tour de la pièce.

Elle passa devant les statues dont chacune symbolisait un élément : un dauphin pour l'Eau, un oiseau pour l'Air, un lion pour la Terre, un dragon pour le Feu. Sur les piédestaux, les étoiles à six branches représentaient leur union.

— La Matière première rassemble les éléments et les qualités essentielles qui leur sont associées, poursuivit Angelia, très satisfaite d'étaler son savoir. Le Froid, l'Humide, le Sec et le Chaud, quatre modalités d'une force unique assurant la vie universelle. C'est à partir de cette quaternité que se forment tous les mélanges possibles. La manipulation des éléments et de leurs qualités respectives modifie la composition des différents matériaux, et permet de les transmuter.

Dolem ajouta :

— Les quatre éléments primaires se réduisent en trois principes physiques : le Sel, le Mercure et le Soufre. Le triangle exprime ces trois principes, ce qui explique la singulière configuration de cette pièce.

Elle s'engagea dans le couloir qui s'ouvrait à la base du triangle, imitée par ses compagnons. Les murs du passage étaient couverts de plaques d'or et d'argent sculptées en relief. La plus proche représentait trois serpents dans un calice.

— Le Soufre, le Mercure et le Sel composant la Matière de la pierre, placés dans l'Œuf philosophique, commenta Dolem.

Elle effleura d'autres plaques figurant divers animaux.

— Le Soufre étant fixe en son essence et le Mercure volatil, les alchimistes représentaient le Soufre par le lion, roi des animaux terrestres, et le Mercure par l'aigle, roi des oiseaux. Ils peuvent également être symbolisés par deux poissons, un lion et une lionne, un cerf et une licorne ou deux chiens. Leur mariage dans l'Œuf philosophique donne naissance à la pierre philosophale...

— Étiez-vous déjà venue ici ? lui demanda Cassandra.

— Non, je découvre cet endroit en même temps que vous.

Le couloir était fermé par une porte sur laquelle était peint grandeur nature un homme couronné, vêtu d'un pourpoint noir et d'une chemise blanche comme neige, qui semblait toiser les visiteurs d'un regard acéré. Chose étrange, sa peau était de la couleur du sang.

— Les trois couleurs principales de l'Œuvre, le noir, le blanc et le rouge, représentées sous forme allégorique, commenta brièvement Dolem.

— Je comprends, dit Angelia. Ce sanctuaire est conçu de manière à retracer les étapes de la fabrication de la pierre philosophale. La Matière première ayant été préparée dans la salle précédente et placée dans l'Œuf philosophique, nous devrions maintenant selon toute logique traverser trois pièces symbolisant ces trois couleurs, puisque la pierre est noire au commencement de la cuisson, blanche au milieu et rouge à la fin.

— C'est très probable, approuva Dolem.

Et en effet, la salle suivante, avec ses murs lisses d'un noir plus noir que le noir, confirma l'hypothèse d'Angelia.

— L'Œuvre au noir, déclara-t-elle d'un ton professoral, appelée également « Nigredo », « dissolution », « ténèbres », « mort », « lèpre » ou encore « tête de corbeau », conditionne l'obtention de la pierre philosophale. L'apparition de la couleur noire au quarantième jour de cuisson indique en effet que le Grand Œuvre est dans la bonne voie. L'alchimiste doit abandonner l'Œuvre si la noirceur ne se manifeste pas, car c'est le signe infaillible que le travail a échoué et qu'il faut recommencer.

— La couleur noire précède toutes les autres dans l'Œuvre, ajouta Dolem, car la vie procède de la mort, de même que la pierre philosophale naît de la putréfaction de la Matière. Regardez le sol...

Une mosaïque formée de petits cubes de faïence multicolores s'étendait à leurs pieds. Des visions de cauchemar y voisinaient : cadavres ensanglantés, squelettes debout sur des catafalques, arbres dépouillés ayant pour fruits des têtes humaines, corbeaux menaçants aux yeux globuleux, crânes humains pourvus de deux ailes.

— Voilà qui donne envie de progresser, ironisa Nicholas. C'est le musée des horreurs ici, un décor digne de Jérôme Bosch.

— Ne perdons pas de temps, les pressa Angelia qui pénétrait déjà dans la deuxième pièce. La pierre philosophale nous attend.

Dolem, Cassandra et Nicholas la suivirent dans la salle dédiée à l'Œuvre au blanc, ou Albedo, dont les murs d'une éclatante blancheur offraient un contraste presque douloureux avec les ténèbres de la pièce précédente. Cette éblouissante clarté leur fit cligner des yeux.

— Après la mort vient la vie, murmura Dolem. Ici s'opère la réconciliation des dualités contraires, et chaque entité se trouve alors complétée et enrichie par son opposée ; l'Albedo est la terre conjonctive où se déroulent les noces du Soufre et du Mercure, du fixe et du volatil, du feu et de l'eau, du Soleil et de la Lune, du mâle et de la femelle...

Dolem s'inclina vers le sol et effleura du bout des doigts deux mots qui

se détachaient en lettres noires sur la mosaïque devant l'entrée de la salle. Son expression était si solennelle que même Angelia n'osait l'interrompre.

— *Solve* et *Coagula*, lut-elle d'un ton plein de déférence. L'adepte doit volatiliser le fixe et fixer le volatil, spiritualiser le corps et corporifier l'esprit. La mort et la renaissance alternent durant l'Albedo jusqu'à ce que le volatil soit fixé ; le Mercure sublimé se revêt alors d'une grande blancheur et devient capable de changer le métal en argent. L'Albedo est l'intermédiaire entre l'Œuvre initial et l'Œuvre final, la voie du milieu, vers laquelle elle ramène les extrêmes...

— À l'instar du Yin et du Yang, où chacun des deux contient son contraire, l'actif est présent dans le passif, comme le passif dans l'actif. Ciel et terre ont simultanément besoin l'un de l'autre, murmura Angelia, agenouillée près d'une mosaïque sur laquelle deux serpents s'entre-dévoraient, enlacés autour du cou d'un cygne aux plumes d'une rayonnante pureté. Près de l'oiseau flottaient des pierres, et des violettes d'or, fleurs hermaphrodites, parsemaient la rive du lac.

— Une fois la blancheur obtenue, ajouta la jeune femme, l'Œuvre est en passe de réussir. La vie a vaincu la mort, le Roi est ressuscité, l'Enfant philosophal est né... Nous approchons du but !

Angelia se releva vivement et franchit en quelques enjambées la distance qui la séparait de la salle consacrée à l'Œuvre au rouge, également nommée Rubedo. Mais parvenue sur le seuil, elle s'immobilisa, l'air désappointé. Cassandra la rejoignit, et comprit aussitôt la raison de sa déception : la pièce, qui ne se distinguait des précédentes que par ses murs écarlates et son sol en mosaïque semé de phénix, d'ouroboros et de rois vêtus de rouge, sceptres à la main, se révélait tout aussi vide. Nulle part ne se voyait la moindre trace de pierre philosophale.

— C'est sans fin, maugréa Angelia, fâchée par ce contretemps.

— La patience est la plus grande vertu de l'alchimiste, déclara posément Dolem en dépassant les deux sœurs pour pénétrer dans la salle. La couleur rouge indique la fin heureuse de l'Œuvre. La matière se dessèche et se transforme en une poudre d'un rouge brillant. Il suffit alors de briser l'Œuf pour entrer en possession de la pierre philosophale.

« L'union des Ténèbres et de la Lumière se solde ainsi par la victoire de la Lumière. Les noces chimiques du Soleil et de la Lune, du Soufre et du Mercure, donnent naissance au Fils régénéré, à l'Or philosophal, au Roi rouge qui réunit en lui l'absolue fixité sulfurique et l'extrême flexibilité mercurielle. Cette dernière phase voit l'accomplissement de la conciliation des contraires ; la pierre philosophale est totalité, car tous les opposés cohabitent en son sein. Elle est la synthèse des quatre éléments pour en former un cinquième, qui est sa vraie nature,

l'Éther. Sa globalité montre qu'elle est l'essence des êtres.

— Mais où est-elle, l'interrompt Angelia avec fébrilité, où est la pierre ?

— Elle est toute proche, lui assura Dolem. Encore un peu de patience. Elle traversa la pièce et disparut dans la salle suivante. Angelia, Cassandra et Nicholas s'empressèrent de la rejoindre.

Une table en buis couverte de partitions jaunies, un tabouret et une harpe constituaient tout l'ameublement de cette nouvelle salle. Les murs en étaient dorés, et une frise surmontée des mots « *Marsyas victus obmutescit* » figurait le tournoi musical ayant opposé le dieu de la musique Apollon au satyre Marsyas. Une porte sur laquelle s'entrecroisaient deux cornes d'abondance au-dessus du caducée de Mercure fermait la pièce.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Nicholas, intrigué.

Dolem s'approcha de la harpe et effleura les cordes tendues.

— Il est fréquent de trouver des instruments de musique dans les demeures des adeptes. Ils nommaient entre eux la science alchimique « l'Art de musique ». Cet art, hérité de Pythagore, consiste à obtenir d'un instrument le son le plus juste et le plus pur possible. De la même manière, le travail dévolu à l'alchimiste consiste à se mettre en harmonie avec les éléments et les astres, à les coordonner en lui. Connaître la musique pour un adepte signifie être à l'unisson avec le monde. En outre, la musique possède une dimension magique...

— Une dimension magique ? répéta Cassandra d'un ton incrédule.

— Des sons convenablement émis peuvent avoir des effets matériels, vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte...

Dolem approcha le tabouret de la harpe et s'assit, puis elle porta sur les deux sœurs et Nicholas un regard scrutateur.

— La pierre philosophale se trouve derrière cette porte, dit-elle en désignant d'une main pâle le fond de la pièce. Les cornes d'abondance et leur croisement en X symbolisent les richesses matérielles et spirituelles que procure la possession de la pierre. Mais vous pouvez encore faire demi-tour. Souhaitez-vous réellement aller jusqu'au bout de ce voyage ?

— Ne dites pas de bêtises, siffla Angelia, et faites ce que vous avez à faire !

Dolem ferma les yeux. Ses longs doigts s'animèrent et pincèrent délicatement les cordes de la harpe. Des notes cristallines et d'une pureté angélique, semblables à des gouttes de rosée scintillantes, s'élevèrent alors dans le profond silence. La musique était si harmonieuse qu'elle semblait émaner du monde céleste, et les jeunes gens, subjugués par cette divine beauté, mirent plusieurs minutes à réaliser que la porte s'était ouverte.

Chapitre III

Affalé contre le mur, Jeremy contemplait la porte de la cellule d'un œil morne en poussant des soupirs à fendre l'âme. Ses mains jouaient nerveusement avec les pans de son manteau, dont il ne cessait de froisser et défroisser l'étoffe.

— Que vont-ils faire de nous à votre avis ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Nous tuer, je suppose, répondit sombrement Julian, les yeux fixés sur les lambeaux de ciel que l'étroite fenêtre aux vitres cassées laissait entrevoir. Nous ne leur sommes d'aucune utilité, et nous en savons trop désormais sur le Cercle du Phénix pour rester en vie. J'ai le sentiment que Lady Killinton n'éprouvera guère de scrupules à se débarrasser de nous.

Jeremy se redressa d'un bond.

— Ne proférez pas de telles horreurs avec autant de calme ! fulmina-t-il. Comment faites-vous pour rester aussi serein dans un moment pareil ?

Julian garda le silence, mais son visage s'obscurcit. Jeremy se laissa de nouveau aller contre le mur et poussa un soupir déchirant.

— Je commence à regretter d'être venu en Bohême.

— Vous n'êtes pas le seul ! rétorqua Julian, pince-sans-rire.

Il maudissait le jour où il avait résolu de poursuivre l'aventure jusqu'à son terme. Cette décision lui paraissait suicidaire à présent. L'image de Laura ne quittait pas son esprit, et une terrible culpabilité le rongait depuis qu'il avait compris que sa vie était menacée. Quel piètre père il faisait... À cause de sa folie et de son égoïsme, sa fille chérie risquait de grandir sans ses parents. À cette pensée, il ressentit une douloureuse contraction dans la région du cœur, et pendant un instant, il eut du mal à respirer.

Et Gabriel... Non, il refusait de penser à Gabriel, sous peine de s'effondrer complètement.

— J'espère que Megan va bien, soupira Jeremy, le ramenant à la réalité. Elle...

Un hurlement de rage l'interrompit, et un grand tumulte éclata à l'extérieur. Des cris, des vociférations, des coups de feu volaient de toutes parts, et le camp entier paraissait saisi d'une indescriptible panique. Jeremy sauta sur ses pieds et se plaça près de la porte, l'oreille tendue. Des bruits de course résonnèrent devant la cabane,

des jurons s'élevèrent, suivis de coups sourds, puis le silence retomba.

— Que diable..., commença Jeremy.

Il n'acheva pas sa phrase. Une clé tournait dans la serrure, et les deux prisonniers retinrent leur souffle. La porte s'ouvrit en grinçant, et une silhouette familière s'encadra dans l'embrasure, que Julian reconnut immédiatement.

— Gabriel..., balbutia-t-il, au comble de la stupéfaction.

Jeremy pour sa part semblait avoir été frappé par la foudre.

— Bonté céleste, articula-t-il d'une voix atone. Vous...

Durant quelques secondes, le temps parut suspendu, jusqu'à ce que Megan débouche en courant dans la pièce, les joues rouges d'excitation.

— Vous allez bien ? cria-t-elle en apercevant Julian et Jeremy.

Les deux hommes émergèrent aussitôt de leur hébétude.

— Oui, répondit le journaliste. Et visiblement, vous aussi !

— Heureusement que Gabriel était là pour nous libérer ! dit-elle en couvant le jeune homme d'un regard admiratif. Il s'est débarrassé à lui seul de tous les hommes de cette sorcière de Lady Killinton !

Sur le pas de la porte, Julian et Jeremy clignèrent des yeux, éblouis par la lumière de l'après-midi après leur station dans la pénombre, puis ils distinguèrent avec effroi des dizaines de formes humaines étendues sans mouvement sur le sol caillouteux.

— Vous... vous les avez tous tués ? balbutia Jeremy en observant Gabriel d'un air effaré.

— Non. Juste assommés. Aucun ne va mourir.

— Ah...

Jeremy contempla les alentours escarpés d'un œil aigu.

— Par quel miracle nous avez-vous trouvés dans cet endroit désert ?

— Je vous ai suivis depuis Londres.

— Étonnant, vu votre sens de l'orientation, que vous ne vous soyez pas retrouvé en Chine !

— Il est plus facile de demander son chemin quand on parle, repartit sobrement Gabriel. Et puis...

— Et puis ?

— Une femme du nom de Dolem m'a guidé, expliqua Gabriel avec hésitation. Une fois que j'ai eu quitté Londres, elle... elle s'est mise à me parler en pensée et à m'indiquer la route à suivre pour vous retrouver.

Megan et Jeremy échangèrent un regard hautement dubitatif.

— Dolem ? Dolem vous parlait *en pensée* ? Vous voulez dire que vous entendiez sa voix dans votre tête ? Vous ne seriez pas devenu fou par hasard ?

— Certainement pas ! protesta Gabriel.

— En admettant que ce soit vrai, intervint Megan d'un ton conciliant,

pourquoi vous aurait-elle demandé de venir jusqu'ici ?

Le jeune homme haussa les épaules en signe d'ignorance.

Sous le choc, Julian n'avait pas prononcé un mot depuis sa sortie de la cellule. Très pâle, il contemplait Gabriel comme si celui-ci revenait de l'au-delà, tandis que le jeune homme évitait soigneusement de croiser son regard. Reprenant soudain pied dans la réalité, il saisit brutalement le bras de Gabriel, l'entraîna dans la cabane, à l'abri des oreilles indiscrètes du journaliste et de Megan, et referma la porte derrière eux dans un claquement sec.

— Pourquoi es-tu venu ? interrogea-t-il sans préambule d'une voix où la colère le disputait à l'émotion.

Gabriel parut décontenancé : faisant montre d'une naïveté qui touchait au sublime, il avait escompté un accueil chaleureux et se voyait cruellement dérompé. Il comprit que les retrouvailles tant attendues n'allaient pas se dérouler comme il l'avait imaginé.

— Pourquoi es-tu venu ? répéta Julian avec plus de dureté encore.

— Mais... pour toi, bien sûr..., balbutia-t-il, chaque trait de son beau visage exprimant une mortelle inquiétude. Pour te revoir... (Il se retint d'ajouter « une dernière fois ».)

Julian le lâcha et recula d'un pas.

— Tu ne peux pas faire une chose pareille, Gabriel. Le jeune homme le regarda avec incompréhension.

— Que croyais-tu ? poursuivit Julian avec impatience. Que tu pouvais sortir brusquement de ma vie comme tu l'as fait, ne donner aucune nouvelle pendant des jours et revenir ensuite comme si de rien n'était ? Pensais-tu sincèrement que j'allais t'accueillir à bras ouverts ? Livide, Gabriel baissa les yeux.

— Je suis désolé..., souffla-t-il. J'ai été stupide... Mais Julian ne semblait pas ouvert aux tentatives de réconciliation.

— Je suis heureux que tu l'admettes ! Par malheur, il est trop tard.

Gabriel releva la tête et scruta Julian avec angoisse. Le visage fermé du lord ne laissait guère de place à l'espoir.

— Tu disais que tu m'aimais..., fit Gabriel tout bas. N'étaient-ce donc que des mots ?

— La question n'est pas de savoir si je t'aime ou pas... J'ai beaucoup réfléchi en ton absence, vois-tu.

Julian s'exprimait maintenant avec douceur.

— Je refuse de vivre dans la crainte et l'incertitude. Je ne supporterai pas que tu disparaisses de nouveau au moindre problème, c'est trop douloureux. J'aimerais pouvoir croire en toi, te faire confiance, mais... La voix de Julian s'était mise à trembler. Il s'interrompt, et étendit la main pour saisir celle de Gabriel.

— Je souffre d'avoir à te dire cela, conclut-il avec tristesse, mais je crois que je souffrirais encore davantage si je donnais libre cours à

mon amour pour toi. Pardonne-moi.

Gabriel serra ses doigts entre les siens. Peut-être était-ce mieux ainsi après tout. Lorsque les conséquences de la décision qu'il avait prise à Londres atteindraient Julian, la peine de celui-ci en serait allégée. Cette idée le consola.

— Je comprends, chuchota-t-il, ne t'inquiète pas.

Il s'avança vers Julian et le serra contre lui.

— Merci pour tout, souffla-t-il à son oreille.

Il relâcha son étreinte et Julian le fixa d'un air incrédule, stupéfait et déçu de sa facile résignation. Il aurait aimé qu'il se batte un peu plus pour sauver leur amour. Le lord demeura longtemps immobile, écartelé par des sentiments contradictoires, puis il parut sur le point d'enlacer à son tour Gabriel. Il se ravisa toutefois et se dirigea résolument vers la porte.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, lança-t-il à Megan et Jeremy qui attendaient dehors, dévorés de curiosité. Il faut retrouver Cassandra et les autres. Par où sont-ils partis, Gabriel ?

— Par ici, répondit le jeune homme en esquissant un geste vague qui englobait la moitié du paysage.

Jeremy leva les yeux au ciel et poussa un soupir consterné.

— Nous voilà bien avancés ! Comment allons-nous les rejoindre à présent ?

— Il me semble les avoir entendus partir dans cette direction, déclara Julian en s'avançant vers le versant de la montagne qui s'élevait à l'ouest de la mine désaffectée.

Il commençait à gravir la pente, cherchant des traces de passage qui confirmeraient son hypothèse, quand son regard fut attiré par un vif éclat ; quelque chose brillait dans l'herbe rare constellée de neige. Il s'agenouilla et ramassa une minuscule pierre verte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Megan qui l'avait rattrapé.

— Une émeraude, répondit Julian d'un ton pensif.

Il se releva et examina les alentours. À une quinzaine de mètres de là, en amont, il repéra une autre pierre qui accrochait la lumière.

— On dirait que quelqu'un sème des émeraudes pour nous indiquer le chemin à suivre. Dolem... Cette femme est pleine de ressources.

Secondé par Megan, il se mit à la recherche de la pierre suivante. Jeremy s'apprêtait à leur venir en aide lorsqu'une poigne de fer s'abattit sur son bras.

— Attendez, ordonna Gabriel d'une voix brève.

Jeremy se retourna vers lui, furieux.

— Lâchez-moi ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je me souviens, se contenta de répondre Gabriel, le visage grave.

Le journaliste pâlit et sa bouche s'assécha.

— De quoi parlez-vous ?

— Je me souviens du jour où j'ai assassiné votre père. Vous étiez là. Vous m'avez vu, et je vous ai vu aussi, mais je ne m'en suis rappelé que récemment.

Exsangue, Jeremy vacilla comme si Gabriel venait de le frapper.

— Oui, j'étais là, confirma-t-il d'une voix étranglée. Avez-vous... l'intention de m'assassiner également aujourd'hui ?

D'un geste brusque, il se dégagea de l'étreinte de Gabriel et le fixa d'un regard brûlant de haine. Calmement, le jeune homme sortit de sous son manteau ses poignards, rangés dans leurs fourreaux de nacre, et les tendit à Jeremy.

— Prenez-les, ils sont à vous.

Tétanisé, le journaliste ne réagit pas.

— Prenez-les, insista Gabriel en jetant un rapide coup d'œil en direction de Julian et Megan, par chance trop occupés à chercher les émeraudes pour faire attention à eux. Et faites ce que vous avez à faire, ajouta-t-il à voix basse, je ne me défendrai pas.

Jeremy ouvrit des yeux immenses. Ses doigts se refermèrent sur les armes, et il s'empessa de les cacher sous son manteau.

— Ainsi mon père sera vengé, gronda-t-il sourdement, et je retrouverai enfin la paix...

Gabriel acquiesça.

Du haut d'un rocher plat qui dominait le camp, Megan les interpella alors.

— Que faites-vous ? Nous devons nous hâter ! Ils ont de l'avance sur nous, et les bandits que Gabriel a assommés peuvent se réveiller d'une seconde à l'autre !

Les jambes flageolantes, Jeremy se dirigea vers elle.

*

— Encore une satanée porte ! cria Angelia, exaspérée, en lançant un regard assassin à Dolem. Quand cesserez-vous de vous moquer de nous ?

À l'instar de Cassandra et Nicholas, elle avait déduit des propos de Dolem que la salle de musique marquait la fin du sanctuaire et de leur périple. Or il n'en était rien. Devant eux, lourde et imposante, s'élevait une nouvelle porte de forme triangulaire, pointe dirigée vers le haut. Encadré par le soleil et la lune, un lion d'or à la crinière flamboyante, symbole de la pierre philosophale, se dressait fièrement sur ses pattes de derrière au centre du triangle.

Dolem s'était immobilisée, la respiration haletante.

— C'est la dernière, annonça-t-elle d'une voix altérée par l'émotion. Lorsque vous l'aurez franchie, plus aucun obstacle ne vous séparera de la pierre philosophale.

Durant quelques secondes, personne ne bougea. Puis Angelia et Nicholas se précipitèrent d'un même mouvement vers la porte.

— Inutile de vous escrimer, prévint Dolem tandis qu'ils s'arc-boutaient vainement contre la pierre. Vous ne pourrez l'ouvrir de cette manière.

— Alors comment ? gronda Angelia qui piaffait d'impatience.

— Regardez la devise qui surplombe la porte.

Tous levèrent les yeux vers les mots gravés sur une plaque d'émeraude.

— « *Nascendo quotidie morimur* », lut Cassandra. « En naissant, nous mourons chaque jour »...

— Une pensée de Sénèque, précisa Dolem. Cette phrase peut également se lire ainsi : « Pour produire, nous mourons chaque jour. » Ce sont ici les parents de l'enfant hermétique qui parlent, car il naît de leur mort et se nourrit de leur cadavre. Comprenez-vous ? La pierre philosophale naît de la destruction de deux natures contraires qui périssent à la suite d'un terrible combat.

Angelia baissa la tête et contempla pensivement le sol.

— Quiconque ignore le moyen de détruire les corps ignore aussi le moyen de les produire..., murmura-t-elle. La mort, transformation nécessaire et non pas anéantissement réel, est primordiale car elle permet la renaissance...

— Exactement, approuva Dolem en lui jetant un coup d'œil étonné.

— Où voulez-vous en venir ? s'impatienta Nicholas. Comment cette porte peut-elle être ouverte ?

— Le sang doit couler dans l'enceinte du sanctuaire, répondit Dolem avec une lenteur effrayante.

— Vous voulez dire... que quelqu'un doit être blessé ? avança Cassandra, incrédule.

— Non, je veux dire que quelqu'un doit mourir.

*

Grâce aux émeraudes disséminées par Dolem sur le chemin du dernier sanctuaire, Julian, Megan, Gabriel et Jeremy atteignirent avec une relative facilité la fissure dans la roche puis la porte qui était demeurée ouverte.

Plongé dans le mutisme, Jeremy marchait comme un somnambule. Mille pensées, mille interrogations se heurtaient dans sa tête. Pourquoi Gabriel lui avait-il donné ses poignards ? Pourquoi lui avait-il demandé de mettre fin à sa vie ? Il était sérieux, Jeremy l'avait lu dans ses yeux. Éprouvait-il des remords ? Le poids de la culpabilité rendait-il son existence insupportable ? Et même si c'était le cas, quelle importance ? Le repentir de Gabriel ne ramènerait pas son père, Albert Matthews, cet homme exceptionnel dont il avait tant admiré le

courage, l'intelligence, la ténacité, la droiture. Albert Matthews, son modèle, lâchement assassiné par un misérable à la solde de misérables pour avoir tenté de faire triompher la justice. Les souvenirs de son enfance affluaient en vagues nostalgiques. Matthews avait fait de son mieux pour que son fils souffrît le moins possible de l'absence de sa mère. Bien que son travail dans la police occupât la majeure partie de son temps, il n'avait jamais donné l'impression à Jeremy de le délaisser car chacun de ses moments de loisir lui était consacré. Le jeune homme se remémorait avec émotion les promenades au parc zoologique de Londres et dans des jardins botaniques, les joyeux pique-niques sous les ombrages de Kew ou sur la lande de Hampstead, les excursions animées à Sydenham... Cette vie de bonheur simple que le Cercle du Phénix avait fait voler en éclats, d'abord en obligeant son père à l'éloigner de Londres afin d'assurer sa sécurité, puis en éliminant purement et simplement l'incorruptible policier. Cette vie de bonheur que Gabriel était venu briser avec la cruauté d'un tombeau.

Il ne se rappelait que trop bien le jour fatal où tout avait basculé. Excédé par son exil forcé à Manchester, il avait décidé de rendre visite à son père à l'improviste, alors que celui-ci lui avait interdit de revenir à Londres sans son accord. Lorsqu'il était arrivé, il avait trouvé la demeure familiale plongée dans l'obscurité et son père étendu mort dans son bureau dévasté, son gilet imbibé de sang. Puis il avait aperçu Gabriel près de la fenêtre, sur le point de quitter le lieu de son crime. Il n'avait pas distingué ses traits dans la pénombre, mais il avait vu les cheveux blancs et les lames brillantes de ses poignards, et cette image ne devait plus jamais quitter son esprit. L'assassin avait disparu aussitôt, et Jeremy était resté paralysé, hébété, incapable de réagir, jusqu'à ce que l'horreur de la situation le frappe de plein fouet et qu'il se précipite vers le corps encore chaud de son père.

Cette image de Gabriel à côté du cadavre d'Albert Matthews l'avait tant marqué qu'il avait fini par assimiler le jeune homme au Cercle du Phénix dans sa globalité. Il savait qu'il existait d'autres responsables dont l'identité avait été dévoilée progressivement, à commencer par Charles Werner et Lady Killinton, mais c'était Gabriel qui avait porté le coup fatal à son père, et pour cette raison il avait concentré sur sa personne sa rancœur et sa soif de vengeance. Il était le seul lien tangible, concret, qui liait le Cercle à Albert Matthews.

Et à présent, en ce jour béni si ardemment souhaité, Jeremy tenait entre ses mains le destin de l'assassin de son père. Gabriel voulait mourir ? Parfait, il allait exaucer son vœu. Le fils d'une de ses victimes allait le précipiter dans l'éternité, et ce n'était que justice.

Tandis qu'il pénétrait dans la salle consacrée à l'Œuvre au noir, le sang de Jeremy bouillonnait de rage dans ses veines. La colère et la haine déferlaient en lui, le submergeaient, menaçaient de l'étouffer.

— L'Œuvre au noir, dit Julian en observant les motifs macabres qui couvraient le sol. L'éloge de la mort comme condition de la renaissance...

Ce fut comme un déclic. Jeremy sut qu'il lui fallait agir sans délai pour en finir une bonne fois pour toutes et mettre un terme au cauchemar dans lequel il se débattait depuis la disparition de son père. Et c'était ici, dans cette pièce et nulle part ailleurs, que la sentence devait être exécutée.

— La mort comme condition de la renaissance...

Julian se retourna vers le journaliste, étonné par le timbre de sa voix.

— Que se passe-t-il, M. Shaw ?

Jeremy, les yeux perdus dans le vague, se tenait tout près de Gabriel qui l'observait d'un air interrogateur.

— Il reste une chose à faire, ajouta-t-il d'une voix étrangement lointaine. Une chose fondamentale.

Un grand froid saisit Julian à ces mots. Ce qui suivit se déroula si vite qu'il ne put que rester cloué sur place, spectateur impuissant de la tragédie.

Un éclair de nacre zébra l'ombre, et un sifflement déchira l'air immobile, suivi d'un craquement de tissu. Avec une lenteur cauchemardesque, Gabriel bascula en arrière, une main pressée sur sa poitrine, puis heurta le sol avec un bruit sourd.

Durant vingt secondes aussi longues que des siècles, Julian fut incapable d'esquisser un mouvement. Il avait l'impression de faire une chute au ralenti, irréversible, la tête la première. Puis Jeremy poussa un gémissement en reculant de quelques pas, Megan cria, et Julian, se ressaisissant tout à coup, bondit vers le corps du jeune homme. Une large tache de sang s'élargissait sur son torse, et il respirait avec difficulté. D'un geste fébrile, Julian déchira ses vêtements et examina la blessure. La plaie était profonde, et Julian comprit au premier coup d'œil qu'elle était également mortelle. Le désespoir l'envahit.

Jeremy se tenait à l'écart, hébété. Il contemplait la scène d'un œil morne, le poignard à manche de nacre de Gabriel à la main. Le sang dégouttait de la lame avec une régularité morbide. Comme saisi d'horreur, Jeremy jeta soudain le poignard au loin et recula contre le mur.

— Gabriel... Gabriel..., psalmodiait Julian en berçant le jeune homme dans ses bras, insoucieux du sang qui maculait son manteau.

Le souffle rauque, celui-ci le fixait avec une curieuse expression de résignation teintée de tristesse. Julian serra convulsivement ses mains déjà froides dans les siennes. Incontrôlables, les larmes se mirent à couler sur ses joues, tandis que Gabriel agonisait contre son cœur.

Quelqu'un doit mourir.

La sentence de Dolem tomba comme un couperet. Abasourdis, aucun de ses compagnons ne put prononcer un mot.

— Une vie humaine... ce n'est pas cher payé pour obtenir un trésor aussi inestimable que la pierre philosophale, ajouta-t-elle. Quoi de plus logique, après tout la vie ne procède-t-elle pas de la mort ?

— Et c'est pour cette raison qu'un sacrifice humain est nécessaire ? interrogea Nicholas avec une colère railleuse. Quelle barbarie !

— Vous ne comprenez rien, rétorqua Dolem d'un ton méprisant. Loin d'inspirer au sage un sentiment d'effroi ou de répulsion, la mort lui apparaît désirable parce qu'utile et nécessaire. Elle seule délivre l'esprit, emprisonné dans le corps matériel, et apporte le salut. C'est à la mort seule qu'appartient l'avenir !

Nicholas serra les poings et fit un pas vers l'homonculus.

— C'est facile à dire pour vous qui êtes immortelle !

Impassible, Dolem le fixa avec froideur.

— La mort est le trait d'union reliant le monde matériel au monde divin. Elle est la porte terrestre ouverte sur le ciel, la chaîne reliant ceux qui sont encore à ceux qui ne sont plus. De la mort naît la vie... Si vous n'êtes pas capable de comprendre cela, alors vous ne méritez pas de trouver la pierre philosophale.

— C'est un piège ! rugit Nicholas. Vous tentez de nous berner !

— Non, je vous dis la vérité.

Un long silence suivit ces paroles, puis le visage d'Angelia se fendit d'un sourire joyeux.

— Voilà une issue que personne n'aurait pu prévoir, dit-elle d'un air enjoué. Puisqu'un sacrifice est indispensable, M. Ferguson me paraît être une victime toute désignée.

Cassandra frémit. Malgré le sourire qu'elle affichait, sa sœur ne plaisantait pas, elle le savait.

— Je n'ai aucune intention de me faire trucher sans réagir, Lady Killinton, riposta Nicholas, se faisant plus menaçant encore qu'Angelia.

— Il n'est pas question de tuer qui ce soit ! protesta Cassandra, désespérée.

— Bien sûr que si, rétorqua sa sœur, il n'y a pas d'autre solution.

— Il n'y en a pas, en effet, confirma Dolem d'un ton léger.

Semblables à deux bêtes fauves, Nicholas et Angelia paraissaient sur le point de se jeter l'un sur l'autre pour s'entretuer quand un grondement se fit entendre. La porte était en train de s'ouvrir lentement, dégageant l'accès à un long corridor sombre.

— Cela ne peut signifier qu'une seule chose, murmura Dolem. Il y a d'autres personnes que nous dans le sanctuaire, et l'une d'elles est

morte ou en train de mourir.

Cassandra enfonça ses ongles dans les paumes de ses mains jusqu'au sang. Elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre meure, elle ne se sentait pas la force d'affronter un nouveau deuil.

Naturellement, Angelia ne partageait pas son angoisse.

— Quelle chance ! jubila-t-elle, sans plus s'occuper de Nicholas qui s'était lui aussi tourné vers la porte, ses prunelles sombres illuminées d'une flamme étrange.

La jeune femme fit deux pas vers l'ouverture, débordante d'enthousiasme, mais la voix grave de Dolem l'arrêta net.

— Nous avons traversé trois pièces caractérisées par trois couleurs de base symbolisant la mort, la pureté et la puissance : mort à son ancien état, purification de l'être rénové, puissance de sa nouvelle vie. Nous sommes parvenus au bout du chemin ; c'est ici que s'achève le voyage.

— Oh, par pitié, ne soyez pas si emphatique ! la rudoya Angelia avec agacement. Votre ton cérémonieux est insupportable ! Taisez-vous à présent, vous ne nous êtes plus d'aucune utilité.

Elle pénétra dans le couloir obscur, mais s'immobilisa de nouveau après quelques mètres et parut hésiter. Son corps fut saisi de tremblements et ses mains se crispèrent sur l'étoffe de sa robe. Puis elle se retourna vers sa sœur, le bras tendu dans un geste d'invite.

— Viens, Cassandra, dit-elle avec douceur. Cet instant est le nôtre, nous devons le partager...

Sans réfléchir, Cassandra obéit et rejoignit Angelia. Celle-ci glissa sa main dans la sienne et les deux sœurs se dirigèrent côte à côte vers la dernière salle.

Chapitre IV

Parvenues sur le seuil, Angelia et Cassandra se figèrent, éblouies par la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

L'ultime sanctuaire, réceptacle de la pierre philosophale, se présentait comme une vaste pièce circulaire aux parois revêtues de feuilles d'or et au sol couvert de dalles d'argent. Un bassin de marbre blanc rempli d'une eau pure à la clarté lumineuse faisait le tour de la salle. Au fond, une porte creusée à flanc de montagne ouvrait sur un petit palier taillé dans la pierre que nul parapet ou garde-fou ne fermait. L'ouverture, qui laissait voir très loin au-dessus un ciel d'un bleu éclatant, donnait sur un vertigineux précipice dans lequel l'eau du bassin se déversait en cascades, bondissant de rocher en rocher dans un fredonnement vivifiant.

Au centre de la chambre se dressait une vasque, également en marbre blanc, que quatre statuettes de cristal perchées sur sa bordure semblaient avoir pour mission de protéger.

— Les esprits élémentaires veillent sur la pierre philosophale, dit Dolem à voix très basse, comme si elle ne voulait pas troubler la quiétude du lieu. Regardez ces statuettes, elles représentent les esprits vivant au sein des quatre éléments : la salamandre est l'esprit du feu, l'ondin celui des eaux, le sylphe est le génie de l'air et le gnome incarne la puissance de la terre...

— Mais où est la pierre ? l'interrompt Angelia avec fièvre. Je ne la vois nulle part !

Penchée sur la vasque, la jeune femme scrutait avidement le fond sablé de poudre d'or.

— Oh, mais je ne sais si je puis vous répondre, riposta Dolem d'un ton ironique. Je croyais que je n'étais plus d'aucune utilité...

Angelia lui décocha un regard furibond.

— Ne faites pas l'idiote, siffla-t-elle, j'ai toujours la vie de plusieurs otages entre mes mains.

Cassandra adressa une supplique muette à Dolem. Le sort de Megan, Jeremy et Julian était en jeu, il n'y avait pas à tergiverser.

Dolem s'approcha du bassin, effleura du bout des doigts la calme surface de l'eau transparente, et entama d'une voix profonde ce qui ressemblait fort à une invocation :

Univers, sois attentif à ma prière.

Terre, ouvre-toi, que la masse des eaux s'ouvre à moi.

Arbres, ne tremblez pas ; je veux louer le Seigneur de la création, le Tout et l'Un.

Que les cieux s'ouvrent, et que les vents se taisent.

Que toutes les facultés qui sont en moi célèbrent le Tout et l'Un.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'un léger bruissement se fit entendre. Une colonne de marbre de laquelle jaillissaient en arcs de cercle des filets d'eau limpide et scintillante émergea des profondeurs de la vasque. Au sommet de la colonne trônait un étincelant et majestueux oiseau d'or aux ailes déployées qui dardait les rubis qui lui tenaient lieu d'yeux sur l'entrée de la salle.

— Un Phénix, chuchota Dolem, la plus noble des créatures. Comme lui, la pierre philosophale renaît de ses cendres, puisqu'elle est de même nature que ce qui l'engendre. Le Grand Œuvre est le travail entier de la renaissance du Phénix. Mais la pierre peut également être assimilée au Christ qui meurt et ressuscite...

— Ce n'est vraiment pas le moment de faire un cours de catéchisme ! cingla Angelia. Où est la pierre ?

Sans répondre, Dolem caressa la tête du Phénix. Le bec de l'oiseau s'ouvrit alors et tout le monde retint son souffle : la pierre philosophale se dévoilait enfin à leur regard.

De la taille d'un poing fermé et de forme polyédrique, la pierre ressemblait à une escarboucle : d'un rouge à la fois éclatant et diaphane, elle brillait comme du verre en morceaux. Les doigts d'Angelia se resserrèrent sur ceux de sa sœur, et elle parut submergée par l'émotion. Lentement, elle fit deux pas vers la vasque, Cassandra à ses côtés, mais ne l'atteignit pas. Elle poussa soudain un gémissement en portant la main à sa nuque, et ses jambes se dérochèrent sous elle. Stupéfaite, Cassandra dut la retenir pour l'empêcher de s'effondrer sur le sol dur. Derrière elle se tenait Nicholas, un pistolet à la main et une expression féroce sur le visage. Il venait manifestement d'assommer la jeune femme avec la crosse de son pistolet.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? cria Cassandra, furieuse, tout en allongeant avec précaution sa sœur évanouie sur les dalles argentées. Votre geste inconsidéré pourrait coûter la vie à nos compagnons !

— Angelia Killinton a commis l'erreur de baisser sa garde quelques secondes, et j'en ai profité. Elle ne doit à aucun prix s'emparer de la pierre philosophale, vous êtes mieux placée que quiconque pour le savoir !

Cassandra baissa la tête et fixa le visage de sa sœur d'un air pensif. Puis elle se leva et se dirigea vers la vasque, suivie des yeux par Dolem et Nicholas. Elle hésita une seconde, tendit une main tremblante vers le bec du Phénix, et referma ses doigts sur la pierre écarlate ruisselante de lumière, qui s'avéra plus lourde qu'elle ne l'aurait supposé. De même, l'étrange odeur de sel marin calciné qu'elle

dégageait la surprise.

— Personne ne devrait posséder cette pierre, murmura la jeune femme, personne ne la mérite...

Elle se tut et réfléchit intensément. Pour finir, elle parut prendre une décision et laissa tomber sur un ton de certitude inébranlable :

— Il faut la détruire, c'est la seule solution.

Nicholas et Dolem eurent un haut-le-cœur, mais Cassandra n'y prit pas garde. Elle s'approcha de la porte creusée dans la paroi montagneuse et jeta un coup d'œil au gouffre qui s'ouvrait à ses pieds. Y jeter la pierre résoudrait tous les problèmes. Si elle ne le faisait pas, Angelia ne cesserait de vouloir s'en emparer, et tôt ou tard elle parviendrait à ses fins. Nicholas avait raison : l'œuvre de Cylenius ne devait pour rien au monde tomber entre les mains scélérates de sa sœur. Cassandra contempla la lourde pierre translucide une dernière fois, consciente de tenir un mythe dans le creux de sa paume.

— Ne faites pas ça !

Cassandra releva la tête et se tourna vers Nicholas qui la dévisageait avec inquiétude.

— C'est la meilleure chose à faire, Nicholas, vous le savez.

— Mon père n'aurait pas toléré un tel sacrilège... Il a travaillé trop dur et trop longtemps pour trouver cette pierre. Si vous la détruisez, vous briserez son rêve en même temps ! Tous ses efforts auront été inutiles et il sera mort pour rien !

— Je sais cela, répondit Cassandra avec calme, et j'en suis sincèrement navrée. Mais votre père a ouvert la boîte de Pandore, et c'est à nous qu'il appartient aujourd'hui de la refermer, aussi pénible que ce soit. Pardonnez-moi, Dolem, ajouta-t-elle en se tournant vers l'homonculus qui se tenait très droite près de la vasque, le regard fixe et le visage blafard.

— Songez aux vertus de la pierre, insista Nicholas. Elle a le pouvoir de soigner tant de gens, de sauver tant de vies ! Elle aurait pu guérir Andrew...

— Mais Andrew est mort à présent, dit Cassandra à mi-voix. Non, ce serait décidément trop risqué...

Elle leva le bras, prête à lancer la pierre dans l'abîme.

— Donnez-la-moi, Cassandra.

La jeune femme se statufia. Le timbre de la voix, métallique et dénué d'émotion, avait changé au point de devenir méconnaissable. Elle se retourna avec une lenteur exagérée, comme si elle savait déjà ce qui l'attendait et tentait de reculer cet instant le plus possible.

Nicholas se tenait devant elle, la gueule sombre du pistolet braquée sur sa poitrine.

Cassandra sentit sa gorge se serrer. La bouche sèche, elle articula péniblement :

— Nicholas, que faites-vous ?

— À votre avis ? Éloignez-vous de ce précipice. Et vous, ajouta-t-il brutalement à l'intention de Dolem, retournez à l'entrée de cette pièce et n'en bougez pas !

Une sensation de froid engourdisait peu à peu les membres de Cassandra, mais son cerveau fonctionnait avec une prodigieuse vélocité. Les pièces du puzzle s'emboîtaient à toute allure dans son esprit, et le terrible soupçon qu'elle nourrissait depuis plusieurs semaines menaçait de l'étouffer. La vérité qu'elle s'était obstinée à repousser lui creva les yeux, si lumineuse, si évidente, qu'elle en fut étourdie.

— Vous n'êtes pas Nicholas Ferguson, dit-elle d'une voix un peu rauque.

Il lui adressa un sourire amusé mais totalement dépourvu de chaleur.

— Mes félicitations pour cette déduction, Cassandra. Non, en effet, je ne suis pas Nicholas Ferguson. Le véritable Nicholas est mort le jour de notre première rencontre, assassiné conformément au plan élaboré par votre sœur. Quand avez-vous découvert le subterfuge ?

— Ce n'était pas très difficile, rétorqua la jeune femme en affectant une assurance qu'elle était loin d'éprouver en réalité. J'ai toujours eu le sentiment que quelqu'un renseignait Angelia et la mettait au courant de tout ce qui se passait au manoir. Mes doutes ont été renforcés lorsqu'elle a appris la trahison de Charles Werner et en a profité pour l'éliminer. Peu de personnes connaissaient le lieu et l'heure de mes entrevues avec lui, et je dois dire que je vous ai soupçonné en premier, même si vous m'avez ensuite désorientée en faisant porter les soupçons sur Andrew et Jeremy. J'avais raison en définitive : le traître, c'était vous.

Les lèvres de Cassandra tremblèrent au moment où elle prononçait ces derniers mots. Elle avait espéré jusqu'au bout avoir tort ; la vérité avait parfois un goût amer.

Nicholas haussa les épaules d'un air insouciant.

— Pauvre Werner... Il ignorait qu'Angelia avait décidé de jouer double jeu en plaçant un espion près de vous sans l'en informer. Cette femme est convaincue que la meilleure manière de comploter est de comploter toute seule. Werner a sous-estimé votre sœur et a payé cette faute de sa vie. Mais vous êtes en partie responsable de sa triste fin puisque vous avez commis l'erreur de me faire confiance. Quel effet cela vous fait-il ?

— Que m'importe la mort de Werner ? riposta sèchement Cassandra. Cet homme ne méritait pas de vivre.

Nicholas émit un petit rire sarcastique.

— On jurerait entendre votre sœur...

La jeune femme pâlit et regarda Angelia, toujours étendue sans

connaissance.

— Alors ce plan était son idée..., murmura-t-elle pour changer de sujet.

Nicholas, ou quel que fût son nom, acquiesça.

— Bien entendu. Votre sœur est dotée d'une intelligence particulièrement machiavélique, et je dois reconnaître que son plan était très ingénieux. Lorsqu'elle a appris que Thomas Ferguson vous avait envoyé un de ses Triangles avant de mourir, elle a enquêté sur vous et découvert votre brillant passé de voleuse. Elle a alors été convaincue que vous pourriez l'aider à mener à son terme la quête de Ferguson. Dans cette optique, elle a eu l'idée de placer près de vous quelqu'un en qui vous auriez confiance, une personne qui lui rendrait compte de vos moindres faits et gestes et guiderait votre action de manière à ce qu'elle soit conforme à ses intérêts. Ainsi, sans le savoir, vous travailleriez pour le compte du Cercle du Phénix. Quelle ironie, n'est-ce pas ?

— Le plan était habile, en effet, reconnut Cassandra, car il y avait peu de chances que je soupçonne le fils de mon ami assassiné. C'est donc à Londres que vous avez pris la place du véritable Nicholas Ferguson ?

— C'est exact. Il était impossible de l'éliminer tant qu'il n'avait pas récupéré le Soleil d'or ; nous ignorions bien sûr à ce moment-là que, vous connaissiez également la cachette, sinon il n'aurait pas bénéficié d'un aussi long sursis. Une fois que Ferguson a eu l'objet entre les mains, je l'ai proprement exécuté. C'était Gabriel qui devait à l'origine se charger de son assassinat, mais Angelia l'a intercepté juste avant et lui a ordonné d'annuler la mission, me laissant ainsi le champ libre à Prince Street. Rappelez-vous, il vous a lui-même relaté son unique rencontre avec votre sœur. Comme il ne connaissait jamais l'identité de ses victimes, il n'a eu aucun soupçon lorsqu'il m'a rencontré plus tard sous le nom de Nicholas Ferguson, l'homme qu'il était censé devoir tuer.

Cassandra se remémora sa discussion avec Gabriel : « M. Werner m'avait confié une mission, mais une femme dont le visage était dissimulé par un voile m'a ordonné à la dernière minute de l'annuler. » Ces paroles étaient éclairées d'un jour nouveau à présent.

— J'ai ensuite dissimulé le corps de Ferguson dans la cave de la maison, et vous êtes arrivée juste après, poursuivit Nicholas. Je ne craignais pas d'être démasqué, car Ferguson ne vivait plus à Londres depuis des années. Personne ne le connaissait, et il paraissait donc peu probable que la supercherie soit découverte.

Cassandra luttait avec l'énergie du désespoir pour conserver une expression impassible et dissimuler la foule d'émotions qui l'étreignaient.

— Alors je ne suis pas arrivée à temps pour sauver Nicholas

Ferguson...

— Non, il était déjà mort lorsque nous nous sommes rencontrés.

Une lueur sardonique brilla dans le regard sombre de l'imposteur.

— Ne culpabilisez pas, ma chère, ajouta-t-il avec une intolérable ironie. Ferguson ne pouvait échapper au destin que le Cercle lui avait tracé, mais je pense lui avoir rendu un bel hommage en jouant son rôle à la perfection. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Une indomptable colère prit soudain possession du corps de Cassandra, qui balaya la salle des yeux dans l'espoir d'y trouver une arme.

— Le plan comportait une faille néanmoins, continua Nicholas sans attendre sa réponse. Il surestimait votre confiance en autrui. Nous n'avions pas prévu que vous cacheriez le Triangle récupéré en Ecosse dans un endroit connu de vous seule. Du coup, vous êtes devenue indispensable ; sans vous, nous n'avions plus aucune chance de découvrir la pierre de Cylenius. Je me suis beaucoup inquiété à la mort d'Andrew : vous sembliez perdre complètement la tête et j'ai cru un moment que l'on ne reverrait jamais ce maudit Triangle.

— Je comprends mieux votre sollicitude d'alors, lâcha Cassandra en se rappelant avec dégoût la gentillesse factice dont avait usé Nicholas sur la tombe d'Andrew pour la consoler.

Le sourire de Nicholas s'était élargi, dévoilant une rangée de dents parfaites ; cet homme était mille fois plus dangereux que Gabriel.

— Mais si cela peut vous consoler, ma chère, vous n'êtes pas la seule à avoir été bernée : votre sœur n'a jamais soupçonné mes intentions réelles.

— La trahir pour vous approprier la pierre philosophale... Quel homme méprisable vous faites ! lui jeta-t-elle sur un ton de défi.

— Vous vous trompez, assura Nicholas d'un ton désinvolte. Je me moque de la pierre. L'or et l'immortalité ne m'intéressent pas.

— Alors pourquoi ? interrogea Cassandra, à nouveau désarçonnée.

— Votre sœur n'est pas mon unique employeur. Je travaille pour une autre personne qui désire la pierre plus que tout.

Du coin de l'œil, Cassandra vit Dolem se raidir et crispier ses poings pâles.

— De quelle personne parlez-vous ?

— Navré, mais je ne suis pas autorisé à en révéler davantage, railla Nicholas. Revenons aux choses sérieuses, je vous prie. Donnez-moi la pierre.

Cassandra jeta un nouveau coup d'œil au gouffre, et Nicholas parut lire dans ses pensées.

— Si vous détruisez la pierre, je tue votre sœur, je tue Megan, je tue tous vos amis, sans l'ombre d'une hésitation ou d'un remords.

Il continuait à sourire, imperturbable, et Cassandra fut prise d'une

folle envie de le gifler pour effacer ce rictus narquois qui étirait ses lèvres. Puis un atroce soupçon la transperça, et elle réprima un haut-le-cœur. Suffoquée, elle fixa Nicholas d'un air hagard.

— Étiez-vous au courant... de mon mariage avec Andrew ? balbutia-t-elle. En avez-vous parlé à Angelia ? A-t-elle... quelque chose à voir avec sa mort ?

Le sourire de Nicholas s'effaça, mais son expression était aussi indéchiffrable qu'un masque. Au bout d'un très long moment, il laissa tomber lentement :

— Le mieux serait que vous posiez la question directement à votre sœur, ne croyez-vous pas ? Trêve de bavardages à présent, donnez-moi la pierre, répéta-t-il en faisant un pas en avant.

Le ton de sa voix s'était durci. Cassandra recula, la pierre serrée dans sa main.

— Ne m'obligez pas à vous la prendre de force...

Cette fois-ci, le timbre était clairement menaçant.

Tout à coup, Nicholas bondit vers Cassandra et lui décocha un direct à l'estomac. Le souffle coupé, la jeune femme mit un genou à terre. Avant qu'elle n'ait eu le temps de se ressaisir, Nicholas la frappa de nouveau, et Cassandra eut l'impression que son visage explosait sous la violence du coup. À demi assommée, elle roula sur le sol et lâcha la pierre qui alla heurter le pied de la vasque. Cassandra demeura immobile de longues secondes, les paupières closes par crainte de la douleur. Lorsqu'elle se décida enfin à ouvrir les yeux, sa vue était brouillée par un filet de sang qui coulait de son front. Elle voulut porter la main à sa blessure, mais se figea en apercevant Nicholas debout devant elle. L'imposteur, qui la dominait de toute sa taille, braquait son arme sur sa poitrine.

— Ne craignez rien, Cassandra, vous ne mourrez pas seule. Angelia vous tiendra compagnie en enfer. Et vous, pas un geste ! cria-t-il à l'adresse de Dolem qui s'était légèrement avancée. N'approchez pas de la pierre !

Son regard croisa celui de Cassandra, et il lui adressa un sourire amical avant de lancer d'un air nonchalant :

— Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit, très chère Cassandra.

La jeune femme ferma les yeux... et les rouvrit presque aussitôt quand Nicholas poussa un cri effroyable.

Angelia, qui avait repris connaissance, venait de lacérer de ses ongles effilés le visage de son complice et du sang coulait sur ses joues. Ivre de fureur, il se précipita sur Angelia et la jeta violemment vers le mur contre lequel elle s'affaissa avec une plainte sourde. D'un bond, Nicholas s'empara de la pierre et se dirigea vers la sortie, mais Angelia, déjà remise, le rattrapa et s'agrippa à lui sous le regard

horrifié de Cassandra. Une lutte féroce s'ensuivit, Nicholas essayant de s'enfuir et Angelia s'acharnant avec une rage hystérique à récupérer la pierre. Soudain, il se dégagea d'elle et un coup de feu retentit. Angelia poussa un hurlement. Elle recula en se tenant l'épaule, vacilla sur ses jambes et tomba à genoux, les mains ensanglantées. Cassandra émergea de sa léthargie et accourut près de sa sœur tandis que Nicholas en profitait pour filer sans un regard en arrière.

— Ne t'occupe pas de moi ! rugit Angelia, écumante de rage. Tu dois le rattraper, il a volé ma pierre !

Sans prendre garde à ses vociférations, Cassandra examina la blessure de sa sœur ; la balle n'avait qu'effleuré l'épaule, mais le sang coulait à flots.

— Ne dis pas de sottises, ordonna-t-elle, et cesse de t'agiter. Ta blessure n'est pas mortelle mais il faut la soigner rapidement. En tout cas, tu choisis mal tes complices.

Angelia grimaça, de douleur ou de frustration.

— Ce renégat m'a été utile malgré tout. C'est grâce aux informations qu'il m'a fournies te concernant que j'ai compris que tu étais ma sœur disparue. Il n'empêche, si je le retrouve, je le tue. Où est Dolem ? demanda-t-elle, changeant subitement de sujet.

Cassandra se retourna, surprise. Dolem, qui s'était tenue près de l'entrée durant toute la scène, avait tiré profit de la confusion générale pour se volatiliser.

— Quelle importance ? Occupons-nous plutôt de toi.

Cassandra s'agenouilla près de sa sœur et entreprit de panser sa blessure. Elle avait presque terminé lorsqu'elle s'immobilisa brusquement. Qu'était-elle donc en train de faire ? Elle s'était jurée de mettre fin aux crimes d'Angelia en achevant la tâche commencée quinze ans auparavant, quand elle avait essayé de la noyer. L'occasion ne pouvait être plus favorable, sa sœur était totalement à sa merci dans ce sanctuaire coupé du monde... Sa respiration s'accéléra, et le soupçon qui l'avait traversée tout à l'heure revint à l'assaut, encore plus fort. Se pouvait-il qu'Andrew ne soit pas mort des suites de sa maladie, mais assassiné par Angelia ? Cette hypothèse était si monstrueuse qu'il lui était douloureux de l'envisager. Et pourtant, sa sœur était parfaitement capable d'un tel crime. Ce qui signifiait... qu'Andrew était mort à cause d'elle, Cassandra, sa femme. Pensée intolérable. Non, c'était impossible. Elle ne supporterait pas de vivre avec la disparition d'Andrew sur la conscience. Il fallait qu'elle sache, elle ne pouvait rester dans l'incertitude...

Elle se releva et recula d'un pas. Angelia leva les yeux vers elle d'un air interrogateur. La question brûlait les lèvres de Cassandra, mais elle n'eut pas le courage de la poser. À la place, elle lâcha durement :

— Je devrais te tuer ici.

Angelia ne baissa pas le regard.

— Fais donc, je t'en prie, mais ne manque pas ton coup cette fois.

— N'as-tu donc pas peur de mourir ?

— Tout dépend de tes projets d'avenir. Je préfère mourir plutôt qu'être à nouveau séparée de toi.

Un trou noir s'ouvrit devant Cassandra. Epouvantée, elle ferma les yeux. Elle venait de comprendre que jamais elle ne pourrait exécuter sa sœur, même s'il s'avérait que celle-ci était responsable de la mort d'Andrew. C'était tout simplement au-dessus de ses forces. Dans un moment de folie, poussée à bout, elle avait autrefois trouvé le courage de commettre l'irréparable, mais les circonstances étaient différentes aujourd'hui, et elle savait que la lâcheté et l'amour s'uniraient pour l'emporter. Une vague d'angoisse et de désespoir l'engloutit. Qu'allait-elle faire à présent ?

Angelia la dévisageait sans mot dire, balançant entre curiosité et inquiétude.

— Je ne pourrais pas te tuer, même si je le voulais, murmura enfin Cassandra. Tu le sais.

Sa sœur sourit et hocha la tête.

— Mais je refuse également que nous nous revoyions, ajouta Cassandra d'un ton plus ferme. Nos chemins vont se séparer ici.

Le sourire d'Angelia disparut et elle se remit péniblement debout.

— Ne dis pas de sottises, enjoignit la jeune femme d'une voix mal assurée.

— Je ne veux plus te revoir, insista Cassandra avec une cruauté qui lui déchira le cœur. (Dieu que ces paroles étaient pénibles à prononcer !) Tu devras te faire oublier, Angelia. Ne me fais pas regretter ma clémence.

La bouche d'Angelia se tordit en un rictus railleur.

— Ta clémence ? rugit-elle. Ne parle pas de clémence alors que tu me condamnes sciemment à une vie de torture !

Elle bondit vers sa sœur et lui emprisonna le poignet de sa main valide. À la place de ses yeux s'ouvraient deux abîmes de démente.

— Nous sommes destinées à demeurer toujours ensemble, tu ne peux lutter contre l'évidence !

— Je suis désolée, souffla Cassandra en se dégageant avec douceur de son étreinte. Je suis vraiment désolée... mais tu te trompes...

Elle recula vers la porte, puis fit volte-face. Abasourdie, Angelia ne put que pousser un cri terrible qui résonna longuement entre les murs du sanctuaire :

— Cassandra ! Cassandra ! Ne pars pas !

Cassandra mourait d'envie de se retourner et de serrer sa sœur dans ses bras, mais elle se contint. Certaines choses ne pouvaient être oubliées, et encore moins pardonnées.

Vaincue, Angelia s'effondra sur ses genoux, le corps secoué de sanglots hystériques. Elle était pitoyable, mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance à présent. La seule personne qui ait jamais compté dans sa vie la repoussait, et elle avait le sentiment d'être enterrée vivante. — Ne me laisse pas, ne me laisse pas..., psalmodiait-elle dans une litanie sans fin.

Peut-être sa peine aurait-elle été moins écrasante si elle avait su que sa sœur versait des larmes à l'unisson des siennes.

Chapitre V

Le train avait ralenti et avançait presque au pas pour gravir une montée abrupte. Dans moins d'une heure, il arriverait à Londres, et l'aventure de la pierre philosophale verrait son dernier chapitre se clore. Les yeux fermés, Cassandra luttait contre le sommeil. Elle n'aspirait plus qu'au repos maintenant que la tempête d'émotions qui avait balayé les derniers jours s'était enfin calmée.

En tournant le dos à Angelia, elle s'était libérée d'un grand poids. Cette nouvelle rupture s'avérait douloureuse, déchirante, et pourtant Cassandra était convaincue d'avoir fait le bon choix. Une cassure nette et définitive, tel était le prix à payer pour trouver la paix.

Une séparation irréversible, voilà ce à quoi Julian et Gabriel avaient échappé de justesse par la grâce d'un savoir oublié de tous. Car Gabriel, défiant toute rationalité, avait survécu au coup de poignard mortel que lui avait infligé Jeremy. Lorsque Cassandra, encore en larmes, était repassée dans la salle noire du sanctuaire, elle y avait trouvé le jeune homme en sang mais bien vivant, entouré de Julian, Megan et Jeremy ; tous les trois rivalisaient de pâleur et étaient manifestement bouleversés. Un peu plus tard, Julian, remis de ses émotions, lui avait relaté les événements survenus depuis son départ du camp avec Angelia et l'espion se faisant appeler Nicholas Ferguson : la façon dont les émeraudes semées par Dolem leur avaient permis d'atteindre le dernier sanctuaire, la tentative d'assassinat de Gabriel par un Jeremy en état de transe, la lente agonie du jeune homme sur le sol froid de la pièce. La voix de Julian tremblait légèrement tandis qu'il revivait ces longues minutes d'angoisse qui ne paraissaient devoir déboucher que sur une mort inéluctable. Mais alors que tout espoir semblait perdu, Dolem avait surgi dans la salle et était venue précipitamment s'agenouiller près de Gabriel. Avec des gestes vifs et précis adaptés à l'urgence de la situation, elle avait dilué dans le contenu d'une petite fiole un morceau d'une masse rouge friable. Dolem avait ensuite répandu le liquide écarlate sur la blessure de Gabriel. En quelques secondes, celle-ci s'était cicatrisée, le sang avait cessé de couler, et le jeune homme avait rouvert les yeux. Son œuvre accomplie, Dolem s'était éclipcée sans un mot, et Cassandra n'avait pas tardé à surgir à son tour.

Quels qu'aient pu être les sentiments de Julian envers Gabriel après leur rupture – colère, rancune ou incompréhension – ils s'étaient

dissipés au moment où le poignard de Jeremy avait percé la poitrine de son amant. Il était clair désormais que Julian ne laisserait plus Gabriel s'éloigner de lui, et ce dernier du reste ne semblait pas en avoir l'intention, trop occupé qu'il était à contempler Julian d'un air extatique. Au soulagement général, le groupe s'était séparé à Paris, Julian et Gabriel devant se rendre dans le sud de la France afin de récupérer Laura Ashcroft. Il était temps : la méfiance et l'hostilité que Julian manifestait à l'encontre de Jeremy rafraîchissaient considérablement l'ambiance, et les rapports tendus présageaient à chaque seconde un risque d'explosion.

Le dernier soir à Paris, une longue conversation avait réuni Cassandra et Julian dans le salon de l'hôtel. Julian s'était d'abord excusé de n'avoir été d'aucun soutien à son amie après la mort d'Andrew.

— J'aurais aimé pouvoir vous aider davantage, avait-il déclaré avec sincérité.

Il observait Cassandra d'un air soucieux, et celle-ci avait compris qu'il culpabilisait d'avoir retrouvé Gabriel tandis qu'elle-même était condamnée à demeurer seule. La comparaison était douloureuse, en effet, mais Cassandra avait souri bravement et assuré que tout irait bien pour elle. Julian ne devait pas s'inquiéter : elle avait surmonté bien d'autres épreuves et était toujours debout. Elle avait toutefois omis de préciser que la disparition d'Andrew était l'épreuve la plus difficile à laquelle elle eut jamais été confrontée.

— Mais vous, Julian, l'avenir ne vous soucie-t-il pas ? s'était-elle enquis. Gabriel a toujours vécu en marge de la société. La réadaptation ne sera pas facile.

— Mon Dieu, avait souri Julian, il y a tellement d'obstacles entre nous... La différence de condition sociale, son passé criminel, ma propre histoire, sans même parler du fait que nous soyons deux hommes. Alors, un de plus ou de moins... Je sais que cela sera ardu, mais j'ai confiance. Nous réussirons.

Cassandra avait hoché la tête ; oui, ils réussiraient, elle en était convaincue.

Un brusque soubresaut du train l'extirpa de ses pensées et lui fit ouvrir les yeux. Elle croisa alors le regard de Jeremy qui lui faisait face sur l'autre banquette du compartiment. Un changement visible s'était opéré en lui depuis leur retour du dernier sanctuaire ; il était plus grave, plus calme, plus mature. En vérité, il paraissait plus âgé, comme s'il avait vieilli de quelques années en une journée.

Cassandra dévisageait le journaliste avec curiosité.

— Ainsi, vous ne vous êtes pas montré entièrement franc avec nous, M. Shaw. Lorsque vous êtes venu chez moi pour la première fois, vous nous avez expliqué que vous enquêtiez sur le Cercle du Phénix afin de favoriser votre carrière journalistique ; vous rêviez de travailler au

sein d'une rédaction prestigieuse, et obtenir des révélations exclusives sur l'organisation constituait à vos yeux le meilleur moyen de concrétiser cette ambition. Peut-être était-ce partiellement vrai, mais en réalité c'est un motif beaucoup plus impérieux que la reconnaissance professionnelle qui vous a poussé dans cette aventure. Cassandra s'interrompit, guettant une réaction chez le journaliste, mais celui-ci préféra se passer de commentaires. Il demeura silencieux, les yeux rivés à la vitre.

— Nous avons mal interprété votre fièvre et votre acharnement à vouloir détruire le Cercle, enchaîna-t-elle. Vous rappelez-vous le jour où vous et moi avons surpris Gabriel dans ma chambre alors qu'il cherchait le carnet de Charles Werner ? À un moment où vous me tourniez le dos, j'ai vu le reflet de votre visage dans le miroir de ma coiffeuse...

Sa voix devint grave.

— Vos traits exprimaient une haine si intense, si profonde, que je n'ai pu m'empêcher de frissonner. Sur l'instant, je n'ai pas compris l'objet de cette rancœur, mais votre attitude depuis le début de cette affaire, et notamment la répulsion que vous inspirait Gabriel, aurait dû m'éclairer. Certes, l'animosité que vous manifestiez à son encounter pouvait sembler compréhensible : après tout, Gabriel a commis des crimes impardonnables. Elle se nourrissait toutefois d'émotions plus intimes, puisque vous aviez eu personnellement à souffrir de ses méfaits. J'ai manqué de clairvoyance, la conclusion aurait dû s'imposer d'elle-même à mon esprit. Le but que vous poursuiviez en réalité était la vengeance...

Jeremy tourna le visage vers elle. Son regard était voilé.

— En effet. Comme il vous l'a expliqué, Gabriel a assassiné mon père il y a deux ans.

Sa voix tremblait légèrement lorsqu'il ajouta :

— Mon père était l'inspecteur Albert Matthews, de la police métropolitaine. Durant des années, il a enquêté sur le Cercle du Phénix, rassemblant sans relâche preuves et pièces à conviction. Il est même parvenu à remonter jusqu'à Charles Werner en personne. Se doutait-il alors que ce dernier servait de paravent au véritable chef de l'organisation ? Cela, je ne le saurai jamais. Peu importe du reste...

Cassandra hocha la tête.

— Je comprends mieux pourquoi vous étiez si bien renseigné sur le Cercle. Votre connaissance de l'implication de Werner dans l'affaire était déjà très surprenante en soi.

— Mais mon père a payé très cher son acharnement. Il a reçu des menaces, le Cercle a essayé de faire pression sur lui. Il estimait qu'il pouvait se défendre seul, mais il ne voulait pas mettre ma vie en danger ; c'est pourquoi il m'a envoyé me cacher à Manchester, chez

des amis à lui. C'est d'ailleurs là-bas que j'ai commencé ma carrière de journaliste, au *Manchester Guardian*. Mon père est venu me rendre visite en secret quelques semaines avant sa mort, et m'a confié une enveloppe que je ne devais ouvrir que s'il lui arrivait malheur. Ses propos m'ont inquiété, bien sûr, et j'ai tenté d'en apprendre davantage, mais il s'est refusé à m'en dire plus. Il m'a seulement recommandé de me montrer prudent, ce qui ne m'a guère rassuré, vous vous en doutez. Après sa mort, j'ai ouvert l'enveloppe ; elle contenait une copie du dossier qu'il avait constitué contre le Cercle du Phénix. Je suppose que Gabriel a emporté l'original après l'assassinat, car on ne l'a jamais retrouvé par la suite. Ce dossier était très solide, les preuves que mon père avait rassemblées probantes, mais la police, gangrenée par la peur et la corruption, refusait de bouger. J'ai donc décidé d'agir seul, en reprenant l'enquête là où mon père l'avait laissée. J'ai pris le nom de jeune fille de ma mère, Shaw, pour éviter de me faire repérer par le Cercle, et suis revenu m'installer dans la capitale, où j'ai été embauché par le *London City News*. Grâce à mes relations dans la police et le milieu de la presse, je suis parvenu à recueillir des renseignements supplémentaires sur l'organisation. C'est ainsi que j'ai appris que le Cercle recherchait un objet appelé le « Soleil d'or », réputé avoir un lien avec l'alchimie. Je me suis alors rendu chez Dolem pour obtenir de plus amples informations sur le sujet, puis je vous ai rencontrée. Vous connaissez la suite de l'histoire...

Jeremy se tut, hors d'haleine. Il avait parlé très vite, comme s'il souhaitait se débarrasser le plus rapidement possible d'une pénible corvée.

Cassandra éprouva un bref élan de compassion à son égard ; le jeune homme avait traversé des moments difficiles au cours des dernières années. Puis un léger sourire s'ébaucha sur ses lèvres.

— Vous avez dû être très surpris lorsque Gabriel s'est présenté à la porte du manoir...

Le visage du journaliste s'anima.

— Juste ciel, oui, quel choc ça a été ! Je ne pouvais en croire mes yeux, c'était comme si la providence me l'avait servi sur un plateau d'argent.

Cassandra fronça les sourcils.

— Pourquoi nous avoir dissimulé la vérité ? Aviez-vous donc si peu confiance en nous ?

— Pour être honnête, oui. Au début, je n'étais pas certain de votre franchise et de votre loyauté. Il faut dire pour ma défense que j'ignorais tout de vous, et que je savais par expérience que les espions du Cercle du Phénix étaient partout. Si j'avais découvert alors que le chef du Cercle était votre sœur, je me serais enfui en courant ! Mais

peu à peu, j'ai appris à vous connaître. J'ai préféré toutefois continuer à taire mes intentions, car j'étais convaincu que vous vous opposeriez à ma volonté d'éliminer Gabriel, ne fût-ce que par amitié pour Lord Ashcroft.

Cassandra hocha la tête.

— Et vous aviez raison.

Elle demeura silencieuse quelques instants, pensive.

— Vous auriez pu tuer Gabriel n'importe quand, observa-t-elle enfin, mais vous n'avez même pas essayé. Pourtant, sa présence au manoir devait constituer une véritable torture...

Les mâchoires de Jeremy se crispèrent douloureusement.

— C'était un supplice de Tantale, en effet. Je devenais fou à le voir évoluer en liberté et vivre comme un coq en pâte aux côtés de Lord Ashcroft. Le souvenir de ses malheureuses victimes m'obsédait. Cette situation me paraissait tellement injuste... J'enrageais, et cependant je n'ai rien tenté contre lui : tout comme vous, je pensais qu'il pouvait nous aider à détruire le Cercle du Phénix. Après tout, je visais également l'anéantissement de l'organisation, et je n'imaginais pas alors que Gabriel me filerait entre les doigts. Et puis...

Il s'interrompit soudain, comme si un secret honteux avait été sur le point de lui échapper.

— Et puis... ? l'encouragea Cassandra.

Après un moment d'hésitation, Jeremy lâcha à contrecœur :

— Il s'est révélé très différent de ce que j'imaginais. Je n'éprouve aucune sympathie à l'égard de Gabriel, mais je dois reconnaître qu'il ne correspond en rien à l'image que je m'étais forgée de lui...

Cet aveu répugnait au journaliste, dont le visage exprimait un profond dégoût.

— Évidemment, cela ne vous facilitait pas la tâche, murmura Cassandra d'un air songeur. Gabriel n'a rien d'un monstre sanguinaire, il évoque plutôt un petit garçon égaré en territoire inconnu...

— Oui, enfin, ce n'est pas exactement ce que je voulais dire ! protesta Jeremy d'un ton rageur.

— Vous savez, il possède des circonstances atténuantes. Son passé...

— Je ne veux rien savoir ! la coupa le jeune homme, les joues en feu. Chacun a sa croix à porter, nous ne devenons pas tous des assassins pour autant ! Et puis, les remords n'avaient pas l'air de l'étouffer !

— Et pourtant... vous n'avez rien fait pour empêcher Dolem de le sauver... La mort de Gabriel n'aurait-elle pas soulagé votre chagrin ? Pourquoi ne pas avoir achevé votre besogne ?

Jeremy ne répondit pas immédiatement. Le doute se lisait sur ses traits.

— Avant de le rencontrer, dit-il avec lenteur, j'étais persuadé que seule sa mort me consolerait et m'apaiserait, sans compter que je

rendrais ainsi service à la société tout entière. Peu à peu, mes certitudes se sont ébréchées, mais malgré tout je ne renonçais pas à tuer Gabriel. Je le devais à mon père, rien d'autre ne comptait.

Il secoua la tête, l'air soudain malheureux.

— Mais lorsque je l'ai poignardé, je n'ai pas ressenti de soulagement. Juste de l'horreur, et un immense dégoût pour moi-même. La vengeance n'est-elle pas inutile ? Le mal qu'il a fait, qui peut le défaire ? Même si je l'avais tué, mon père n'en serait pas moins mort, tout comme ses autres victimes.

Il demeura silencieux un long moment, et son visage se détendit. Il parut apaisé, serein même.

— C'est mieux ainsi, dit-il en guise de conclusion. Pas de mort, pas de regrets. Tout est bien, je n'aurais pu espérer meilleur dénouement. D'autant que j'ai transmis anonymement à la police toutes les informations dont je disposais sur le Cercle. Angelia Killinton et le Commandeur mis hors de combat, l'organisation sera facilement démantelée.

Cassandra acquiesça d'un air pensif ; le fait d'avoir rompu le lien qui l'unissait à Angelia représentait-il aussi le meilleur dénouement possible ? C'est alors que Megan, qui était sortie dans le couloir se dégourdir les jambes, ouvrit la porte du compartiment avec fracas et se laissa tomber sur la banquette près de Jeremy, l'air d'assez mauvaise humeur.

— Que comptez-vous faire à présent, Miss Ward ? s'informa le journaliste. Où allez-vous habiter ?

— Cassandra m'a aimablement proposé de venir m'installer quelques semaines chez elle, au manoir, répondit Megan avec une grimace réticente à l'adresse de la jeune femme. Au fait, comment dois-je t'appeler maintenant ? Grande sœur ? Belle-maman ? (« Ou bien marâtre ? » ajouta-t-elle en son for intérieur.)

Megan goûtait peu l'idée de vivre en tête à tête avec Cassandra, mais se retrouver seule la tentait encore moins, aussi s'était-elle résignée à cohabiter provisoirement avec la femme qui gérait désormais ses intérêts. Dieu merci, le manoir était assez grand pour qu'elles n'empiètent pas sur leurs territoires respectifs.

— Tu peux continuer à m'appeler Cassandra, rétorqua l'intéressée d'un ton sec. Ce sera plus simple. Nous discuterons plus tard des projets te concernant.

Megan haussa les épaules et se plongea dans un livre, tandis que Jeremy s'efforçait de ne pas rire face à ces deux femmes de caractère. Cassandra soupira. La cohabitation s'annonçait houleuse, mais elle veillerait sur Megan, que cela lui plaise ou non. C'était ce qu'Andrew aurait voulu.

Au détour d'un virage, les faubourgs sombres de la capitale se

découpèrent sur l'horizon neigeux. La fin du voyage approchait, et cependant de nombreuses questions demeuraient sans réponses. Les plus lancinantes concernaient Nicholas. À son souvenir, une vague de fureur déferla dans le corps de Cassandra. L'imposteur avait profité de l'agonie de Gabriel pour se glisser subrepticement derrière Julian, Jeremy et Megan, quitter le sanctuaire et se volatiliser dans la nature. Qui était cet homme en réalité, et où se trouvait-il à présent ?

Surtout, pour qui travaillait-il ?

En sortant du dernier sanctuaire avec les autres, Cassandra avait cru voir un homme les guetter à quelque distance de là, debout à contre-jour sur un rocher qui dominait leur position. Bien que vaguement familière, la silhouette n'était pas celle de Nicholas. L'inconnu avait disparu aussitôt, et Cassandra s'était demandé si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion. Pourtant, le malaise qui l'avait envahie était bien réel.

*

Stevens acheva de déposer les bagages de Cassandra dans la chambre puis s'inclina devant sa maîtresse.

— Madame désire-t-elle se restaurer ?

— Je prendrai juste une tasse de thé, merci.

Stevens referma la porte sans bruit et Cassandra s'effondra dans une bergère, épuisée.

— Mrs Ward...

Saisie, Cassandra sursauta et se releva d'un bond. Semblable à une apparition, Dolem se tenait devant la fenêtre, blanche et droite dans une robe de surah noir.

Cassandra soupira et dit à voix basse :

— Etes-vous venue me faire des reproches ? Vous en auriez le droit, car j'ai échoué à protéger la pierre philosophale...

— Ce qui est fait est fait, l'interrompt Dolem, et les choses n'auraient pu se dérouler autrement car l'histoire était écrite depuis le début : deux sœurs symbolisant l'union de l'ombre et de la lumière étaient destinées à trouver la pierre, et elles seules pouvaient accomplir cette tâche.

— Suis-je l'obscurité ou la lumière ? demanda Cassandra avec un pâle sourire.

— Ni l'une ni l'autre... et les deux à la fois... L'union est scellée désormais.

Cassandra demeura silencieuse quelques instants, puis secoua la tête.

— Quoi qu'il en soit, la pierre est irrémédiablement perdue pour nous. L'imposteur qui a pris la place de Nicholas Ferguson l'a emportée avec lui, et je ne pense pas qu'il soit dans ses intentions de nous la rendre.

Jamais je ne lui pardonnerai son ignoble trahison, ajouta-t-elle à voix basse.

— Il ne restera pas longtemps en vie, assura Dolem comme pour la reconforter. Peut-être même est-il déjà mort. L'homme qu'il sert ne tolère pas l'échec.

— L'échec ? Mais sa mission a été un succès !

— Vous faites erreur. Il croit avoir la pierre, mais en réalité il n'en détient qu'un habile ersatz, et son maître ne sera pas dupe de la supercherie.

— Je ne comprends pas...

— Lorsque nous nous trouvions dans la dernière pièce, j'ai remplacé la pierre philosophale par une copie très ressemblante, et c'est elle que Ferguson a volée, pour son plus grand malheur.

Cassandra eut le souffle coupé par cette révélation.

— Impossible... Vous ne vous êtes jamais approchée de la pierre, comment auriez-vous pu procéder à l'échange ?

Dolem fit un pas dans sa direction et lui dédia un sourire énigmatique.

— Outre l'immortalité et mes dons de voyance, je possède certains pouvoirs que des esprits simples assimileraient sans doute à de la sorcellerie, et notamment celui de déplacer les objets à distance par la seule force de ma pensée. Tandis que vous débattiez avec Nicholas Ferguson, la pierre philosophale est venue à moi, guidée par ma volonté, tandis que sa copie prenait sa place près de la fontaine.

— Je vous demande pardon ? demanda Cassandra, médusée.

— Vous paraissez sceptique, remarqua Dolem avec amusement.

— On le serait à moins... Si vous dites vrai, cela signifie donc que vous détenez la pierre philosophale..., murmura Cassandra.

— N'est-ce pas la meilleure fin possible ? Elle ne peut être plus en sûreté qu'entre mes mains.

Dolem baissa la voix, et un éclat traversa ses yeux pâles.

— Je vis depuis bientôt cinq siècles, je n'ai cessé de voyager, j'ai vécu, vu et entendu beaucoup de choses, des choses dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Croyez-moi sur parole, l'espèce humaine n'est pas digne d'un tel trésor. Elle ne saurait l'utiliser à bon escient.

Une grande lassitude s'empara soudain de Cassandra. Que lui importait la pierre désormais ? Andrew était mort, il ne reviendrait pas. Dolem pouvait bien la garder, la donner ou la détruire si tel était son souhait, cela lui était complètement égal. Du moins le subterfuge de Dolem avait-il eu un effet positif : elle avait pu utiliser la pierre pour sauver Gabriel, ce qui expliquait le miracle de la guéri son du jeune homme.

— Peut-être avez-vous raison, admit Cassandra, mais vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour me dire cela, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. Je suis venue vous mettre en garde.

Cassandra se raidit.

— Me mettre en garde ? Contre qui ? Contre quoi ?

— Soyez très prudente, se contenta de répondre Dolem, si bas que Cassandra devina plus qu'elle n'entendit ses paroles.

— Et vous, soyez plus claire pour une fois !

Le visage de Dolem s'assombrit et ses lèvres furent parcourues d'un léger frisson. L'espace d'un battement de paupières, elle parut s'interroger sur la conduite à tenir. Puis elle secoua lentement la tête.

— L'homme pour lequel Nicholas Ferguson travaille peut se révéler très dangereux si vous ne vous méfiez pas.

— Cet homme... je le connais ?

Dolem hésita une seconde.

— Non, mais lui vous connaît à présent, et votre rencontre se produira tôt ou tard. Le plus tard serait le mieux.

— Mais pourquoi me voudrait-il du mal ? s'étonna Cassandra. Me rendrait-il responsable de l'échec de Ferguson ?

— Si ce n'était que cela... Il existe d'autres raisons, plus graves, plus profondes, plus terribles.

— Je suis perdue... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Je ne puis encore vous révéler la vérité, déclara Dolem d'un ton grave. Ce serait prématuré. Plus tard, vous ne comprendrez que trop bien...

Elle fit brusquement volte-face et se dirigea vers la porte.

— Je vais disparaître à présent, car je suis moi-même en grand danger. J'ai soustrait la pierre à cet homme, et sa vengeance sera impitoyable.

— Attendez ! cria Cassandra.

— N'insistez pas, lança Dolem par-dessus son épaule, il est inutile de me questionner davantage.

— Juste une question. Pourquoi avez-vous fait venir Gabriel en Bohême ?

— Sa présence a permis d'ouvrir la dernière porte et d'accéder à la pierre philosophale, n'est-ce pas une explication suffisante ? Je vous l'ai dit, tout était écrit.

— Mais pourquoi dans ce cas avoir contré le destin en le sauvant ensuite ?

Cassandra pressentait un secret, une aura trouble entourant Gabriel, comme si le jeune homme était la clé de toutes les énigmes qui la tourmentaient.

— Croyez bien que je ne l'aurais pas fait sans une excellente raison, répondit Dolem qui s'était immobilisée près de la porte.

— Vraiment ? Et quelle est-elle je vous prie ?

Dolem demeura silencieuse, ce qui accrut les soupçons de Cassandra.

— Julian m’a dit que vous avez semblé surprise en voyant Gabriel dans le sanctuaire... très surprise...

— Naturellement, sourit Dolem. Sa beauté est hors du commun.

Cassandra sentit une onde de colère la parcourir.

— Ne vous moquez pas de moi ! J’exige de connaître la vérité !

— Vous exigez ? Vous ignorez à quel danger votre curiosité vous expose !

— Je suis prête à courir le risque ! Je veux des explications !

— Non !

Dolem s’était redressée de toute sa taille et la fixait avec une effrayante dureté.

— Non, répéta-t-elle. Je dois partir maintenant, mais peut-être nous reverrons-nous un jour. Adieu.

Coupant brutalement court à la conversation, elle quitta la chambre dans un bruissement d’étoffe et regagna la voiture qui l’attendait devant le perron. Les chevaux hennirent, l’attelage se mit en branle, et bientôt il disparut au détour de l’allée de gravier. Stupéfaite, Cassandra n’avait pas fait un geste pour la retenir.

Était-ce la peur qui avait ainsi fait fuir Dolem ? Cela y ressemblait fort. Si le mystérieux inconnu qui intriguait tant Cassandra pouvait inspirer une telle crainte à cet être si puissant, et immortel de surcroît, il devait réellement être terrifiant.

Dehors, des flocons de neige virevoltaient dans l’air immobile. Cassandra s’approcha de la fenêtre et contempla le calme paysage d’une blancheur immaculée qui s’étendait sous ses yeux. Sa solitude lui parut soudain écrasante, et, durant quelques interminables secondes, elle eut l’impression de suffoquer. Il allait lui falloir apprendre à vivre sans Andrew, mais en cet instant son absence emplissait douloureusement chaque parcelle du monde.

En silence, Cassandra se mit à pleurer

Épilogue

D'un bleu pur étincelant, le ciel embrasse avec fougue l'étendue neigeuse de la campagne environnante. Les rayons glacés du soleil d'hiver dardent les hautes herbes malmenées par le vent. Cassandra écarte une mèche récalcitrante de son front et inspire profondément avant de faire jouer le marteau de la lourde porte ferrée. Une femme large d'épaules, à la carrure presque masculine, et dotée d'un visage carré, vient lui ouvrir et la guide dans un dédale de couloirs gris. À intervalles réguliers, un sanglot ou un hurlement déchire le silence oppressant. Ces sons atroces, qui se répercutent sur les murs nus et froids, arrachent comme toujours un frisson à Cassandra, qui serre plus étroitement contre sa poitrine le paquet qu'elle a amené. La femme, mi-infirmière, mi-geôlière, ouvre la marche. Cassandra se concentre sur son dos musclé, ses cheveux gris sévèrement noués en chignon, et tente par ce moyen dérisoire de faire abstraction de tout le reste.

Enfin, la gardienne s'arrête devant une porte métallique et sort un trousseau fourni de sa poche. Les clés cliquètent tandis qu'elle cherche la bonne.

— Comment va-t-elle ? chuchote Cassandra.

— Elle est plus calme à présent, répond laconiquement la femme. Appelez en cas de besoin.

Elle ouvre la porte et s'efface pour laisser passer la visiteuse, puis referme derrière elle. Cassandra pénètre dans une cellule chichement éclairée par une minuscule fenêtre placée à quinze pieds du sol. Le mobilier est réduit à sa plus simple expression : un petit lit de fer, une table de chêne et deux tabourets.

Sur l'un des tabourets est assise Angelia, ou plutôt l'ombre d'Angelia. Les mains croisées sur les genoux, le regard et le cheveu terne, elle est vêtue d'une pauvre robe de laine grise qu'en temps normal elle serait morte plutôt que de porter.

Cassandra s'assoit sur l'autre tabouret et pose le paquet sur la table.

— Je te les ai amenées, annonce-t-elle avec douceur. Tu me les as réclamées, te rappelles-tu ?

Comme sa sœur ne réagit pas et continue à fixer ses mains avec obstination, Cassandra défait l'emballage. À la vue du contenu, le regard d'Angelia s'éclaire enfin et un sourire dément étire ses lèvres

pâles. Elle tend une main tremblante et prend les deux poupées dans ses bras, la brune et la blonde.

— Pearl et Ruby, mes chéries, mes amours, mes trésors... psalmodie-t-elle en les pressant contre son sein.

Cassandra regarde sa sœur tandis qu'elle berce les poupées en chantonnant une comptine. Sa sœur si belle, si forte et si brillante, devenue en l'espace de quelques semaines cette pitoyable créature, cette malheureuse folle qui ne sait plus distinguer une poupée d'un être vivant. Car la raison d'Angelia, déjà vacillante, a complètement sombré lorsque Cassandra l'a rejetée en Bohême. Dès son retour à Londres, en proie à une terrible crise d'hystérie, elle a tenté de se jeter sous la locomotive d'un train et il a fallu l'intervention de cinq hommes solides pour la maîtriser et l'empêcher de commettre l'irréparable. Elle représentait alors un tel danger pour les autres et pour elle-même qu'elle a été enfermée dans cet asile isolé dont la masse lugubre se dresse à quelques miles de la capitale.

Devant le spectacle de cette déchéance, Cassandra éprouve une tendresse sans limite mêlée à une répulsion horrifiée.

Un silence paisible s'instaure entre les deux sœurs, puis Angelia recommence à fredonner.

Soudain, elle s'interrompt et murmure d'un air rêveur en caressant la tête des poupées :

— Notre mère nous berçait ainsi...

Prise au dépourvu, Cassandra ne sait que répondre. Elle aimerait interroger Angelia sur leur passé, sur leur mère, mais craint sa réaction. Elle se tait donc, et le silence reprend ses droits.

Une heure passe ainsi, quand un cri strident, saturé d'épouvante, retentit non loin de là, dans une cellule voisine. Cassandra sursaute, Angelia se fige puis se met à trembler. Un second cri résonne. Angelia se penche brusquement et enserre le poignet de Cassandra de ses doigts crispés.

— Fais-moi sortir d'ici ! ordonne-t-elle d'une voix dure, méconnaissable.

Elle a recouvré toute sa lucidité, Cassandra le voit aussitôt. La femme déterminée qui se tient en face d'elle et lui broie le poignet est Lady Angelia Killinton, chef du Cercle du Phénix, sa véritable sœur.

Elle soutient son regard quelques secondes, puis répond avec calme :

— Non.

Les prunelles d'Angelia se voilent, elle lâche le poignet de Cassandra et recommence à bercer ses poupées. C'est fini, l'instant de conscience est passé, de nouveau son esprit s'est évadé.

Cassandra attend encore un peu, puis se lève et contourne la table pour embrasser sa sœur.

— Au revoir, dit-elle tendrement.

Angelia ne relève pas la tête, elle ne semble pas l'avoir entendue. En vérité, elle se rend à peine compte de sa présence.

Cassandra quitte la pièce sans se retourner. Elle le voudrait pourtant. Elle lutte contre l'envie de faire volte-face et de serrer sa sœur dans ses bras. Mais elle ne le fait pas.

L'infirmière la guide vers la sortie. Cassandra est songeuse, car l'ironie de la situation ne lui échappe pas. Elle a été naïve de croire qu'elle pouvait se débarrasser si facilement de sa sœur. Sa tentative de s'éloigner d'elle a échoué ; par une voie détournée, Angelia est tragiquement parvenue à ses fins. Mais Cassandra en a pris son parti, elle est résignée à présent.

La lourde porte de fer se referme derrière elle dans un claquement métallique et elle se retrouve dehors. Un goût salé agace ses lèvres. Des larmes, que le vent emporte aussitôt. Elle a dans la bouche et dans le cœur un goût de cendres, mais malgré tout elle doit continuer à avancer. Une nouvelle vie s'ouvre devant elle, une vie où la peur et l'angoisse n'auront plus leur place.

Bientôt, sa sœur sera loin.

Tout sera alors terminé.

Et tout pourra enfin commencer.

Du moins l'espère-t-elle.

*

Villa Fenice, Lenno, 31 décembre 1860

Une fois encore, Dolem s'est jouée de moi. À cause d'elle, la pierre m'a filé entre les doigts. La fourberie de ce monstre ne connaît pas de limites. Mon agent a fort bien joué son rôle de Nicholas Ferguson, mais il se heurtait à forte partie. Qu'importe, son châtiment a été exemplaire. Et si Dolem se trouvait ici en ce moment, elle subirait le même sort.

Où qu'il soit, ce vieux sacrifiant de Cylenius doit bien rire. Qu'il profite de sa revanche, la victoire sera de courte durée. Dolem ne détruira pas la pierre, elle lui est trop précieuse, et elle sait qu'il n'existe pas de meilleur moyen de pression contre moi.

Je dois reconnaître que mes filles se sont montrées brillantes. Elles ont réussi là où j'ai échoué. Et je ne regrette pas de m'être déplacé sur les lieux en Bohême, car j'ai ainsi découvert un des nombreux secrets que Dolem me cachait. J'ai vu Gabriel, et j'ai compris ce qui m'avait échappé si longtemps. Désormais lui aussi est en danger. Je ne l'oublierai pas. D'autant que sa relation avec Lord Julian Ashcroft ne peut être une coïncidence. Aerith me sera très utile dans cette affaire, et elle sera sans doute amenée à faire prochainement un séjour en Angleterre. Nul doute qu'elle ne rendra pas visite à celui qui fut son

époux de gaieté de cœur, mais il serait stupide de gâcher cette opportunité.

Je ne m'avoue pas vaincu. Dolem a la pierre, mais son pouvoir est incomplet sans le Livre d'émeraude. Il semblerait donc qu'une nouvelle quête s'annonce. Mais cette fois, je prendrai moi-même les choses en main...